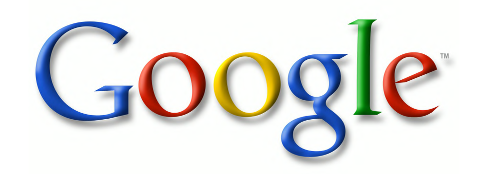
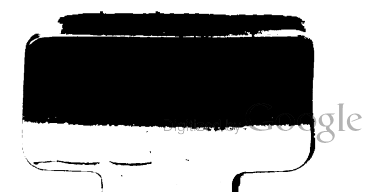



PROPERTY OF THE
University of Michigan Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS


Digitized by Google

LETTRES

DU

MARÉCHAL BOSQUET

1830-1858

NANCY, IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT ET Cie.



Millet de Marcilly Sculpteur

Héliog. Dujardin

STATUE DU MARÉCHAL BOSQUET

(d'après le tableau d'Horace Vernet.)

LETTRES

DU

MARÉCHAL BOSQUET

1830-1858

AVEC UN PORTRAIT



BERGER-LEVRAULT ET Cie, ÉDITEURS

PARIS
5, RUE DES BEAUX-ARTS

NANCY
18, RUE DES GLACIS

1894



LETTRES

DU

MARÉCHAL BOSQUET

1830-1858

AVEC UN PORTRAIT



BERGER-LEVRAULT ET Cie, ÉDITEURS

PARIS | NANCY
5, RUE DES BEAUX-ARTS | 18, RUE DES GLACIS

1894



PRÉFACE

La Société des Bibliophiles du Béarn a publié, vers 1877, sous l'intelligente direction de MM. V. Lespy et P. Raymond, les « Lettres du maréchal Bosquet à sa mère », *et une partie de celles qu'il avait adressées* « à ses amis », *pendant ses nombreuses campagnes. L'ouvrage, uniquement destiné à cette Société savante, n'a pas été mis en vente, et il en a été distribué seulement quelques exemplaires à la famille du maréchal et à ceux qui l'avaient aimé et admiré.*

Le comité[1] *constitué en 1893 pour l'érection, à Pau, d'un monument destiné à perpétuer la mémoire de cet illustre enfant du Béarn, a voulu l'honorer encore en faisant paraître, au moment de l'inauguration de ce monument, un choix de ces lettres remarquables, généralement peu connues. C'est le résultat de ce travail que nous offrons aujourd'hui au public en un volume unique, suffisant néanmoins pour faire bien connaître cet homme de guerre éminent, qui fut, en outre, un fin lettré, un penseur profond et surtout un grand cœur.*

Paris, le 8 septembre 1894.

Le Président du Comité,
GÉNÉRAL FAY.

1. La composition de ce comité est indiquée ci-après.

MONUMENT

A ÉLEVER

AU MARÉCHAL BOSQUET

A PAU (BASSES-PYRÉNÉES)

COMPOSITION DU COMITÉ :

Président d'honneur : M. le maréchal CANROBERT ;
Président : M. le général FAY, ancien aide de camp du maréchal Bosquet, ancien commandant du 11e corps d'armée;
Vice-président : M. FAISANS, maire de Pau;

MEMBRES :

MM.

le général FÉVRIER, grand chancelier de la Légion d'honneur ;
le général SAUSSIER, gouverneur militaire de Paris, vice-président du Conseil supérieur de la guerre ;

le général DE GALLIFFET,
le général duc D'AUERSTÆDT,
le général BILLOT,
le général DE COOLS,
le général JAMONT,
le général FERRON,
le général DE BOISDEFFRE,
} Membres du Conseil supérieur de la guerre ;

le général DE KERHUÉ, commandant le 9e corps d'armée ;
le général LARCHEY, commandant le 18e corps d'armée ;

le général BOURBAKI,
le général PICARD,
le général MONTAUDON,
le général HARTUNG,
le général CHARREYRON,
le vice-amiral MARTIN,
le contrôleur général BLONDEAU, président de section au Conseil d'État,
le médecin inspecteur DAUVÉ,
} du cadre de réserve ou en retraite ;

MM.

Marcel BARTHE,
HAULON,
VIGNANCOUR,
} sénateurs des Basses-Pyrénées ;

CHESNELONG, sénateur inamovible ;
DEMOULINS DE RIOLS, sénateur des Landes ;
Léon SAY, député de la 1re circonscription de Pau ;
QUINTAA, député de la 2e circonscription de Pau ;
LAFONT, député de la 1re circonscription de Bayonne ;
HARRIAGUE-SAINT-MARTIN, député de la 2e circonscription de Bayonne ;
BERDOLY, député de Mauléon ;
BARTHOU, député d'Oloron ;
CLÉDOU, député d'Orthez ;
Henri PAUL, préfet des Basses-Pyrénées ;
GARET, président du Conseil général des Basses-Pyrénées ;
V. LESPY, éditeur des *Lettres du maréchal Bosquet à sa mère ;*
Henri CAMY.

Secrétaire : M. Charles MALO, rédacteur militaire au *Journal des Débats ;*
Trésorier : M. Charles NORBERG, 5, rue des Beaux-Arts.

APPEL DU COMITÉ

Nous faisons appel à l'armée, à la France, pour réparer un oubli regrettable, en élevant, à Pau, un monument à la mémoire du maréchal Bosquet. Il mérite assurément cet honneur, le vaillant soldat, qui, débutant en Algérie peu après sa sortie de l'École de Metz, comme lieutenant d'artillerie, y tenait une si grande place pendant vingt ans, s'illustrait principalement dans la campagne laborieuse des Babors en 1851, et ne quittait cette terre, qui nous a donné tant de chefs éminents, que comme général de division, pour venir prendre bientôt le commandement de la 2e division de l'armée d'Orient. Son rôle brillant dans cette guerre, sous les commandements successifs du maréchal de Saint-Arnaud et des généraux Canrobert et Pélissier, est connu de tous : il assurait le succès, le 20 septembre 1854, à l'Alma, par son hardi mouvement tournant sur la gauche des Russes ; son intervention vigoureuse à Inkermann, le 5 novembre, sauvait les Anglais, et par suite les armées alliées ; le 7 juin 1855, il préludait à la prise de Sébastopol par l'enlèvement du Mamelon Vert et des Ouvrages Blancs, ces travaux de défense hardiment poussés par l'immortel Todleben jusque vers nos campements ; il couronnait enfin l'œuvre, le 8 septembre, par l'assaut de Malakoff, préparé avec toute la prévoyance, qui était sa qualité dominante, et exécuté avec la vigueur dont il avait donné tant de preuves dans sa glorieuse carrière.

Le pays comme l'armée, nous en avons l'assurance, voudront répondre à l'appel[1] que leur adresse le Comité, pour

1. La réponse à l'appel du Comité a été prompte, car la souscription ayant rapidement atteint le chiffre de 31,000 fr., le monument pourra être inauguré avant la fin de cette année, sur la place Gramont, à Pau. La statue, due à l'habile ciseau de M. Millet de Marcilly, auteur de celle de Marbot, repré-

rendre à ce chef illustre, si justement apprécié dans la lettre ci-après de M. le Ministre de la guerre, les honneurs que, seules, les préoccupations de 1870 n'avaient pas permis de lui décerner jusqu'à ce jour. Il a débuté dans l'artillerie, a servi ensuite dans les tirailleurs algériens, au 15e léger (le 90e d'infanterie actuel), aux 44e, 53e et 16e de ligne ; général à 38 ans, maréchal à 46, il a conduit ses troupes, en Afrique comme en Crimée, avec une science et un bonheur qui lui auraient permis certainement de rendre de grands services à la France dans les tristes années qui suivirent sa mort prématurée. Une si noble vie, consacrée tout entière au service de la France, vaut d'être rappelée aux générations à venir par un de ces monuments durables, que la reconnaissance publique ne marchande jamais à ceux qui ont bien mérité de la patrie.

Paris, le 15 janvier 1894.

Le Ministre de la Guerre

A M. le général de division Fay, de la section de réserve.

MON CHER GÉNÉRAL,

En réponse à votre lettre du 11 janvier courant, j'ai l'honneur de vous faire connaître que j'autorise les membres de l'armée à prendre part, dans les conditions d'usage, en pareil cas, à la souscription publique qui va être ouverte pour l'érection, à Pau, d'une statue au maréchal Bosquet...

Je suis heureux de pouvoir, en cette circonstance, contribuer à l'œuvre de reconnaissance nationale pour le maréchal Bosquet, dont vous avez pris la très louable initiative, et je me réjouis à la pensée que cette figure, qui restera dans notre histoire, aura bientôt son souvenir consacré par un monument digne de l'homme, qui sut allier à l'abnégation patriotique la plus entière, une science militaire indiscutable.

A. MERCIER.

---

sente le maréchal tel qu'il s'est fait peindre lui-même sur le beau tableau d'Horace Vernet, à Versailles. Quant au piédestal, construit en marbre des Pyrénées, il est orné de deux bas-reliefs, figurant, l'un le général Bosquet au passage de l'Alma, d'après Pils, l'autre, d'après Yvon, devant Malakof, où il fut blessé grièvement, après l'enlèvement de cette clef de Sébastopol.

Pierre-Joseph-François Bosquet naquit le 8 novembre 1810 à Mont-de-Marsan.

Admis à l'École polytechnique le 1er novembre 1829, il en sortit le 22 novembre 1831, comme sous-lieutenant élève d'artillerie à l'École d'application de Metz.

Sous-lieutenant au 10e régiment d'artillerie le 5 avril 1833, lieutenant en second le 1er janvier 1834, Bosquet s'embarqua, le 8 juillet suivant, pour l'Afrique. Dès son début sur cette terre, berceau de tant d'illustrations de notre armée, le jeune lieutenant se fit remarquer lors d'une sortie exécutée par la garnison de Bougie.

Lieutenant en premier le 1er janvier 1836, il fut mis à l'ordre de l'armée par le maréchal Clausel, au mois d'avril 1836, à la suite de l'expédition de Médéah.

Aux mois de juin et de juillet de la même année, il se signala pendant l'expédition du général Bugeaud à travers la province d'Oran, et notamment à la bataille de la Sikkak; sa brillante conduite durant tout le cours de la campagne sur la Chiffa (août à octobre 1836) lui valut une nouvelle citation à l'ordre de l'armée.

Pendant la campagne des Issers, en mai 1837, où il

commandait l'artillerie, Bosquet se signala à l'attaque et à la prise du col des Issers, à la retraite par le Schrob, au combat de Boudouaou et à l'affaire de la montagne de Drohh.

Nommé chevalier de la Légion d'honneur le 15 mai 1838, il devint capitaine en second le 27 août 1839 et figura successivement au 4e régiment d'artillerie, le 4 septembre 1839, et au bataillon de pontonniers le 13 octobre suivant.

Officier d'ordonnance du général de Lamoricière, il fut blessé légèrement le 14 janvier 1841, au combat de Sidi-Lakhdar (expédition du Sig), et mis derechef à l'ordre de l'armée; il comptait, le 20 mars suivant, au 1er régiment d'artillerie.

Le 17 juillet 1841, il se fit remarquer au combat de l'Oued-Melah et fut cité pour ce fait dans le rapport du général de Lamoricière, commandant la division d'Oran.

Beaucoup d'officiers des armes spéciales ayant été admis, à cette époque, dans les corps indigènes de nouvelle formation, le capitaine Bosquet, que ses brillants services désignaient d'une manière toute particulière, et qui, dès le mois d'août 1841, avait déjà reçu le commandement de l'infanterie attachée au bey de Mascara et de Mostaganem, fut nommé, le 5 juin 1842, chef de bataillon des tirailleurs indigènes d'Oran.

A la tête de ce corps, il se signala, le 21 janvier 1843, dans la razzia exécutée par le général Gentil sur les Ouled-Saber et les Beni-Islam, et, le 14 mai suivant, dans une nouvelle razzia, dirigée par le même général contre

les fractions rebelles des Flittas, il mérita d'être cité au rapport du gouverneur général.

Lieutenant-colonel au 15e léger le 20 octobre 1845, en récompense de sa brillante conduite lors des opérations exécutées dans le Dahra au mois de juillet précédent, il passa au 44e de ligne le 21 septembre 1846.

Colonel du 53e régiment d'infanterie le 8 novembre 1847, puis du 16e de la même arme le 25 mai 1848, il fut appelé au commandement de la subdivision d'Orléansville, et contribua puissamment à réprimer l'insurrection qui avait éclaté dans l'Ouarensenis.

Général de brigade le 17 août 1848 et investi du commandement de la subdivision de Mostaganem, Bosquet reçut la croix d'officier de la Légion d'honneur le 10 décembre 1849. Envoyé en 1850 à Sétif pour y prendre le commandement de la subdivision, il fit avec la plus grande distinction la campagne de Kabylie, y fut blessé à l'épaule le 11 mai 1851, en combattant à la tête de la colonne expéditionnaire, et devint commandeur de de la Légion d'honneur le 7 août suivant.

Général de division le 18 août 1853, il fut mis, le 29 octobre, à la disposition du ministre de la guerre.

Nommé au commandement de la 2e division d'infanterie de l'armée d'Orient le 23 février 1854, Bosquet se couvrit de gloire à la bataille de l'Alma; son artillerie parvint à gravir les crêtes sur lesquelles son infanterie s'était élancée avec un héroïque entrain, et cette manœuvre hardie sur la gauche de l'armée russe, vivement occupée pendant plus d'une heure et demie par le feu

que dirigeaient contre elle les deux batteries de la 2e division, décida du succès de la journée. Il reçut, après cette victoire, la croix de grand-officier de la Légion d'honneur le 21 octobre 1854.

Chargé du commandement du corps d'observation, composé des 1re et 2e divisions, pour protéger les opérations du siége de Sébastopol contre toute armée de secours venant de l'intérieur de la Crimée, il contribua, par sa brillante initiative et ses habiles dispositions, à la déroute des Russes, à la bataille d'Inkermann, le 5 novembre. Il avait sauvé l'armée anglaise : — « Au nom de l'Angleterre, lui dit lord Raglan après la bataille, je vous remercie! Je voudrais avoir quatre mains, au lieu d'une qui me reste, pour vous les tendre! » Le duc de Cambridge alla le lendemain exprimer aussi à Bosquet toute sa reconnaissance.

Au mois de décembre, le sultan lui adressa les insignes de l'ordre du Medjidié de 1re classe.

Commandant du 2e corps de l'armée d'Orient le 18 janvier 1855, Bosquet enleva aux Russes, dans la nuit du 23 au 24 février, les travaux de contre-approche qu'ils avaient établis, en face de nos ouvrages, sur le contrefort du plateau qui descend vers la baie du Carénage.

Le 7 juin 1855, il fit occuper de vive force le Mamelon-Vert, et fut cité dans le rapport du général en chef, comme ayant préparé et assuré le succès de cette opération.

Le général Pélissier chargea Bosquet, le 3 septembre,

de dresser le plan d'attaque contre Malakoff. Dans une conférence secrète, qui eut lieu le 7 au quartier général du 2e corps, Bosquet apprit à ses divisionnaires que l'assaut serait donné le lendemain à midi; il leur expliqua clairement son plan d'attaque; puis, leur serrant la main, il leur dit : « Je vous connais tous de longue date, Messieurs, pour de vaillants hommes de guerre; aussi, j'ai pleine et entière confiance en vous. Demain Malakoff et Sébastopol seront à nous. » Notre premier et éclatant succès sur le bastion de Malakoff avait failli coûter bien cher à l'armée française : Bosquet fut atteint dans le flanc droit d'un éclat d'obus qui mit ses jours en danger.

Nommé grand-croix de la Légion d'honneur le 22 septembre 1855, Bosquet dut rentrer en France pour se remettre de sa blessure, et débarqua à Marseille le 30 octobre.

Décoré de la médaille militaire le 1er novembre, il fut autorisé, le 10 décembre 1855, à accepter une épée d'honneur que les habitants de la ville de Pau lui offrirent en témoignage de la reconnaissance publique.

Le 9 février 1856, il fut nommé sénateur, et, le 18 mars suivant, il fut élevé à la dignité de maréchal de France.

La reine de la Grande-Bretagne le fit, le 28 avril de la même année, grand-croix de l'ordre du Bain.

A l'organisation des grands commandements, Bosquet fut appelé, le 13 février 1858, au commandement supérieur des divisions du Sud-Ouest à Toulouse. Mais, depuis

la guerre de Crimée, ses forces avaient trahi son courage. Trois années de repos ne purent refaire sa constitution si vigoureuse autrefois. Encore jeune d'annécs, il succomba le 3 février 1861, à Pau, après de cruelles souffrances, laissant à ses compagnons d'armes, dont il était l'exemple et l'idole, le souvenir d'un des plus brillants hommes de guerre de notre époque.

LETTRES

DU

MARÉCHAL BOSQUET

1830—1858

1830

École polytechnique, le 3 janvier 1830[1].

J'ai tant de choses à te conter, chère maman, que je ne sais comment mettre de l'ordre dans mon journal. A l'École, la semaine qui précède le 1er janvier de chaque année, est la plus belle pour les conscrits. Je vais te donner tous les détails; je sais que tu les aimes.

Depuis notre entrée, on nous avait constamment appelés dans les cabinets, où un répétiteur nous accablait de questions sur toutes les branches du cours; ses notes sur chaque conscrit étaient soigneusement conservées : ce sont des numéros de mérite, depuis zéro jusqu'à 20, nombre le plus fort. A certaines époques, on ajoute ces nombres pour avoir le degré de force et les progrès de l'élève. Or, les

1. La plus grande partie des lettres contenues dans ce volume sont adressées par le maréchal à sa mère; celles qui ont été communiquées par ses amis portent l'indication du nom de ces derniers.

notes données du 18 novembre au 1er janvier 1830 devaient à peu près décider la nomination des sous-officiers chez les conscrits, et je t'ai déjà annoncé que la *pioche* allait bon train.

Mardi dernier, la liste des sergents était arrêtée, et on pensait que, le lendemain, dans la matinée, on ferait connaître leurs noms sur un ordre extraordinaire, et que les galons ou *côtelettes* seraient distribués. Que j'aurais voulu t'envoyer ces galons pour tes étrennes !

Vers les huit heures du soir, nous étions dans nos salles d'étude, et de temps en temps on parlait de la nomination, lorsqu'un conscrit de mon peloton entre en disant que le commandant va faire appeler dans un instant les nouveaux sergents. En effet, bientôt nous entendîmes quelques portes des salles d'étude qui s'ouvraient, et des conscrits se rendaient dans le cabinet du commandant. Je renonçais tranquillement à mon grade, non pas tranquillement peut-être ! Je songeais aux doubles galons de l'année prochaine ; le tambour entre dans ma salle et prononce mon nom.

Après nous avoir réunis, au nombre de quatorze, dans son cabinet, le commandant de service nous lut l'ordre du général et de l'administration qui nous nommait sergents pour l'année 1830. Un petit discours de circonstance nous fit sentir l'*importance* de nos fonctions et les devoirs qu'on nous imposait.

Les sergents sont à la tête du peloton dans les rangs ; aux salles d'étude, ils ont la première place, et aux amphithéâtres le bout du banc ; ils répondent du bruit que ferait la compagnie dans les salles, aux casernements et partout. Si le général a des ordres à communiquer aux conscrits, les sergents sont appelés et les transmettent à leur pelo-

ton. Plusieurs listes pendant la semaine me passent par les mains : celle où les élèves de ma salle demandent des prolongations de sortie ; une autre où je les inscris quand ils veulent prendre leurs repas à l'École, le dimanche ou le mercredi ; une autre encore de comptabilité pour les ports de lettres dus au garde-consigne de l'extérieur, etc. Tout cela est signé et réglé par le sergent, qui remet ensuite ses listes à l'adjudant de service. Le commandant nous fit la leçon sur notre besogne ; et le soir on emporta notre habit d'uniforme pour y attacher les galons.

Le lendemain, mercredi, à trois heures, un danseur de l'Opéra nous enseigna à porter l'épée avec grâce, et nous exerça au salut de sergent. Nous devions, le jeudi, nous rendre aux Tuileries avec l'état-major de l'École et le corps des professeurs pour saluer les princes

Ce jour donc, à dix heures du matin, nous, sergents conscrits, nous partîmes avec les sergents et sergents-majors anciens ; il n'y a pas de sergent-major chez les conscrits, il n'y en a jamais que six chez les anciens, et nous attendîmes nos chefs à la salle des gardes du Dauphin.

Nous faisions là antichambre avec des généraux, des hommes du plus grand mérite et élevés aux plus hautes dignités. J'étais tout confus quand, après s'être fixés sur les riches épaulettes, les cordons et les décorations si nombreuses de tous ces hommes-là, mes yeux rencontraient mes modestes galons.

Bientôt, on nous introduisit chez le Dauphin. A notre tête étaient des savants de tous les genres : Prony, Gay-Lussac, Dulong, Leroy, etc. ; j'oubliais Cauchy, que j'ai vu alors pour la première fois.

Le prince nous reçut avec beaucoup de plaisir, ce

semble ; il causa avec ceux qui étaient plus près de lui, disant seulement : *Vous vous portez bien? — Ah! tant mieux;* et des signes de tête à se dénouer la nuque. Nous étions cependant devant le vainqueur du Trocadéro !

De là, nous passâmes devant la Dauphine ; pas un mot qui valût quelque chose ; elle demanda au général si nous étions les plus *habiles*.

Dans ce corps de bâtiment des Tuileries, je ne remarquai que des salles magnifiques et d'un luxe rare ; des salles de billard, riches au delà de toute expression.

Le général nous mena ensuite devant la duchesse de Berri, qui fut bien gracieuse ; elle tenait par la main sa petite fille, qui n'est pas jolie ; dix ou onze ans, des cheveux blonds, des yeux morts, et rien de noble dans la physionomie. Le duc de Bordeaux était malade.

Le roi ne se prodiguait pas ce jour-là. En conséquence, nous nous dirigeâmes vers le Palais-Royal, où le duc d'Orléans et sa famille reçurent nos salutations.

Le duc de Chartres, son fils, était là en costume de hussard ; il avait suivi les cours de l'École, un an ou deux avant celui-ci, et il nous fit un accueil charmant ; il est bel homme et joli garçon. Les appartements de la famille d'Orléans sont magnifiques ; les antichambres sont décorées des tableaux les plus précieux.

Au sortir du Palais-Royal, les anciens nous réunirent et nous menèrent chez le fameux restaurateur de Paris, Grignon ; nous avions été prévenus. Nous étions à table au nombre de vingt-trois ou vingt-quatre, et on voyait sur les deux lignes, alternativement, un ancien et un conscrit. Pendant la première demi-heure on causa assez tranquillement et on chercha un peu à échanger quelques mots

avec tous ses camarades. Bientôt la conversation s'anime, et un ancien, le plus aimé peut-être, si l'on fait une distinction, se lève et boit aux conscrits; alors chaque ancien verse à boire à son conscrit et trinque avec lui et tous les autres.

Après ce premier toast, on demande un couplet à un conscrit; celui qui était en face de moi chante, et on lui verse à boire; on en demandait un autre à mon voisin qui s'excusait; franchement, et sans prétention, je chante ce morceau où entrent les *pan! pan!* des bouchons et les *glou-glou* de la bouteille; on boit à la santé du conscrit qui a chanté sans se faire prier, à condition qu'il y reviendra. Je chantai alors la *République* de Béranger; tous firent chorus au refrain, et, à la fin du dernier couplet, je me levai pour rendre aux anciens le toast qu'ils avaient porté aux conscrits. Il fallait voir sauter les bouchons du champagne!

Cependant on fait silence, et l'ancien, qui s'était d'abord levé, chante avec âme un couplet que tout le corps des sergents écoute avec enthousiasme. Je ne me rappelle pas les vers, en voici le sens :

« Aujourd'hui réunis à la table de l'amitié, dans quelque temps, le sort nous jettera dans des pays différents, et la fortune nous placera les uns en bas, les autres en haut; mais l'amitié nous unira toujours, et toujours le plus heureux versera à boire à son ancien camarade. »

Après le couplet, on but aux élèves de la vieille École. Il fallait se trouver à l'étude à cinq heures, il en était quatre et demie; nous nous levâmes, après nous être tous tendu la main. C'était un spectacle émouvant.

Adieu.

1831

École polytechnique, le 16 août 1831.

J'ai écrit à M. de Rigny, ministre de la Marine et des Colonies. Je n'espérais rien de mon titre d'élève de l'École polytechnique, je sais aujourd'hui que je ne dois en conserver qu'un souvenir d'honneur et d'amour de mon pays. Je sais que, si, le jour du danger, les hommes ne sont plus jaloux et prennent les couleurs des plus francs et des plus désintéressés, après l'orage, comme par une loi de nature, l'échelle se redresse pour ne donner passage qu'aux plus rusés. Mais j'avais écrit, inspiré par l'amitié de mon frère : j'ai dit à M. de Rigny que, seul en France, je pouvais dire que mon frère était un homme d'honneur, parce qu'orphelin, comme moi, il ne pouvait compter que sur soi-même. Quel que soit M. de Rigny, il a dû tenir quelque compte d'une voix qui n'a pas encore trahi la vérité et qui ne la trahira jamais ; il m'a répondu. Plus tard, peut-être, Raymond obtiendra-t-il ce qu'il désire; mais la justice de paix des trois cantons de la Guyane n'a pas encore été instituée par le gouvernement ; ce n'est qu'un projet.

Chère maman, le temps approche où j'aurai assez de force pour guider ma nacelle et veiller enfin pour toi. Allons, du courage ; éloigne tes inquiétudes et songe à soigner ta santé ! Voici l'époque où tu souffres le plus ;

ma sœur et son mari sont là pour te prodiguer leurs soins. Songe à moi souvent; de mon côté, toutes les fois que mes travaux me laisseront quelques minutes de liberté, je serai avec toi.

Écris-moi longuement; voilà plusieurs jours que j'attends des lettres, et j'en voudrais recevoir à chaque instant.

Toutes nos interrogations générales viennent d'être terminées avec les cours, et nous sommes établis aujourd'hui dans les salles de travail. Les examens pour les services publics commenceront le 13 septembre, et les miens seront terminés vers la fin d'octobre. Alors je sortirai de l'École pour entrer, je l'espère, dans un service civil. Si je suis nommé élève des Ponts et Chaussées, peut être au mois de mai serai-je près de toi pour six mois. Conçois-tu toutes les forces que me donne cet avenir! Allons, chère maman, là-dessus fais tes projets et écris-moi ce que tu appelles tes châteaux en Espagne, tes rêves. Si je pouvais les réaliser tous! Oh! j'en réaliserais déjà plus que tu n'en as formé.

J'ai eu, dans le temps, et je possède quelquefois une jolie petite maison de campagne, près des lieux où tu allais avec tes enfants visiter ta vieille nourrice. Cette maison était décorée par tes soins, dirigée par toi, et c'était le vœu de tous. Tu avais sous la main la laiterie et la basse-cour. Je t'ai vue bien souvent distribuer le grain à cette petite famille, la rassembler autour de toi, ouvrir le creux de ta main aux plus gentilles poulardes. La saison du raisin arrivait avec celle des grives; et nulle autre que toi ne détachait du lacet les malheureuses victimes. Je sais tel jour où le nombre était assez faible, et

où tu n'osais t'accuser d'avoir donné la liberté à quelques-unes à peine surprises.

Je ne parle pas de ces jeunes villageoises chantant dans la vigne en dépouillant les rameaux, et, à ton approche, te saluant toutes avec un respect mêlé d'amitié et de reconnaissance sincères; car l'une se souvient de la maladie de son père, de ses jeunes frères autrefois mal vêtus, de sa toilette du dimanche, l'autre de son jour de noces; toutes, de tes conseils; elles aiment ton air affable, ta gaîté douce et entraînante. Tiens, je les vois; elles voudraient toutes baiser tes mains.

Quelle joie, quand nous sommes réunis autour de la table ronde sous la tonnelle du jardin! A toi la première santé, et nous t'embrassons tous.

L'hiver approche; de bons tapis et d'impénétrables paravents sont déjà étendus. Nous rentrerons bientôt à la ville, si la saison est trop rigoureuse.

Je reviens de ma tournée sur mon bon cheval; et, dans le hameau, je descends à la chaumière de cette famille où je sais quelqu'un malade; mais là, je n'ai plus rien à faire, je trouve des larmes de joie, tu viens de sortir, et d'y déposer avec tes bienfaits l'espérance et la paix.

Et le soir, près du feu, je suis heureux de prendre place pour écouter les leçons que tu donnes à ta petite-fille, qui déjà grandit, est presque demoiselle, et, montrant déjà le même cœur que sa mère, vient souvent t'indiquer une bonne action à faire comme on parle d'un devoir à remplir. Elle aussi est adorée dans tout le hameau, et on attend toujours avec impatience les époques de l'année où, sans troubler le cours de ses études, elle peut venir mettre en pratique les leçons maternelles,

prendre avec moi le goût de l'étude, orner son esprit de femme, et recevoir d'un homme quelques leçons capables de la mettre dans le monde, où elle doit vivre au-dessus des circonstances difficiles, qui abattent un esprit pauvre et donnent au contraire à un esprit mûri la dignité de soi-même et la force de vaincre.

En vérité, chère maman, ces gens qui ont de la fortune sont généralement bien sots. Où courez-vous, bon Dieu! Le voilà, il est là, le vrai bonheur! Dis-moi, bonne mère, n'as-tu pas fait ces rêves que je te dis? Eh bien! j'en jouis comme s'ils étaient réalisés. Je ne sais s'ils le seront aussi complètement; mais du moins notre amour pour toi, cette paix intérieure, cette bonté de cœur, tout cela existe, que manque-t-il?... Allons, de la philosophie!

Je me souviens toujours avec plaisir d'un caractère vraiment admirable que j'ai vu en scène au Gymnase; c'est un magister de village, qui dans sa chaumière a le buste de Diogène. Ce brave homme est vieux; long habit sans couleur, avec quatre boutons de métal, larges comme des roues de moulin; culotte de velours usée aux genoux, bas bleus, souliers à boucles rouillées; perruque blanche en ogive, ce qui lui donne un front pointu rejeté en arrière et grand comme le reste de sa figure; pas de sourcils, et de grands yeux d'aigle; toute sa personne du reste est agréable. Le personnel de sa maison n'est pas fort considérable; il est seul avec sa bonne Marguerite, lorsque ses marmots d'écoliers sont aux champs.

Il rentre un soir, secouant son petit chapeau tricorne que l'orage a mouillé quelque peu; et, toujours content, il demande à souper à Marguerite qui n'a pas encore

débarrassé la table de sapin pour substituer aux livres, nourriture de l'esprit, quelques aliments substantiels. — « Vous savez bien que ce soir nous n'avons rien. — Tu « n'es donc pas allée au marché? — Et avec quoi y aller? « — Avec ton panier. — Je n'avais pas... — Qu'est-ce « que cela fait? — On ne me fait plus crédit. — En ce « cas, je n'ai plus rien à dire. Ma bonne Marguerite, « nous en aurons meilleur appétit demain..... Tu « n'as jamais réfléchi à la félicité du genre humain? « C'est un beau problème! Eh bien, j'y songe, moi, « quand tu prétends que je ne songe à rien, et je t'as- « sure que cela fait vivre à merveille; pour être heu- « reux, il suffit quelquefois de rêver qu'on l'est. Tiens, « Marguerite, mets la nappe..... — Mais je n'ai rien à « mettre dessus. — C'est égal, mets la nappe; nous pou- « vons bien y supposer de bons pâtés, de ce bon vin de « l'Ermitage; il me semble qu'on nous fait de la musi- « que pour exciter notre appétit; tu as de l'eau, eh bien! « fermons les yeux, buvons de l'eau, et tâchons de rêver « que nous avons le reste. »

Sans pousser la philosophie aussi loin que ce magister, il me semble que l'on peut quelquefois être heureux à sa manière.

Hier, je suis allé à la Chambre; la séance a été très orageuse. Casimir Périer se fera arracher les yeux; c'était un *tolle* universel contre lui.

Adieu, ma bien chère maman; je vous porte tous dans mon cœur.

Paris, octobre 1831.

Je t'ai écrit hier, dans un moment de délire, pour la marine. J'aurais tout bravé pour être marin, même des barrières insurmontables; je croyais tout possible, ou plutôt je ne voyais que les résultats d'une belle navigation, une guerre contre les Anglais, et la probabilité d'avoir un grade dans la marine. La vérité est que la marine ne me restera probablement pas.

J'étais à me demander ce matin ce que j'avais fait hier. J'ai parfois de ces moments de violence dans les idées, et toujours je me transporte dans des circonstances difficiles : un grand siècle, de grands événements, et je ne puis alors rester neutre. Hier, dans la journée, j'étais au moins amiral, et je t'ai alors écrit. Que ma lettre ne te persuade pas que je serai marin; rien n'est décidé et ne pourra l'être que dans quinze jours; et lorsque je raisonne de sang-froid, je ne crois pouvoir être jamais marin, à cause de toutes les circonstances qui m'environnent.

Voici ce que c'est : je venais d'entendre un ouvrage qui m'avait mis le feu dans les veines; je croyais tout possible, mes idées se sont succédé avec rapidité; je voyais le repos impossible en France; je croyais dans la marine pouvoir dignement servir mon pays; et puis, aussi, des idées de jeune homme! Dans ce moment, je t'ai écrit; j'ai cédé, sans réfléchir, à cette fougue qui parfois m'emporte. Que de fois n'ai-je pas songé à cette marine pour n'y voir que tout ce qu'elle a de beau! Que de fois n'ai-je pas été, par la pensée, artilleur en Pologne, en Russie, et même chargé du commandement de

tout un corps d'armée! D'autres fois, j'ai dirigé de grands travaux durables, creusant des ports, des canaux, etc.! Ma tête impatiente imaginait quelque chose qui l'occupât tout entière; et, comme dans une carrière militaire quelconque on trouve dans les temps de crise de grands événements, je ne voyais que cela. Si je t'avais écrit toutes les fois que j'ai eu de semblables idées, tu m'aurais vu, tour à tour, marin, artilleur, constructeur, voyageur, Turc, Arabe, et que sais-je? La nuit passe là-dessus, et le lendemain je suis plus sage. Ne fais voir à personne ma dernière lettre; brûle-la.

Je t'écris pour que tu ne disposes pas tes idées sur le ton qu'elle avait; moi-même, je ne sais pas bien tout ce que j'y ai écrit; peut-être y ai-je parlé de certitude; mais, en demandant la marine, je n'aurais que de très faibles chances de l'obtenir. Hier, marin dans l'âme, j'ai été chez le directeur des études et je voulais en effet me décider complètement pour la marine; mais rien n'est définitif jusqu'à la fin du mois, et très probablement je resterai à Paris l'année prochaine.

Adieu.

Paris, le 4 novembre 1831.

Je sais trop tout ce que ton cœur de mère, aidé de ton imagination habile à se créer des dangers, aurait souffert de me suivre, de la pensée, sur les mers. La carrière sera brillante, dit-on, et je le crois. Mais, et moi aussi j'aurais souffert d'être longtemps éloigné de ma mère. Une vie active, des espérances de gloire sont nécessaires à mon caractère, si elles peuvent s'accorder avec les vœux

que je forme toujours de me rapprocher de toi; car, ne crois pas à ces pages que je traçais, il y a quelques jours, fasciné par des rêves de fortune sur mer. Plus tard, sans doute, la marine de France tiendra tête à celle de nos voisins; ses officiers valent déjà bien mieux que ceux de l'Angleterre; les palmes nous reviendront, et il me semble que j'en pourrais peut-être cueillir une feuille. Tout cela venait de se retracer à mon imagination; j'étais bouillant de feu et d'espérance, et j'écrivis. Cette lettre t'aura fait mal peut-être, si tu n'as pas bien lu alors dans mon caractère. Mais, non; tu n'as pas cru que j'entrais dans la marine; j'y ai renoncé.

Je suis dans l'artillerie, et définitivement; la liste a été lue en public, je suis le second de la promotion des artilleurs. Dans deux ans je serai près de toi; ma garnison à Toulouse; et, du jour au lendemain, je pourrai aller t'embrasser, vivre quelques semaines au milieu de vous.

Maintenant, que je te dise tous les avantages que je trouve dans ma carrière et pour toi et pour moi. Dépouille-toi de tout préjugé. Autrefois, j'aurais été simple canonnier; peu d'instruction, et tirant bien le canon, supportant le froid et le chaud; c'était presque tout ce qu'on exigeait.

Le génie, au contraire, était le corps savant de l'armée; il avait dans la guerre toutes les missions brillantes : reconnaissance sur le terrain, passage des fleuves, sièges, campements, tout. Aujourd'hui tout cela a changé; l'artillerie est au moins aussi savante que le génie, et son rôle est devenu si brillant, que les officiers du génie demandent l'aigrette de l'artilleur. L'artillerie a mainte-

nant une grande partie des apanages du génie d'autrefois; elle a ses arsenaux, ses projets, ses plans de campagne; elle va accaparer la direction des poudres. L'instruction de ses officiers, à l'École d'application, ne diffère de celle des officiers du génie que par un cours de défense des places fortes remplacé par celui des défenses de redoutes, citadelles légères et campements volants.

L'artillerie compte parmi nos savants ses hommes les plus distingués; et il faut que tu saches que l'exercice du canon et les manœuvres du régiment ne sont qu'une récréation, ce qui ne forme pas la centième partie des devoirs de l'artilleur. Je voulais d'abord te rassurer sur ce point, parce que, dans une de tes lettres, je m'étais aperçu que tu regardais un officier d'artillerie comme un simple troupier.

La promotion d'artillerie de 1831 se compose de soixante-deux ou soixante-trois officiers, et je suis le second. J'espère conserver mon rang à Metz, et, par suite, je serai le second par droit d'ancienneté sur les cadres de ma promotion.

Adieu, ton bon fils.

1832

Metz, le 14 mars 1832.

Enfin, je suis libre pour t'écrire longuement. Tu attendais une lettre avec impatience, sans doute ; et peut-être m'as-tu supposé malade. Rassure-toi, chère maman, je suis toujours fort, et les exercices qui vont commencer ne pourront qu'augmenter cette force ; une campagne ne l'affaiblirait point. Nous ne sommes pas à Metz pour nous reposer des migraines de l'École ; si l'on a de la conscience et l'amour de son arme, on trouve à travailler autant qu'à Paris.

Je m'étais proposé de peindre et de cultiver quelques arts d'agrément ; mais je crains que le temps ne me manque pour cela. Un chef d'escadron d'artillerie, qui nous fait un cours de nomenclature, nous prouvait l'autre jour que la vie d'un homme était à peine suffisante pour faire un artilleur consommé. Ce n'est rien que les manœuvres, le tir du canon et tout ce qu'un observateur étranger à l'art militaire peut apercevoir dans l'artillerie. Je mets à part la stratégie, avec la connaissance parfaite du terrain, le coup d'œil militaire, et l'expérience de la guerre acquise sur le champ de bataille ou dans l'histoire ; il y a dans le matériel de l'artillerie assez pour occuper presque toute la vie, et rendre le nom d'un militaire immortel dans notre arme ; témoin celui de Gribeauval.

Suppose maintenant que, pour étudier la science des camps, un artilleur aime la littérature et les arts, et vois

si tu pourras, dans sa journée, trouver des heures mal remplies.

Ici, notre temps n'est pas perdu, il s'en faut de beaucoup. Je vais te donner des détails, pourvu qu'ils ne t'ennuient pas et que tu aies le courage de les lire. Qu'en dis-tu? Allons, je commence sans attendre ta réponse, car je puis la deviner.

Il est six heures trois quarts du matin; la *diane* bat dans la cour du quartier; le portier de mon escalier fait entendre ces mots en entr'ouvrant la porte de ma chambre: « Voilà l'appel! » Un moment; il n'est pas nécessaire de sauter tout de suite hors de son lit. Le vigilant capitaine ne commence pas l'appel par notre escalier; il y a une minute pour ouvrir les yeux. Un de mes deux camarades de chambre nous avertit cependant; en quatre secondes, un pantalon, une capote et un bonnet de police sont ajustés, et nous sommes sur le seuil de la porte.

Entends-tu cette descente précipitée dans l'escalier, où plus d'une pantoufle reste abandonnée par un dormeur trop pressé? L'appel terminé, on remonte et on attache son uniforme. Ensuite, c'est la salle d'armes; ou bien l'on travaille de réflexion sur la fortification passagère, l'allemand, ou sur quelque dessin à achever à Saint-Arnould.

Ici, j'interromps le fil de la narration pour te dire ce que c'est que Saint-Arnould : un bâtiment assez vaste, destiné au logement du général, du colonel, à l'arsenal de l'École, aux amphithéâtres, aux cours pour les manœuvres, et enfin à nos salles d'études. On l'appelle Saint-Arnould, du nom d'un ancien couvent transformé en École militaire.

Je reviens à mon histoire. Vers neuf heures, il faut dé-

jeuner. Nous sommes divisés en sections ; chaque section a sa table particulière chez un restaurateur choisi à volonté. A dix heures, nous sommes rendus dans nos salles et nous répondons à l'appel. Alors commencent les travaux de topographie, d'art militaire, de nomenclature d'artillerie, d'allemand. Les travaux graphiques occupent presque tout l'intervalle du déjeuner au dîner ; aussi mes yeux en souffrent un peu : toujours un papier blanc éblouissant, et des détails minutieux à tracer. Vers quatre heures trois quarts, l'inspection dans le cloître, et puis nous sommes libres. A cinq heures, nous dînons ; le reste de la soirée nous appartient, c'est-à-dire que nous pouvons travailler à notre guise dans notre quartier, ou faire nos visites, ou aller au spectacle, etc. Seulement, à onze heures, le factionnaire ne vous laisse entrer ou sortir qu'en recevant votre signature. Le dimanche, une inspection à onze heures et demie coupe notre journée ; on va ensuite à la parade sur la place d'armes avec tous les officiers de la garnison, si le général de la division passe une revue. Voilà le canevas de notre vie à Metz.

Il y aura du changement dans quelques jours : il faudra se lever avec le soleil, ou avant, pour manœuvrer nos pièces. Puis chacun de nous, accompagné d'un sapeur, sera envoyé dans la campagne pour faire une reconnaissance. Je t'écrirai tout cela plus tard.

Maintenant, quelques couleurs à l'esquisse que je viens de tracer. D'abord, des soirées pour ceux qui ont des connaissances dans la ville ; pour moi et pour beaucoup d'autres, les soirées de la Préfecture, de l'Hôtel de ville, du général de l'École et de celui de la division. Elles sont peu nombreuses ; on n'a pas dansé chez le préfet à cause

d'un deuil ; les bals de l'Hôtel de ville ne ressemblent pas à grand'chose. J'en ai vu deux, l'un chez notre général, l'autre chez Jacquinot, le général de division, qui étaient charmants ; le dernier était magnifique. Il est fort difficile d'y danser, quand on est conscrit dans la ville ; presque toutes les invitations sont faites d'avance, on ne trouve sur les cartes des danseuses que les dernières valses ou contredanses. Nos épaulettes neuves, bien brillantes, ne nous portent pas bonheur pour la valse. On suppose toujours qu'un conscrit ne sait pas valser et on lui offre une valse qu'on ne dansera pas. J'y ai été pris chez notre général. Aussi nous allons au bal avec de vieilles épaulettes, et nous laissons pousser à grand'force des moustaches.

Le théâtre ne signifie à peu près rien ; cependant on y va quelquefois, ne fût-ce que pour *rire* à un drame et *bâiller* à une comédie de Molière.

Mais les soirées les plus originales sont celles que l'on passe quelquefois dans nos chambres : de vraies soirées d'artistes. Il faut te dire que ces réunions sont décorées du nom de soirées. Ainsi, on reçoit chez un tel, et l'on s'y rend avec son verre pour puiser dans le bol de punch ou de vin chaud. Ne va pas croire qu'on y puise assez souvent pour échauffer sa tête. Il y a toujours assez de convives pour répartir sagement la liqueur. Ce qui déride les fronts, c'est un feu roulant de plaisanteries, interrompues quelquefois par un récit sérieux. Et puis, des projets, l'avenir qui se montre si beau à des sous-lieutenants, une liberté pleine et entière, l'idée qu'on est chez soi, la physionomie mouvante de la réunion, tous les caractères à nu, une fraternité inaltérable !

Quelquefois, nous sommes quatre seulement dans ma chambre ; sur la table, le plan d'une bataille avec les détails, le poêle au centre du cercle formé par les fauteuils, chacun méditant ; on discute. Il y a aussi des rires joyeux provoqués par des pensées d'avenir.

Je t'ai dit comment j'avais pris congé de ma seconde famille de Beaujon et combien j'avais le cœur serré en m'éloignant. Une pensée consolante m'accompagna dans mon voyage et m'a rendu moins secs les premiers jours d'isolement à Metz : je songeais à Pau et à Beaujon, et je n'étais plus seul. Tu n'as peut-être pas éprouvé ce sentiment de mélancolie douce qui vous pénètre, lorsque, repoussé en quelque sorte par des physionomies étrangères et froides qui vous environnent, vous évoquez en silence autour de vous tout ce qui, dans les pays lointains, s'intéresse à votre existence, à votre fortune, et vous entoure d'affection. Plus d'une fois, enveloppé de mon manteau, j'ai fui vers les remparts peu fréquentés, ou dans des routes entièrement désertes, pour jouir de toute l'étendue de ce sentiment. Mes vrais amis du Béarn et de Paris, je vous voyais et je disais : « Là-bas, au loin, on songe à moi ! » Il y a tant de consolation dans cette idée, tant de bonheur à être éloigné de tout importun pour se livrer à ces souvenirs, que je regrette de n'avoir presque plus le temps d'aller courir ainsi, de m'exiler un moment de la ville !

Ma bonne mère, du courage pour traverser ces deux années ; il m'en faut autant qu'à toi.

Ton fils plein de tendresse.

Metz, le 27 juillet 1832.

J'ai passé, il y a quelques jours, une heure délicieuse sur le rempart de l'Esplanade. C'était le matin; j'avais rêvé dans la nuit de tout ce qui m'attache à la vie, de toi, chère maman, de vous tous, de nos amis, et des miens à Paris; le sommeil le plus doux, des songes de bonheur; aussi, ma tête était légère et je marchais sans toucher à terre. Arrivé sur le rempart, je fus frappé de découvrir dans le paysage, qui se développe au loin, des points de ressemblance avec la vue de la place Royale de Pau, que je n'avais pas encore remarqués. La nuit que j'avais passée au milieu de vous sous notre beau ciel du Béarn avait sans doute rafraîchi ma mémoire et disposé mes sens à des rapprochements heureux. Je suis revenu à la même place et j'ai longtemps examiné; quoiqu'il faille un peu de complaisance pour rendre l'illusion plus complète, j'y ai réellement retrouvé beaucoup de souvenirs.

En face, les hauts peupliers du Moulin-Neuf, et, plus loin, les ombrages gracieux de Gélos; on peut les y découvrir en créant par la pensée le château au milieu. Un bras de la Moselle passe à peu de distance du rempart; c'est le canal de la place Royale; dans une autre direction, il est vrai, mais sur un plan plus éloigné, un autre bras de rivière peut figurer le Gave. Sur la gauche, s'étend une vaste plaine: celle de Bizanos, bordée par des coteaux; ce sont ceux de Gélos. Il y a réellement de la ressemblance.

Toutefois, quoique la plaine se déroule dans un espace assez grand, on ne retrouve pas la gorge où sont dessinés Aressy, Meillon, Assat, et Coarraze dans le fond; le

maudit coteau forme un fer à cheval. J'oubliais le coteau un peu nu qui porte sur sa tête, comme une couronne, la jolie maison de campagne de MM. Puyoo. On le retrouve dans mon paysage, un peu plus majestueux, mais de même physionomie, de même couleur ; un télégraphe est à la place de la maison. Ce coteau, colossal pour le pays, porte le nom de Mont Saint-Quentin. Ma première illusion avait été assez complète, parce qu'au-dessus de l'amphithéâtre formé par les collines qui bordent la plaine, une chaîne de nuages blanchâtres, immobiles, frappés d'un côté par les pâles rayons du matin, figurait à mes yeux nos Pyrénées.

Mais, si, le soir, quand le soleil disparaît derrière le Mont Saint-Quentin, je fais un voyage dans ma nouvelle patrie, je ne la reconnais presque plus : le ciel est pur au-dessus des collines qui dessinent sur ce fond des contours sombres et arrêtés ; plus de reflets brillants sur la neige, plus de couleur bleuâtre en opposition, ce n'est plus mon pays, je ne vois plus mes Pyrénées, je suis à Metz.

Tu vas me croire fou, avec mes rêves, mes comparaisons forcées et cette fantasmagorie qui fait passer sous mes yeux des tableaux visibles pour moi seul. Eh bien ! oui, je le suis un peu ; mais cette folie est mon bien, à Metz ; elle seule, ornée de ses souvenirs, me fait passer des heures de bonheur, et, seule, fait battre mon cœur par des émotions de douce amitié, d'amour de mon pays. Mon pays, c'est ma mère, ma famille, mes amis, tous ceux qui ont élevé mon enfance, auprès desquels mon cœur s'est formé aux sentiments qui honorent l'homme, tous ceux qui, au retour d'un voyage, me tendent les

bras, qui ont avec moi le langage d'une affection naturelle. Où trouver une seconde patrie?

Vois-tu, lorsque mes travaux n'absorbent plus ma pensée, et que je suis libre de tout devoir militaire, je vis rarement à Metz. Je suis sans doute plus heureux que si, dans quelques salons, je pouvais aller échanger de froides paroles, des raisonnements insipides. Au reste, dans ces cercles peuplés de figures étrangères, je doute que je goûtasse des instants aussi doux que ceux que je me fais moi-même avec le moindre de mes souvenirs. Je deviendrai ours peut-être, ou original? Non, je ne le pense pas. Auprès de ceux qui savent aimer et se souvenir, je ne serai jamais étrange, et mes manières toutes naturelles ne pourront paraître ridicules.

Veux-tu savoir quels sont nos travaux de l'École? Nous nous occupons maintenant de construire des redoutes pour défendre le passage d'une rivière. C'est un projet de fortification de campagne. Figure-toi qu'un corps d'armée ait à passer un bras de rivière et que l'ennemi veuille lui disputer sa position, gêner son passage et détruire ses moyens de communication. Alors, malgré l'ennemi, et quelquefois sous son feu, on jette le pont construit sur des bateaux. Puis, il faut en protéger les approches, et l'on élève, en avant, sur la rive, un ouvrage en terre, derrière lequel des défenseurs faisant feu soient à l'abri des coups de l'ennemi. Cet ouvrage avec ses accessoires se nomme une tête de pont. Lorsque le pont doit rester longtemps en place, on le défend avec plus de soin en construisant des redoutes dans les environs, sur des points favorables. Tout cela constitue un grand travail, auquel nous sommes tous occupés; chacun a sa portion de la be-

sogne générale. Je te donne ces détails pour toi qui les aimes, car parler à une femme d'ouvrages de fortification, même à une mère, c'est original.

Je commence des aquarelles, je barbouille ; si je parvenais à croquer proprement, j'essaierais une vue de Metz, celle de l'Esplanade ou une autre, que je t'enverrais ; mais il faut du temps. Des livres et des promenades au hasard, où je rumine beaucoup, voilà ma vie, toujours la même en apparence, mais variée cependant par les sujets de mes lectures ou de mes souvenirs.

Adieu, chère maman ; encore dix-huit mois, et je serai près de toi ! Je puis obtenir la garnison de Toulouse ; tu feras un voyage, un grand voyage, ma foi ! et puis, je te ramènerai ; je souris, comme lorsque je suis près de toi, en y songeant. Allons, du courage, nous arrivons ! Ton bon fils.

1833

Metz, le 25 février 1833.

J'ai eu mille fois le temps de songer à t'écrire, jamais celui de griffonner un long journal comme tu les aimes et comme j'aime à te les envoyer. La raison de cela, c'est que je viens de faire un voyage au pied des Vosges, où j'ai été envoyé pour dessiner une usine. Mes heures ont été prises et coupées à chaque instant, et, quoique vingt fois par jour mes pensées fussent pour toi, je ne pouvais écrire. Si je ne t'envoyais que quelques mots, tu me croirais malade ou chagrin, que sais-je? Avec toi, je suis toujours un long causeur, et tu ne voudrais pas me voir renoncer à cette habitude. Au reste, si le silence a été long, je vais réparer le temps perdu, et te conter mon expédition avec *détails*.

Ce voyage, quoique très intéressant, n'est pas du tout une partie de plaisir. Tous les élèves d'artillerie de ma promotion ont été envoyés au commencement du mois dans des manufactures pour y dessiner des machines. C'est un des travaux que nous devons présenter à nos examens. Ordinairement, on ne s'éloigne guère de Metz que de six à sept lieues, parce que, dans ce rayon, on trouve des forges d'artillerie, des scieries, des moulins, etc., en grande quantité. Cette année, peut-être à cause du nombre, on a été plus loin, et j'ai été envoyé avec un autre élève à Baccarat, petite ville de trois mille âmes, à

cinq ou six lieues de Lunéville et au pied des Vosges. Près des montagnes, tu comprends combien cette mission m'a été agréable; si j'avais eu le choix, certainement je l'aurais préférée à toutes les autres.

De Metz, nous nous sommes dirigés vers Nancy, où nous avons couché. J'ai parcouru la ville dans l'intervalle de deux averses; le temps était affreux, et le peu que j'ai vu m'a donné de Nancy l'idée d'une fort jolie ville. Elle n'a pas, comme Pau, des points de vue enchanteurs; elle tire sa beauté de la propreté et de l'élégance de ses constructions, de la largeur de ses rues, parfaitement percées et nombreuses. Une surtout est remarquable, la rue Stanislas; elle traverse toute la ville, et, vers son milieu, est une place circulaire entourée par des arcades qui soutiennent de beaux édifices; d'un côté, l'hôtel de ville, de l'autre, la salle de spectacle; puis, des hôtels particuliers, qui présentent tous des façades en pierre, d'une architecture un peu ancienne et d'un très bon effet. Aux extrémités de deux diamètres, pour ne pas dire aux quatre coins, s'élèvent quatre portes en fer travaillées avec goût et dorées sur quelques points; deux d'entre elles conduisent à des promenades bien plantées, mais sans échappées de vue, et qu'on ne peut pas apprécier quand on a vu celles de Pau. Au centre de la place, on voit la statue en marbre de Stanislas, roi de Pologne, qui avait embelli Nancy et mérité, par ses soins et ses bienfaits, la reconnaissance de toute la population. Je ne sais de Nancy que ses rues, ses promenades et un café où j'ai très mal déjeuné, malgré sa réputation et son emplacement vis-à-vis la statue de Stanislas; ce qui me faisait songer que cet excellent homme aurait bien dû faire quelque chose pour

les voyageurs ; moi, voyageur, j'aurais presque protesté contre la statue.

J'espérais rencontrer Réveil, dont le régiment, le 53e, est en garnison à Nancy ; mais, à la caserne, on m'apprit que son bataillon était en cantonnement ailleurs, je ne sais plus où.

Si je jugeais des femmes de Nancy par quelques grisettes que j'ai aperçues dans les rues, je dirais qu'elles sont jolies et infiniment plus gracieuses que celles de Metz. J'ai vu la salle de spectacle, à mon retour de Baccarat, et je l'ai trouvée fort bien, peut-être parce qu'elle était peuplée de jolies femmes.

J'arrivai le soir à Lunéville. De la salle où l'on m'introduisit d'abord, j'aperçus, à travers une porte vitrée, quelques femmes proprement mises, qui lisaient autour d'une lampe ; une autre s'était approchée d'un poêle et faisait ses réflexions ; je pensai que, si ce n'étaient pas des voyageuses, une méprise ne me coûterait pas fort cher, et que, dans les deux cas, je pouvais, en attendant le souper, trouver une conversation agréable.

J'entrai dans la salle en voyageur qui prend possession du foyer commun. C'étaient les dames de la maison, trois demoiselles et deux dames d'un certain âge, mère et tante sans doute. La plus gentille des trois ne lisait pas, et j'approchai ma chaise du poêle. Elle causait bien et je fis des frais. Tout se disait à demi-voix, entre nous, pour ne pas interrompre la lecture ; mais ma voix perçait quelquefois un peu trop haut. La curiosité des femmes n'a pas besoin d'être aiguisée par l'arrivée d'un étranger en bonnet de police ; aussi, l'une des studieuses demoiselles ne tournait pas le feuillet, son livre ne tenait pas dans ses

mains, et elle avait grande envie d'avoir froid. Je ne désirais pas du tout interrompre mon tête-à-tête, et, supposant que l'attention de la demoiselle n'était distraite que par le peu d'intérêt qu'offrait son livre, je lui en proposai un que j'avais dans ma poche, le *Voyage sentimental* de Sterne ; elle l'accepta, et je continuai ma conversation. A la fin, Sterne lui-même ne put triompher de la curiosité de la jeune personne ; elle vint se chauffer, plaça sa petite observation, et la troisième demoiselle fut entraînée par le courant. La tante et la maman tinrent bon ; je les en remerciai, à part moi, de bon cœur.

Nous fîmes voile le lendemain vers Baccarat, battus par toutes les pluies violentes de l'hiver. La seule hôtellerie de la ville nous offrit une vaste chambre à deux lits, dont la porte laissait passer le vent par une large ouverture, s'accordant parfaitement avec les croisées qui bâillaient au même instant et livraient passage à l'ouragan, lequel éteignait nos lumières, nous enfumait comme des jambons, et secouait la poussière de nos rideaux. Nous avons tenu dix jours contre un pareil siège, obligés, pendant la nuit, de faire des sorties pour refermer la porte. L'idée de siège me fait souvenir qu'il y avait en effet quelque chose de semblable au bruit du canon : c'était le choc des contrevents qui battaient contre le mur, accompagné du grincement des gonds.

Le directeur de l'établissement de Baccarat est un ancien élève de l'École polytechnique, licencié en 1815. Son esprit est aigu et délicat, ses plaisanteries parfaitement acidulées ; sa complaisance pour de jeunes néophytes, sa politesse franche et exquise me rappelaient M. Cailloux.

Les bâtiments de la cristallerie, nombreux et vastes, forment un village; il y a sept ou huit cents ouvriers, qui ont leurs casernes; c'est une petite armée. Depuis cinq ou six ans, les plus beaux cristaux de France sortent de Baccarat, grâce aux soins du directeur.

La partie de l'établissement la plus curieuse à l'œil est celle où l'on travaille le cristal au rouge blanc sortant des creusets dans lesquels on le fond. Figure-toi deux hangars couverts par une haute toiture qui retombe en deux étages sur un mur d'une vingtaine de pieds de hauteur, chacun de la grandeur de l'église Saint-Louis, et contenant deux fours isolés vers le milieu, rouges de chaleur. Ces fours reçoivent huit creusets de la capacité de sept à huit cents livres de cristal; autour sont disposés des ateliers d'ouvriers qui soufflent et façonnent la matière fondue au bout de longues tiges de fer. Pendant la nuit, il n'y a d'autre lumière que celle que jettent les ouvertures des fours et les petites masses de cristal fondu qu'on retire à chaque instant des creusets, et qui voltigent au bout des tiges de fer; c'est un effet magique. L'activité est si grande, et les ouvriers sont si nombreux pour l'espace qu'ils occupent, qu'on craint de les voir se brûler mutuellement avec leur cristal. On ne se lasse pas de les regarder, tant ils sont adroits. En quelques minutes, ils ont façonné mille objets, dont les formes semblent difficiles à obtenir et exiger beaucoup de temps.

Deux longs bâtiments sont affectés à la taille des cristaux. Le mouvement de rotation y est communiqué par deux grandes roues hydrauliques, appartenant chacune à une usine particulière. Il y a une troisième roue qui prend l'eau dans le même canal et qui fait marcher un

moulin à minium, lequel contient quatre grands fours et un haut fourneau pour traiter des crasses de plomb.

On trouve aussi dans l'établissement deux ou trois fourneaux, des chaudières d'évaporation et de dissolution pour la fabrication de la potasse, matière nécessaire pour la composition du cristal à l'état de carbonate d'abord.

Il y a encore deux espaces ouverts pour le lavage du sable blanc qui entre dans le cristal ; de vastes fours pour sécher le bois destiné à fondre le cristal sans le noircir, des chantiers immenses pour ce bois, etc., etc.

Le 10 mars, nos examens de sortie vont commencer ; c'est une formalité qui sera lestement remplie, et à laquelle on ne tient guère, puisqu'on ne nous laisse pas le temps de revenir sur nos pas. Dans moins d'un mois, nous aurons changé nos épées contre des sabres, nos longs habits seront remplacés par des vestes de cavalerie ; autant de hochets, qui dans ce moment ne m'amusent guère, et tu sais pourquoi.

Ce qui me plaît fort dans tout cela, c'est qu'enfin je commencerai à commander. Voilà quatre ans que j'obéis en silence. On parle ici de changement de garnison pour les régiments d'artillerie ; je crains bien qu'ils ne soient pas décidés avant notre départ.

Adieu, chère maman, je t'écrirai encore dans quelques jours, j'ai le cœur plein.

1834

Valence, le 14 janvier 1834.

Non, chère maman, je ne suis pas malade : j'ai mes deux bras, mes deux jambes et de la force pour deux ; la gentille *Paquita* est plus humaine que tu ne le penses, il ne faut pas se hâter de la maudire sur la foi d'un rêve malencontreux. Des fièvres, des indispositions, on ne les connaît pas dans la deuxième batterie ; on se lève avant jour, par un vent du nord qui vous jette de la glace au visage ; on est sur pied ou à cheval toute la journée ; le soir on revêt la robe de professeur jusqu'à neuf heures ; et, si le violon résonne quelque part de concert avec la trompette et le joyeux flageolet, on met bas le rude harnais de la manœuvre et l'on s'élance plus léger sur le parquet des amphitryons de Valence. Donc, si quelque fièvre me dévore, ce n'est pas celle de consomption ou de langueur. Je suis parfois étonné de l'activité de mes jambes et de la bonne volonté que nous montrons tous au régiment ; mais on en abuse, et les conséquences en vont jusqu'à Pau. Cependant, si tu n'as pas reçu de lettres depuis quelques semaines, il y a un peu de ma faute, un peu d'esprit systématique, non pas mauvaise volonté, même pas de paresse.

Voici : la bonne nouvelle de Cayenne me mit la joie dans l'âme[1], et je ne serai pas plus heureux le jour où

1. Raymond Bosquet, frère du maréchal, venait d'être nommé juge de paix à Cayenne.



l'on attachera un ruban rouge sur ma poitrine. Je guettais le moment où je pourrais écrire à Raymond ; j'ai dû abandonner et rouvrir plusieurs fois mon secrétaire, et je ne sais comment j'avais décidé que je ne t'écrirais qu'ensuite, en t'annonçant que ma lettre à Raymond était en route. Lorsque je reçus la tienne, j'avais le temps de répondre à l'instant que l'heureuse nouvelle était connue ; j'attendis, comptant sur d'autres loisirs, et mon temps a été pris.

Figure-toi un homme qui ne peut même pas jouir de sa soirée, qui, après son dîner, s'en va remplir ses hautes fonctions de directeur de l'école régimentaire : en termes moins ronflants et plus positifs, je dois surveiller l'enseignement mutuel du régiment, les cours de grammaire et d'arithmétique faits aux sous-officiers, et professer en même temps deux fois la semaine ; je ne suis rentré dans ma chambre qu'à neuf heures et demie, et alors encore je reprends mes fonctions de professeur. Conviens donc, chère maman, que tu t'alarmes quelquefois un peu trop vite. Enfin, s'il y a de ma faute, tu ne feras plus de rêves orageux. Rien ne me contrarie plus que d'être forcé par la nécessité à interrompre une lettre, surtout celles que je t'écris ; je suis avec toi, je te vois, tu m'entends ; et lorsque je te quitte, c'est comme un départ de Pau. C'est pourquoi, si je n'ai pas le temps de noircir tout mon papier, je ne commence pas ; voilà comment je suis quelquefois en retard. Aujourd'hui je me fais violence, car je serai sans doute obligé d'interrompre ma causerie.

Tu attendais donc une lettre au renouvellement de l'année. Chère maman, si des vœux pour ta santé et ton bonheur faits ce jour-là devaient être exaucés de préfé-

rence, et si l'expression de ces vœux pouvait te faire sourire de plaisir, peux-tu douter que je n'eusse tout abandonné pour te dire que tu es le but de tous mes rêves d'avenir, et que, si tu me dis que tu es heureuse, je le serai alors? Mais, ces vœux, je les fais tous les jours, et la coutume du monde n'est rien pour nous. Ne sais-tu pas que ce jour qui recommence une année est choisi aussi par toutes les bouches menteuses pour adresser les meilleurs souhaits à l'ennemi qu'on voudrait écraser? Par cela seul, je négligerais de voir mes amis ce jour-là. Oui, chère maman, puisses-tu être satisfaite et sourire de bonheur aussi longtemps que je le désire! C'est ma prière de tous les jours, je ne la fais pas une seule fois l'an.

Laisse-moi te dire que tu n'es pas habile dans l'explication des songes. Un éclat de foudre n'a jamais été qu'un heureux présage : c'est l'installation de Raymond sur sa chaise curule. Sa nomination n'est-elle pas arrivée en effet à l'improviste? Peut-être au moment où ton rêve s'accomplissait, Raymond recevait-il la lettre ministérielle? Si j'étais général et qu'une terreur panique s'emparât de mon monde à propos d'un phénomène, ce n'est pas toi que je consulterais pour en avoir une heureuse explication. Est-ce bien toi, chère maman, qui te laisses troubler par un rêve? Quel rapport un mouvement cérébral peut-il avoir avec des événements éloignés? Et puis, n'en avons-nous pas fini avec les tristes pressentiments! Il n'y a plus d'orages dans notre avenir; et ces éclats, que tu prends pour des coups de tonnerre de sinistre augure, ne sont que des coups de canon de réjouissance.

Si j'en avais le temps ou si je pouvais écrire aussi vite

que va ma pensée, j'aurais à te conter des histoires pour toute la journée ; mais l'heure approche, j'ai peur d'être obligé de te quitter.

Les bals de Valence sont peu nombreux, mais parfois assez brillants, grâce aux étrangères. Hier, dimanche, la préfecture était ravissante. Je danse, je valse et je galope comme un hussard ; il faut avoir des jarrets du Béarn pour y tenir. J'avais été sur pied toute la journée ; à neuf heures, je tournais avec une très aimable et très légère valseuse, je tournais encore à une heure le lendemain, et, à six heures, avant le lever du soleil, je passais l'inspection de deux batteries moins bien réveillées que moi.

Adieu.

Bougie, le 6 juillet 1834.

Cette fois, chère maman, c'est de Bougie que j'écris, au cœur de l'Afrique et à une portée de canon des anciens Numides, aujourd'hui nommés Kabyles. Tout ce que je redoute, c'est qu'ils ne nous attaquent plus, car, depuis qu'ils ont commencé la moisson, c'est à peine si on voit apparaître sur la montagne leurs longs manteaux blancs.

J'ai passé à Alger une quinzaine de jours, pendant lesquels on a organisé une cavalcade aux avant-postes.

Le but de la promenade était Doueira, le camp des avant-postes le plus avancé, à six ou sept lieues d'Alger. La route est belle ; elle a été faite par l'armée. A moitié chemin, nous fîmes une halte au camp des zouaves, à Déli-Ibrahim, où les officiers nous offrirent, sur le gazon

et sous les oliviers, du lait, du café, du kirsch, etc., etc. A Doueira, les officiers du 10e régiment d'infanterie légère avaient fait avec des branches de verdure une salle à manger, toute gracieuse, et très fraîche malgré l'ardeur dévorante du soleil ; le déjeuner fut très gai et fort original. Nous avions à table deux *cheiks,* ou chefs arabes de la plaine, alliés des Français, dont l'un se laissa quelque peu séduire par le champagne et le kirsch.

Tu ne sais pas, sans doute, quel est le costume de ces gens-là ? Ils ont sur la peau une camisole de laine, rarement de toile, et, par-dessus, un ample manteau avec capuchon assez semblable aux *capes* de nos montagnards, pour la coupe ; seulement, la couleur est blanche, et la capuche, non pointue, est arrêtée sur la tête par une corde de laine brune qui en fait six ou huit fois le tour. Les bras et les jambes sont nus ; la barbe longue et noire presque généralement, et les cheveux rasés.

On rencontre à Alger deux autres costumes différents, ceux des Maures et des Juifs. Les Maures ont tous la calotte rouge, qui dessine la tête, et un turban tout autour ; leurs cheveux sont rasés ; ils portent tous la moustache, quelques-uns toute la barbe ; le cou est libre ; le corps est couvert par plusieurs gilets et enfin par une carmagnole élégante dont les manches sont fendues jusqu'au coude ; puis une ceinture, puis des culottes à la turque ; les jambes nues, les souliers, sans bas. Le costume des Juifs ressemble à celui des Maures pour les formes ; seulement ils ne portent pas de turbans et les rubans qui ceignent leur tête sont tous noirs. Le reste de leur costume est gris, noir ou violet ; ils portent des

bas. Les Maures mettent de l'amour-propre dans le luxe de leurs vêtements, et un marchand de bourses et d'essences porte des gilets et des ceintures dorées ; leur fortune est toute dans leurs habits et dans les soies qu'ils prodiguent à leurs femmes. Ils sont d'une sobriété remarquable, vertu qu'ils ne partagent qu'avec les Arabes. On en voit grignoter, pour se nourrir, des concombres sortant du jardin, sans sel ni assaisonnement quelconque. Le nom de *Bédouin* est appliqué par nous à tous les Arabes, mais il signifie Arabe de la montagne et voleur.

Laisse-moi te raconter maintenant mes impressions en entrant dans le port d'Alger. D'abord, la ville est bâtie sur le penchant d'une montagne. Toutes les maisons, avec terrasses, et blanchies à la chaux, sont accumulées et pressées les unes contre les autres ; cette masse compacte se termine au sommet par une espèce de pointe, et sur les côtés par deux murailles qui descendent en ligne droite jusqu'à la mer. Avant de bien distinguer les formes des maisons, il semble qu'on aperçoit une vaste carrière de marbre blanc. A droite et à gauche de la ville, des coteaux élevés sont couverts d'une puissante végétation, et semés de petites maisons de campagne blanches qui ressortent gracieusement du milieu d'une vigoureuse verdure.

Nous entrâmes dans le port par une mer houleuse, et, comme il est fort mal abrité, le bateau était assez agité. Mais à peine eut-on jeté l'ancre, qu'une multitude de petites barques s'approchèrent, conduites par des Maures et des Arabes, et s'élevant et s'abaissant au gré de la vague fort peu rassurante. C'était chose fort curieuse que de voir ces physionomies demi-sauvages et ces costumes

étranges. Il y avait des Arabes presque nus qui ramassaient autour de leur corps quelques lambeaux de *burnous*. Et quelle adresse au milieu de cette mer houleuse ! Je les observais avec attention ; ils étaient très nombreux, et, dans leurs difficiles évolutions, pas un seul ne s'est heurté contre son voisin. L'idée qui me poursuivait, c'était de concevoir comment, avec de pareilles physionomies, ces gens-là avaient si peu de cœur. Il est en effet reconnu que les Maures sont généralement sans énergie. Au reste, ils aiment mieux notre domination que celle des Turcs. Les Arabes n'admettent pas de maître, et eux seuls nous repoussent.

Je suis parti, le 1er juin, d'Alger, et arrivé le 2 à Bougie, par une belle matinée, vers sept heures. De la rade, la ville apparaît gracieuse comme un village d'Italie, avec des jardins verdoyants et quelques hautes constructions de briques, vieilles et moussues ; mais, de près, c'est un monceau de ruines qu'ont faites le temps et nos obus. Chaque habitation avait son jardin ; quelques-unes ont été rebâties à la hâte. C'est là-dessous que nous couchons, de vraies baraques ; c'est charmant. Nous logeons quatre sous le même toit ; nous avons une basse-cour avec des poules et des pigeons, puis un jardin planté d'orangers, de citronniers et de grenadiers ; nous sommes aux plus fortes chaleurs, et les légumes sèchent avec les ruisseaux ; la citerne est cependant encore pleine.

D'une petite terrasse, qui est vers le coin du jardin, nous apercevons la plaine de Bougie de deux ou trois lieues carrées, laquelle est le théâtre de tous nos combats. Avec des lunettes, nous distinguons fort bien, à trois lieues, les Kabyles, qui se rendent à leur marché sur la

montagne, sous des berceaux d'oliviers. La plaine est à droite, la rade et la mer s'étendent à nos pieds, et, à notre gauche, devant nous, trois chaînes parallèles de montagnes qui s'éloignent et se perdent dans la brume. L'aspect du pays est à la fois gracieux et sévère; il y a des points de vue qui valent ceux de notre Parc.

On ne trouve à Bougie que quelques marchands qui vendent les objets d'une absolue nécessité : un pliant, un matelas, des draps de coton, etc. J'ai déjà fait ces emplettes. L'armée seule occupe Bougie. En attendant une chambre, je partage celle du premier lieutenant de la batterie, qui vient de terminer une lettre pour la France, à côté de moi. C'est lui qui fait, dans ce moment, le métier de cambusier ou de maître d'hôtel. Il règle le menu des repas. On m'a tant de fois menacé de la « vache enragée » : hier j'ai mangé du taureau; l'odeur en est terrible! On n'a pas tout ce qu'on veut; cependant les légumes ne manquent pas, la volaille pullule, le vin est très bon, et nous avons tous un excellent appétit.

Bougie est le point le plus sain de l'Afrique. Les médecins n'ont rien à faire ici, et l'expérience a prouvé que ma batterie avait perdu à Valence, dans l'espace d'un an, six fois plus de monde qu'on n'en a perdu à Bougie, depuis le mois de septembre dernier. L'air y est pur comme celui de nos montagnes; pas de marais, pas un seul. Le seul coin de la côte où les fièvres soient à craindre est Bône, dont la position et les environs diffèrent complètement de ceux de Bougie. Ainsi, chère maman, n'aie pour ma santé aucune crainte, fais des vœux pour que j'assiste à quelques bonnes expéditions; dans six ou huit mois, et avant, peut-être, je viendrai t'embrasser et

te faire de bien longues histoires. Je n'ose pas espérer ce que pourtant je désire bien vivement, et que tu ne serais pas fâchée d'arranger à ma boutonnière.

Je t'embrasse avec le rire sur les lèvres et la larme à l'œil, parce que je crains de te savoir inquiète, et tu aurais tort.

De la Casbah, le 17 octobre 1834.

J'avais bonne envie, chère maman, de dater ma lettre du camp de Doueira; mais l'ennui d'être à chaque instant dérangé sous la tente est cause que je l'écris à Alger. J'ai passé quinze jours au camp, chargé de la construction des baraques maçonnées, que l'artillerie doit y occuper, et j'ai cédé ma place hier à un autre lieutenant, pendant une pluie battante et un vent furieux. Le détachement qu'il conduisait pour relever mes hommes, était transi de froid. Il était assez curieux de nous voir nous apitoyer sur leur mésaventure, nous qui, grâce aux ordres militaires, sommes partis pour Alger, par le même temps, une demi-heure après.

Il y a six lieues de Doueira à Alger. Ce camp, le plus avancé dans l'intérieur des terres, est occupé par les avant-postes de l'armée. Il est assis sur des mamelons, d'où l'on aperçoit des portions de la plaine de la Mitidja, entre autres le marché de Boufarik et la ville de Blidah. On peut facilement, en une heure et à pied, descendre dans la plaine. Je ne sais si tu as gardé le souvenir de la belle vallée qu'on laisse à droite en allant à Tarbes, ou mieux, de l'aspect de la plaine de Tarbes du haut de la côte qui la domine. La Mitidja produit le même effet.

Elle est magnifique; huit lieues de largeur sur vingt-cinq de longueur. La partie qui longe les premières chaînes de l'Atlas, est la plus riche et la plus riante, dans ce moment surtout, où l'herbe et les arbres reverdissent. Boufarik n'est même pas un petit village, c'est un emplacement commode vers le milieu de la plaine, planté d'oliviers et voisin d'un marabout, où les Arabes se réunissent, le lundi, pour leur marché. Les nombreuses tribus, qui envoient des hommes à Boufarik, sont encore hostiles; aussi ne nous est-il pas permis d'y aller isolément. Quelques officiers en ont été chassés, il y a quelque temps, et, depuis cette épreuve, tous les lundis, on envoie des troupes près de Boufarik pour accoutumer les indigènes à notre vue, ce qui ne produit aucun résultat. Pour eux, cette halte que font les troupes à quelque six ou sept cents mètres de Boufarik ne signifie autre chose, sinon que nous n'osons pas avancer.

Lundi dernier, comme la petite expédition avait pris position près de Boufarik, je montai à cheval avec un autre lieutenant d'artillerie et un jeune capitaine du génie pour aller visiter la plaine. Nous avons fait, avec des chevaux barbes, près de quinze lieues entre le déjeuner et le dîner. Nous avons rencontré plusieurs caravanes fort curieuses. Les mulets sont si chargés qu'ils disparaissent sous le fardeau; et, à une certaine distance, l'effet qu'ils produisent est très comique. Ces caravanes, quelquefois très nombreuses et comprenant une tribu entière, s'avancent silencieusement, avec une gravité qui va bien à la figure et aux vêtements des Arabes. En France, dans la moindre petite troupe qui voyage au pas, on trouve toujours un conteur, des oreilles pour écouter

et des voix pour rire et applaudir; ici, jamais un mot pour abréger la longueur du chemin ; jamais les gens ne s'arrêtent pour regarder, ils ne se retournent même pas; ils semblent au-dessus de la curiosité, ou occupés d'idées religieuses. Un caractère très remarquable des physionomies, c'est qu'elles sont composées pour ne jamais varier. Une heureuse nouvelle, un accident fâcheux, un événement extraordinaire, rien ne trouble les Arabes; ils cachent admirablement bien leurs émotions.

De Boufarik, nous avons été, en suivant la plaine, jusqu'à la Ferme, maison de campagne militaire établie par le maréchal Clausel.

Depuis mes excursions autour de Doueira, j'ai une idée assez nette du pays. J'ai vu une vingtaine de tribus et je t'assure que ce n'est rien de beau. En France, on se récrie quand il est question de brûler un village d'Afrique. Vous vous représentez Bizanos ou Jurançon en cendres, et les habitants égorgés. Voici ce que c'est : supposez, établi par terre, le chaume qui recouvre la plus misérable demeure du plus pauvre des hameaux de France, et vous aurez la tente d'un Arabe dans une tribu stable; une tribu compte douze à vingt tentes, et c'est cela qu'on brûle.

Les journaux ont peut-être déjà parlé de la fête que les Maures ont donnée au gouverneur, comte d'Erlon. J'y ai assisté. M. Cottin m'avait envoyé une invitation au camp pour qu'on ne me refusât pas l'autorisation de me rendre à Alger; il avait prêté la mairie pour la fête. Pour avoir une idée de l'intérieur de cette maison, figure-toi votre cloître des Cordeliers; imagine que les piliers sont des colonnes de marbre blanc; suppose la cour

moins grande et pavée de même marbre, puis, soutenue par les colonnes, une galerie sur laquelle s'ouvrent les quatre grandes et longues salles correspondant aux quatre côtés du carré; une terrasse au-dessus de ces appartements. Voilà la portion livrée aux Maures pour la fête. Autour de la cour, il y a aussi une galerie et des salles correspondant à celles du premier étage; ce sont les bureaux de la mairie.

Tu t'attends à une curieuse description des femmes des Maures; eh bien! il n'y en avait pas une seule. Ces messieurs ne les produisent même pas dans de pareilles circonstances. Mais, à la galerie supérieure, on voyait quelques juives avec leurs *sarmahs* dorés; le corsage de leurs robes est chamarré d'or; elles ont les jambes nues, et aux pieds de petites mules de velours vert ou rouge, ornées de dessins en fil d'argent et pierreries. Rien de plus riche et de moins gracieux que ce costume; les tailles hautes comme vous les portiez, Mesdames, sous l'Empire.

Les Françaises étaient assises dans la cour de marbre, sous des guirlandes d'oliviers et de lauriers verts, et abritées contre la rosée par des dômes de drapeaux. De la galerie supérieure, le coup d'œil était très brillant. Le noble et riche costume des Maures rivalisait victorieusement avec les plus beaux de l'armée. La galerie des danseuses était fort remarquable, et j'ai vu à Metz de beaux bals, qui n'étaient pas si riches que celui-là en femmes jolies et élégantes. Une juive charmante, Mlle Bacry, dansait parée d'un costume à la française; sa tournure était gracieuse et n'avait d'étrange qu'un mouvement de la tête en avant, mouvement habituel chez les juives, qui ont à supporter un immense sarmah.

Les Maures avaient sablé et illuminé les rues par lesquelles devait passer le gouverneur. Les escaliers en porcelaine de la mairie étaient recouverts de riches tapis et ornés de fleurs. Dès que le gouverneur a été assis sur le siège qu'on lui avait préparé, la musique impériale maure, qui ne joue qu'à l'avènement et au départ des sultans ou pachas, a fait entendre ses bruyants accords : des clarinettes ou cornemuses aigres et des tambours, voilà tout, et trois douzaines de musiciens! Enfin, ils sont partis, et la musique française a joué la première contredanse. Les Maures n'ont pas dansé.

Mais, voici ce qu'il y avait de plus curieux et de plus caractéristique dans cette fête. Une des salles de la galerie supérieure avait été couverte de tapis et de coussins de la plus grande richesse; de distance en distance, des candélabres magnifiques reposaient sur des supports incrustés de nacre; sur les coussins étaient gravement assis les principaux personnages indigènes, revêtus de leurs habits les plus somptueux; à côté, était un beau fauteuil pour le gouverneur; dans un angle de la salle, où se trouve une espèce d'oratoire, ils avaient placé quatre musiciens qui chantaient des romances maures en s'accompagnant avec des guitares et des basses; et, quand la musique s'arrêtait, on n'entendait plus rien dans cette salle, de sorte que, si l'on y entrait alors, on était comme saisi d'un frisson religieux à l'aspect de ces barbes grises et silencieuses. On prenait courage; on allait s'asseoir, ou plutôt on se laissait tomber maladroitement, à la française, sur les coussins, à côté de ces magnifiques hôtes, et l'on prenait avec eux du café. Par respect pour les dames, ils avaient supprimé la pipe.

Le bal a duré jusqu'à trois ou quatre heures du matin; après quoi, chacun a été dormir, comme je ferai dans un instant. Adieu, chère maman, écris-moi donc un peu plus souvent!

De la Casbah, le 18 décembre 1834.

Un médecin fameux, qui a beaucoup étudié la manière de bien connaître les hommes d'après la physionomie et particulièrement d'après les formes du front, m'a dit à Metz, à un déjeuner, pendant lequel on parlait de sa méthode, et où il me voyait pour la première fois, que le goût des voyages et des aventures devait être chez moi une passion dominante et naturelle. Ta dernière lettre, chère maman, m'a rappelé les paroles de ce médecin. C'est bien de toi que je tiens ce besoin d'activité qui m'a poussé en Afrique; car, toi aussi, ne fussent des empêchements invincibles, tu regarderais comme un grand plaisir ce que d'autres appellent embarras, fatigue, exil.

Que de spectacles curieux dans la régence d'Alger! Pour quelqu'un qui ne vit pas seulement d'un petit nombre d'idées habituelles et qui peut s'occuper d'autres choses que de ses repas, de son costume et de son lit, il est certain qu'aucun point de la France ne présente des sujets plus nombreux de réflexion, une plus grande variété d'hommes et de choses, des mœurs plus originales et des aspects de terrain plus remarquables dans leur genre.

Il y a quelques jours, j'ai joui au camp de Doueira, où je commandais l'artillerie, d'un spectacle qu'un de ces gens si heureux de Paris aurait payé fort cher. C'était la

veille du jour où le comte d'Erlon est allé visiter dans la plaine le marché de Boufarik, fameux par plusieurs combats, et situé dans la Mitidja, en dehors de nos possessions actuelles. Les spahis s'étaient rendus à Doueira pour escorter le gouverneur hors des avant-postes. Le camp de ces cavaliers arabes, véritable bivouac, était établi près d'un ravin très pittoresque, planté d'oliviers et de grenadiers. J'y entrai la nuit; tout le camp était éclairé par des feux; quelques tentes çà et là pour les chefs; près de trois cents Arabes avec leur costume si noble et si imposant : les uns, étendus sur des tapis autour des feux, enveloppés de leurs burnous blancs; les autres, les jambes croisées, lançant gravement des nuages de fumée de tabac; plusieurs préparaient leurs armes, ou visitaient leurs chevaux, qui, attachés, en plein air, aux branches d'oliviers et de grenadiers, prenaient leur part de la chaleur du feu, et, à l'approche de leurs maîtres, agitaient avec grâce leurs têtes et leurs crinières ondoyantes.

Un camp de cavalerie française aurait présenté avec tout cela quelque chose de l'orgie; les flacons, les verres et les refrains joyeux auraient produit un concert bruyant. Au camp des Arabes, au contraire, si le silence n'était pas complet, il n'était troublé que par la voix de quelques chefs, qui, par intervalles, se faisait entendre brève et majestueuse; autour des feux du bivouac, on causait presque à voix basse, et, dans plus d'un groupe, on aurait pu entendre le mouvement des lèvres qui aspiraient et rejetaient la fumée des longues pipes; ce silence, les reflets rougeâtres du feu sur ces figures majestueuses, à la longue barbe et au regard fier, sur ces longs burnous

blancs, ondulés avec grâce et laissant apercevoir des armes brillantes accrochées à la ceinture, ces belles têtes de chevaux avançant entre les branches et faisant briller des yeux ardents entre les longues mèches de leurs toupets et de leurs crinières, tout cela ressemblait à un rêve, et je suis resté rêvant réellement pendant près d'une heure, les pieds dans la boue. Je n'ai été tiré de ma rêverie, pour chercher un endroit plus sec, que par des éclats de rire partant d'une tente voisine. C'était la vive joie de quelques officiers français qui sont entrés dans les spahis, et qui faisaient boire des Arabes en leur apprenant nos jurons.

Le matin, quand le gouverneur est arrivé, en un instant, tous étaient à cheval et sont partis au galop pour se ranger autour de sa voiture. Vois-tu ces trois cents cavaliers caracolant sans ordre apparent, laissant flotter au vent leurs longs manteaux blancs, le capuchon sur la tête ou bien rejeté en arrière; par-dessous une petite veste, rouge ou bleu de ciel, et des ceintures de couleurs éclatantes; les chefs, avec des selles brodées, des brides piquées en or; les poitrails des selles ornés de longues franges d'or et de soie verte.

Adieu, rappelle-moi au souvenir de tous nos amis.

1835

De la Casbah, le 16 juillet 1835.

Nous avons fait, il n'y a guère que huit jours, sous les ordres du colonel Marey, dans la plaine de la Mitidja, une promenade qui m'a beaucoup intéressé, bien que nous n'ayons pas brûlé un grain de poudre. Jusque-là, je n'avais pas une idée bien nette des souffrances et du désordre que la chaleur peut introduire dans une colonne en marche. La promenade d'Alger à Blidah a duré trois jours et demi, et sept hommes sont morts de chaleur, de fatigue et d'indigestion d'eau sale. C'étaient de pauvres fantassins du 63e de ligne, qui arrive à peine en Afrique. Un bataillon faisait sa première course dans la plaine, et, justement, le simoun — vent du désert — a soufflé pendant tout le second jour. Ces courants d'air brûlant arrivent avec lenteur, et on les voit venir agitant légèrement quelques broussailles et les hautes herbes desséchées. Nos jeunes Africains, qui ne connaissaient pas les allures du simoun, le prenaient pour une brise fraîche et le voyaient venir avec joie, se préparant à le humer de toute la force de leurs poumons. Il dessèche la bouche, rend la tête lourde et donne des maux d'estomac. Chez quelques personnes, chez moi entre autres, il produit une excitation nerveuse qui a quelques rapports avec les crispations d'une fièvre sèche. J'en ai peu souffert dans cette marche que je faisais à cheval, surtout à cause

de la préoccupation de mon esprit, obligé que j'étais, par devoir et aussi par pitié, de relever le moral de tous ceux que je voyais tomber découragés. De tous mes canonniers un seul a perdu ses forces, mais non le cœur; je l'ai mis sur un de nos mulets et il s'en est bien trouvé. Mais quelle quantité de fantassins tombaient contre les buissons, n'ayant pas le courage de se relever, et regardant d'un œil indifférent ou plutôt stupide les montagnards qui descendaient lentement de l'Atlas avec leurs longs burnous blancs! Je ne sais pas comment nous n'avons pas retrouvé en revenant quelques têtes coupées par les maraudeurs. J'ai chargé mes pauvres mulets de sacs d'infanterie et de fusils pour soulager les plus fatigués; un moment même, chaque mulet, outre sa charge habituelle de munitions, portait autant de sacs et de fusils qu'on en pouvait accrocher sur son bât, et, de plus, un homme en croupe. Je n'ai pas renoncé à l'espoir de les faire tous décorer, car pas un n'a bronché.

Je suis sûr que tu ne m'aurais pas reconnu, si tu avais aperçu un cavalier, dont la tête était recouverte avec un foulard flottant à la mode des Espagnoles, courant d'un groupe de traînards à l'autre, jurant et excitant le moral des plus découragés, et, pour les forcer à marcher, faisant avancer sans pitié son cheval entre les jambes de pauvres diables couchés derrière les buissons. J'étais un monstre, un barbare; mais, si tu avais su que, sur nos derrières, les maraudeurs arabes pouvaient couper les têtes des traînards, comme il arrive habituellement, tu m'aurais dit : « Tu fais bien ! »

Au retour, nous avons bivouaqué dans la plaine, le long d'un ruisseau de deux pieds de largeur sur trois ou

quatre pouces de profondeur d'eau courant sur un lit de vase. C'était un spectacle curieux de voir, au clair de lune, nos pauvres gens se rouler nus dans ce petit ruisseau et pousser dans cette fange des exclamations de bonheur qu'on ne peut comprendre qu'après une journée de marche avec le simoun « en proue ».

Le colonel Marey eut l'intention aimable d'envoyer aux officiers d'artillerie — nous étions trois — un plat de pâtisseries arabes, détaché des quelques friandises que les Arabes amis lui avaient offertes. C'étaient des pâtes découpées comme une friture de *broye,* mais plus délicates, imprimées comme des rayons de miel et parfumées avec le plus grand soin.

Je crains de n'avoir pas le temps de te parler de l'affaire qui vient d'avoir lieu à Oran, et dont les journaux, aux cent bouches stupides et discordantes, vont sans doute retentir. Aussi, je me hâte de te rassurer, dans le cas où tu serais disposée à prendre l'alarme. Oran est fort loin d'Alger, et, entre les deux villes, il n'y a guère de communication par terre qu'au moyen d'Arabes isolés. Ainsi, l'affaire n'a pas regardé les troupes d'Alger, ce qui me contrarie assez. Ce combat est le plus sérieux qui ait été livré en Afrique. Les Arabes étaient sous les ordres d'Abd-el-Kader contre les troupes d'Oran, commandées par le général Trézel.

Cet Abd-el-Kader, dont tu verras désormais le nom très souvent dans les journaux, est un Arabe distingué, un marabout, homme de science et de piété, ferme croyant, et s'appuyant sur le Coran pour rallier à lui ces hordes qui n'obéissent qu'à la voix du Prophète. Il était notre allié et n'a engagé la lutte qu'après s'être muni

dans nos arsenaux de poudre et d'armes que nos « profonds » lui ont livrées dans toute l'innocence de leurs combinaisons.

D'après le calcul de gens recommandables qui étaient sur les lieux, tels que le commandant de Lamoricière, le capitaine Leyderik, du bateau à vapeur qui a transporté les blessés, et un chef d'escadron du plus grand sang-froid qui a eu trois chevaux tués sous lui, Abd-el-Kader avait huit mille chevaux organisés régulièrement, quinze cents fantassins, manœuvrant à l'européenne, et trois mille Arabes, fourrageurs sans discipline, espèces de Cosaques; en tout, douze mille hommes au moins. Nous n'avions pas tout à fait deux mille cinq cents hommes. Une fausse direction prise nous a engagés dans un mauvais pas; il a fallu se former en un grand carré et montrer de la fermeté; mais un bataillon italien de la légion étrangère a fui au premier feu et rompu le carré. Le désordre s'en est suivi, et cinq cents hommes ont été mis hors de combat, dont trois cents ont été hachés sur place, et deux cents blessés, recueillis et transportés à Oran. Une pièce d'artillerie démontée n'a pu être sauvée, faute de chevaux et de voitures, et on l'a coulée dans un marais. On assure qu'Abd-el-Kader l'a repêchée. Au reste, n'eût été le sang-froid de nos canonniers, qui ont tiré à mitraille, à brûle-pourpoint, la boucherie aurait été deux fois plus sanglante; les Arabes en ont tué dix et blessé quinze. En somme, l'affaire est fort malheureuse, le général Trézel s'en accuse hautement et rentre en France. L'armée s'est mise sous la protection d'Arzew, et, de là, est revenue à Oran, moitié par terre, moitié par mer. Voilà le gros de l'histoire; quant aux détails, ils vont

être exagérés, imaginés, torturés par les *journaliarques;* tu feras bien de n'en pas croire un mot.

Bien qu'Abd-el-Kader nous ait mis cinq cents hommes hors de combat, l'affaire est peut-être plus malheureuse pour lui que pour nous. La mitraille que sa cavalerie a essuyée lui a fait beaucoup de mal, et je ne serais pas étonné qu'il eût perdu quinze cents hommes au moins, blessés ou tués. Au reste, le chiffre des pertes n'est pas connu chez les Arabes, et ne l'est jamais, parce qu'ils ne se comptent ni avant ni après la bataille.

Il y a eu de beaux dévouements dans cette journée : un colonel de cavalerie, percé de cinq balles à la poitrine, est venu tomber près des pièces d'artillerie; comme il était mort, et qu'il fallait battre en retraite pour protéger les derrières de la petite armée, on l'a laissé pour ne prendre que des blessés sur les caissons. Mais, un Turc au service de la France, apprenant que le colonel venait de tomber, s'est précipité quelques moments après au milieu des Arabes qui tiraient leurs yatagans pour couper la tête du colonel, les a éloignés, a chargé le cadavre sur le devant de sa selle et l'a rapporté. Des voitures, dont les chevaux avaient été tués, ont dû être abandonnées, bien qu'elles fussent chargées de blessés ; il a fallu faire des feux de peloton pour achever tout de suite ces malheureux, sur lesquels les Arabes se précipitaient. Au reste, le pourtour des prolonges a été jonché de burnous et de turbans.

Écris-moi, chère maman, le plus souvent que tu pourras. Le mois prochain, je vais être isolé au camp de Doueira et tes lettres m'empêcheront, seules, d'y périr d'ennui.

1836

Au camp de Boufarik, le 10 avril 1836.

J'espère, chère maman, que cette lettre arrivera avant que les journaux aient parlé de l'expédition que le maréchal Clausel vient de faire sur Médéah, à travers le petit Atlas. Comme ils parleront de trois cents hommes mis hors de combat, dont soixante, au moins, tués sur place, tu ne manquerais pas de faire de mauvais rêves. J'en étais avec mes obusiers de montagne, et j'en suis revenu sans une égratignure; mon manteau et la couverte de mon cheval ont seuls été traversés par deux balles.

Nous avions à nous battre contre les montagnards arabes, qu'on nomme Kabyles, hommes durs et très braves. Ils se sont bien défendus, et, s'ils avaient eu des chefs, une tête, pour mettre de l'ensemble dans leurs mouvements et leurs positions, je ne sais trop comment nous serions parvenus au col de Téniah; nous aurions perdu à cette attaque cinq ou six cents hommes, au moins; tant la position est avantageuse à ceux qui la défendent.

L'intérieur de la montagne ressemble beaucoup à la portion des Pyrénées qui avoisine les Eaux-Chaudes. Les pics ne sont pas tout à fait aussi élevés, mais les pentes sont aussi rapides; le chemin du col est à mi-côte, semblable à celui qui va de Hourat aux Eaux-Chaudes; seulement, deux hommes à peine y pouvaient passer de

front. Ce mauvais sentier de trois ou quatre lieues de développement, tracé dans le roc ou dans les terres mouvantes, a été transformé, à mesure que nous avançions, en une route de trois et quatre mètres de largeur ; et, pour la première fois, des voitures et des pièces d'artillerie attelées sont arrivées sur le col ; c'est un beau travail.

Je crois t'avoir déjà dit que les pièces de montagne, celles que je commande, se portent à dos de mulet et que nous allons ainsi tirant le canon partout où des chèvres peuvent passer.

Arrivés au col, nous eûmes un froid de loup ; neige et grêlons, pendant trois jours et trois nuits. Heureusement, le bois ne manquait pas. Le liége et le chêne vert abondent sur ces hauteurs, et, pour nous défendre contre cet hiver subit, nos canonniers faisaient des feux avec des arbresentiers.

Une petite brigade a été détachée sur Médéah, de l'autre côté de l'Atlas, pour aller porter des fusils et des cartouches à notre bey. J'ai fait cette course ; j'ai vu ainsi Médéah et les terres intérieures. L'aspect du terrain, ondulé, tourmenté et pierreux, est fort triste ; point d'arbres, pas d'herbes ; à peine quelques champs cultivés ; quelques vallées seulement offrent un peu de verdure.

Quand, après une route pénible, nous avons aperçu Médéah et les terres, il m'a semblé voir Lembeye. C'est le même aspect, en regardant Lembeye du Lion ; seulement, il faut supposer, à gauche, un aqueduc à deux rangées d'arcades. Les murs sont en maçonnerie, les maisons basses, à un étage, la plupart ; les toits en tuiles

rougeâtres ; au milieu des ruelles, une eau bourbeuse où marchent les mules et les ânes, qui éclaboussent les passants.

On a bivouaqué, la nuit, dans la ville ; mes pièces étaient parquées sur la place, j'ai couché près d'un bon feu sous le toit avancé d'une échoppe de teinturier.

Le lendemain, nous avons couché dans un bois d'oliviers magnifiques. C'était une vraie féerie. Quand je serai auprès de vous tous, je vous conterai, le soir, les détails de ces bivouacs, qui sont remplis de poésie et qu'on ne peut écrire.

Nos pièces et nos fusils ont tué beaucoup de monde deux jours après l'occupation du col. Un capitaine de zouaves, dont la compagnie soutenait mon artillerie, me donnait une prise de tabac pour chaque Arabe abattu par les fusils de rempart, et deux pour chaque étoile faite par un obus. J'ai puisé ainsi toute la journée dans sa tabatière, et il me doit encore plus d'une prise.

J'ai reçu ma commission de lieutenant en premier à la batterie de montagne. Je reste donc dans la même batterie et ne sortirai d'Afrique qu'avec elle ; ce qui me fait grand plaisir, mais ne veut pas dire que je n'obtiendrai pas un petit congé plus tard pour vous aller embrasser.

J'ai recueilli pour Lacoste deux échantillons de minerai de fer de l'Atlas près du col de Téniah ; l'un contient du peroxyde cristallisé, du sulfate, et enfin du sulfate bleu de cuivre ; ce morceau est assez curieux. Je les conserverai avec soin.

Ma lettre ira à Alger demain ; elle partira de bonne heure d'ici, je vais la remettre ce soir ; je te souhaite une bonne nuit.

Au camp de Oued-el-Lellegd[1], le 11 septembre 1836.

En arrivant à Alger, chère maman, je t'ai écrit quelques mots sur l'expédition du général Bugeaud dans la province d'Oran, et je te disais peut-être que je ne serais pas fâché de me reposer quelques jours. Le 15 du mois d'août, j'étais en route pour la plaine de la Mitidja avec mes fidèles obusiers, et, aujourd'hui, 11 septembre, je t'écris sous ma tente, plantée sur la rive gauche de la Chiffa.

Nous sommes occupés à construire des redoutes et des blockhaus échelonnés vers le fond de la plaine. Le camp de la Chiffa n'est pas encore entamé et il exigera un mois de travail, au moins; ainsi, jusqu'à nouvel ordre, chère maman, tu pourras te représenter ton fils installé sous une tente qui laisse passer le soleil ou la pluie, comme un tamis. Dans un coin, un peu de foin recouvert d'un haïc forme mon lit, sur lequel je dors aussi bien que sur le meilleur lit allemand. A côté du lit, une petite malle contient quelques débris de linge, des livres, un pantalon de rechange et la caisse de mon détachement. Un peu plus loin, à trois fourches du bois d'olivier pendent ma gourde, ma giberne, mon sabre, la bride de mon cheval et la chkarah — blague à tabac, longue, où l'on met aussi une longue pipe arabe; — sur une caisse de la batterie, la selle de mon cheval, en face du lit. Les deux poteaux qui soutiennent la tente sont réunis

1. Oued-el-Alleg. — On a cru devoir laisser, tels qu'ils sont écrits dans les lettres de Bosquet, ces noms arabes dont l'orthographe n'était pas encore bien fixée au début de la conquête.



par une corde en feuilles de palmier nain, sur laquelle sont étendus mon habit, la serviette, etc.

Le pourtour de la tente est abattu, dans le jour, du côté opposé au soleil, pour laisser entrer la brise quand il lui plaît de souffler.

Mon canonnier a soin, pendant le déjeuner, de tendre mon burnous noir au-dessus du lit, en forme de ciel, pour arrêter les rayons du soleil qui percent mon toit de toile.

Assis sur mon lit, — il y a peut-être un peu de suffisance à appeler cela un lit, — fumant la pipe arabe, le cou et les bras à l'air, la tête couverte d'une petite calotte de tapisserie, cadeau d'un camarade, j'aperçois devant ma tente le camp entier de la batterie : quatre jolis obusiers, que je commande seul, accroupis au soleil, sur une ligne bien correcte, tournent leurs gueules noires vers le fond de la plaine et semblent narguer les Arabes, qu'ils ont fait fuir si souvent ; un canonnier, le jarret tendu, se promène gravement le long de cette ligne, et s'essuie le front de temps en temps ; en arrière, les tentes de mes canonniers, d'où sortent des propos joyeux, des histoires de campagne et mille saillies, qui me reviennent et qui ne laissent pas que de me distraire souvent ; plus loin, nos mulets reluisent au soleil, réclamant quelques brins de foin à tous les passants, entonnant leurs airs mélodieux lorsque la trompette sonne la botte.

En arrière des mulets et sur les côtés du carré qu'ils occupent, il y a une quantité de petites baraques de feuillage, où les canonniers cherchent le frais dans le jour, et qu'ils nomment « la tribu », parce que l'ensemble est celui des huttes d'une famille arabe.

A droite de la tente et à deux pas de la porte, se trouve

mon cheval gris, qui m'appelle toutes les fois que je remue, pour que je n'oublie point qu'il est toujours disposé à manger quelque croûte de pain ou un morceau de sucre ; il est doux et intelligent comme un chien mouton. Le soir, quand il est couché, je m'assieds sur lui et nous faisons la conversation. Je lui souffle dans le nez des bouffées de tabac qu'il aime beaucoup. J'ai appris, il y a quelques jours, qu'il boit du vin avec une avidité qui me fait craindre pour son avenir ; il se débaucherait volontiers.

Je ne t'ai pas dit de quoi je suis enveloppé, la nuit. J'ôte mon habit, et j'endosse une capote de marin, à capuchon, en poil de je ne sais quoi, épaisse d'un demi-pouce, — souvenir d'un camarade d'École et de régiment rentré en France ; — par-dessus, mes deux burnous légers, et, empaqueté comme une momie d'Égypte, je défie tous les éléments, excepté le vent du désert qui me force à capituler. Le matin, à la *diane,* j'enlève les burnous et conserve, à cause de la fraîcheur, le caban ; il est noir, avec des liserés verts, et me donne l'aspect d'un animal, au point que les mulets me viennent tous sentir avec curiosité.

J'ai interrompu ma lettre, chère maman, pour me mettre en route et tirer le canon. C'est aujourd'hui le 17, et, depuis le 11, nous avons guerroyé à peu près constamment. Dans une de nos courses, nous avons pillé quelques familles Hadjoutes ; nous mangeons encore les moutons et les veaux que nous leur avons enlevés.

Les canonniers m'ont amené une jolie petite chèvre qui va mettre bas dans quelques jours ; elle est gracieuse comme une gazelle.

Aujourd'hui donc, nous sommes campés devant Blidah, et, hier encore, les montagnards de l'Atlas se sont fait tirer une quarantaine d'obus, dont ils se souviendront peut-être. En attendant, ils ont détourné l'eau qui nous arrivait au pied de la montagne, et nos mulets vont boire à une lieue et demie du camp. L'eau que je boirai aujourd'hui aura fait ce voyage par une chaleur à cuire des œufs. Tu vois si nous boirons frais !... Suppose qu'au mois d'août on aille chercher à Lescar ou à Morlaas l'eau que vous devez boire et qu'on la prenne sous les coups de fusil de gens embusqués, tu auras une idée de la chose.

Après ces derniers engagements avec les Arabes, le lieutenant-général Rapatel m'a félicité devant toute ma section et m'a dit avec la franchise la plus gracieuse que j'avais « décidé la charge ».

Voici ce que c'est : les ennemis nous suivaient et nous serraient de près, comme nous marchions vers le camp ; mes pièces cheminaient entre deux escadrons de cavalerie, au petit pas, et on s'arrêtait souvent pour faire face. J'avais la conviction que le général voulait engager les Arabes dans un angle rentrant formé par nos tirailleurs, et j'attendais avec impatience. Mais le général n'y songeait pas et voulait simplement se retirer sans perdre de monde. Quand j'ai vu que réellement nous rentrions, je suis parti sans prévenir personne, et j'ai arrêté mes pièces sur la ligne des tirailleurs, mais dans une position où je voyais les Arabes en file, de sorte que mes obus devaient les faire tomber comme des capucins de cartes ou les forcer à s'agglomérer plus loin. Les pointeurs ont tiré avec une justesse rare, et le coup a réussi. Le gé-

néral enchanté, d'autant plus qu'il ne s'y attendait pas, s'est jeté à leur poursuite avec les escadrons de chasseurs, et l'affaire est devenue brillante. On a rapporté des têtes, des armes, et pris des chevaux. Puis est venu un ordre du jour où mon nom s'est trouvé.

---

19 septembre.

Véritablement, on n'a pas le temps de fermer une lettre. Il y a deux jours, je te disais « à ce soir ! » Mais nous avons tiré le canon toute la journée contre les montagnards, et je ne suis rentré qu'à la nuit. Les tonneaux étant percés, on n'a pu apporter au camp qu'un demi-litre d'eau par homme. Ainsi, vingt-quatre heures en Afrique, dans la plaine, sous un beau soleil, courant, tirant des coups de fusil et de canon, avec un demi-litre d'eau pour suffire à la transpiration ! Je n'en ai pas souffert, moi ; j'étais à cheval, et je bois très peu, par une heureuse habitude prise dans les premiers mois de mon séjour ici ; mais les pauvres tirailleurs, tous les hommes à pied !... Mon cheval a passé vingt-neuf heures sans boire.

Enfin, nous avons levé le camp de Blidah ; nous sommes aujourd'hui près d'une redoute construite il y a quinze jours ; de l'eau et du bois en abondance.

Il n'est plus question du camp de la Chiffa ; on assure que le ministère refuse les troupes nécessaires ; aussi, nous battons réellement en retraite. C'est à en perdre l'esprit ! Et, tous les ans, c'est à recommencer. Nous ne valons absolument rien. A la légèreté du caractère na-

tional s'est jointe une insouciance stupide et coupable. Il est impossible d'entasser plus de fautes, de se compromettre plus niaisement devant les Arabes.

Depuis un mois, nous avons perdu du monde par le feu et par la fièvre; nous avons fatigué le reste du corps d'armée; le tout, pour nous retrouver aujourd'hui au point de départ; après avoir donné aux Arabes un sujet de triomphe que leur vanité va grossir, nous reculons nos avant-postes.

Je laisse cette question qui fait tourner mon sang en vinaigre.

Amitiés à tous nos amis. Je vais fermer ma lettre; pour qu'elle parte par le prochain courrier, il faut s'y prendre plusieurs jours à l'avance. Adieu, je t'embrasse de tout mon cœur et te souhaite une aussi bonne santé que celle dont je jouis, surtout un appétit aussi dévorant que le mien; je vais l'exercer dans un instant; un de mes camarades crie que tout sera froid, si j'allonge encore mes interminables lettres.

1837

Alger, le 23 mai 1837.

Ma chère maman, je n'ai pu t'écrire depuis fort longtemps, et je crains bien que ton imagination de bonne et excellente mère n'ait déjà enfanté, suivant l'habitude, quelque grand malheur. Rassure-toi cependant; il ne m'est arrivé d'autre malheur que celui d'être longtemps privé du plaisir de t'écrire une longue lettre. J'étais, tout le mois dernier, à Boufarik où plutôt autour de Boufarik, et, là, je n'ai pas souvent quitté mes habits; j'ai passé autant de nuits à cheval que debout ou couché. Il y avait ensuite un compte à régler avec le sommeil, que j'espérais mettre au courant en partant pour Alger le 6 mai.

J'étais depuis vingt-quatre heures en ville et je revenais de prendre un bain maure, quand on a sonné « à cheval », à la Casbah, et, depuis, je suis dans l'est de la province au beau milieu des Kabyles.

Tu trouveras mon écriture un peu gênée; je t'écris à côté de ma petite baraque de feuillage, mon cheval me pousse le bras et mon genou me sert de table. Je vois une soupe au riz qui ressemblerait en France à un emplâtre et qui me donne ici de douces espérances. En attendant qu'elle refroidisse et que mon capitaine vienne lui sourire, je continue, et bien vite; demain, il part pour Alger et se chargera de ma lettre.

Chère maman, je voudrais te conter deux belles courses que nous venons de faire coup sur coup : l'une à Blidah, la ville aux riants jardins, l'autre — nous nous y battions, il y a deux jours, — dans l'est des Ameraoua, les féroces Kabyles que redoutaient les Turcs ; une retraite bien faite, mais orageuse, sur le terrain le plus pittoresque, que j'ai donné à tous les diables à cause de la difficulté d'y conduire mes petits obusiers. Nous leur avons tué plus de cent hommes et blessé trois cents, au moins, toujours en tiraillant de rocher en rocher, de buisson en buisson. Cette lutte qui a duré deux jours, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, sans un moment pour boire ou manger, me restera comme un doux souvenir, parce que j'y ai été heureux : le colonel commandant la petite armée m'avait donné toute sa confiance, et, au retour, il m'a traité comme un fils ; je te conterai cela tout à l'heure... — Voilà la soupe qu'on découvre.

Je reprends ma lettre après dîner. Tu sauras qu'Abd-el-Kader a essayé de créer des embarras à la division d'Alger, au moment où le général Bugeaud se disposait, à Oran, à lui donner une chasse complète. Il a nommé et installé bey à Médéah un de ses frères, et a fait prêcher la guerre sainte dans la montagne. Il est arrivé que les tribus de l'Est qui, depuis cinq ans, vivaient paisiblement loin de nous, sont venues faire une razzia — enlèvement de troupeaux — à la ferme Lemercier, la plus avancée vers l'Est. C'est un vol de 20,000 francs environ, qui leur a servi à payer l'achour ou tribut pour la guerre. On nous fait ainsi payer les violons, ce qui

n'est pas trop bête. Le gouverneur a imaginé un coup de main pour reprendre les troupeaux ou en saisir d'autres; et, un beau soir que nous étions au bivouac à dix lieues d'Alger, le 17, à dix heures, par un temps brumeux, nuit noire, la petite armée, forte de quinze cents baïonnettes et deux cents chevaux, avec deux obusiers de montagne, s'est mise en route vers le Téniah de l'Isser, le défilé fameux chez les Kabyles, et vers lequel jamais les Français n'avaient marché. Le pays nous était complètement inconnu. Il faut te dire que, les jours précédents, je m'étais rendu utile dans des reconnaissances de terrain, et que j'étais parvenu, par un peu d'industrie, à me créer une ressource de quatre-vingts obus, lorsque mes propres mulets n'en pouvaient porter que trente-deux. Le colonel Schauenbourg qui commandait, m'en avait remercié avec une véritable affection.

Nous voilà donc en route, et, une heure après, une pluie très serrée commence pour ne s'arrêter qu'au bout de vingt-quatre heures. L'eau qui tombait sur mon cou, descendait par le dos presque dans mes bottes. Tout le monde logé à la même enseigne.

A neuf heures du matin, nous arrivâmes en face du premier escarpement du col, où des Kabyles se mirent en devoir d'arrêter notre marche. Très gracieusement je lançai, pour entamer la chose, trois obus sur ces messieurs; au dernier coup, tambours et clairons sonnèrent la charge, les compagnies d'élite du 2e léger coururent sus et le passage fut enlevé. Un grenadier eut le cœur traversé à bout portant. Nous continuâmes la marche au milieu des coups de fusil et sous une pluie battante, tirant de droite et de gauche, moi ménageant mes obus,

et nous arrivâmes enfin vers deux heures dans la plaine de l'Isser.

Ici, nous n'eûmes affaire qu'aux cavaliers. Mais nous apprîmes que le coup était manqué. Une colonne que la marine devait jeter à la côte, à hauteur de l'Isser, n'avait point paru et l'ennemi ne pouvait être surpris. Nous gagnâmes notre bivouac vers quatre heures.

Cette journée un peu chaude nous présageait pour le lendemain, à notre retour, une poursuite vigoureuse. Les Kabyles nous attendaient. Depuis six heures du matin jusqu'à quatre heures du soir, nous nous sommes battus à brûle-pourpoint ; plusieurs combats corps à corps entre fantassins ont tous tourné à notre avantage. J'ai eu le bonheur de ne pas perdre un coup et d'en tirer plusieurs si à propos, que des officiers du 2e léger sont venus me remercier, déclarant que j'avais à peu près sauvé leurs compagnies engagées sur de mauvais terrains. Mes canonniers sont les plus braves gens que je sache. Quelle vigueur ! l'un d'eux, pour empêcher sa pièce de verser, ce qui pouvait briser la limonière, a fait passer la roue sur son bras, qui a maintenant une large bande bleue. La pièce et l'affût pèsent ensemble plus de quatre cents livres. A travers les plus affreux ravins nous avons passé notre matériel sans perdre un clou, et j'en suis tout heureux.

Quand les Arabes, dont j'ai tué et estropié bon nombre, ont cessé la poursuite, nous avons fait halte près d'une petite rivière, au bord de la mer. Là, le colonel Schauenbourg a fait de moi, dans un groupe d'officiers, un éloge qui m'aurait rendu confus, en vérité, si j'avais été présent. Ce qu'il avait dit, il l'a écrit au gouverneur,

et, ce matin, il m'a fait appeler pour me montrer la réponse, où j'ai lu que, quelques jours auparavant, après la course sur Blidah, sans doute, le gouverneur avait déjà demandé pour moi le ruban d'honneur et que les désirs du colonel Schauenbourg se trouvaient ainsi devancés.

Ce qui me rend heureux dans tout ceci, c'est l'estime et l'accueil chaleureux que je trouve partout. Plusieurs officiers que je connaissais peu auparavant, parce que je suis peu coureur, sont venus me tendre la main.

1838

Boufarik, le 1er juin 1838.

Je viens de recevoir la croix d'honneur, chère maman, et si cette nouvelle te fait verser quelques larmes de joie, ces larmes seront ma plus douce récompense. Hier, une lettre du ministre est venue me surprendre dans mon ermitage de Mahelma. Dans ma prochaine lettre, je t'enverrai le premier ruban que j'aurai attaché à ma boutonnière. Que n'es-tu là, ma bonne mère, pour faire toi-même le nœud et me donner de longs baisers ! Que n'êtes-vous tous là, autour de moi !.....

J'éprouve une douce satisfaction : je sais quels moyens ont été employés pour arracher enfin ce ruban. Je t'ai parlé quelquefois du colonel Lamoricière, qui commande les trois bataillons de zouaves ; il m'honore de son estime, depuis bientôt quatre ans, et aussi de son amitié. C'est lui qui a été plaider ma cause, ou, pour mieux dire, l'exposer chaudement d'abord au lieutenant-général, ensuite au maréchal Valée.

Il a tout dit et avec tant de feu, que le vieux maréchal lui répondit un jour : « Ce jeune homme doit être fier de votre amitié ; elle me suffirait pour m'intéresser à lui ; soyez sûr que j'emploierai toute ma volonté et mon crédit pour qu'il porte bientôt la croix qu'il a gagnée. »

Je viens d'apprendre tout cela. Brave et excellent Lamoricière ! Le maréchal a dû écrire qu'il voulait, qu'il

exigeait cette décoration ; car elle est arrivée sans autre retard que le délai nécessaire pour le trajet des lettres.

Je n'ai encore vu que quatre de mes camarades, dont deux m'ont enlevé hier de Mahelma pour me faire dîner à Boufarik, à trois lieues de là. J'y ai couché, et j'écris de Boufarik pendant qu'on selle mon cheval.

C'est demain samedi, jour de départ du courrier, et c'est à peine si je pourrai faire arriver ma lettre à temps.

Souvenirs affectueux à tous nos amis.

1839

Koléah, le 20 septembre 1839.

Chère maman, depuis bien des jours j'attendais ce qui vient d'arriver : mes épaulettes de capitaine ! Je reçois à l'instant l'ordre du jour d'Alger qui annonce ma nomination. Je suis à Koléah et le courrier part demain, à dix heures, pour France. Je n'ai pas le temps d'écrire plus longuement, on attend à cheval à ma porte, l'ordonnance va repartir.

Ces épaulettes, c'est l'espoir de t'embrasser bientôt ! Voilà le seul moment heureux depuis bien longtemps.

Adieu, adieu ; — je ne connais pas encore ma destination.

1840

Boufarik, le 1er janvier 1840.

Ma chère maman, je t'écris presque au bruit des fanfares et au milieu de braves gens tout joyeux d'une belle victoire ! Avant-hier, le vieux maréchal se trouvait enfin à Boufarik avec une petite colonne de trois mille hommes, si bien composée qu'elle en valait une de vingt mille. C'étaient les vieux Africains réunis. Hier, il a marché à l'ennemi, qui bloquait Blidah depuis dix-sept jours et nous insultait par des bravades autour de nos pauvres camps presque déserts.

Les Arabes avaient rassemblé leur infanterie régulière ; ils n'en ont que depuis la paix ; elle est armée de fusils anglais à baïonnette. Les dispositions ont été lestement faites ; le brave 2e léger s'est mis au pas de charge, sans tirer un coup de fusil ; nos cinq cents chevaux de chasseurs ont pris aussi la charge de flanc ; le feu de l'infanterie arabe a troué nos rangs, mais sans arrêter la course, et, en un instant, toute cette infanterie, effrayée de cette *furia francese*, comme on disait en Italie, a tourné le dos. La poursuite a continué pendant une lieue et demie. Ces malheureux Arabes ont couvert le terrain de leurs morts. Le vieux maréchal chargeait lui-même ; il est arrivé sur la Chiffa, au point où la charge a cessé, et il y a été reçu aux cris de : Vive le Maréchal ! auxquels il a répondu par celui de : Vive la France !... En même

temps, trois drapeaux pris aux Arabes ont été réunis au-dessus de sa tête, et on lui a amené la pièce de canon que l'infanterie régulière avait avec elle. Les canonniers arabes s'étaient tous fait tuer sur cette pièce.

Nos pertes ne sont pas grandes : une vingtaine de morts et une soixantaine de blessés ; c'est le résultat des premières décharges. Mais les Arabes nous ont laissé trois ou quatre cents morts ; les blessés en proportion, sans doute.

Le colonel, le lieutenant-colonel, les chefs d'escadron de chasseurs ont tous été blessés ; mais, de coups de baïonnette incertains, ou de balles de travers ; le lieutenant-colonel, seul, mourra peut-être : une balle à la tête.

Nous sommes encombrés d'armes que les fuyards ont jetées pour courir plus vite.

Tu le vois : sans secours de France, nous avons déjà épouvanté les premiers Arabes qui se sont établis devant nous. Les paniques que les journaux grossissent sont peu de chose. Les parleurs et les journalistes de mauvaise foi sont une peste dont la France aura souvent à souffrir.

J'ai à peine le temps d'écrire tout ceci ; au moins, tu seras tranquille et tu dormiras au bruit de nos fanfares.

Un courrier va partir pour Alger, et aussitôt un bateau à vapeur filera vers Toulon. Adieu, chère maman, je t'embrasse de grand cœur ; j'ai tout à la fois dans l'œil des larmes de joie et de tristesse : quand serai-je près de toi ! Allons, le temps approche !

Adieu ; souvenirs affectueux à nos amis.

De mon ermitage (Alger), le 24 juillet 1840.

J'ai relu plusieurs fois ta dernière lettre, ma chère maman, parce que j'ai besoin de me persuader qu'il te reste encore du courage contre une absence si longue qu'elle m'effraie parfois. Dans les moments de tristesse, de fièvre et de découragement, souviens-toi bien que ton Joseph n'a qu'une religion au monde, un seul amour complet dans le cœur, et que cette religion et cet amour sont pour toi, ma bonne mère, pour toi qui le mérites si bien, pour toi que je voudrais faire heureuse et fière entre toutes les mères !

Si la fortune ne me sourit pas comme je le désirerais, si elle nous impose de dures privations, nous serions injustes cependant de lui reprocher avec colère son indifférence. Il ne m'est jamais arrivé d'en vouloir à une jolie femme pour ne m'avoir pas choisi entre plusieurs ; et je trouve une grande ressemblance entre les caprices de la fortune et ceux d'une jolie femme. Les belles capricieuses, dit-on, craignent souvent de se donner un maître ; peut-être la fortune a-t-elle les mêmes appréhensions. Quelques-uns de ses amants l'ont menée bien loin quelquefois et l'ont forcée de les suivre. Mais tout ceci est du roman ! De fait, la route où je me trouve engagé n'est guère celle de la fortune ; l'artillerie est une impasse. Cependant, on en pourra sortir... peut-être ; c'est là toute mon espérance !

L'avenir de l'Afrique s'élabore en ce moment à Paris, et j'attends les résultats. Peu de gens se doutent que les grandes questions agitées entre Thiers, le Roi et le géné-

ral de Lamoricière, ont été déjà traitées et arrêtées, en partie, dans la chambrette d'un ermitage, au bord de la mer, entre un colonel de zouaves et un obscur capitaine d'artillerie. Oui, ma bonne mère, si l'éclat des épaulettes ou les hauts revenus ne placent pas ton fils au-dessus de la foule, l'estime, la confiance et l'amitié de l'homme célèbre de l'armée, du général de Lamoricière, le mettent au moins à part; et, plus tard, peut-être, on me fera place à mon tour.

Il est bien entendu que tout cela est pour toi seule; avec toi, je ne cache rien, j'ouvre mon cœur, mes espérances sont à nu; avec toi, je n'ai pas d'orgueil, je ne puis avoir que le juste sentiment de mes forces.

Te dire maintenant quelle tournure vont prendre les affaires d'Afrique et la part que je pourrai m'y faire, c'est impossible; je pourrais me tromper de beaucoup. Mais, j'ai l'espoir de changer un peu de position, non pas de grade; et voilà pourquoi j'attends à Alger avec résignation, acceptant toute la besogne dont on veut me charger, et laissant partir pour la France les gens couverts d'une gloire d'un mois de campagne et qui en conteront, je l'espère, à ceux qui voudront les écouter.

J'ai le cœur serré depuis bien des jours; je vais au bateau dire adieu à des camarades qui retournent dans leurs familles, et je m'en reviens en pensant à vous. Au reste, je demanderais aujourd'hui un congé, qu'on me répondrait gracieusement « non », avec toutes les formes les plus aimables. Et cela est juste : je suis seul pour le métier d'ingénieur, et nécessaire; il n'y a rien à dire. Un ordre ministériel, seul, pourrait aujourd'hui me retirer de cette galère. Je ne dis pas galère au sens de travail

forcé et très ennuyeux ; un peu de dépit, en songeant que je dois absolument renoncer à vous embrasser, cet été, me fait exagérer et grossir les mots.

J'ai eu, il y a quelques jours, dans une circonstance curieuse, une longue conversation en béarnais. J'avais été envoyé pour rejoindre un petit corps de troupes à Blidah, et, comme j'allais dormir au camp de Doueira, près de mon cheval, attaché à une voiture du train d'artillerie, j'entendis un conducteur qui proférait un *Diu bibant!* Je lui parlai béarnais, et ce brave garçon était d'une joie que je ne saurais te dire. Il en résulta qu'il procura à mon canonnier de quoi me faire un lit passable avec du foin.

Je dois te dire pourquoi j'allais ainsi en guerre. Un général, nommé Corbin, était parti d'Alger, avec un reste de troupes, pour aller prendre à Blidah et conduire à Alger six cents blessés et malades. Le bruit courut ici que le convoi, attaqué entre Blidah et Boufarik, avait été forcé de rentrer à Blidah, après des pertes très douloureuses. Impossible de vérifier à l'instant le fait. Un bataillon venait de débarquer, arrivant tout neuf de France ; le général d'artillerie de Lahitte, qui commandait à Alger, où la fièvre l'avait forcé de rester, me fit appeler et me dit : « Bosquet, je vous ai bien contrarié, en vous empêchant de faire la campagne, et vous êtes furieux contre moi, sans doute. Eh bien ! nous allons faire la paix ; voulez-vous que je vous donne le commandement d'un bataillon ? » Il m'envoya donc avec ce bataillon, qui avait son commandant ; mais il était, en quelque sorte, sous ma tutelle ; j'avais des instructions charmantes et carte blanche si l'ennemi était dans la plaine. Cette mission

très honorable n'a pas eu les résultats que j'aurais pu en espérer ; les bruits n'étaient pas exacts ; je rencontrai le convoi de blessés, en bon état, entre Blidah et Alger.

Adieu, ma bonne mère, embrasse tous les miens.

Alger, le 11 septembre 1840.

Voici une petite lettre bien courte, ma chère maman, mais qui contient une nouvelle qui va te faire tout à la fois plaisir et un peu de chagrin : je m'embarque demain pour Oran. Le général de Lamoricière a obtenu du maréchal que j'irai le rejoindre dans sa province de l'Ouest. Je vais faire près de lui les fonctions d'aide de camp. Chacun ici me félicite, parce qu'il n'est pas un officier qui ne fût extrêmement heureux et fier d'être choisi par le jeune général. Ils sont tous étonnés de me voir si calme devant une pareille position. Ils ne savent point quelle intimité existe entre lui et moi, et que, depuis longtemps, j'étais préparé à ce qui vient d'arriver.

Je t'écrirai d'Oran, après que je me serai un peu installé. Ceci recule le moment où je pourrai t'embrasser; mais seulement de quelques mois. Après la campagne, il est fort possible que les circonstances me permettent de prendre un tout petit congé.

J'ai peu l'habitude de cacher, de déguiser ma pensée. Aussi as-tu découvert dans mes lettres certain caractère de tristesse, ou, du moins, absence de gaieté. Cela est exact, chère maman ; j'ai toujours une peine, celle de ne pouvoir m'acquitter envers toi, que je voudrais savoir complètement heureuse. Comment faire?.... J'ai quel-

quefois songé à me retirer dans quelque coin de la France, où l'obscurité de mes fonctions me permît d'être riche avec ma petite solde et heureux en partageant avec toi. Mais, alors, il faut tout abandonner dans l'avenir; il faut s'isoler, n'être connu de personne et renoncer à la guerre. Je ne puis trouver en moi le courage d'abandonner la partie; sans être bien belle encore, elle peut le devenir : le général de Lamoricière sera peut-être gouverneur dans deux ans...., et je suis son officier de confiance!

Adieu, ma bonne mère; garde pour toi bon nombre des mille baisers que je te charge de distribuer à la famille.

Oran, le 16 octobre 1840.

Je t'ai écrit en partant d'Alger, ma bonne mère, et je regrette bien que le dernier courrier n'ait pas emporté une de mes lettres. Nous n'avons ici le bateau à vapeur qu'une fois tous les quinze jours; j'ai eu tant de lettres officielles et d'autres écritures à terminer, à heure fixe, pour le dernier bateau, et cela tout à la fois, que le temps m'a manqué pour te dire que je me porte à merveille, et que, n'était le regret d'être toujours loin de toi, je serais très heureux.

Le général m'a reçu près de lui avec toute l'affection d'autrefois et m'a aussitôt mis à la besogne. J'espère lui être utile tout particulièrement pour bien des choses, et c'est tout ce que je désire, car je lui dois beaucoup pour l'estime et l'amitié dont il m'a ennobli auprès de mes ca-

marades, sans parler de la croix que je porte et qu'il a attachée lui-même à ma boutonnière.

On me regarde, ici, un peu comme l'ami intime du général, et, à ce titre, si je puis éviter quelque oubli, réparer quelque tort, adoucir quelques regrets, favoriser des désirs nobles et légitimes, en un mot, faire un peu de bien, je me regarderai comme parfaitement payé du travail assidu et de l'espèce de réclusion qui en résulte pour moi.

De loin, tu as peut-être vu ton Joseph, à la suite d'un général brillant, toujours au milieu des représentations, menant dans de beaux salons la vie amusante des états-majors de parade. Ce n'est point cela du tout. De la besogne, des courses à cheval toute la journée, et, le soir, quand il n'y a plus de dépêches, la conversation en tête-à-tête, qui dure le plus souvent jusqu'à minuit et deux heures du matin, sur les plans de razzias et les espérances d'un bon coup à diriger contre les Arabes.

Il y a quelques jours, il s'en est fallu de bien peu que nous n'ayons frappé sur place dix-huit cents ou deux mille cavaliers de Tlemcen et des environs. Une petite faute commise par un colonel nous a fait manquer l'occasion d'infliger une des plus complètes déroutes. Tout s'est borné à une trentaine d'ennemis tués ; il y a eu beaucoup de blessés et une grande perte en chevaux. Nos pertes n'ont pas été aussi grandes, quoique sensibles.

Si le beau temps nous reste encore quelques jours, si la lune se cache et que les tribus ennemies les plus voisines ne changent pas leurs tentes de place, il y a un bel espoir d'expédition de nuit, dont je te rendrai compte peut-être par le prochain courrier.

Croirais-tu que, de la ville, je ne connais que les fortifications et l'ensemble? Je ne sors qu'à cheval avec le général, ou, seul, pour porter des ordres, pour vérifier s'ils sont exécutés. Je suis quelquefois un peu fatigué, mais cela me va parfaitement. Je retrouve dans cette activité la vie qui me convient, et c'est avec plaisir que je fais chaque chose. J'aime le général comme un camarade, et je suis heureux de tout voir, dans sa division et dans sa province, marcher sans difficulté.

Veux-tu savoir ce que c'est qu'Oran? C'est, autour de la ville, une campagne montueuse, d'une aridité désespérante; pas un arbre, pas un buisson; je crois t'en avoir écrit quelque chose, en 1836, à mon retour de la campagne de la Sikkak. Mais, si Oran n'a rien de bien beau, c'est cependant un point d'une immense importance, à cause de la rade de Mers-el-Kébir, qui peut offrir, en cas de guerre, un abri précieux à nos bâtiments militaires et à nos corsaires. Sa position est également très intéressante dans la province, par rapport aux Arabes.

Ce qui me ferait aimer Oran, si j'avais le temps d'y vivre comme on vit dans une ville, lorsque l'on peut se permettre le *far-niente,* c'est sa ressemblance avec Pau. La ville est coupée par un ravin un peu boisé qui la traverse dans sa longueur. Avec un peu d'imagination et de bonne volonté, on peut trouver quelques points de rapprochement entre les deux villes; mais à vos clochers il faut préférer les minarets des mosquées, si gracieux, si élégants; celui de la principale mosquée d'Oran est surtout un modèle de bon goût.

Que pensez-vous en France de la guerre européenne? En avez-vous grand'peur à Pau? Pour moi, je ne puis

croire à une longue lutte. Les Anglais et les Russes ont sans doute de grands intérêts en Orient; il leur importe d'arrêter l'avenir de Méhemet-Ali pour se conserver une action plus tard sur la vieille carcasse de l'empire turc. Mais, ni les Anglais, ni les Russes, ni nous, nous n'avons un véritable intérêt à la bataille. Elle peut commencer, mais on l'arrêtera dès que l'on pourra. Tout cela finira par des protocoles, à moins que le diable ne s'en mêle et ne nous entraîne tous en dehors du bon sens sur la route des révolutions à coups de canon et des prêches en bonnet rouge. On va vite alors, et il faut une main si sûre et si exercée pour conduire, qu'il y a vraiment à craindre pour cette pauvre France. Malheur à elle, malheur à nous, si nous jugeons avec colère et en furieux !

Oran, le 1er novembre 1840.

Cher Gagneur[1], notre petite armée est dans la joie et les festins; on respire dans toute la ville une délicieuse odeur de grillades de mouton et de fricassées de poulets. C'est le résultat d'une magnifique razzia que le *bou chechia*[2] a conduite et menée à fin avec cette adresse et ce bonheur, qui caractérisent toutes ses opérations. C'était un coup monté depuis bien des jours, dont personne ne se doutait, pas même les Douairs, quand ils se sont mis en marche. Aussi, les malheureuses victimes ont-elles été trouvées au nid, en pleine sécurité.

---

1. Devenu général de brigade d'artillerie.
2. Surnom donné au général de Lamoricière.

Je vais te conter tout cela ; il y a de tout dans cette razzia : marche militaire et sages combinaisons, énergie digne d'éloges dans l'infanterie, qui était harassée et ne s'est pas arrêtée un instant, ensemble parfait dans notre belle cavalerie, et puis toute la poésie possible dans les détails de la scène qui fait le fond de la razzia.

Il était impossible, avec notre petite armée, d'entreprendre très loin de longues courses, et nécessaire cependant de faire à Oran une diversion, d'attirer l'attention des forces ennemies, pour favoriser les opérations du ravitaillement d'Alger. Il fallait, de plus, obtenir un beau succès pour une première fois, afin de donner du cœur et des espérances à nos troupes, la plupart entièrement neuves, et cela à peu de frais, autant que possible. Le problème n'était pas facile à résoudre ; mais, servi par de bons espions, après un travail de huit jours, le *bou chechia* s'est décidé à aller surprendre dans le Haut-Tlélat, près de Makedra — pays des Ouled-Ali, — les tentes réunies de l'aga des Beni-Hamer et de celui des Garabas. Le premier se nomme Zin, l'autre, Ben-Jacoub. Des renseignements positifs indiquaient qu'ils étaient dans la vallée du Haut-Tlélat, avec de beaux troupeaux, etc. D'Oran au centre des tentes, il y a douze lieues.

Comme le général avait prévenu, depuis près d'un mois, et à différentes reprises, que chacun fût constamment prêt à marcher, il donna, le 21, à midi, l'ordre que toutes les troupes disponibles et parfaitement en état fussent réunies près de Ras-el-Aïn, en tenue de route, comme pour une revue, qu'il passerait à deux heures. La petite armée fut formée et mise en route vers le Figuier, au grand étonnement de tous. Mustapha était dans le

secret depuis la veille et faisait des difficultés, ne croyant pas au succès : la distance était trop forte pour l'infanterie, etc., etc. Nous fûmes réunis au Figuier à six heures du soir, et, à six heures et demie, nous reprîmes la marche.

Nous avions deux mille cinq cents hommes d'infanterie, six obusiers de Parizet, deux compagnies de sapeurs et quatorze cents chevaux, dont sept cents des chasseurs, trois cent cinquante des spahis et trois cent cinquante des Douairs. Il fallait faire huit lieues pendant la nuit, avec l'infanterie, et se trouver à la lueur du jour à un ravin, d'où la cavalerie se précipiterait sur les tentes. Un petit convoi de cacolets et de bagages marchait au centre de l'infanterie ; la cavalerie filait son nœud sur la gauche, sans dépasser la tête de colonne.

Le général Bourjolly s'était mis gracieusement sous les ordres du *bou chechia*, et, avec Mustapha, conduisait le goum entier. Il y avait partout un désir de bien faire, qui gagna Mustapha lui-même, lorsqu'il vit l'ordre et le silence établis dans la colonne. Il déclara, après la première heure de marche, que le coup réussirait, avouant qu'il n'avait pas vu encore tant de monde marcher sans bruit et sans traînards.

La nuit entière fut employée à franchir l'intervalle du Figuier au ravin qui précède Makedra, et ton serviteur fit plus d'une course, le long de la colonne et en arrière, pour s'assurer que tout marchait bien ensemble ; je dois te dire que cela était parfait. Ces petits « terras » marchaient avec un plaisir et un silence qui me remplissaient d'espoir.

Deux heures avant le jour, trois de nos voleurs arabes

se détachèrent, devançant la colonne, pour vérifier de nouveau la position des tentes et l'état de sommeil des tribus. Ils n'étaient pas de retour une heure après, et l'on craignait fort qu'ils n'eussent été enlevés. Dans ce cas, le succès était bien compromis. Un brave voleur des Douairs, le chef de la bande, partit alors à cheval, et revint, trois quarts d'heure après, avec son cheval blanc d'écume, affirmant que les tentes étaient bien à la place indiquée; il les avait vues; tout dormait, le succès était assuré.

On arrive enfin au ravin, bien exactement, à l'heure prévue. — Martimprey nous a conduits avec une précision parfaite. — A ce moment, les premières lueurs du jour paraissaient et montraient les hommes comme des silhouettes détachées sur le ciel. Le *bou chechia* fit prévenir la cavalerie, qui depuis deux heures marchait derrière la colonne, que le moment était venu de se lancer.

Ici, mon cher Gagneur, je voudrais pouvoir te dire l'effet produit par le goum des Douairs, quand il a filé le long de la colonne, à notre droite, sur un terrain couvert de larges pierres, au grand lancé de « fantasia », les drapeaux déployés, la barbe blanche de Mustapha en avant de cette volée de magnifiques brigands, qui éclataient en rires moqueurs et poussaient des cris de mort contre les victimes qu'ils allaient dépouiller. A la gauche, les spahis, Jusuf en tête, défilaient sur une crête comme une bande infernale et fantastique; on n'en voyait que les silhouettes détachées sur le ciel un peu blanchi. Les sept cents chevaux des chasseurs, bien massés, faisaient trembler le sol sous leurs pieds. Les armes voltigeaient brillantes au milieu de tout cela; et le cœur battait à

notre infanterie, qui, malgré la fatigue de la nuit, aurait aussi volontiers pris le galop.

Les Douairs tombèrent, à trois quarts de lieue de là sur le douar de Ben-Jacoub composé de quatre-vingts tentes en rond. Les cris qu'ils avaient poussés dans la vallée firent que beaucoup de cavaliers purent se sauver, les uns à poil, emportant leurs femmes, les autres avec leurs armes et en selle. Beaucoup s'enfuirent à pied, d'autres se défendirent sous les tentes, et furent tués. Plusieurs femmes — j'en ai vu sept — ont été blessées, et sont restées à moitié mortes sur les débris du douar, qui a été pillé en entier.

Ben-Jacoub, l'aga, était à Mascara depuis deux jours; on a pris chez lui sa femme, qu'un Douair a laissée fuir moyennant de l'argent et des bijoux dont elle a enseigné la cachette, sa fille, très jolie, deux belles-sœurs, trois négresses, etc., qui sont avec nous. Sur le seuil de la tente, le fils a été tué défendant sa sœur. On a trouvé, attachés près de la tente, deux beaux chevaux de guerre et trois mules; dans l'intérieur, deux fusils, de magnifiques pistolets, une cartouchière en or, deux selles très richement brodées, etc., et dans un beau sac, 1,200 douros.

Les autres tentes de ce douar, moins riches, ont cependant fourni des tapis, des chevaux, des selles, de l'argent, des mules et des ânes en quantité.

Il y avait dans la vallée, sur une étendue de près de deux lieues, huit douars, et, à l'extrémité, celui de l'aga Sidi Zin. Près de six cents tentes ont été ravagées et, après le pillage, mises en cendres.

C'était un magnifique spectacle, au milieu de ce désordre, de voir au loin toutes les crêtes des montagnes occu-

pées par des Douairs et des spahis qui rabattaient dans la vallée des troupeaux de bœufs, de moutons, de chèvres et de chameaux.

Deux heures ont été passées à faire reposer l'infanterie qui s'était avancée pour former réserve contre un retour offensif, et à rassembler le bétail. Après cette halte, la cavalerie s'est repliée, et nous nous sommes remis en marche, avec un troupeau de plus de quatre mille têtes de bétail, dont plus de mille bœufs; nous avons été bivouaquer sur le Tlélat près des marabouts de Sidi-bel-Keer.

Les Douairs ont fait un butin considérable: plus de trois cents ânes, soixante chevaux de guerre prêts à être montés, des juments et des poulains. Le menu butin est très abondant : il y a des bijoux d'un grand prix; dans la tente de Ben-Jacoub, on a pris vingt paires de boucles d'oreilles, des bracelets et des anneaux de pieds, en or, etc. Un Douair a coupé le pied d'une pauvre jeune femme pour avoir plus vite les anneaux qu'il ne pouvait arracher!!....

Les Ouled-Ali nous ont à peine accompagnés au retour. Quelques coups de fusil, seulement, sont venus protester à l'arrière-garde, tirés par un très petit nombre de cavaliers. Parizet, qui était par là, a fait une décharge heureuse de ses obusiers; il s'était embusqué, et les pauvres pillés se sont laissé surprendre encore une fois.

Le bivouac était très animé, et les grillades allaient d'autant. — Le lendemain, à peine quelques coups de fusil pendant deux lieues; après quoi, nous sommes rentrés fort joyeux. Je te fais grâce de la « fantasia » des Douairs et des cris de triomphe de leurs femmes.

Les deux agas, Zin et Ben-Jacoub, ont perdu leurs drapeaux dans la razzia; nous les avons rapportés : l'un est chez Mustapha et l'autre chez le *bou chechia*.

Écris-moi une longue lettre sur ce que tu fais à Alger. Oran est un désert pour moi.

Tout à toi.

1841

Oran, le 16 janvier 1841.

Je t'écris, ma bonne mère, la joie dans le cœur. Nous arrivons à peine, chargés de butin et fiers d'une belle victoire ; notre petite division vient de battre complètement l'armée du khalifa de Mascara. Une magnifique charge de nos quinze cents chevaux a détruit l'infanterie régulière; c'est dans la plaine du Sig qu'a eu lieu la bataille; l'ennemi nous a abandonné plus de trois cents cadavres, et, la veille, nous lui avions enlevé quinze cents bœufs, deux cents moutons, cinquante chevaux et poulains, vingt selles complètes, vingt mules, cent cinquante ânes, des tentes, des vêtements, des ustensiles arabes, des bijoux; nous avions pillé ses silos et emporté plus de trois cents charges de blé et autant d'orge.

C'est une des plus belles rencontres qui aient eu lieu ici, et j'ai eu le bonheur de pouvoir me rendre très utile au général. Il m'avait envoyé observer l'ennemi pour lui dire ma manière de voir sur l'affaire qui s'engageait rudement. Il me sembla que le temps était venu de charger et de se prendre corps à corps, je revins le trouver à la tête de la colonne; sur ma parole, il est parti comme la foudre, et nous avons écrasé l'ennemi.

La victoire nous a coûté environ cent cinquante hommes hors de combat, dont six morts. L'ennemi a plus de six cents hommes blessés ou morts et une grande quantité de chevaux blessés. Nous avons ramassé sur le champ de ba-

taille plus de trois cents fusils, des yatagans, des pistolets et des décorations et insignes de l'armée régulière.

J'ai été un peu écorché à l'œil gauche; l'œil est un peu bleu, je n'ai presque pas besoin de bandeau; dans cinq jours, on n'y verra plus rien; c'est une balle qui a raclé l'œil.

La question que tu me fais dans ta lettre est facile à résoudre. Songe donc qu'on cite à l'ordre, particulièrement, ceux à qui l'on doit faire obtenir la décoration, un grade; il n'en peut être question pour moi; je suis trop jeune capitaine dans l'artillerie pour devenir chef d'escadron. Une meilleure raison, c'est qu'il n'est pas convenable que le général cite souvent ses officiers; c'est une modestie que tu dois comprendre. Nous en sommes dédommagés par l'affection de la division; et, pour moi, en particulier, qu'ai-je besoin d'autre chose que de l'affection du général; quant à l'avenir, c'est son affaire et non la mienne.

Mostaganem, le 30 juin 1841.

Ma bonne mère, nous rentrons à Mostaganem après avoir couru pendant vingt jours dans le pays autour de Mascara; nous repartirons dans deux ou trois jours avec un immense convoi de vivres et d'approvisionnements de toute espèce pour la garnison que nous y laisserons seule durant un mois ou deux au plus. Nous avons déjà fait la moisson des orges près de Mascara; cette fois, nous battrons le blé qui sera mûr. C'est une rude vie que celle que nous menons, et c'est plaisir de voir l'énergie de nos braves fantassins, sous un soleil d'Afrique, en plein été,

faisant sept et huit lieues par jour, et ne mangeant que la soupe, le soir, ne buvant que de l'eau et un peu de café qui a fumé dans les gamelles où la viande a bouilli. Je vous assure qu'il est parfait dans les circonstances où on le boit, et j'en ai avalé de pareil avec plus de plaisir que ne m'en faisait ailleurs du bon moka. La bonté des choses et le plaisir qu'elles procurent, ne se peuvent mesurer que relativement et en ayant toujours égard aux circonstances.

Les soirées sont délicieuses après les terribles journées de chaleur. Le ciel est pur, l'air agréablement frais ; on est fatigué et bien disposé à un sommeil tout franc. Après le café et la cigarette, pour quelques-uns après la causerie intime, on va se coucher sur le meilleur de tous les lits : un petit tapis étendu sur la terre dont on écrase avec le pied les inégalités trop rudes ; voilà pour le matelas ; l'oreiller est une selle sur laquelle on met un sac d'orge ou tout autre « édredon » plus moelleux ; enfin, on s'enveloppe dans un double burnous, le capuchon rabattu sur les yeux ; et, jusqu'à une heure avant le jour, on dort comme un mort, à moins qu'on ne soit un conscrit et qu'on ne coure aux armes au simple cri d'une sentinelle effrayée.

Notre dernière course a fatigué bien des gens ; ma santé n'en a pas souffert et, je l'espère, la campagne d'été passera sans m'entamer.

Dans une quinzaine de jours, sans doute, nous aurons quitté Mascara pour nous aller cacher à l'ombre, à Oran, jusqu'à la fin de septembre.

Après les chaleurs, nous retournerons à Mascara et, de là, nous traquerons les Arabes jusqu'à ce qu'ils crient

merci. S'il plaît à Dieu, nous aurons de beaux résultats; un bon général, des gens de cœur, des vivres et de la poudre, rien ne nous manque encore; que la France sache attendre et renouveler nos moyens, ces beaux résultats ne seront pas longs à venir.

La partie se joue vigoureusement et nous sommes à chercher le dernier point. Rien n'est plus intéressant que tout ce qui va s'accomplir: d'un côté, l'avenir le plus beau, si l'on persévère; de l'autre, l'abandon du territoire que nos soldats ont conquis, et une simple occupation du littoral, but mesquin, misérable, et qui s'amoindrira tous les ans pour s'anéantir un jour.

L'année prochaine, il y aura une solution. Je pourrai courir vers toi, ma bonne mère, vers vous tous, mes amis, et retrouver un peu de cette joie de famille qu'il m'a fallu presque oublier!

Tu songes sans doute pour moi aux conséquences de cette guerre, aux avantages personnels qu'elle peut amener pour ton fils. Que ton imagination n'aperçoive pas de trop belles couleurs. A toute chose il faut du temps pour croître et se développer. Je te l'ai déjà dit: un autre songe à cela; pour moi, qu'ai-je besoin de m'en occuper?

Que j'apprenne que ta bonne santé se conserve, et j'attendrai sans inquiétude le moment de sortir de la coquille où me retiennent des entraves, ces stupides empêchements que les bureaux ont créés pour ceux qui bataillent.

---

23 juillet.

Ma bonne mère, tu auras été inquiète de ne pas recevoir de lettre depuis près d'un mois. J'ai dû interrompre celle-ci, et je n'ai plus eu le temps de l'envoyer ; le bateau partait, et il n'en devait revenir sur rade qu'à notre retour.

Je t'écris de Mostaganem. Notre moisson des blés autour de Mascara a été heureuse. Nous nous sommes battus presque tous les jours cependant. Cette moisson a été rude, à cause du vent du désert, et je dis heureuse à cause des résultats. — L'ennemi a perdu ses blés et beaucoup de monde. L'opération nous a coûté douze hommes tués par le feu des Arabes et cent cinq blessés. L'avantage nous est resté constamment. Un jour, une armée de cinq mille cavaliers arabes, repoussée, a été poursuivie, ventre à terre, pendant deux lieues : elle s'est dispersée ensuite comme la paille que le vent chasse devant lui. Nous sommes tous un peu fatigués, mais nous aurons quelques semaines de repos. Dans quelques jours, sans doute, nous pourrons partir pour Oran, et dormir. Il y a quatre mois que je n'ai couché dans un lit et je dors si bien par terre, que je n'ai pas le moindre plaisir à songer que je vais changer d'habitude.

J'écris à la hâte et je vais finir. Je suis chargé de la besogne intime du général, des rapports au gouverneur et du dépouillement des propositions en faveur des soldats et des officiers. C'est un travail énorme, où la plus grande exactitude est nécessaire. Il faut prendre des renseignements sans se laisser deviner, il faut ne pas donner d'espérances, ne pas donner des regrets. Après quoi, on

pourrait être nommé ambassadeur ou quelque chose qui ressemble à cela. Le général songe à tout le monde, excepté à lui et à nous. Il admet, et moi aussi, que, par le seul fait d'être attaché à sa personne, on doit être considéré comme cité constamment à l'ordre de l'armée.

Il y a une chose qui, dans cette dernière course, a été admiré par nos ennemis eux-mêmes ; c'est la constance, l'énergie, la patience de nos fantassins à travers toutes les difficultés et les privations de tout genre qu'il leur a fallu vaincre. Je me souviens d'un moment où le vent du désert est devenu si furieux, qu'il a fallu, pour n'avoir pas les yeux, la bouche et les oreilles emplis de poussière, que chacun se jetât à plat ventre, la face contre terre, les oreilles cachées par les deux mains.

Je vous envoie des amitiés à tous.

Mostaganem, le 5 septembre 1841.

Me voici encore à Mostaganem depuis trois jours, ma bonne mère, et je vais t'écrire au galop comme un homme qui n'a pas un moment à lui. Depuis ma dernière lettre, il s'est passé bien des choses nouvelles dans le pays ! Le gouverneur a nommé un bey de Mascara et de Mostaganem. C'était le plus grand des dignitaires arabes, après le pacha. On a rétabli cette position pour offrir aux tribus un drapeau de ralliement qu'elles ne voulaient pas chercher chez les chrétiens. Eh bien ! on leur a nommé un bey musulman qui gouvernera pour le compte de la France, et elles lui feront leur soumission. En effet, une grande tribu tout entière a donné des otages et quatre ou cinq cents tentes de cette tribu sont sous les murs

de Mostaganem ; le reste a préféré rester sur le Chélif, dans son pays. D'autres tribus négocient.

Or, le bey doit avoir près de lui une cavalerie de réserve de trois à quatre cents chevaux et un bataillon turc de six ou huit cents hommes. Il a fallu créer tout cela et en commencer l'organisation. M. le gouverneur a bien voulu songer à moi ; il m'a donné une grande preuve de confiance en me chargeant du commandement du bataillon turc. Me voilà donc turc !... toujours capitaine, bien entendu ; mais commandant un bataillon que je forme. C'est une cohue de gens vêtus de mille façons, les uns sans souliers, et beaucoup sans chemise. Cela est fort amusant pour le public, fort pénible à remuer et très fatigant pour moi. Où tout cela me mènera-t-il ? Je n'en sais rien ; je m'embarque et nous verrons !... Si, plus tard, le grade de chef de bataillon arrivait, je serais fort heureux, et l'avenir s'ouvrirait franchement ! Mais, on peut faire naufrage. Dans tous les cas, il me restera pour me sauver une bonne planche, mes épaulettes de capitaine d'artillerie. Voilà, je l'espère, comme un roman nouveau !

Le général de Lamoricière dirige l'organisation, et c'est sous ses yeux que je me débrouille. Tu penses bien qu'il n'est pas étranger à ma nomination. Quelques-uns voient dans cette position un bel avenir. Je te prie, moi, de calculer sur le pire, comme je fais toujours, tout en espérant mieux. Mon étoile se lèvera peut-être un jour !

Maintenant, adieu ; mille amitiés à nos amis. Je t'embrasse de toutes mes forces.

1842

Mostaganem, le 25 mai 1842.

J'ai eu le cœur bien serré en lisant ta dernière lettre, ma bonne mère. Comment n'as-tu pas reçu de mes lettres depuis le 10 janvier? Je t'ai écrit deux fois de Mascara. Il est vrai qu'on ne peut plus compter sur le service exact de la poste dans cette partie de l'Afrique. J'ai reçu, il y a deux jours, une grosse dépêche qui court après moi depuis six semaines ou plutôt qui se repose de bureau en bureau depuis ce temps.

Sois tranquille sur ma santé: je suis de fer, et bien heureusement, car les gens s'usent vite à la vie que nous menons! Je me suis mis en route à la fin de janvier et me voilà, depuis cinq jours seulement, rentré à Mostaganem, où, je le pense, on me laissera enfin le temps de coordonner cinq cents Arabes, qui forment une bande irrégulière que je traîne dans le pays, ou, pour mieux dire, qui courent comme des lévriers, à droite et à gauche, à la curée de tribus qui se sauvent encore.

Je suis comme le Juif errant, comme un damné dont le sort est de ne pas rester en repos. Cette activité convient certainement à ma manière de voir et de vivre; mais, que de fois je reviens sur moi-même, et avec douleur, en songeant à toi et à vous tous! Que faut-il donc faire maintenant? Le bras de la destinée m'a jeté sur cette route, sur ces rails d'un chemin de fer où l'on est emporté avec

une rapidité impitoyable, sans qu'il soit permis de regarder en arrière. Il faut aller, aller toujours, et ne s'arrêter que lorsque la machine s'arrête; si l'on veut s'arrêter seul, on est brisé.

C'est l'image exacte de ma position, ma bonne mère. Il faut que j'en cause avec toi bien ouvertement. On m'a choisi pour créer, dans l'ouest de l'Algérie, de l'infanterie arabe; et l'on m'a choisi, parce qu'il fallait quelqu'un qui connût les Arabes, la guerre du pays et le pays lui-même; quelqu'un sur qui l'on pût compter de toute façon, que les difficultés ne rebuteraient pas et qui mettrait de l'ordre dans une administration financière très délicate.

Au bout de cela, on songe à me donner le grade de chef de bataillon; c'est là qu'il faut arriver, et peut-être cela sera-t-il avant deux mois. Dans tous les cas, il y aura décision, et je saurai dans quelle direction se continuera ma vie.

Maintenant, si la fortune me donne l'épaulette de chef de bataillon, ce sera très bien et très beau : l'avenir est à nous, et mes espérances se réaliseront! Sinon, il me faudra voyager terre à terre et l'avenir sera terne; la bataille que je livre depuis huit ans, perdue à peu près.

Ce qu'il me faut, c'est une position que tu puisses partager avec moi; c'est une position à l'ombre de laquelle tu puisses te reposer heureuse et qui abrite en même temps et protège les enfants de ma sœur. Penses-tu que, dans les longues nuits du bivouac, mon cœur et mon esprit sommeillent toujours, ou que je ne sois occupé que de l'établissement de mes postes et des soins pour la marche du lendemain? Je combine la marche de tous les

jours et l'ensemble de tous ces mouvements qui doivent me conduire à un but, et ce but n'est pas atteint quand je ne puis partager avec toi que mes épaulettes de capitaine d'artillerie. Il ne faut pas être inquiète de tout cela, ma bonne mère ; encore un peu de courage, et l'arrêt du sort sera prononcé : un avenir riant et brillant peut-être, ou bien la simple existence sans avenir.

Mais, quel que soit le résultat, le cœur de Joseph est le même que tu as formé. Il est bien à toi tout entier, comme autrefois, comme toujours. Ceux qui me voient à chaque instant le savent bien, et ces quelques pensées que je t'expose en courant, je les développais il y a quelques jours, près de Saïda, à un de mes bons camarades qui court aussi sans regarder en arrière. Et quand je lui disais : « Il y a huit ans que je suis en Afrique, et ma mère m'attend tous les jours, que faire ? », il me répondait : « Écrivez-lui d'avoir encore un peu de courage ; il faut rester, ce serait perdre la partie que de se retirer maintenant. » Oui, chère maman, je t'en supplie, prends un peu de courage et de confiance ; encore quelque temps, et ce sera fini. Mais, ne me fais pas dans ton cœur un reproche de rester si longtemps éloigné. Est-ce ma faute, si Dieu ne nous a pas donné la fortune qu'il nous devait et s'il m'a désigné pour courir après elle ! J'ai obéi, et je cours pour accomplir l'arrêt providentiel ; je vais sans crainte et fier de ma mission ; je m'arrêterai, quand Dieu le voudra. Crois-moi, la fortune nous sourira ; tes prières m'ont porté bonheur et me garantiront du naufrage !

Ton Joseph.

Mostaganem, le 31 juillet 1842.

Je descends à peine de cheval, ma bonne mère, et je rentre à Mostaganem après une campagne de cinquante-quatre jours. Il s'est passé bien des choses dans cet intervalle ! Les journaux t'auront appris que je suis chef de bataillon. Je ne le sais officiellement que depuis peu de jours, et, quand je l'ai appris, il m'était impossible de te l'écrire. C'est la fortune qui vient me sourire en me surchargeant de travail toutefois : j'ai de la besogne par-dessus les oreilles.

Quand je partis de Mostaganem, le 3 juin, ce fut par ordre très pressé du général de Lamoricière, qui m'appelait près de lui pour me donner une mission difficile, mais toute de confiance et beaucoup plus importante que celle que l'on donne aux officiers de mon grade. Il partait pour s'enfoncer dans le désert de Saïda et me laissait la garde d'une douzaine de tribus soumises, campées dans un rayon de huit à dix lieues autour de Mascara. Il me donna donc le commandement d'une colonne de sept à huit cents hommes, composée d'infanterie, de deux canons et de quatre-vingts chevaux réguliers.

Avec ma colonne j'ai dû empêcher Abd-el-Kader en personne de pénétrer dans le pays. Il a essayé plusieurs fois de faire des razzias, mais il m'a toujours rencontré sur son chemin. J'avais de bons éclaireurs, je marchais la nuit, et, à la pointe du jour, quelquefois avant, je me trouvais à cheval sur la route que le sultan voulait suivre.

Plus tard, le général, revenu de sa course dans le sud, s'est porté dans l'est, et alors j'ai eu une autre besogne :

c'était d'enlever, à la barbe dudit sultan, les tribus qui s'étaient réfugiées vers nous, revenant du désert à la suite du général, tribus que le sultan voulait séduire et emmener encore une fois avec lui. Il n'a pu en entraîner une seule, et j'ai failli le prendre dans une embuscade.

Je reviens de ces courses en bonne santé; seulement, j'ai un arriéré de sommeil qu'il ne me sera pas facile de rattraper.

Je suis maintenant chargé d'exécuter une ordonnance royale qui crée un bataillon d'Arabes dans la province d'Oran. De Paris, *ils* veulent faire des choses qu'ils ne comprennent guère, et je ne saurais t'exprimer combien je suis impatienté d'être chargé d'une besogne qui est mal conçue, presque sans avenir et hérissée de difficultés que l'on crée à plaisir. Mais, pourquoi entrer ici dans des détails de ce genre? C'est bien assez de me tourmenter l'esprit à ce sujet, sans t'aller ennuyer de pareilles choses.

Je n'ai reçu depuis longtemps de toi qu'une lettre, où tu me grondes avec raison, parce que je n'écris pas assez souvent. Cependant, si tu savais le petit nombre de fois qu'il m'est possible d'écrire! Je n'ai pas toujours une chambre et un bout de table, je t'écris souvent sur les genoux; il est bien rare que je ne sois pas interrompu vingt fois par mes soldats, par les Arabes de l'extérieur qui m'arrivent, par ceux de la ville; ce sont des affaires continuelles. Il faut pourvoir avant tout aux besoins du service de mon bataillon, qui n'en finissent pas dans une ville sans ressources. Aussi, cette fois, je ne t'écrirai pas plus longuement; tu recevras une nouvelle lettre par le prochain courrier, à moins que Dieu et le général de Lamoricière n'en décident autrement.

Celle-ci te parviendra peut-être au Lion ou à Lembeye. Tout le monde se marie donc! Je resterai, moi, comme un de ces vieux chevaliers de Malte revenant de la Terre-Sainte. Je n'aurai ni femme ni enfants; mais je te retrouverai, ma bonne mère, avec tous les miens; qu'ai-je besoin d'une autre famille!

Adieu, espérons dans l'avenir: il commence à sourire. Pour que ce fût entièrement bien, il faudrait que je pusse t'embrasser et aller voir nos vieux amis avec toi au bras de ton fils, « le commandant ». Cela sera plus tard, je l'espère. En attendant, que je te voie sourire de loin!

---

15 décembre 1842.

Ma bonne mère, je t'écris du milieu des bois, chez les Beni-Dergoun, dont tu n'as pas entendu parler assurément. Que ne peux-tu me voir ici, entouré d'Arabes, recevant des soumissions, imposant des conditions, faisant peur aux uns, encourageant les autres, écoutant beaucoup et tranchant toute la journée des difficultés comme un vieux chef musulman.

Le général de Lamoricière m'a remis le portefeuille des affaires arabes de la division de Mostaganem; je suis donc ici le « ministre des affaires étrangères » et à peu près « ministre de la guerre ». Le général de Bourjolly, arrivé tout récemment, ne connaît ni les choses ni les gens; les premiers jours, il m'a observé, écouté; maintenant, il me dit : « Faites ».

Aujourd'hui, les Arabes ne m'appellent plus que l'aga, ce qui signifie le ministre de la guerre, le bras droit du premier chef. Vois-tu ton fils assis dans une tente, les

jambes croisées, traitant les affaires, en présence d'une dizaine de personnages silencieux ou bruyants : clients, réclamants, accusés ; les gens qui veulent se soumettre arrivent à l'entrée de la tente ; en dehors, des gaillards, le bâton à la main, la moustache en l'air, prêts à exécuter, écartant, appelant, frappant ; ces scènes sont de tous les jours au bivouac. Puis, en route, ce sont des cavaliers courant aux renseignements, qui viennent ensuite se réunir autour de l'aga pour donner des nouvelles.

Je viens de faire une razzia ; elle a parfaitement réussi. Nous avons fait des prisonniers ; parmi les femmes et les enfants, il y a une petite fille de sept à huit ans. On l'amène dans ma tente ; elle est jolie. Elle m'embrasse volontiers, grignote du sucre et des raisins, rit aux éclats, ouvre les journaux et s'en fait des voiles, arrange ou dérange tout, retourne tout, se roule sur les tapis, et me pince les oreilles par derrière, quand j'ai renvoyé tout le monde pour écrire. En ce moment, elle est allée courir au milieu de mes soldats, et je suis tranquille pour causer avec toi. Pauvre enfant ! son père est venu me la demander ; je la lui rendrai, mais la loi de la guerre exige qu'il nous donne des renseignements utiles sur l'ennemi ; il est en course et risque de se faire couper la gorge pour ravoir son enfant !

Soyez sans inquiétude ; je me porte bien, je suis content. Je suis dans mon milieu : beaucoup de besogne sérieuse et bon espoir de réussir.

Ma figure et mes mains sont couleur de bronze. Miséricorde ! j'ai l'air d'un Sarrazin.

1843

Sur le Chélif, le 10 mars 1843.

Nous sommes dans la plaine du Chélif, prêts à entrer dans les montagnes du Dahra. Nous aurons à y détruire tout ce qu'Abd-el-Kader y vient d'organiser. Où nous ne sommes pas, il reparaît, la parole du Prophète à la bouche et le sabre vengeur à la main. Il n'a pas d'armée ; il n'est suivi que de quelques centaines de cavaliers dévoués et fanatiques. Sa force se compose de la terreur qu'inspire sa volonté bien connue, de la préférence que lui donnent presque tous les Arabes à cause de sa foi religieuse, et de la faiblesse de notre politique. Les Arabes savent que cet homme est implacable et qu'il a un plan invariable. Ils savent aussi que nous sommes sans énergie contre leurs fautes ; ils appellent faiblesse ce que nous appelons générosité. Ils ont peur de lui et n'ont pas peur de nous, je ne dis pas de nos armes. Il en résulte qu'après avoir fait leur soumission au Chrétien, si le Chrétien s'éloigne, ils reviennent aussitôt à Abd-el-Kader.

Quand on se décide à faire une conquête, il faut avoir l'audace d'appliquer le code du conquérant : justice, tant que les populations plient le genou ; terreur exemplaire, dès qu'elles lèvent la tête. Sous prétexte d'humanité, nous épargnons les Arabes ; mais, nos jeunes soldats, nous les promenons toute l'année, par la pluie et le so-

leil, par le froid et la canicule, dans les boues et la poussière, sans relâche et presque sans récompense ; l'ennemi en tue ; ceux-là meurent de la belle mort ; mais ceux qui encombrent les hôpitaux et qu'on cache sous terre par centaines, ceux-là sont-ils donc pour nous si peu intéressants, que leur mort n'inquiète pas nos prétentions philanthropiques !

Il y a là une inconséquence énorme, à faire hurler ; et de ce beau système il résultera une guerre presque sans fin ; car si la mort d'Abd-el-Kader venait l'interrompre un instant, un nouveau chef se trouverait pour reprendre le drapeau du Prophète et lutter contre notre drapeau « constitutionnel ». Celui du Prophète porte une main ouverte et un sabre nu ; le nôtre ne se compose que de feuilles de journaux cousues ensemble et ne représente plus que du bavardage. Tu vois combien je suis contrarié du peu d'ensemble que nous mettons dans notre conquête.

---

23 mars 1843.

Ma bonne mère, j'ai à peine le temps de t'embrasser. C'est aujourd'hui le 23 mars, et, depuis le 21, à une heure du matin, j'ai peu dormi ; nous venons de faire une de ces razzias qui laissent un long souvenir dans le pays.

Nous sommes tombés, à la pointe du jour, sur des Kabyles qui avaient reçu Abd-el-Kader et avaient menti ainsi à la parole donnée. Il est vrai que leur soumission n'avait guère été sérieuse. Il a fallu donner l'assaut à des murailles et arracher une population entière des maisons crénelées où elle était blottie. Nous avons laissé

plus de trois cents ennemis morts sur la place et dans les ravins environnants, et ramené sept cents prisonniers, hommes, femmes, enfants, que je viens de compter.

J'ai encore le cœur serré, au sujet d'un petit enfant qui n'a plus de mère et qu'un soldat est venu m'apporter dans un mouchoir. J'ai trouvé parmi les prisonnières une nourrice un peu maigre; ce pauvre enfant ne mourra pas pour être tombé tout nu dans mes mains.

Quel métier que le nôtre ! Tuant toute la journée, et, le lendemain, soignant les blessés, caressant les enfants, et pleurant presque des misères que nous avons faites ! C'est une guerre affreuse, mais nécessaire !

Mostaganem, le 15 août 1843.

Je viens de rentrer à Mostaganem, ma bonne mère, après une longue campagne, bien laborieuse, mais dont les résultats sont heureux, et je n'aurais plus songé à la fatigue, si j'avais trouvé ici quelque lettre de toi ; j'ose à peine essayer comme une espèce de reproche, et, cependant, il faut bien que je te le dise : je n'ai ici pour faire vivre mon cœur que tes lettres, ma bonne mère, et le souvenir de nos vieux amis du Béarn.

La rude vie que je mène ici, suffit à occuper mon esprit tout entier et cette partie du cœur qui appartient à la patrie ; mais la portion qui revient à la famille souffre depuis longtemps ; c'est là un sacrifice au pays et à l'honneur. Et toi, ma bonne mère, n'ajoute pas à ce sacrifice, en me comptant tes lettres avec trop d'économie. Si des courses lointaines m'empêchent parfois de t'écrire, reste

persuadée que je ne m'enveloppe pas une seule fois dans mon burnous pour dormir, sans penser à toi, à vous tous; c'est ma prière du soir.

Tu auras lu dans les journaux un rapport du général de Lamoricière et un autre de mon général, M. de Bourjolly, où il est rendu compte d'une grande partie de notre campagne. Le général de Lamoricière m'a beaucoup fait travailler cette fois, parce que nous étions sur un terrain que, seul, je connaissais bien et dont j'avais étudié la population. Nous avons passé de longues nuits à discuter et à préparer nos courses, d'autres nuits, à cheval, pour surprendre l'ennemi aux premières lueurs du jour; pendant le jour, pas de sommeil possible. Sans ma vigoureuse constitution, je serais assurément hors de service aujourd'hui.

Je ne te parle pas de quelques affaires à coups de fusil, dont l'une a fait honneur à mon bataillon et à mes braves officiers.

Après cette campagne, le général de Lamoricière m'a serré la main comme à un frère, et, sans m'en rien dire, il a écrit sur son rapport quelques lignes que je t'envoie pour ta fête, ma bonne mère, puisqu'il ne m'est pas encore permis de venir moi-même y ajouter un million de baisers.

J'ai aujourd'hui un premier bonheur que les difficultés de la guerre m'avaient constamment refusé. En faisant mes comptes, je me suis trouvé cette fois vraiment riche et avec une économie de près de 600 fr. Juge de ma joie, ma bonne mère! J'ai bien vite couru chez le payeur qui m'a donné, pour mon argent, ces deux chiffons de papier bleu que je t'envoie. Je voudrais qu'ils eussent une va-

leur de cent mille francs pour qu'autour de toi tu pusses faire des heureux comme tu sais le faire si gracieusement.

Les affaires du pays marchent à grands pas vers une solution glorieuse pour la France, et l'on commence à entrevoir les avantages que la conquête nous donnera. J'y aurai fait ce qu'un ouvrier consciencieux fait pour sa part dans un vaste édifice, j'y aurai donné mon coup de marteau. J'y aurai gagné des amitiés dont je puis être fier, et, si je n'ai pu arriver à une haute position, j'aurai du moins fait mon devoir, payé plus que ma dette et gagné une partie des saluts respectueux que chacun adressera à la mère d'un soldat dévoué. C'est là toute notre fortune, ma bonne mère! Il est bien vrai qu'il y manque quelque chose; mais Dieu y pourvoira, sans doute. C'est lui qui nous conduit, et n'a-t-il pas plus d'une fois écouté tes bonnes prières en me sauvant de tant de périls!

Adieu, ma bonne mère.

1843.

Si j'étais sûr d'en avoir le temps, je te conterais notre dernière course, ma bonne mère, et cela t'intéresserait assurément. Je viens de mettre pied à terre et de lire ta lettre, où tu t'étonnes qu'on puisse être si souvent en route. Je finirai sans doute, moi par m'étonner qu'on puisse vivre autrement. J'ai été chargé d'aller mettre la paix dans un pays de brigands, de mettre de l'ordre sur des lignes qu'ici nous appelons des routes et qui

n'ont pas de nom dans notre belle France où des voitures passent partout. J'étais absolument mon maître avec une petite colonne bien leste et une belle cavalerie arabe. Nous avons fait, grâce à Dieu ! de bonne besogne, dont tout le monde veut bien être satisfait.

Plus de cent Arabes étaient rassemblés sous une grande tente pour plaider leur affaire. Ton « petit Joseph » d'autrefois était au centre, vers le fond, les jambes croisées, ayant à sa droite et à sa gauche quatre agas superbes et une troupe de caïds ; je voudrais que tu pusses voir un peu sa figure sévère, sa barbe noire, et entendre la langue bizarre qu'il parle. Deux drapeaux religieux sont tenus, à l'entrée de la tente, par deux vieillards à barbe blanche ; on apporte le livre du Prophète, et devant lui vont reculer des gens qui ne reculent pas devant un coup de fusil, parce que, sur ce livre et en sa présence, ils n'osent pas mentir.

Et maintenant, viens dans ma tente, ma petite tente, garnie de bons tapis, éclairée avec des bougies ; tu m'y rencontreras, à dix heures du soir, dînant à la mode arabe avec deux agas, les plus considérables du pays, qui sont mes amis. Celui qui est à ma droite, est un montagnard, d'une grande intelligence, au cœur droit ; il a quitté Abd-el-Kader en lui disant : « Si tu as un moyen de gagner la partie, dis-le, et nous te suivrons ; mais, si tes combinaisons ne peuvent aboutir, comme les dernières, qu'à rendre les populations plus misérables encore, je vais te quitter. Dieu n'a pas donné aux peuples des chefs, pour que ces chefs fassent leurs propres affaires, mais pour le remplacer sur la terre et s'occuper des troupeaux d'hommes qu'ils doivent bien diriger et

protéger. » Et comme Abd-el-Kader ne répondait point, l'aga ajouta : « Adieu, tu connais la parole du montagnard ; je vais chez le Chrétien, et, si le Chrétien cherche la paix et la tranquillité de nos tribus, je resterai avec lui, je lui serai dévoué comme je l'ai été à ta cause, tant qu'elle a été juste. » Et depuis, Chedly nous a rendu les services les plus importants. Regarde-le sourire, et tu verras combien il doit avoir d'esprit et de cœur. L'aga qui est à ma gauche, est un magnifique cavalier ; vois sa main droite, elle est à moitié brisée ; c'est par une balle reçue à notre service ; son bras droit, une balle l'a cassé. Tu penses qu'il doit avoir quelque expérience des combats ; c'est Caddour-ben-Murphi, un beau, très beau cavalier, mais Arabe pur, c'est-à-dire, menteur dans l'occasion, et pillard ; toutefois, très grand, très généreux. Nous n'avons pas des caractères de ce genre.

Sais-tu ce que nous mangeons? Voici une poitrine de mouton, tout entière, grillée sur des charbons au bout d'une perche ; voilà du couscouss, avec une poule dessus ; c'est excellent, je t'assure, et je voudrais t'en voir manger ; le reste est un peu chrétien : ce sont des sardines à l'huile, et puis, ce qui va bien réjouir mes deux agas, une bonne salade de pommes de terre avec force piments et fruits confits au vinaigre. Tout à l'heure, avec le café, la fumée des pipes va te faire tousser et te forcer de sortir ; d'ailleurs, tu ne comprendrais pas la conversation, et je devrais traduire, ce qui pourrait te sembler long.

Cependant, je désirerais que des conversations de ce genre pussent être écrites et comprises en France ; vous verriez combien d'idées fausses vous avez sur l'Algérie. Et quand je dis que ces conversations devraient être

comprises en France, combien peu avons-nous ici de gens en état de comprendre, je ne dis pas les paroles, mais la portée des raisonnements. La nullité et la paresse de nos administrateurs est une chose effrayante, et nous perdrons peut-être le pays pour ne pas savoir en tirer parti ; car la guerre touche à sa fin, et, aujourd'hui, il faut organiser ; besogne autrement difficile ! Il paraît qu'on s'imagine, en France, en ce moment, qu'une administration à la française pourrait être appliquée à ce pays. C'est une de ces folies cruelles qui me mettent en colère, tant cela est bête et inapplicable, et tant les conséquences en peuvent être funestes ! Il ne faut ici, pendant quarante ans encore, qu'une seule autorité, plus indépendante que celle du gouverneur actuel ; il faut un code très sévère, un seul code, une seule justice prompte, la justice militaire. Prétendre mater et diriger les Arabes autrement, ce n'est que le rêve d'un ignorant, d'un fat ou d'un collégien. Il faut des colonies militaires. Vois-tu, comme je prends feu ! C'est que, vraiment, il y a si longtemps que je suis dans cet étrange pays, que je le défends comme on défend son terrain.

1844

Sidi-Jahia, 29 avril 1844.

Je suppose que le colonel Cavaignac écrit au général; nous avons une bonne nouvelle à vous annoncer, mon cher colonel[1].

Les O.-Sidi-Jahia, la tête des Cheurfas, viennent de faire complète soumission. Tous les chefs étaient au camp vers minuit. Nous les avions entourés de tous côtés avec les cavaliers et fantassins des Flittas. Quand ils se sont vus isolés et perdus, ils ont pris leur résolution à deux mains; ont envoyé cinq des chefs pour mourir les premiers et apaiser l'ogre français. Ces cinq n'ont été mangés ni au sel ni au vinaigre, et ont couru vers les leurs en leur annonçant qu'il fallait réunion complète; sinon, razzia à la pointe du jour. Après minuit donc, tous les chefs étaient ici, et, l'un après l'autre, ont juré paix, fidélité, etc.; véritablement, ils sont aplatis.

Nous partons à l'instant pour établir nos tentes sur le Menasfa. Je crois que le reste, encore ennemi, nous y rejoindra dans la journée. Avec l'aide de Dieu — et le coup d'épaule — nous en finirons peut-être bien, cette fois, avec les Flittas.

---

1. Ce titre s'applique toujours dans ces lettres au colonel Mellinet, mort récemment général de division, à 96 ans.

Veuillez, je vous prie, offrir mes respectueux souvenirs au général, qui, je l'espère, avec un peu de repos, retrouvera son ancienne santé.

Mille amitiés respectueuses.

BOSQUET.

1845

Chez les Achacha, le 20 avril 1845.

Je t'écris, ma bonne mère, assis au milieu de vieux Kabyles du Dahra, que nous venons de rouler sous nos coups de fusil, et qui sont arrivés à composition, un peu étonnés de se voir traqués dans des repaires pierreux et boisés où jamais les Turcs n'avaient songé à les forcer. Si tu voyais ces figures ! Ils viennent de blesser un de mes officiers et deux soldats et sont, sans doute, bien contrariés de m'avoir manqué. Mais c'est aujourd'hui jour de soumission et nous rions ensemble après nous être battus. Ces braves gens s'étaient laissé entraîner à une petite révolte, habitués qu'ils étaient autrefois à jouer ce jeu sans danger.

Il est possible que les journaux parisiens en parlent à larges phrases et en raisonnent pédantesquement ; tu feras bien de rire de ces sots discours, comme nous en rions ici. Quelle effroyable plaie que les bavards qui vivent de ce métier de parler de tout, sans rien savoir ! On ne comprend pas assez le mal qu'ils peuvent faire à cette œuvre, encore immense, dont nous taillons ici à grand'-peine les pierres qui serviront aux fondations.

Ce mouvement dans le Dahra est arrêté, de notre côté, et coupé assez court ; je ne serais pas surpris qu'il se prolongeât, dans l'est, quelque temps. Ceux qui s'en étonneront n'ont jamais vu les convulsions d'un corps qui n'a

reçu que quelques coups ; avant de mourir, il s'agite ; de même, avant de subir la loi du conquérant, le peuple vaincu essaie des révoltes. Cela est vieux comme le monde et le bon sens.

Il faut simplement veiller et frapper juste ; il faudrait surtout bavarder et écrire un peu moins, agir davantage.

J'aurais voulu t'envoyer quelque cadeau, comme un nouveau grade, ma mère ; mais je t'ai dit que ma position exceptionnelle me valait d'attendre un peu ; non pas que mes travaux ne soient appréciés : au contraire. Tiens, voilà une lettre à moi adressée par M. le Maréchal luimême, lettre très exceptionnelle, et qu'il m'envoie comme une preuve du regret qu'il a de ne m'avoir pas apporté les épaulettes de lieutenant-colonel. C'est un grand honneur, un véritable titre à garder, et je te l'envoie, ma bonne mère, sachant bien que ces quelques lignes mettront à tes yeux quelques larmes de joie, comme je voudrais en voir souvent.

Adieu, un million d'amitiés autour de toi.

Du maréchal Bugeaud, duc d'Isly, à Bosquet.

GOUVERNEMENT GÉNÉRAL
DE L'ALGÉRIE

CABINET

Alger, le 11 avril 1845.

Mon cher commandant,

J'ai lu avec un vif intérêt vos rapports statistiques et politiques. Je vois que vous avez pénétré profondément dans l'intérieur des Arabes. La plaie est bien sondée et vous y avez appliqué le remède : l'arrestation des perturbateurs, des fanatiques et des émissaires d'Abd-el-Kader.

Recevez mon compliment et mes remercîments pour le zèle et l'intelligence que vous déployez dans vos fonctions.

Recevez, mon cher commandant, l'assurance de ma considération distinguée.

Le Gouverneur général de l'Algérie,
Maréchal DUC D'ISLY.

Sur le Chélif, le 5 mai 1845.

Ma bonne mère, assurément les journaux doivent dès aujourd'hui remplir leurs colonnes de leurs stupides réflexions sur les affaires du pays arabe. Suivant la règle de leur loyauté et de leur creuse intelligence, ils vont exagérer des pauvretés et passer légèrement sur les faits sérieux qu'ils ne peuvent apprécier. Il en résultera pour les mères comme toi des peurs affreuses, et pour le public, en général, une véritable tempête de doutes et de réflexions sinistres sur l'avenir de notre conquête. Eh bien! quant à ton fils, l'Africain, rassure-toi, sa santé est parfaite ; les ennemis n'ont eu affaire à lui que pour en recevoir des coups bien marqués et se souvenir des mauvais tours qu'il leur a joués.

Je t'écris, le 5 mai, à dix heures du soir, dans la plaine du Chélif, à quatre lieues d'Orléansville, un peu fatigué de deux belles razzias que nous venons de terminer et où mon bataillon a donné rudement ; mais, je serais encore plus éreinté, que je ne laisserais point passer ce moment sans t'envoyer des nouvelles.

Voici donc, en quelques mots, ce que les journaux ne t'expliqueront jamais, quand même on pilerait ensemble tous les intelligents rédacteurs pour les passer à l'alambic et en tirer un rédacteur unique, représentant la bonne foi et l'intelligence réunies de tous ces bavards. La société arabe ne tient que par son organisation, à la fois religieuse et aristocratique. Sans chefs de grande famille, cette société sera comme un mur sans ciment. Ce n'est, au reste, qu'avec ces chefs que les Turcs tenaient le pays dans leurs mains, eux, qui n'avaient qu'une faible armée

et point de ressources d'une mère-patrie comme la nôtre. Ce principe de l'aristocratie, utile et nécessaire, n'a pas été reconnu dans la subdivision d'Orléansville et l'on a voulu y faire de la révolution de 89, sans songer qu'en France cette révolution avait été préparée par des siècles. Si tu me demandes pourquoi à Orléansville on a suivi une autre méthode qu'ailleurs, je répondrai que cela est, en effet, surprenant; mais seulement pour ceux qui ne savent pas qu'en Afrique l'existence d'un gouverneur ne signifie pas du tout qu'il y ait une direction générale des affaires chez les Arabes ; ce qui est fort bête, mais très vrai.

Dans le fait, à Orléansville, on s'est arrangé pour que disparussent les chefs de grande famille, et l'on a forcé les choses à l'extrême dans la population. Cela est de la déraison, parce qu'un peuple conquis se révolte toujours plusieurs fois avant d'accepter définitivement la loi du vainqueur ; et, pour borner ou réduire les révoltes promptement, il faut faire entrer dans la cause du conquérant les chefs de grande famille, afin qu'ils puissent ou calmer les esprits ou rallier les gens après un essai de révolte. Les Turcs avaient bien saisi ce système, le seul possible pour eux, chez les Arabes, le seul également possible pour nous, jusqu'à ce que des masses de populations européennes se soient installées au milieu des tribus musulmanes et aient réduit par la force des choses ces Arabes à accepter la position que le destin leur a faite.

Il est résulté du système mauvais, tyrannique, suivi dans la subdivision d'Orléansville, que les populations de cette subdivision se sont trouvées sans chef influent, sans direction sérieuse, à la merci du premier aventurier qui

a su jouer à la révolte et à la guerre sainte. Ailleurs, dans cette saison, des fanatiques ont essayé sans réussir, parce qu'ils avaient affaire à des populations bien liées, bien conseillées, ayant de vieux chefs musulmans par elles respectés. Ces vieux chefs ont été bien traités, et on les a amenés à regarder notre cause française comme la leur particulière; aussi la révolte n'a pas éclaté, ou n'a pas eu de suites sérieuses.

A Orléansville, elle a incendié la subdivision entière et rien que cette subdivision, l'incendie s'arrêtant aux frontières de Milianah et de Mostaganem.

C'est pour étouffer cette révolte que nous sommes dehors depuis bientôt un mois, pillant, tuant, détruisant, conseillant, menaçant, riant et jurant tout à la fois, ce qui n'empêche pas de se bien porter et de traiter les journaux de pestes funestes pour notre conquête.

Adieu, je t'embrasse du fond du cœur.

De Mendès, pays des Flittas, le 15 mai 1845.

Ma bonne mère, les événements qui se succèdent dans le pays arabe et qui étaient faciles à prévoir pour ceux qui étudient sérieusement le pays et savent ce qu'il convenait et ce qu'il convient de faire pour en assurer et en consolider la conquête, ces événements ne peuvent être appréciés par nos journaux parisiens, et, sans aucun doute, ils vont, par leurs cris de mauvais augure, inquiéter bien des esprits et bien des familles.

Sois sans inquiétude, les choses sont encore aujourd'hui pour moi ce qu'elles ont été depuis onze ans bientôt;

c'est la vie du soldat qui veille aux avant-postes de la grande famille de France; celui-là, même lorsqu'il entend, loin, derrière lui, ceux auxquels ne manquent ni le repos ni l'ombre se rire par ignorance et par manque de cœur des frères qui veillent, l'épée nue, même lorsqu'il sait qu'il n'a rien à attendre de leur reconnaissance, celui-là continue silencieusement l'œuvre modeste du dévouement au pays.

Si tu savais, ma bonne mère, que de braves gens il y a dans cette armée de vieux Africains, tu pleurerais et tu les aimerais comme tu m'aimes. Je serais aujourd'hui en train de te montrer ce côté du cœur de l'armée, mais j'ai à peine le temps de t'embrasser.

Adieu, mille tendresses.

Du Menasfa, le 4 juillet 1845.

Les choses sont trop sérieuses, mon colonel, pour que je vous écrive en riant; cependant je ne réponds point que ma lettre ne contiendra pas quelque plaisanterie, la vie est trop courte pour l'accepter sous des formes constamment officielles.

Je vous écris du Menasfa, d'où nous devions partir ce matin par ordre, qu'il a bien fallu changer parce qu'il avait été donné sous l'impression du désir immodéré de rentrer à Mostaganem. Les affaires des Flittas exigeaient au moins un séjour, et nous sommes donc restés sur place.

Or, aujourd'hui, vendredi 4 juillet, d'agréables dépêches de Mohamed-bel-Hadj, l'aga des Beni-Ouraghr, nous apprennent que le Bou-Maza, que vous vous étiez

chargé de prendre dans le Dahra, chassé comme un renard de son terrier, est venu s'arrêter chez les O.-Defelten et les Eudjema, où il a tout de suite trouvé un parti. Le fils de l'aga, Djilali, qui faisait payer la « zakkat », s'est enfui sur ces nouvelles et le Bou-Maza a pillé le douar du caïd des Ouled-Ali, fraction des Beni-Ouraghr, voisine des deux susdites.

Cela veut dire que le petit bonhomme et l'insurrection vivent encore, malgré le *Moniteur algérien* et bien d'autres qui, à l'ombre, buvant frais, ou tout près de se mettre à l'ombre et de boire frais, affirment que tout cela est fini, absolument comme la conquête par les armes est désormais achevée !

Donc, il nous faut renoncer, la colonne, à rentrer à Mostaganem, moi, à retenir la colonne pour une pile de vingt-cinq jours aux Flittas, et mettre le cap sur le Bou-Maza..... que le diable veuille bien emporter !

Ce Bou-Maza trouvera peut-être assez de mécontents pour tenir dans la montagne à l'ouest de l'Ouarensenis — partie pacifiée et désarmée suivant le *Moniteur officiel*, — et peut-être aussi assez de mécontents dans les bois du Melah, entre les Beni-Meslem et les Cheurfas (Amamra) — partie dont il n'est pas question dans les *Moniteurs*. — Dans ce cas, nous passerons l'été à battre des ailes de pigeon sur les sentiers que vous n'avez peut-être pas eu l'honneur de suivre encore, mon cher colonel.

Ce qui vous aurait amusé, ce sont les précautions qu'on pensait devoir prendre pour annoncer à la colonne que l'on ne rentrait pas à Mostaganem. C'est du meilleur comique, quand on ne veut pas se fâcher.

Au reste, les choses en sont toujours où vous les avez

laissées, plus un certain nombre de ridicules que je ne puis vraiment écrire et qui ne peuvent trouver place que dans une bonne conversation, la cigarette allumée et les jambes placées plus haut que le dos.

Hier au soir, on racontait à des amis que, grâce à Dieu, on rentrait, et qu'il faudrait de « sacrées » nouvelles pour ressortir. Ce matin, on pense devoir prendre des précautions, etc.

Plus, l'histoire des propositions. Il était question de s'en rapporter au hasard, qui amènerait sans doute à destination celles envoyées au *bou haraoua*[1]. Une discussion un peu vive sur ce sujet a forcé les choses, et l'on fait le *duplicata*.

Admirez donc, *mio colonello,* cette sollicitude pour la colonne, qu'on veut ménager comme une marquise de la Régence et préparer bien doucement à ce coup terrible, qui la détourne du chemin de Mostaganem ; et ce grand cœur, si généreux, qui ne veut, pour des récompenses demandées, s'en rapporter qu'au hasard ! N'est-ce pas du Molière, ou mieux ne faudrait-il pas les verges de Juvénal, ou peut-être la botte forte d'un général en chef un peu coiffé sur le coin de l'oreille ?

J'apprends que le colonel Leflô est arrivé. Soyez, je vous prie, assez bon pour me rappeler à son souvenir, et m'excuser, comme vous me l'avez promis, au sujet d'une réponse que je répugnais à faire sur le compte de son protégé. Donnez-lui l'assurance que je n'ai pas oublié nos premières années à Boufarik, que je serai heureux de le saluer et de lui serrer la main ; rien ne me sera plus agréa-

1. Autre surnom donné au général de Lamoricière.

ble que d'apprendre qu'il m'a conservé un peu de cette amitié et de cette estime que j'ai toujours eues pour lui.

Vercly doit être aussi bien près de vous ; si le hasard nous ramène assez tôt, je serai heureux de le rencontrer et de lui expliquer de vive voix que son avis sur la construction du pont sera le mien, pourvu qu'il y ait un pont; faites-lui, je vous en prie, mes vives amitiés.

Vraiment, j'allais oublier le plus curieux : vous ne savez pas que nous avons failli voyager au Sud, à chameaux, sans eau, chacun un petit cornet de sel dans la poche. Mais, à plus tard, sur ce chapitre, que je ne veux pas user. Il y en a là pour une bonne soirée, et, au moins, matière à rire pour tout un déjeuner, même de ces déjeuners que vous savez allonger par des services, des sucreries et des vins excellents de toute espèce, qui n'en finissent pas.

Adieu, mon colonel, je vous serre la main et vous prie de croire que je reste sérieux en riant, parce que les choses ne sont pas finies, il s'en faut ! Je vous envoie mes respectueuses amitiés, et vous prie de vous souvenir un peu des absents, qui pensent à vous et à qui vous faites bien faute actuellement.

Le colonel Jusuf a été charmant, et nous nous sommes quittés comme deux amoureux presque. Il y a bien plus grande facilité à vivre avec lui que je ne le pensais, et aujourd'hui il me fait faute vraiment. C'est qu'aussi je suis absolument seul !

Alger, le 8 août 1845.

C'est le cas, ma bonne mère, de répéter le proverbe : « Pas de nouvelles, bonnes nouvelles. » Si je n'ai pas

écrit depuis bien des jours, c'est que je craignais de trahir un secret, je n'osais pas te dire que M. le maréchal m'avait promis un congé pour aller te voir. Ce congé, je l'ai dans ma poche ; je t'écris d'Alger, et, demain, je m'embarque pour Marseille. Cette lettre ne partira que lorsque j'aurai touché le sol de la France, et, quand tu la recevras, il n'y aura plus à douter ; cela sera bien vrai qu'après un si long exil, je viens vous embrasser en Béarn, serrer la main de nos amis, et pleurer avec vous tous de bonnes larmes de joie qui font si grand bien au cœur. Je ne suis pas encore bien fait à cette idée et je ne croirai à ce bonheur que lorsque je serai réellement en France !

Conçois-tu, ma bonne mère, comme je vais bien employer ce temps au milieu de vous tous ! Je vous arrive bien portant, de très bonne apparence, et cependant mes jambes ne sont pas en parfait état. J'ai grand besoin de nos Eaux-Chaudes ; j'ai mis dans mes projets de profiter des derniers jours de la saison pour prendre des bains. Nous irons ensemble, ma bonne mère, et ce temps nous le passerons en longues causeries, loin du bruit, tes mains dans les miennes. Que de choses à nous raconter ; que de caresses j'ai le droit de réclamer, et combien j'en ai à te faire !

Pau, le 14 octobre 1845.

Mon cher colonel, je vous écris le cœur bien gros ; je viens de lire les détails de nos malheureuses affaires de l'Ouest. Il y a aujourd'hui deux mois exactement que j'ai touché, à Port-Vendres, la terre de France, après douze années d'absence, et j'en suis aujourd'hui à regretter de

m'être éloigné de Mostaganem. C'est, je vous assure, une chose cruelle que d'entendre de si loin les coups de fusil tirés chez soi. Aussi, je n'y peux tenir et je pars dans deux ou trois jours. Je viens de l'annoncer à ma pauvre mère, qui a les larmes aux yeux, mais trop de cœur pour ne pas comprendre et approuver. Donc, à bientôt, mon brave colonel ; et, de vive voix, je vous ferai mes excuses de ne vous avoir pas écrit.

Que voulez-vous ? Je n'aime pas écrire quand j'ai le cœur joyeux, à vous surtout qui avez encore tant de souvenirs tristes..... Mais croyez bien que ce silence est une preuve de plus de toute l'affection que j'ai pour vous. Aujourd'hui que je suis préoccupé et vraiment inquiet, ma foi ! je viens vous serrer la main, pleurer avec vous nos braves camarades tombés à la bataille, et respirer ce bon espoir de vengeances militaires qui sèche les yeux et fait tant de bien au cœur !

Et, à ce propos, savez-vous qu'il ne fallait rien moins que ces *Vêpres siciliennes* de Djemâa-Ghazaouat, et la série des explosions que vient de faire la révolte musulmane, pour retourner en France l'opinion et faire disparaître ces idées des chevaliers de la plume à l'encre, qui assuraient que la guerre ne se continuait qu'excitée par nos officiers, et que les Arabes étaient tout prêts à suivre des lois sages et pacifiques dictées en habit noir. Il aura fallu ces terribles sacrifices et ceux qui les suivront inévitablement pour mettre à nu un petit coin de la vérité. Ces sacrifices me seraient moins douloureux, s'ils avaient pu porter sur les braillards de la presse et des bureaux.

L'esprit public en France, partout où je l'ai rencontré, est comme enveloppé dans les langes les plus grossiers.

Cette malheureuse question d'Afrique n'est pas plus connue que celle de la Chine. On nous fait des questions de l'autre monde ; les journaux sont parvenus à faire regarder l'armée comme un obstacle à la prise de possession du pays ; l'absurdité va jusque-là ! Et, quand on leur démontre combien ils sont dans l'erreur, les gens sont tout effarés. Ces derniers événements viennent d'affermir bien des conversions que j'ai tentées.

Nous pouvons, je pense, espérer que les instructions du conseil du Roi laisseront les coudées franches au maréchal, et, par Dieu ! c'est le moment de prendre en mains le code du conquérant et de l'appliquer sur l'échine de messieurs les révoltés, article par article. Évidemment, nous ne serons en repos qu'après avoir diminué les forces du peuple vaincu et les avoir réduites au-dessous du niveau des nôtres. Il faut donc enlever, détruire ; amoindrir les Arabes par tous les moyens faciles et possibles, sans nous créer des embarras, autant qu'on le pourra, et en même temps peupler d'Européens. C'est la guerre, ou plutôt la lutte du vaincu contre le conquérant, qui va reprendre, plus sérieuse, parce que la question est bien posée, et que, de part et d'autre, il n'y a plus d'illusion. C'est une lutte qui ne sera pas terminée dans une campagne ; il y a cinq ans de *justices* à faire, cinq ans de travaux de guerre pour l'armée, et il faut qu'en arrière arrivent des flots de population européenne.

Quoique je vive au milieu de purs Chrétiens, ma pensée est souvent là-bas. Ces vieilles amitiés du pays qu'on a quitté jeune, n'ont pas, en général, la chaleur des affections nées à la guerre. C'est vous dire, mon cher colonel, combien de fois je me suis réchauffé à votre souvenir.

Croyez bien que vous avez en moi un ami reconnaissant de votre amitié et bien chaudement dévoué.

Du pays des Flittas, le 25 décembre 1845.

J'aurai peu d'instants pour t'écrire, ce soir, ma bonne mère ; mais, demain, il serait trop tard pour profiter du bateau de Mostaganem. Je veux te dire que ma santé est à toute épreuve ; les pluies, les gelées, le vent et les veilles ne font que la rendre plus solide. Et bien m'en prend d'avoir sucé de ton lait et d'avoir été soigné si longtemps par toi ! car, au métier que nous faisons, plus d'un reste en arrière. C'est une rude campagne, et, si tous ne peuvent assister aux journées heureuses, tous ont leur large part des misères et des fatigues ; tous les supportent en gens de cœur et même gaîment.

Abd-el-Kader a reparu au Sud avec une nombreuse cavalerie recrutée chez nous et sur la frontière du Maroc. Il est arrivé sur les assurances qui lui ont été données que le pays de l'Ouest tout entier était soulevé. Cela était vrai, il y avait révolte générale ; mais il fallait peut-être calculer combien de temps pouvait durer ce feu, ou combien de temps nous mettrions à nous rendre maîtres de l'incendie.

De notre côté, voilà qui est peut-être fini. Comment faire pour empêcher les gens de brûler à plaisir leurs propres maisons ? C'est une haine bien prononcée du Musulman contre le Chrétien, haine du vaincu contre le conquérant. Ces hommes furieux ne calculent plus ; c'est un reste de peuple véreux, qui n'a conservé de l'ancienne

splendeur musulmane que les vices du cœur. L'égoïsme, le mensonge, le vol et la cupidité sont leurs premières *vertus;* ajoute à cela les erreurs religieuses poussées par l'ignorance jusqu'au fanatisme, et tu auras une idée de la population guerrière à laquelle les enfants de la France disputent un pays qui peut devenir plus tard une merveille, un trésor pour notre nation.

Nous sommes les premiers pionniers de cette œuvre gigantesque, dont les cerveaux officiels et étroits de Paris n'ont pas encore pu mesurer les proportions. On ignore en France les difficultés que nous rencontrons; nous mettons à les vaincre de l'ardeur et de la passion, et il se fait ici des choses vraiment belles, qui trouveront plus tard des applaudissements.

Le premier acte de la campagne s'est terminé par une superbe rencontre de cavalerie; Rivet qui y était, m'en écrit et m'en fait venir l'eau à la bouche.

C'était, il y a trois jours, à cinq lieues nord de Tiharet; quatre cent cinquante de nos chevaux de chasseurs ont rencontré sept cents cavaliers réguliers, commandés par l'émir en personne. Les deux troupes, isolées de tout secours, ont marché l'une sur l'autre au trot; les nôtres ont vite pris le galop de charge. On s'est heurté, les cavaliers de l'émir ont dû céder le terrain; on les a poursuivis; trois fois on s'est mêlé de nouveau, poitrail contre poitrail; enfin, l'émir a gagné au large, laissant ses morts entre nos mains, vingt-deux chameaux chargés de son butin, ses mulets portant ses tentes, vingt-deux chevaux sellés, etc. C'est un beau combat, très heureux et qui pourra avoir des conséquences.

Pour nous, Abd-el-Kader ne nous a pas fait l'honneur

de venir dans les bois où nous manœuvrons, et où, je te déclare, il aurait trouvé des gens bien disposés. Nous avons eu affaire avec les Cheurfas, la race la plus enragée du pays ; et les voilà qui demandent quartier. Nous leur accordons le pardon ; mais, dans peu de mois, il faudra recommencer, et cela sera ainsi jusqu'à extinction presque complète de cette race des Cheurfas.

Dans des bois et des ravins affreux, nous avons eu à poursuivre des bandes et à faire le siège de leurs cavernes ; dans une seule, nous avons brûlé plus de six cents Arabes. Telles sont les conséquences de la guerre et de la conquête ! !

1846

Au bivouac, sous Médéah, le 20 février 1846.

Cette fois, ma bonne mère, je ne t'écris ni de Mostaganem ni d'aucun point de notre province, nous sommes au bivouac sous Médéah, après avoir passé par Tiharet, le pays de Teniet-el-Had, Boghar, etc. C'est que le mouvement rapide d'Abd-el-Kader vers l'Est nous a entraînés à sa suite. M. le maréchal est en face de lui dans le pays des Kabyles et le poursuit à outrance, cherchant à le joindre pour le combattre ; mais le chef arabe évite le combat contre nous et ne s'engage que contre nos tribus alliées. M. le maréchal est admirable d'énergie et de persévérance et notre armée est vraiment une bien solide armée. Voilà le sixième mois de route, toujours au bivouac, et souvent n'ayant pour faire du feu que les chardons et herbes sèches du pays désert.

Pendant que M. le maréchal traque Abd-el-Kader lui-même, le général Cavaignac, celui qui commande à Tlemcen, et non celui que tu as vu à Pau, poursuit la « daïra » dans le Maroc et en a déjà pris plus de sept cents tentes. C'est une belle partie, rude à jouer, et qu'aucune autre armée d'Europe ne serait en état d'engager dans les mêmes conditions ; car nous sommes ici pauvres et manquant presque du nécessaire. Si le soldat a juste ce qu'il lui faut en France, juge à quoi il est réduit après six longs mois de marches, dans un pays où

les choses utiles à la vie se paient, à cause de la guerre, vingt fois leur valeur. Juge maintenant du sentiment de mépris profond et de dégoût que peuvent inspirer toutes ces nullités qui crachent, par intervalles, l'écume de leurs misérables passions sous la forme de réflexions méchantes pour l'armée. Malheureux pays que notre pauvre France, où l'on peut impunément aujourd'hui salir les choses les plus saintes, l'honneur du drapeau et la sauvegarde de la patrie! Et, cependant, ce pauvre pays de France est encore si riche en cœurs généreux, qu'il trouve, à ses avant-postes, des milliers de braves gens qui marchent, le front haut et le cœur fort, à travers les balles de l'ennemi.

Qui, mieux que toi, peut comprendre cette révolte du cœur contre la lâcheté et l'injustice; toi, qui as le caractère si haut et le cœur si plein d'héroïsme. N'imagine pas, toutefois, que ces tristes réflexions aient une fâcheuse influence sur mon énergie. De par Dieu! je les méprise tous ces détracteurs, cela est vrai; mais ils entasseraient toutes leurs injures contre le drapeau, sans que jamais ils pussent atteindre à la hauteur de l'énergie et du dévouement de bien des braves gens qui sont ici. Laissons là ce pénible sujet.

Je crois que, demain, je partirai seul de Médéah pour descendre le Chélif avec mon ancien bataillon et une soixantaine de chevaux arabes. M. le maréchal a donné des ordres pour me faire rentrer dans la province de Mostaganem, où il ne reste plus personne au courant des affaires de guerre et de politique. Nous serons onze jours en route avant de rejoindre notre pays, prenant par le plus court. . . . .

Chez les Kabyles du Dahra, le 27 mai 1846.

Je t'écris, ma bonne mère, de chez les Kabyles du Dahra. Ils ont tous mis bas les armes ; ils paient de fortes amendes de guerre et nous livrent leurs chevaux, qui serviront à notre cavalerie. Pendant que nous éteignons ici la révolte dans le pays de Bou-Maza, qui a fui au loin, M. le maréchal vient d'obtenir aussi de bons résultats dans l'Ouarensenis ; les Kabyles y sont tous rentrés dans le devoir ; Hadj-Seghrer, qui les avait soulevés, a fui dans le Sud avec Bou-Maza.

Les affaires intérieures vont au mieux. Pourquoi faut-il qu'un ordre barbare nous mette en deuil de nos malheureux camarades prisonniers de guerre à la « deïra » de l'émir. Ils ont été massacrés, rien n'est plus vrai...

La « deïra » s'est dissoute, la misère y était au comble ; et, au moment où une colonne de l'empereur du Maroc s'approchait pour délivrer nos pauvres camarades, un horrible personnage, l'oncle de l'émir, a donné l'ordre de les massacrer. On espère que quelques-uns se seront sauvés ; une de nos colonnes les cherche. On espère aussi que les officiers auront été épargnés.

Venez donc, Messieurs les philanthropes, nous prêcher vos méthodes ; et, de vos bons fauteuils, les pieds dans de chaüdes pantoufles, enseignez-nous ce qu'il y a à faire dans ce rude pays pour le conquérir. Mais il n'y aura donc pas une loi ou une émeute contre ces philosophes de cabinet, la perte de notre pays ! Les détails de ce massacre sont horribles ! !

En même temps que nos affaires générales s'arrangent et que de beaux résultats nous donnent des espérances

pour l'avenir, voilà les brouillons, les bavards de Paris, qui trouvent que cela va trop bien ; ils ont déjà inventé un changement complet dans le personnel de l'armée.

Nous allons assister à de nouvelles funérailles, à de nouveaux malheurs ; et sois bien assurée que, pour battre de nouveau l'ennemi, nous ne trouverons à côté de nous aucun de ces marchands de paroles qui ont tant de pouvoir aujourd'hui. Ils ont forcé M. le maréchal à offrir sa démission ; le général de Lamoricière demande un congé ; tout le monde s'en va ; c'est qu'il y a des atmosphères empoisonnées au milieu desquelles on ne peut respirer. Et voilà le triomphe de nos marchands de paroles ! Il faudrait battre des mains pour nos succès si complets contre la grande révolte, et ils ont choisi ce moment pour tout ruiner ; il faudrait continuer comme nous avons commencé, et les voilà qui changent tout. Il y a un démon acharné contre cette pauvre France !

Que pouvons-nous faire ainsi ? Et où arriverons-nous? Une guerre européenne peut nous prendre à l'improviste, avant que la conquête soit consolidée ; alors, conquête et honneur, tout sera perdu. Et il y a des assemblées en France qui jouent avec tout cela ! Il y a des hommes qui marchent, sans sourciller, au déshonneur et à la ruine de notre pays !

Adieu, ma bonne mère ; mon sang bouillonne quand je fais ces réflexions et j'ai peut-être tort de te les écrire. Mais pourquoi ne te dirais-je pas ce que je pense et ne te laisserais-je pas voir tous mes chagrins, comme mes joies, si le ciel m'en envoie?

Mille amitiés.

1847

De chez les Flittas, le 16 avril 1847.

Mon général[1],

Veuillez agréer tous les vœux que forme pour vous un vieil ami, à propos de votre mariage. Vous reçevrez bien des lettres de ce genre assurément; aucune ne partira d'un cœur qui vous soit plus franchement dévoué. Je n'ai pas attendu votre retour à Oran avec Madame de Lamoricière, pour juger du bon choix que vous avez su faire; de tous côtés j'ai appris déjà toutes les chances que vous avez d'être heureux. Il n'y aura, au reste, que justice : qui, plus que vous, parmi les vieux soldats d'Afrique, mérite d'être heureux !

Vous me parlez de votre mariage comme d'un bon exemple à suivre; vous nous en avez donné à tous bien d'autres, excellents aussi, mais qu'il n'est pas facile à chacun d'imiter. J'estime, d'ailleurs, qu'en toutes choses il faut observer un certain ordre, un tour, et, cette fois, c'est le tour de Martimprey; j'espère bien que vous ne lui épargnez pas la leçon.

Vous aurez appris officiellement, avant l'arrivée de cette lettre, que la position générale va s'améliorant dans la province de l'Ouest. Bou-Maza vient d'être livré par des Arabes comme el Guerib l'avait été dans ce même

1. De Lamoricière.

canton du Dahra. Les nouvelles qui m'arrivent du Sud par ceux de mes gens qui se tiennent activement au courant, présentent la situation de l'émir et de sa deïra comme fort embarrassante pour lui. Le général Renauld a dû rencontrer, en sortant de Saïda, le chef de la zaouïa des O.-S.-Chighr, qui se présente pour faire soumission. — A l'intérieur du Tell, l'esprit public arabe est fort abattu ; les vieilles espérances sont à peu près anéanties. Nous avons atteint un intervalle de paix, dont il serait habile de profiter.

Je m'afflige de voir le caractère du conquérant si peu complet. — Nous ne savons ni nous entendre, ni nous ceindre les reins pour les grands travaux d'installation, qui feraient marcher les choses au galop ; nous n'allons qu'au petit pas désespérant.

Permettez-moi, mon général, de vous serrer la main et de vous renouveler les vœux que forme pour vous votre ami respectueux et tout dévoué.

BOSQUET.

---

21 août 1847.

Je suis un peu trop loin de toi, ma bonne mère, pour faire un bouquet, le 15 août, et te l'offrir. Mais je m'arrange, à cette époque, pour te fêter dans la personne de quelque autre Marie ; et, cette année, j'ai pu offrir deux bouquets avec deux jolis tapis. Il me semble alors que je me rapproche de toi et que je ne suis pas entièrement exilé. N'est-ce pas d'ailleurs te fêter que d'essayer de t'imiter dans ta manière gracieuse d'offrir. Nous avons bu aussi à ta santé, avec le vin de Jurançon qui venait d'ar-

river bien à propos ; peut-être, au même moment, aviez-vous aussi, là-bas, du vin vieux dans vos verres à mon intention. Sais-tu bien qu'il y a deux ans écoulés, depuis que je vous ai quittés ! Et, quand je parle de revenir près de vous, on me répond en riant qu'il y a à peine quelques jours que j'étais en Béarn. C'est qu'ici les événements se succèdent avec une rapidité étourdissante, nous travaillons comme des damnés, et il semble alors que le temps a des ailes et fuit plus vite.

Adieu.

Bosquet avait écrit le conte *suivant pour qu'il fût inséré dans un journal arabe qu'on venait de fonder à Alger sous le patronage de l'autorité militaire : « C'est un morceau pensé en arabe, disait-il, et écrit d'abord en cette langue, prêt à être imprimé, s'il est jugé utile ; en voici la traduction libre.* »

25 août 1847.

Ces quelques lignes s'adressent à vous, Arabes de l'ancien pachalik d'Alger, et nous désirons que vous en compreniez la portée. A l'époque où la poudre était le seul moyen de s'entendre, vous, de votre côté, et nous, du nôtre, nous ne cherchions que les moyens de vaincre. Le Seigneur a décidé ; nous avons vaincu, vous avez succombé ; la guerre est donc finie. Après la poudre, voici le temps de la paix, il n'est plus question de résistance et de lutte ; vous et nous, devons songer à l'avenir pour y trouver des compensations aux maux de la guerre. C'est à ce propos que cette conversation vous est adressée ; c'est dans le but de porter votre réflexion sur

quelques préjugés d'ignorance qui arrêtent chez vous le progrès du bien-être, premier bienfait de la paix.

Quand on vous a fait remarquer qu'il vous serait plus commode, pour vous, pour vos femmes et vos enfants, d'habiter des maisons que des tentes ; quand on vous a parlé de la malpropreté relative de ces tentes et des soins continuels qu'elles exigent pour l'hiver surtout ; quand il est question devant vous des autres commodités de la vie pour la nourriture et les vêtements ; quand on vous propose de planter des arbres, de cultiver des jardins, etc., vous répondez, avec le dédain de l'ignorance, que vous faites comme vos pères et que vous ne désirez pas mieux. Vous croyez suivre ainsi les coutumes de vos ancêtres, vous ne les suivez pas le moins du monde ; car ces anciens du pays firent de belles choses, construisirent des maisons, plantèrent des arbres utiles, s'occupèrent de travaux d'irrigation, et possédèrent des palais, un bien-être et une renommée de science dont vous n'avez pas d'idée. Mais, dans vos songes, que faites-vous de tout cela ? Rien. Vous ne suivez donc pas, comme vous le dites, les usages de vos aïeux, puisque vous avez vécu et persistez à vivre dans l'ignorance.

Écoutez, à ce sujet, une histoire dont vous comprendrez l'application et qui date du règne de Haroun-al-Raschid. Ce prince se perdit un jour à la chasse au milieu du bois, et en cherchant la trace de ses compagnons, il aperçut une chaumière de triste apparence, dans laquelle se trouvait avec sa famille un homme de mauvaise mine et seulement vêtu d'un haïc grossier. Haroun-al-Raschid eut quelque peine à obtenir la permission d'entrer dans la chaumière, tant le propriétaire montrait

de défiance et de mauvaise volonté ; il entra cependant et s'entretint avec lui en ces termes : — « Pourquoi habites-tu ce réduit misérable et ne t'occupes-tu pas à le renouveler ? » L'homme lui répondit : — « Mes parents ont laissé cette chaumière dans l'état où tu la vois, et elle suffit à mes besoins. » Haroun lui ayant ensuite demandé à boire, l'homme répondit : — « La rivière coule près d'ici, tu n'as qu'à descendre, tu pourras te désaltérer à ton aise. » Le prince lui dit alors : — « Comment n'as-tu pas songé à faire de la peau d'un bouc une outre, que tu remplirais en un seul voyage à la rivière, et qui, suspendue dans ta cabane, t'éviterait ensuite des pas inutiles ? » — « Mais, dit l'homme, c'est ainsi que faisaient mes aïeux, et je fais comme eux. » Haroun continua : — « Tu as quelques moutons et de la laine : pourquoi ta femme ne file-t-elle pas cette laine pour en faire des vêtements à ton usage et au sien ? » — « Ma mère n'en faisait pas, dit le sauvage, et ce n'est pas l'habitude ici de faire des vêtements. »

Le prince le quitta alors. Il rentra au palais. A la nuit tombante, il se dirigea avec des cavaliers fidèles vers la forêt, et, sans se faire reconnaître, il fit bander les yeux de l'homme et de la femme en question et il les fit emporter jusque dans un de ses plus beaux jardins, où se trouvait bâtie une maison riche et commode. Il avait eu soin d'y faire servir un repas composé de mets exquis ; des vêtements propres et commodes étaient disposés sur des tapis, et de l'eau limpide coulait dans un bassin, près duquel du savon odorant et des linges étaient préparés. Quand l'homme et la femme se trouvèrent en présence de tant de bonnes choses, ils ne purent résister à leur

tentation, malgré les conseils de l'ignorance ; ils se baignèrent, se vêtirent proprement et firent honneur au bon repas, sans toucher à un mauvais brouet placé à part et entièrement semblable à celui qu'ils mangeaient d'habitude. Après avoir mangé, ils s'accoudèrent sur de bons coussins, remercièrent Dieu de tant de grâce et s'endormirent.

Mais, pendant leur sommeil, Haroun-al-Raschid les fit transporter dans la forêt par les mêmes moyens dont il s'était servi pour les enlever. A leur réveil, les pauvres gens furent bien péniblement surpris de se retrouver dans leur misérable cabane avec leurs anciens vêtements délabrés. Le goût des bonnes choses leur étant venu, ils se rendirent à l'instant à la ville pour chercher le beau jardin où ils avaient été si heureux. Après l'avoir reconnu, ils s'adressèrent au sultan Haroun-al-Raschid pour réclamer de lui la continuation de la généreuse hospitalité qu'ils avaient trouvée la nuit précédente. — « Comment cela serait-il possible, leur dit le prince ; comment auriez-vous trouvé bons les mets dont vous parlez, commodes les habits que vous assurez avoir eus pour vous vêtir, lorsque je sais que vos aïeux n'avaient rien de tout cela, et que vous ne voulez absolument rien accepter que ce que vous ont laissé ces aïeux ? »

L'homme et la femme, un peu confus, supplièrent Haroun d'avoir pitié d'eux, confessant que l'ignorance seule leur avait donné du dédain pour les bonnes choses. Le sultan leur pardonna et les prit au nombre de ses serviteurs.

L'homme et la femme, ce sont les Arabes ; Haroun-al-Raschid, *c'est* les Français.

27 novembre 1847.

Quand tu recevras cette lettre, ma bonne mère, tu auras su déjà qu'une heureuse chance a tourné pour moi : je suis colonel du 53e de ligne. Ce coup de fortune m'a laissé tout sérieux, et j'éprouve le même embarras qu'on doit éprouver, lorsqu'on a de grandes dettes à payer et que l'on ne compte pas sur son portefeuille. Je ferai de mon mieux, mais j'aurai beaucoup à faire pour répondre à tant d'avances. L'estime et la bienveillance du vieux maréchal et du lieutenant-général de Lamoricière m'ont conduit là. Ce dernier me disait, il y a peu de jours, que cet excellent maréchal avait tant dit sur mon compte, dans ses notes et ses propositions, qu'il n'avait plus rien laissé à dire. Tu vois bien que je n'arriverai jamais à m'acquitter.

Je n'avais pas une forme de bouquet à t'envoyer au 15 août ; le voilà, avant la fin de l'année ! Tu remarqueras, sans doute, qu'il a pour date le 8 novembre, le jour de ma naissance ; n'est-il pas curieux que ce soit ce jour-là que mon pays me fasse l'honneur de me confier un de ses drapeaux ?

Mostaganem, le 1er décembre 1847.

Allons, allons ! mon colonel, tendez-moi les deux mains, laissez-moi vous embrasser de grand cœur, comme vous savez faire pour votre vieux Pierre ; mais ne vous moquez pas du pauvre monde en prophétisant un avenir parfaitement impossible.

« Blaguez » un peu le nouveau chef du 53e de ligne,

c'est le droit de l'ancien de « blaguer » le conscrit ; mais gardez-lui votre vieille amitié et ménagez-le un peu. Je vous déclare qu'il est assez étourdi par le coup de fortune qui vient d'éclater sur sa « boule », et qu'il en reste vraiment embarrassé.

Si c'était une récompense, encore ! Mais ce ne sont là que des avances qu'il faudra payer, et payer rudement. — *In châ Allah!*

Je voudrais vous dire ce que je deviens, et ce serait de grand cœur, si j'en savais le premier mot. Excepté quelques suppositions, qui me paraissent assez absurdes, je n'ai absolument aucune donnée pour résoudre cette question. J'en ai l'esprit un peu inquiet. J'aurai bien quelques regrets, si l'on m'éloigne de Mostaganem : on ne se familiarise pas impunément avec un pays.

J'attends des lettres de service, et je donne au diable cet empereur des *cuirs maroquins* qui retient le *bou haraoua* sur la frontière et retarde mes affaires. Si je dois filer mon câble vers l'Est, j'espère bien vous aller faire mes adieux à Oran. Ce serait pour moi une heureuse occasion de remercier Mme Mellinet et de lui offrir mes hommages les plus respectueux.

Je vous serre la main de tout mon cœur, mon colonel, et vous prie de penser quelquefois, sans trop de « blagues », à votre ami, le conscrit Pierre.

Orléansville, le 25 décembre 1847.

Je t'écris d'Orléansville, ma bonne mère. J'ai dit adieu à Mostaganem pour venir ici rejoindre mon régiment.

J'ai eu le cœur un peu arraché en me séparant de quelques anciens amis et de toute cette population arabe que j'avais vue se rallier à nous, tribu par tribu, comme les pierres arrivent, une à une, se superposer pour former un bel édifice. J'ai dit adieu à mes beaux cavaliers et confié à d'autres mains le vieux drapeau du « marghzem », un peu noirci de la poudre que nous brûlions autrefois.

Comme compensation, j'ai pris le commandement du 53ᵉ, et à ce commandement est venu s'ajouter celui de la subdivision, par suite du congé accordé au général de Saint-Arnaud. Je fais donc, en ce moment, les fonctions de général. C'est beaucoup pour un début ; je ferai de mon mieux.

Comme les détails de mes impressions sont tout naturellement la partie la plus intéressante pour toi, ma bonne mère, je veux te dire l'émotion que j'ai éprouvée, le lendemain de mon arrivée ici. C'était le jour fixé pour la remise du drapeau du 53ᵉ. Le drapeau ! c'est la patrie, son orgueil, sa gloire, son salut et ses souvenirs ! Imagine alors ce qui se passait dans mon cœur, lorsque, devant le régiment rangé en bataille, après avoir été reconnu par le général, j'ai salué ce drapeau qu'on me confiait et que j'ai mis cette famille de soldats en mouvement à mon premier commandement. Après le défilé et le départ, le drapeau a été escorté jusque dans mon logement, et là, quand il est entré, je n'ai pu m'empêcher d'en porter les franges à mes lèvres avec un sentiment violent mêlé d'amour, de dévouement et de fierté ; mon œil était humide, et il l'est aussi en ce moment où j'écris mes souvenirs.

La subdivision d'Orléansville fait partie de la province d'Alger. Il y a seulement deux centres de population

française, deux villes bâties par nous, Orléansville et Tenès. Celle-ci est sur le bord de la mer, et Orléansville à douze lieues dans l'intérieur des terres, sur le Chélif, la principale rivière de l'Algérie.

Ces deux villes n'ont pas quatre années d'existence et ne sont pas aussi brillantes que tu pourrais te l'imaginer d'après cette appellation de ville. Mais tous les jours elles grandissent et offrent tout l'intérêt qui s'attache à des créations.

Tenès est enveloppée de montagnes boisées comme celles des Pyrénées près des Eaux-Chaudes, mais moins élevées. Une route taillée dans le roc et qui domine un torrent, permet de déboucher de Tenès; c'est la route entre Hourat et les Eaux-Chaudes ; et, pour plus de similitude, il y a un pont pareil au pont d'Enfer. Juge alors de ce que j'ai éprouvé, il y a quelques jours, lorsque, pour la première fois, venant d'Orléansville, je me suis engagé dans cette vallée qui débouche tout à coup et à un tournant en face de la ville et du vaste horizon de la mer. Des mines de cuivre que l'on dit très riches, sont nombreuses dans les montagnes qui enveloppent Tenès ; elles vont être concédées, et leur exploitation, qui exigera une armée d'ouvriers, va donner à cette ville naissante une existence nouvelle, une vigueur de jeunesse, dont le pays entier se ressentira.

Orléansville est bâtie sur le Chélif. Aussi loin que la vue peut s'étendre, en amont et en aval de la belle vallée, on ne distingue pas un vieil arbre ; rien que des terres de labour. Depuis quatre ans, on plante constamment; il faudra des années pour avoir de l'ombre et de la verdure !

Il faut avoir le cœur africain, c'est-à-dire façonné à la solitude, pour ne pas éprouver à Orléansville un peu de cette tristesse qui devient quelquefois le mal du pays. Quant à ceux qui, comme moi, ont beaucoup à penser et à faire, ils n'ont pas le temps de beaucoup songer aux points de vue et à l'aspect plus ou moins riant des horizons. Mais je dois bien te peindre les choses. Lorsqu'on regarde au Sud, on aperçoit le pic de l'Ouarensenis, la montagne la plus haute de l'Atlas occidental : c'est notre Pic de Midi, placé, par rapport à Orléansville, comme le Pic de Midi l'est par rapport à Pau. Seulement, tu ne pourrais t'amuser à regarder l'Ouarensenis du parc du château d'Henri IV. Il n'y a ici ni parc, ni belle vallée du Gave, ni coteaux de Jurançon.

A propos de Jurançon et de ses coteaux, dont la vue nous manque, je t'avertis que nous n'avons pas ici du vin aussi bon que celui qu'ils produisent ; les bouteilles que tu m'as annoncées seront les bienvenues.

J'ai eu aussi le regret de n'avoir pu dire adieu au général de Lamoricière, qui est sur la frontière du Maroc, assistant de loin au dénouement du drame entre l'émir et l'empereur. Toutes les chances sont contre l'émir ; dans tous les cas, la lutte engagée n'a aucun retentissement dans le centre de notre pays, où l'on ne s'occupe que de labours, après s'être si longtemps occupé uniquement de résistance et de guerre.

1848

Orléansville, le 6 janvier 1848.

Ma bonne mère, le 53ᵉ, en effet, est des premiers à rentrer, et je ne serais pas étonné que l'ordre de départ arrivât vers le mois de mai. Ne va pas croire pour cela que je rentrerai à la tête de mon régiment pour rester en France ; je doute qu'on me laisse partir ; ce n'est point dans ce but qu'on m'a donné dernièrement les épaulettes de colonel. Je suis prêt, au reste, et n'ouvrirai pas la bouche pour demander pas plus que pour refuser. « L'homme s'agite et Dieu le mène », je ne veux pas même m'agiter.

Tu vas trouver étrange, peut-être, que je ne t'aie pas écrit à propos de la ruine de l'émir Abd-el-Kader. Les journaux te diront là-dessus des détails très satisfaisants. Cependant, ce qu'ils ne peuvent te dire, c'est la joie que j'ai eue de le voir tomber dans les mains du lieutenant-général de Lamoricière, le plus vieux soldat d'Afrique. C'est une gloire pour sa maison, une fête pour ses amis. Le sabre de l'émir, offert par ce dernier en signe de soumission, a été envoyé par M. le duc d'Aumale à Mᵐᵉ de Lamoricière. Voilà une jeune femme qui peut être fière et qui sera heureuse. Dans peu de temps, elle sera « Madame la Maréchale ». Penses-tu à tous les sentiments qui doivent lui agiter doucement le cœur ?

Je t'écrirai plus longuement, demain ou après-demain,

je l'espère ; ma lettre précédera celle-ci. Mon temps est pris, presque en totalité, par les soins de mon régiment, que j'étudie, et par le commandement de la subdivision ; ce qui en reste ne me suffit pas pour des études générales qui me serviront plus tard.

Au milieu de tant de travaux et quoique je n'aie point de plaintes à formuler dans cette position que le public appelle brillante, il me manque quelques joies intérieures : vous êtes bien loin de moi et je suis bien seul ! A mesure que je monte, je me sens un peu plus froid au cœur, toutes les fois que je reste en tête-à-tête avec moi-même.

Orléansville, le 21 juin 1848.

Je viens de recevoir dans la subdivision le régiment que je vais commander, le 16ᵉ de ligne. Demain, je serai reconnu et je saluerai le drapeau. C'est te dire que je suis fort en mouvement pour établir définitivement mon monde. Ma prise de possession du commandement du 16ᵉ s'annonce sous d'heureux auspices : hier et avant-hier, nous célébrions de nombreuses promotions arrivées pour le corps ; c'est une fête de famille qui dure encore.

J'étais à Tenès, il y a cinq jours, pour aviser à des troubles excités par la population civile, qui s'occupe déjà à remuer, lorsqu'elle manque encore de pain. C'est une étrange folie qui s'empare de tous : il semble que, sous prétexte de République, il faille partout essayer du désordre. La sainte République est encore mal comprise ; quand sera-t-elle bien pratiquée !

Tu trouveras dans cette lettre une petite réserve pour toi ; c'est l'épargne du soldat, que nous partageons gaîment.

Orléansville, le 5 septembre 1848.

Votre bonne lettre, mon cher Mellinet, si loyale, si généreuse, m'a tout à fait touché le cœur ; je voudrais être près de vous pour vous embrasser et vous remercier de m'avoir conservé bien intacte votre vieille amitié.

Je serai, sans doute, moins heureux auprès de quelques autres, et, inévitablement, à tant de fortune j'aurai perdu beaucoup.

Ce coup de vent qui vient de me pousser si brusquement[1], je ne l'ai ni demandé ni ambitionné ; au contraire, je puis vous dire à vous, mon vieil ami, que, depuis le printemps dernier, je me battais contre l'idée d'exception qui vient de m'atteindre. L'affection du général de Lamoricière et celle du général Cavaignac leur ont fait faire sur mon compte des calculs d'avenir qui me feront bien des ennemis. Ces calculs ne devaient, en aucun cas, conduire à une exception irritante ; le pays d'Afrique est assez riche, pour qu'ils pussent procéder par gerbes, et non par épis détachés.

Tenez, mon cher Mellinet, laissez-moi serrer de bon

1. Bosquet ayant été nommé général de brigade après moins d'un an de grade de colonel, le ministre de la guerre, le général de Lamoricière, fit la réponse suivante à une interpellation faite à la Chambre sur ce choix extraordinaire : « Je l'ai nommé pour les services qu'il a rendus et pour ceux qu'il rendra. » Cette parole, Bosquet la justifia amplement dans la campagne des Babors et surtout en Crimée.



cœur cette main de brave Breton que vous voulez bien me tendre, et que je vous dise combien j'ai le cœur serré quand je pense à vous et à tant d'autres de mes anciens. Tous n'auront pas votre grand cœur et votre caractère chevaleresque.

Je vous remercie encore du bien que m'a fait votre bonne lettre, témoignage de votre vieille amitié. Je vous embrasse bien cordialement et vous prie de vouloir bien faire agréer à Mme Mellinet mes remercîments pour ses aimables félicitations et l'hommage de mes sentiments les plus respectueux et les plus dévoués.

A vous de tout cœur.

Orléansville, le 7 septembre 1848.

Ils l'ont voulu absolument, et ce n'était pas mon avis ; ils ont fait une exception que j'étais bien loin d'ambitionner. Pour toi, ma bonne mère, réjouis-toi ! Cette épée de général, ton fils ne la doit qu'à son cœur et à son caractère, ce cœur et ce caractère que tu as formés. Je n'ai, de ma vie, désiré ce que je n'avais pas le droit d'obtenir, et j'aurais été honteux de remercier un de ces protecteurs comme le monde en recherche tant. Cette fois j'aurai l'air, pour un public qui juge mal, de devoir quelque chose à l'amitié ; mais, cette fois, comme les autres, j'ai ma conscience bien calme, bien en repos. C'est un nouveau principe qu'ils ont voulu poser : celui de donner des commandements à ceux qui les exercent derrière le rideau. Il fallait, dans ce cas, faire une nombreuse promotion, et non une exception qui me gêne personnellement.

Je puis t'avouer, aujourd'hui, que, depuis près de quatre mois, je combattais cette idée et j'essayais de détourner de moi cette insigne faveur. La grande histoire dont M. de Laussat t'a dit un mot ne signifie pas autre chose, sinon que l'on voudrait me donner le pas sur beaucoup d'autres, en vue de l'avenir. Ce sont des combinaisons dans lesquelles leur imagination va les égarer et leur amitié les aveugler. Tout cela ne me donne pas le moindre grain de fièvre ambitieuse, et je reste peut-être seul à voir très clairement les choses.

Cela dit, ma bonne mère, que je t'embrasse sur les deux joues; qu'Anna, Henri et Lacoste se mettent près de moi, et, si vous le voulez, laissons paraître quelques larmes de joie, qui me viennent en t'écrivant, bonne mère, car tu méritais bien cette couronne de consolation que Dieu vient de t'envoyer!

Je vais commander à Mostaganem, ma patrie d'Afrique. Mes vieux cavaliers arabes ont déjà fait cent voyages pour me venir saluer, et, dans huit jours, dans les basses plaines du Chélif, on tirera, sur mon chemin, plus de coups de fusil de joie qu'il ne s'en tire dans un de nos combats sérieux.

Mostaganem, le 15 septembre 1848.

Je viens d'arriver à Mostaganem, ma seconde patrie après Pau. J'y ai retrouvé bien des figures amies et toutes joyeuses de mon retour. Je n'ai pas vu toutes ces démonstrations sans un sentiment secret de satisfaction et je pensais à toi, bonne mère, à qui tout cela revient. Tu aurais dû être là pour recueillir cette part de joie que

Dieu te faisait. D'Orléansville à Mostaganem, j'ai parcouru environ trente-cinq lieues, escorté par plus de trois mille cavaliers arabes faisant des « fantasias » de réjouissance; c'étaient des nuages de poudre et de poussière aussi. J'ai pu réconcilier ainsi des tribus qui ne s'étaient pas visitées depuis la conquête autrement qu'à coups de fusils chargés à balles.

Cette population arabe s'est réellement fort réjouie de mon arrivée, parce qu'elle n'a pas oublié que, de ma vie, je ne lui ai menti; elle sait que le châtiment suit la faute, comme la foudre, quand je suis là, mais qu'il n'y a pas de châtiment sans faute; ils savent aussi, ces Arabes, que, par disposition de cœur, je m'occupais beaucoup des pauvres et que je les sauvais des griffes du riche seigneur.

La population civile européenne m'a montré aussi de la sympathie.

J'en suis venu à réfléchir beaucoup sur tout ce qu'on est en droit d'attendre de celui à qui l'on fait un tel accueil. Que Dieu me vienne en aide et ajoute à mes forces! J'essaierai de faire de mon mieux. Je me recommande à tes prières, bonne mère.

Je ne puis t'écrire plus longuement aujourd'hui; je ne veux pas, cependant, quitter cette lettre sans t'embrasser mille fois et te prier de partager autour de toi ces tendresses. Souvenirs affectueux à tous nos amis.

Mostaganem, le 27 octobre 1848.

Ma bonne mère, tes lettres m'ont rendu le cœur joyeux, parce que tu parais heureuse et contente de moi. Tu sais

que tous mes efforts n'ont jamais eu qu'un but, celui de te rendre, autant qu'il dépendait de moi, les satisfactions et les joies qui t'ont manqué autrefois. Cette résolution si généreuse que tu pris, toute jeune, de te consacrer à l'éducation de tes enfants, les vicissitudes de cette époque de gêne et de tristesse, ton courage de tous les jours, ton dévoûment, et ces conseils, pleins de sagesse et de hauteur morale, qui nous venaient à toute heure de ta bouche et de ton cœur, tout cela est resté devant moi, depuis que je pense, gravé, comme le sont sur les tables de la loi les devoirs religieux imposés à chacun. Je m'incline devant la Providence qui a aidé et favorisé mes efforts d'une manière tout exceptionnelle, — si je considère ce qu'elle a fait pour mes camarades. — Je la remercie de m'avoir permis de déposer à tes pieds quelques-uns de ces succès qui réjouissent le cœur d'une mère; mais il s'en faut que, pour ma part, je me considère comme ayant approché du but que je me proposais. Étrange chose que la destinée de chacun ! Ce qui ferait le bonheur des uns écarte les autres de leur but.

J'avais rêvé, vers 1840, un autre avenir, et c'était le meilleur. Je serais aujourd'hui avec une famille qui t'entourerait pour t'aimer et te bénir. J'y pense souvent et je m'effraie, au fond du cœur, de ces chaînes dorées qui m'imposent, tous les jours, de nouvelles tâches et m'éloignent de toi. Depuis que je suis revenu à Mostaganem, dans une grande maison solitaire, que tous, excepté moi, trouvent gaie et riante, parce qu'il y a des fleurs et la vue de la mer, je songe que nous ne sommes pas réunis, et cela m'attriste! T'aller chercher et t'emmener près de moi, aujourd'hui, dans un pays qui commence à peine,

il y aurait de la barbarie, car il y a un long voyage à tenter, la mer à traverser, et, ici, qui rencontrerais-tu pour passer les longues heures, les longues journées, où je serais forcément absent.

Je ne sais pourquoi je te parle ainsi; mais j'ai besoin de répandre un peu ce qui déborde dans le cœur; pardonne-moi tout cela. Aussi bien, dans les temps où nous vivons, peut-être le pays a-t-il droit à la première pensée, au premier dévoûment! Et ces principes que je pratique depuis bientôt quinze ans que je fais la guerre aux avant-postes de la France, j'ai peut-être tort de les discuter aujourd'hui. C'est que je n'étais pas fait pour rester seul et que j'ai besoin d'aimer, d'être aimé, de sentir près de moi la douce chaleur de l'affection.

Laissons cela... Tu sais que je suis rentré à Mostaganem. Il y aurait ici pour moi une famille, si l'on pouvait en créer une nouvelle: j'y ai retrouvé mes vieux amis. Aucun commandement en Afrique ne pouvait donc m'être plus agréable. Je ne te parle pas du travail qui me revient; il n'a pas de limites, avec les colonies que nous créons.

Mostaganem, le 12 novembre 1848.

Vous ne vous figurez pas, mon cher Mellinet, comme le temps est court, quand nous arrivent des caravanes de Parisiens; il faudrait que les journées eussent trente-six heures.

Si vous êtes curieux de savoir ce que c'est que ce bataillon de colons, je puis vous dire que je pensais rece-

voir des éléments beaucoup plus mauvais. En somme, ils ont été très polis, très dociles et très gais. — Mais il faut voir au chapitre suivant. — Il y a de tout : des mouleurs en bronze pour ceux qui veulent se faire élever des statues, et des tailleurs de limes pour les détruire; de bonnes mères de famille, et des danseuses de l'Opéra, par ma foi! Aussi est-il question de violons.

Nous avons eu un succès fou en arrivant au Pont-du-Chélif avec les cent vingt-cinq familles qui devaient y fonder un village; nous avions soixante voitures et cent cinquante mulets, etc.; nous commencions à déballer, à classer les gens dans les baraques, lorsqu'une dépêche télégraphique m'a été remise : « Ordre du ministre de ne pas occuper le Pont-du-Chélif et d'évacuer immédiatement ce qui serait installé. » Joli, joli! Il m'a fallu conter à ces gens des « blagues » pour leur faire comprendre celle-là. Le Léon[1] n'aime pas ce pont. Il nous faudra recharger tout ça et le porter à Sour Kel Mitou, quand Sour Kel Mitou sera prêt.... C'est une déroute!

Et maintenant que nous n'avons pas fini, il s'en faut! avec ce premier convoi, on m'en annonce un autre *ejusdem tonneau*.

Ayez, je vous prie, la bonté de m'envoyer par le courrier une machine qui fabrique six baraques par jour, et une autre qui défriche dix hectares également par jour; nous en avons le plus pressant besoin. Nous vous les renverrons lorsque votre tour viendra, ce que je ne vous souhaite ni dans cette vie ni dans l'autre, quand même,

1. Dans l'une des lettres qui suivent : « Léon l'Africain ». — Le général de Lamoricière.

dans cette dernière, vous auriez à rendre compte de quelques... véniels.

A vous bien cordialement.

L'état-major vous remercie de votre bon souvenir et se plie en deux pour vous prier d'agréer ses compliments respectueux.

Vous vous êtes privé de votre bon tabac, mon cher ami, et, en vous remerciant mille fois, je vous gronde pour la quantité; un ou deux paquets, c'était bien assez.

1849

Paris, mardi, 16 janvier 1849.

Ma bonne mère, mon congé est bien dans mes mains ; je pourrai partir jeudi soir de Paris ; le chemin de fer me conduira à Châteauroux, où je trouverai, dans la malle, une place pour Pau ; je viens de l'arrêter à l'hôtel des Postes. Je serai donc au milieu de vous samedi soir, ou dimanche matin, suivant l'état des routes.

C'est une vingtaine de jours que je passerai avec vous tous ! J'en ai le cœur tout gonflé de joie. A bientôt donc, et mille tendresses d'avance.

Mostaganem, le 10 mars 1849.

Mon cher Gagneur, je vis ici avec les souvenirs du Béarn et avec ceux de la bonne cordialité que j'ai rencontrée dans ta famille. — Mais, plus de ces bonnes causeries, plus de ces réunions gracieuses, plus de souvenirs de Beethoven, plus de ces airs charmants, mieux dits qu'à l'Opéra. — Des chevaux, des éperons, des réveils « aux aurores », des lévriers qui galopent près de vous ; au bout de la course, des assemblées de Croyants, avec des barbes et des sourcils plus ou moins hérissés, ou bien des réunions de colons étonnés de n'avoir pas encore trouvé sur cette terre promise douze mille livres de rente

que le décret a oublié de leur assurer; et, au retour, de petites adresses, d'un pied de large, qui ne vous convient à aucune soirée, à aucun concert, à aucune réunion, mais qui vous clouent à un bureau pour la correspondance la plus sèche, la plus ennuyeuse, tu sais bien tout cela, sans que je continue.

J'ai eu hier, cependant, une fête : grande revue, tout le monde sur le pont; et, devant ma petite armée réunie, étendards au vent, j'ai eu la joie de recevoir sept chevaliers de la Légion d'honneur, et de frapper sur les épaules avec l'épée que j'ai rapportée de Paris. A une heure du matin, nous arrosions encore ces beaux rubans rouges.

Mostaganem, le 16 mars 1849.

Ayons un peu de courage, ma bonne mère, toi, surtout, qui en as eu tant autrefois, et sachons attendre des jours, peut-être meilleurs, où nous serons réunis. Le moment de la séparation est bien cruel; mais n'y a-t-il pas eu celui de l'arrivée ! Et n'avons-nous pas à remercier la Providence, qui nous a réunis quelques instants d'une manière si imprévue ! C'est un peu d'ombre et de fraîcheur sur la longue et pénible route qui, de là-haut, nous a été tracée; ne nous plaignons pas; pour moi, je ne l'ose; je ne te dis pas souvent ce que je souffre de n'être pas près de toi. Tu sais mon principe : je suis le soldat à qui l'on dit : « Va », et il marche en avant. Je laisse la direction à des mains plus puissantes, et j'ai la foi que nos espérances seront réalisées. La position de commandement qui m'a été faite si promptement, m'im-

pose de lourdes obligations, aussi sacrées que les dettes les plus sacrées. Par devoir donc, autant que par principe, il faut bien que je me résigne à vivre encore en exil.

Ton imagination et la chaleur de ton cœur te représentent habituellement les choses sous les couleurs très vives, ou très sombres. La réalité est plus pâle. Quand on sait un peu les hommes et leurs pensées intimes, on ne prend, des démonstrations extérieures faites en votre honneur, que juste la part très modeste qui peut vous en revenir ; on compte avec sa conscience, non avec la monnaie des félicitations publiques. N'as-tu pas vu, dernièrement encore, la chute de Cavaignac, le lendemain de son triomphe! Les injures au coucher du soleil, quand ce n'étaient, le matin, que des cantiques d'éloges !

Comment donc veux-tu que, dans mon petit monde de Mostaganem, je prenne garde un instant aux formes d'une réception, qui, d'ailleurs, est obligée pour plusieurs ; et comment t'en parler ? Lorsque j'arrivai d'Orléansville, c'était autre chose : les Arabes surtout avaient des motifs de se réjouir ; j'étais pour eux une garantie, une vérité, un juge éclairé et éprouvé par eux ; ceci avait une valeur, et je t'en ai dit quelques mots.

Cette fois, aussi, ils sont venus à ma rencontre, et plusieurs avec d'autant plus de plaisir, qu'ils avaient craint de ne pas me voir revenir. Ceux qui m'ont mis la joie au cœur, ce sont mes vieux cavaliers rouges, armés de fusils que je leur ai mis aux mains autrefois, et dont ils se sont bravement servis autour de moi dans tant de rencontres.

Le général Pélissier me conduisit, dans sa voiture,

d'Oran jusqu'à moitié chemin de Mostaganem. Je trouvai là la voiture du colonel Dupuch, que je quittai bientôt pour monter à cheval et cheminer au milieu de mon vieux « marghzem », et j'arrivai à Mostaganem après avoir rallié sur la route le colonel Dupuch avec tous les officiers montés de ma brigade.

J'étais en route, le lendemain ; je suis resté dix jours à cheval, allant et revenant, pour visiter en détail mes postes et mes colonies.

Tu ne reconnaîtrais pas mon visage qui a repris la teinte bronzée. Je t'ai déjà écrit que la mer avait été très douce pour moi. Je n'ai donc pas souffert depuis mon départ, et ma vieille santé a bien pris le dessus.

Chez les Médiouna, le 4 mai 1849.

Je t'écris, ma bonne mère, de chez les Médiouna, où je viens de placer mon bivouac. Je sors du Dahra, après y avoir fait, je crois, quelque bien ; j'en sors, le cœur content. J'irai demain coucher dans la petite ville de Mazouna ; j'y passerai deux jours à étudier, avec le chef du génie, des projets d'améliorations. C'est une ville, mais je coucherai sous la tente et non dans ce qui s'appelle, là, une maison. Ensuite, je reprendrai ma colonne, j'irai à travers le pays des Flittas et celui du Riou pour y montrer des baïonnettes françaises et faire la paix entre les tribus ennemies. Je ne pense pas que l'occasion se représente encore d'y faire réellement la guerre.

Ma santé est parfaite ; elle l'est toujours, quand je cours à cheval, au grand air.

Je n'ai pas eu de vos nouvelles par le dernier courrier et je voudrais en avoir tous les jours. Je n'écris pas plus longuement, cette fois, pressé que je suis par mille détails.

Je t'embrasse de tout cœur.

---

8 juin 1849.

Comme tu le sais déjà, mon cher Gagneur, je reste armé du glaive et bien éperonné. Je trouve que cela est à merveille, quand je ne songe pas à toutes les amitiés qui m'attendaient à Paris. Je n'ai pas eu avec mon pays de Béarn la moindre correspondance ; je n'ai voulu faire de profession de foi d'aucune manière. — Si cela vous convient, nommez, et j'obéirai ; mais je ne demanderai rien et n'entends pas faire à ce propos le moindre signe. — Voilà ma déclaration, dont la conséquence a été ce que tu sais. Je reste donc soldat, et comme, à mon avis, c'est un joli état, je trouve que les choses sont au mieux.

Je te fais mes remercîments et mes excuses à la fois, très cher ami, pour les soins et les embarras que tu t'es donnés en réglant mes affaires de quittances. Tu fais les choses de si bon cœur, que je me risque encore à te demander un nouveau petit service. Je voudrais avoir deux choses de Paris : une belle Bible en français, qu'on puisse lire, le soir, sans se fatiguer les yeux, et l'atlas de Thiers.

Je n'ai reçu du plus beau des colonels de hussards[1]

1. Le colonel Rivet, tué en Crimée comme général de brigade.

qu'une lettre plaintive sur le silence qu'il aurait eu grande envie de me reprocher, mais qu'il a été obligé de se reprocher à lui-même. Je viens de lui écrire un volume sur la colonisation et sur les Arabes. Je te ferai grâce de tout cela ; mais toi, les jours de pluie, tu pourrais bien m'envoyer sur le lointain politique de ces croquades, de ces boutades que tu commettais si bien. Songe que je suis un exilé, un demi-sauvage, et que j'ai besoin de la parole des civilisés.

A Austinde Camy.

Mostaganem, le 16 juin 1849.

C'est une bonne idée que tu as eue de m'écrire, mon cher Austinde, et je te suis très reconnaissant de cette preuve d'affection. Tu me rends ainsi plus facile à acquitter une dette de cœur contractée depuis bien des années. Ta bonne mère, une des femmes les plus accomplies de ce monde, a eu pour moi, pendant que j'étais enfant, tant de bons soins, tant de douces caresses, qu'il me semble, mon jeune ami, que nous sommes un peu frères. Je veux donc que tu me regardes comme ton aîné; et, si l'expérience, l'âge et les chances de la vie m'ont mis à l'avant-garde, n'oublie pas que je suis sur la route pour te tendre la main ; quoi qu'il arrive, compte toujours sur un cœur qui t'aime bien.

Je sais que ton père et tes professeurs sont contents de toi et que tu n'as pas manqué une fois d'être au tableau d'honneur. C'est bien entrer dans la carrière, et je m'en réjouis en songeant à l'avenir que tu te prépares ainsi.

Puisque tu me demandes des conseils, écoute-bien : Nul n'arrive à être homme, sans volonté, sans énergie. Il faut donc chercher à se vaincre soi-même. Quand un travail présente des difficultés, il ne faut jamais se décourager, mais revenir cent fois sur elles et les vaincre.

Avec un caractère ainsi préparé, tu pourras, un jour, affronter gaiement les luttes de la vie ; mais il faut y songer dès aujourd'hui.

Tu sais assez de latin pour comprendre un principe de travail et de conduite qui m'a beaucoup servi : *age quod agis*. Il y a, dans ce principe, de la volonté, de l'attention, et toutes les chances d'arriver par le plus court chemin, ou dans le temps le plus court.

Maintenant, chaque jour, en t'éveillant, dis-toi que tu veux devenir un homme, et, toute la journée, tu te ressentiras de cette détermination. C'est là un conseil que me donna autrefois un vieillard, à cheveux blancs, qui devait sa position à sa volonté soutenue.

Je suis d'avis que tu t'appliques au dessin et aux mathématiques ; on arrive ainsi à n'être satisfait que des résultats justes, on n'accepte pas des à-peu-près.

Mais, il faut aussi savoir sa langue, il faut avoir de la littérature et pouvoir rendre sa pensée très nettement. Quand on te donnera des narrations ou des discours à faire, tâche d'écrire de la manière la plus simple, la plus brève, et ne te bats jamais les flancs pour trouver des choses non naturelles. Tout cela ne serait que mensonges, et il faut rester vrai toujours et droit comme un coup de fusil.

Tous ces principes sévères n'excluent pas la gracieuseté du langage et l'urbanité facile dans les relations de

la vie. Ta mère ne peut t'avoir laissé, à ce sujet, qu'un bien riche héritage, et, d'ailleurs, que d'exemples ne trouves-tu pas dans ta famille, qui rendent inutiles mes dernières observations.

Adieu, pour cette fois, mon cher enfant; je t'envoie mille caresses à partager avec ton frère, à qui tu donneras à ton tour des conseils. Mes meilleurs souvenirs à ta famille.

---

23 juin 1849.

Ma bonne mère, je t'écris les larmes aux yeux : notre brave maréchal[1] vient de nous quitter pour toujours ! La France n'est pas heureuse depuis quelques mois ! Ses plus nobles enfants meurent, ou sont délaissés par cette stupide population, qui, cependant, a la prétention de se draper dans le manteau de la grande nation, comme on pouvait nous appeler à une autre époque.

J'ai fait mettre à l'instant des crêpes à toutes les épées, et le deuil reste dans tous les cœurs, j'entends les cœurs des soldats et les cœurs patriotes, non ce magma de boue infecte que l'on rencontre dans les grandes villes surtout et qui couvre notre pays de honte et de sang.

La douleur me rendrait furieux, quand je songe à tant d'ignobles singeries de notre première Révolution et aux misérables phraseurs qui excitent les passions brutales et ignorantes. — Dieu punit la France d'avoir adoré le « veau d'or » et oublié les vieilles pratiques d'honneur, de loyauté et de courage.

1. Bugeaud, mort du choléra en France.

Les journaux nous parlent d'une épidémie qui se développerait vers Auch et Toulouse. Écrivez-moi souvent et ne me laissez pas attendre au milieu de tant de misères; je ne rêverais que de tristes nouvelles.

En Afrique, il y a paix, calme, et santé générale plus satisfaisante que jamais.

Adieu, je vous embrasse tous tendrement et vous envoie pour nos amis mes meilleurs souvenirs.

---

30 juin 1849.

Nous voilà dans les chaleurs, et l'on nous annonce une invasion de Représentants du peuple qui viennent inspecter les colonies agricoles. Ce doivent être, sans doute, des gens très forts et de muscles et d'intelligence.

J'aurai ici, demain, le général Pélissier qui commande la division d'Oran et qui vient, avec quelques officiers, faire une tournée préparatoire à l'inspection des Représentants. Nous aurons du soleil et de la poussière, à satisfaire le plus enragé.

Il n'y a pas une minute de perdue pour moi. Je fais de fréquentes visites à l'hôpital. Rien n'est mieux tenu que cet établissement. Il y a deux cent quatre-vingts malades; il faut comprendre dans ce chiffre la population militaire, la population civile pauvre et les malades des colonies parisiennes. Je cause avec tous, particulièrement avec les jeunes gens nostalgiques, quand j'en rencontre, et je m'en retourne, le cœur content. Des séances, là, de deux et trois heures n'amusent pas tout le monde autour de moi.

Je visite aussi très souvent mes colonies et j'encourage

les pauvres mères de famille. Ce sont des courses à cheval, de quatorze et seize lieues, par un beau soleil d'Afrique.

A mon retour, il y a toujours des masses de dépêches à lire; il faut écrire, discuter. Lorsque tout cela est fini, je prends mes vieux livres de guerre et d'histoire et les cartes des pays que nos pères ont traversés, l'épée au poing.

On me trouve ici peu coureur de rues, et fort peu assidu auprès de quelques dames qui composent la société de Mostaganem. Cela est très vrai, très juste. Je dis que le temps me manque, et, peut-être, au fond, cette sauvagerie ne tient-elle qu'à des souvenirs de relations dont le goût et l'esprit ont pu me rendre trop difficile.

---

4 août 1849.

Ma bonne mère, voici le 15 août qui approche, et, cette année encore, la mer nous sépare; je ne serai pas près de toi pour t'entourer de caresses et te faire fête. Cette année n'aura point été marquée pour moi par quelque circonstance glorieuse, comme Dieu l'a permis d'autres fois, et je ne pourrai pas déposer à tes pieds quelque nouvelle couronne.

Si tu étais auprès de moi, je pourrais t'en offrir une pourtant que ton cœur apprécierait plus que toutes les autres: je veux parler de la reconnaissance de tant de colons, à qui j'ai essayé de faire tout le bien que j'ai pu.

Les questions de guerre ont ici disparu quelque temps pour faire place aux travaux de colonisation, et les hommes accordent moins d'attention à l'œuvre lente, utile et

silencieuse de la création, qu'au fracas que mène avec lui le génie de la guerre et des ruines.

Nous vivons d'une existence laborieuse et très active; seulement, la surveillance des travaux de tant de villages et les questions qu'ils soulèvent et qu'il faut traiter par écrit, absorbent les deux tiers de mon temps. Il y a des heures où je me sens bien seul et où il me semble que tu devrais être auprès de moi.

J'ai déjà cherché une Marie pour lui envoyer mon bouquet, et je lui donnerai une belle vache laitière qui lui manque, je le sais. Ainsi je ferai une heureuse, qui se retournera vers toi, bonne mère, pour te remercier. J'espère aussi habiller, dans chacun de nos villages, une petite Marie, qui portera un bouquet en ton honneur, le 15 août.

Nous construisons une petite chapelle à Notre-Dame de Bon-Secours; nous comptions y faire dire une première messe, le 15 août; mais les travaux n'ont pu être achevés. Elle s'élève sur un petit mamelon qui domine la mer, à une lieue de Mostaganem, près du petit village de Kharouba; je l'aperçois de mon balcon. Ce sera une petite bonbonnière, que nous ornerons de notre mieux; chacun s'y intéresse, depuis que j'ai dit ma pensée et que l'on sait que ma mère s'appelle Marie.

Un jour, peut-être, tu la visiteras, et nous y trouverons des marins ou de bonnes mères de famille en prières et actions de grâces devant ta patronne.

Les directeurs des villages viennent de m'avertir que des petites robes et des bouquets seront prêts pour le 15 : sept jeunes filles, du nom de Marie, seront heureuses ce jour-là, en répétant ton nom.

Mostaganem, le 25 août 1849.

Mon bien cher Gagneur, j'attends la Bible que je désire avoir avec moi dans mes courses. On dit que les femmes, lorsqu'elles se voient un peu abandonnées du monde, se jettent en religion ; je suis tellement seul ici, qu'il se passe peut-être en moi quelque chose de pareil, aux moustaches près.

Toi, mon cher Gagneur, qui es entouré de toutes les affections de la famille, qui trouves chez toi des sourires et de jolies petites mains d'enfants pour te caresser, tu ne peux pas comprendre ce vide de l'isolement, ce froid qui se fait autour de nous, à mesure que nous vieillissons et que la société nous confie une plus grande part de pouvoir ou de responsabilité dans la conduite de cette grande caravane humaine.

Dans ces moments de froideur, une seule chose nous réchauffe, c'est le souvenir des vieux amis, du petit nombre de vieux frères qui nous restent. C'est alors que je voudrais avoir le loisir de t'écrire, mon bon Gagneur, et d'écrire à Rivet ; mais, le plus souvent, il me faut vous dire adieu, vous serrer la main par la pensée, obligé que je suis de suivre le mouvement de l'infernale caravane, au cri sourd de : « Marche ! marche ! » qui revient à toutes les minutes. Encore, si nous marchions ! Mais nous allons comme à « l'école de peloton », quand on commande : « Marquez le pas, marche ! » On ne marche pas, on remue, on fait semblant de marcher, on reste sur place, mais on conserve la cadence ; l'on est tout prêt à cheminer. Et voilà la situation. Je regrette de ne pas être

président de la République pour en faire un message, qui aurait au moins la couleur de la vérité.

Le beau colonel de hussards est bien attristé : il pleure, comme un orphelin, notre brave maréchal ! Il me parlait dans sa dernière lettre du rôle qu'il a dû jouer aux derniers événements de Lyon. Une heureuse chance lui a épargné la triste nécessité de verser du sang ; et, depuis, il songeait à l'Afrique, où l'on peut rester soldat en toute liberté de cœur et de conscience. Je vais lui écrire aujourd'hui, si le temps ne me manque pas.

Des points noirs se montrent à l'horizon dans la province de Constantine, et tu sais que, dans ces climats, les orages gagnent avec une rapidité prodigieuse et enveloppent toute l'étendue du ciel.

---

22 septembre 1849.

Ta dernière lettre de Biarritz, ma bonne mère, m'a fort réjoui le cœur. Quand je te sais heureuse et tranquille d'esprit, j'oublie que je suis seul et je me prends, à mon tour, à rêver un avenir moins rigoureux que notre passé.

Je viens de terminer une inspection des colonies agricoles et j'ai trouvé sur ma route ton souvenir sous la forme des petites « Marie », que les mamans m'ont présentées, dans chaque village, parées des vêtements et des bouquets qu'elles portaient, le 15 août, en ton honneur. Je les ai embrassées, à ton intention, et je voudrais que tout cela leur portât bonheur.

Je n'oublierai pas de te prévenir, quand il en sera temps, du jour où nous ferons consacrer la petite cha-

pelle. Je te donnerai tous les détails des ornements. Nous avons le projet de l'entourer d'arbres et de fleurs. Ce sera, un jour, un but de pèlerinage auquel il ne faut pas que tu renonces.

Mostaganem, le 16 novembre 1849.

Ma bonne mère, j'ai chez moi, depuis trois jours, l'évêque d'Alger, qui fait une tournée dans son diocèse pour consoler les uns et relever le courage des autres après l'épidémie.

Ici, je te l'ai dit, c'est à peine si l'on s'aperçoit que la maladie a passé, et on l'ignorerait complètement, si quelques constitutions usées ne s'étaient éteintes, à l'hôpital, plus rapidement que d'habitude.

C'est un homme de beaucoup de cœur et de beaucoup d'esprit que Mgr Pavy; une belle tête, et un regard qui exprime bien ce que je viens d'en dire. Je l'embarquerai pour Alger mieux portant qu'il ne m'est arrivé, et je crois que nous nous séparerons bons amis.

Ma pauvre maison ne désemplit pas depuis bien longtemps. Jamais je n'ai tant compris combien le ciel a eu tort de ne pas me faire naître avec 50,000 livres de rente et un intendant à mes côtés pour faire rondement les choses et épargner le temps qu'il me faut perdre à calculer et à joindre les deux bouts. « Bourse vide et cœur à l'aise » valent mieux que le contraire, cependant, et le ciel a eu peut-être raison ; je m'incline donc.

Si ma petite chapelle eût été achevée, l'évêque l'aurait bénite. Ce sera pour le printemps. Je la vois, toute blanche, à toit rouge ; elle se dessine sur la mer, à l'horizon,

et il me semble, quand je regarde dans cette direction, que je me rapproche de vous.

Nos affaires de l'Ouest et de la province d'Alger vont mieux que celles de Constantine. Prie pour mon bon frère d'armes, mon brave Canrobert, le colonel des zouaves; je n'en ai pas de nouvelles, et, je ne sais pourquoi, je crains pour lui dans cette campagne.

1850

Mostaganem, le 23 janvier 1850.

Mon cher Gagneur, si ce n'était pas pour enrager d'un trop long temps passé sans nouvelles de toi, il y aurait calcul à te laisser faire le paresseux, pour avoir le plaisir de lire tes admirables soumissions et tes excuses ; mais j'aime mieux ne pas enrager. Cela dit, je t'embrasse de tout cœur, et sans beaucoup de rancune ; tiens, sans rancune absolument, parce que je me souviens de mon Évangile : — « Que celui qui se sent sans péché, lui jette la première pierre. » — Et puis, il m'en faudrait avoir aussi pour Rivet, qui n'écrit plus du tout et devant qui tu as eu la bonhomie de t'accuser. Il doit se frotter les mains, le scélérat ! de se voir traiter ainsi, quand il mériterait des injures.

Bentzmann a fait beaucoup mieux que vous deux : j'ai eu de lui deux lettres fort longues et très intéressantes, l'une de Varsovie, l'autre de Saint-Pétersbourg. Je sais maintenant par cœur l'empereur, la princesse Olga, les mœurs russes, l'armée russe ; mais il n'a pu dire un mot du plus intéressant. Je voudrais bien être à ta place pour le recevoir à Paris et le faire causer entre deux pipes de Kalmouk, dont il aura très certainement rapporté de superbes échantillons.

Je voudrais être là aussi pour juger un peu de l'avenir que préparent à l'Afrique tous les prétendants, qui la mettent, à ce qu'on dit, comme en adjudication. Il y a

crise, et il faut un dénouement ; on ne peut plus continuer sur la route actuelle. Notre gouverneur s'est laissé enlever, une à une, toutes ses prérogatives de général en chef; il ne lui reste plus la moindre initiative, et le ministre actuel, comme son prédécesseur, a laissé l'autorité civile faire des débauches d'absurdités. Il en résulte un gâchis déplorable.

Tu vois où l'on en est arrivé : c'est une démolition du gouverneur, de la position du gouverneur militaire ; c'est un joli petit complot des bureaux et de MM. les administrateurs civils. Mais je ne puis croire que ces intrigues réussissent à rien de sérieux. La vérité écrasera toutes ces folies de l'ignorance, de la présomption et de l'avidité.

On attendait le général de Lamoricière, dit-on, pour lui offrir le commandement de l'Algérie. Peu de gens pensent qu'il se baissera pour si peu, tandis que d'autres espèrent qu'on l'éloignera ainsi de Paris. Je voudrais beaucoup être là, quand il arrivera, pour lui dire où nous en sommes.

Quoi qu'il advienne des offres de commandement dont on parle, il est évident qu'on prendra son avis sur ce qu'il y a à faire, et je voudrais l'avertir que le système administratif qu'il a voulu agrandir, n'a fait que des fautes, a créé des embarras et produit seulement de fiévreuses ambitions.

On écrit beaucoup en Afrique ; les idées trouvées, il y a cinq ou six ans, sont exhumées des cartons, rééditées par *nos capables* sous forme de circulaires ou de questions posées timidement. Ce sont des courriers monstres ; il y a ripaille dans les bureaux. La poste, d'une part, le télé-

graphe, de l'autre, vous tiennent en prison chez vous, et il n'est plus question de voir et de courir le pays. Au reste, il a été entendu qu'il n'y a rien à faire dans l'intérieur du pays : *il n'y a plus d'Arabes ;* c'est reconnu officiellement.

Le plus joli, c'est de voir les peurs qui leur viennent par intervalles. Quand Zaatcha a commencé, il n'y avait pas assez de malédictions contre le chef de la province de Constantine : — Pourquoi n'avoir pas soumis en détail cette province comme celle d'Oran ? Il y fallait employer les troupes à l'instant..... Dépêches sur dépêches : — Préparez-vous ! — Zaatcha fini, chacun se rendort au bruit paisible des plumes qui vont sur le papier, traçant de longues circulaires sur l'air : *Deux et deux font quatre,* etc.

Mostaganem, le 30 mars 1850.

Il est très vrai que le « premier-Paris » de tes lettres est toujours sur le grand air de : *Grâce... grâce... pour ma paresse!* Mais tu es si habile, cher Gagneur, sur les variations de cet air, qu'il faudrait être un très féroce Kabyle pour ne pas dérider son front après cette mélodie et ne pas lire ta lettre sans arrière-pensée de reproches. Néanmoins j'accepte, certes, de grand cœur, que tu supprimes le « premier-Paris », dans l'espérance qu'il n'en sera aucunement besoin et que tu enverras quelques souvenirs moins rares à ton vieux camarade d'Afrique. Mais, comme je ne puis compter que tu rompes jamais sérieusement avec cette charmante et douce paresse de ton cœur, je t'avertis que les « premiers-Paris » seront très bien

accueillis et feront toujours merveille. Tu t'en tireras donc, même bourrelé de remords, mais en écrivant, jamais autrement.

Bentzmann, lui, n'use même pas de ton procédé, et je vais te fournir une belle occasion de prêcher un plus paresseux que toi. Je m'afflige un peu de ne rien recevoir de lui. Comme, en lui écrivant, je me persuade que j'écris aussi un peu au général de Lamoricière, ses réponses ont pour moi un double intérêt. Après tout ce que le général a souffert, tu comprendras combien je désire que Bentzmann me donne des nouvelles et me fasse savoir qu'il lui a exprimé ce que j'ai ressenti.

Nos affaires en Afrique marchent toujours comme une lourde colonne, mal surveillée, à travers de mauvais sentiers sans ombre, sous le poids de cette cruelle incertitude, qu'on ne sait pas bien où est le bivouac et s'il y aura du bois et de l'eau. Quand je songe que l'outrecuidance de nos hommes d'État rend inutiles toute expérience de guerre, tout savoir, toute étude d'un pays, je me prends à ne trouver de saveur à rien.

Je *pioche*, cependant, ce que nos aînés ont fait, mais sans espérance que jamais nous ayons, lorsque le moment des grosses luttes sera arrivé, le pouvoir d'initiative qui les grandit si fort.

Ton atlas de Thiers me sert à merveille.

Je remettrai peut-être cette lettre à mon officier d'ordonnance, Maurice de Dampierre[1], qui va en congé et que je te recommande ; je l'aime comme on aime un fils.

1. Mort récemment général de brigade de cavalerie en retraite.

8 avril 1850.

Mon général[1],

La lettre que j'ai adressée dernièrement à Martimprey, a pu vous exprimer tout ce qu'ont excité de sympathies dans le cœur de votre vieil ami les afflictions qu'il a plu à Dieu d'imposer à votre maison et les dangers personnels que vous avez courus. — Je prie Mme de Lamoricière de me permettre de la saluer respectueusement et de lui exprimer de tout cœur la part que j'ai prise à sa douleur et aux inquiétudes qui ont dû tant l'éprouver !.....

La Providence ne vous devait, ni à vous, ni à elle, de pareilles épreuves, mais il semble que les désordres et les bouleversements de nos temps ne doivent point s'attaquer seulement au système général de la société.

Martimprey, en me parlant beaucoup de vous dans sa lettre, me renseigne sur le grand travail de législation fait pour l'Afrique, qui ne peut manquer de produire une grande secousse dans la marche de la conquête.

Si l'Assemblée adopte le principe de la prépondérance civile, c'est du temps et des millions perdus, et il faudra recommencer. Au reste, depuis deux ans, nous perdons deux jours sur trois dans la marche des faits à accomplir, et nous laissons se réchauffer les espérances du vaincu. Un gouverneur, dans les conditions présentes, n'offre pas solution satisfaisante : il lui manque de l'initiative bien reconnue et du commandement ; il lui manque un crédit, sans lequel les forces et les intelligences dorment autour de lui.

1. De Lamoricière.

J'ai vu passer à Mostaganem grand nombre de voyageurs, hommes de savoir, éminents, éprouvés en France; ils m'ont tous étonné par leurs questions et l'exposé du roman que leur imagination avait créé dans leur tête, loin des faits et du pays. Voilà pourquoi je n'ai aucune confiance dans les projets qu'on a donnés à rédiger à d'autres qu'à vous et à ceux qui savent. J'ai vu aussi de près les éléments de l'autorité civile destinés à gouverner cette terre d'Ismaël, j'ai sondé la profondeur du dévouement et de la bonne foi (je ne parle pas de leur expérience spéciale), voilà pourquoi je n'ai aucune confiance dans l'avenir que l'on prépare.

J'ai l'oreille placée contre la tente arabe et j'entends les longues conversations à demi-voix : l'Arabe comprend très bien l'*abandon* et le *doute* dans lequel on le laisse; lui donner confiance en restant *fort*, c'était amortir la haine du Musulman vaincu et la réduire à l'impuissance; c'était gagner du temps et la partie. Mais l'Arabe n'aura confiance que dans celui qu'il a appris à connaître dans les rudes moments, il n'aura peur et ne sera faible que devant celui qui l'a terrassé. Or, il y a encore beaucoup d'Arabes en Algérie, et voilà pourquoi je n'ai pas confiance que les Arabes acceptent paisiblement le nouveau régime en projet. J'ai la tête et le cœur pleins de raisons que j'aurais besoin d'exposer; et je suis si convaincu, que je prendrais volontiers le rythme d'un prophète de malheur; mais il faudrait discuter, parler, et non faire courir froidement une plume sur du papier.

Je veux, cependant, vous dire quelque chose de notre petit coin de terre. Nos colonies de Mostaganem sont à flot, parce que nous y avons mis de la bonne foi. Les em-

pêchements de toute nature abondaient : la concentration des ordres de détail qu'il fallait attendre de Paris ou d'Alger et appliquer souvent comme un habit étroit sur un gaillard robuste ; les résistances locales, celles de quelques officiers de troupe qui ne comprennent pas et ne veulent pas comprendre, aveuglés par un égoïsme militaire qui prouve un vide dans le cœur ; la composition du personnel des colons qu'il a fallu épurer ; les jalousies officielles, qui cherchent à lier les jambes et les bras de celui qui marche et veut agir ; le silence complet à l'endroit des Arabes dépossédés et qu'il fallait calmer et placer ailleurs définitivement. Nous avons brisé toutes les difficultés, et nous avons ici un résultat qui dépasse ce que chacun osait rêver. Le général de Mac-Mahon me l'exprimait dernièrement, en visitant en détail les colonies de Mostaganem.

J'ai parcouru trois hectares ensemencés par famille sur des terres défrichées par les colons et les soldats. Sur ces trois hectares, il y en a un en blé du pays ; c'est un cadeau que j'ai pu faire, grâce à une générosité de mes amis de l'Illil et de la Mina. Toutes les maisons sont couvertes, habitées, et les murs de clôture des cours sont en train ; tous les jardins sont plantés, arrosés, et donnent des légumes ; la moisson s'annonce bien. Pas de plaintes ; on danse le dimanche. Mais un peu d'argent et d'aisance manquent ; cela vient de ce que les colons n'ont pas su s'employer à gagner le prix des maisons et des travaux généraux. Nos vieux soldats travaillent admirablement ; mais il faudrait leur trouver des femmes, et je n'en trouve pas (ce qui tient, dit Crény, à mon état de garçon). Il leur faudrait de braves filles qui auraient une petite dot

de quatre à cinq cents francs pour monter un petit mobilier.

Cela est très viable, plusieurs disent très beau; mais ce n'est pas fini, et ne tient encore qu'appuyé sur l'armée; faites-y une organisation municipale et laissez aller tout seul, cela s'arrêtera, s'étiolera et mourra. Ça ne va pas tout seul, il faut le temps, et ne pas renvoyer la nourrice, l'armée.

Vous auriez la larme à l'œil, en revoyant votre haras, de joie, d'abord, à cause des gracieux et beaux produits obtenus, et, ensuite, de remords, parce que vous n'avez pas encore doté, reconnu ce bel établissement, que les Anglais nous envieraient.

Il nous faudrait acheter à Tunis. On m'a accordé 15,000 fr. pour achats en 1850. Je plaide pour qu'on m'accorde de tirer de Tunis; Mac-Mahon fait chercher à Tanger. — Je voudrais faire venir du Maroc deux ou trois juments de sang, qui donneraient la taille. Nous cherchons le fameux produit complet; la première génération a donné très beau, mais non complet; les générations suivantes vont s'améliorant, et voilà deux poulains qui viennent de naître, les plus beaux du monde; nous n'avons encore rien vu de pareil.

Aidez-nous de Paris; n'êtes-vous pas vice-président de la commission des haras? Songez que nous vivons au jour le jour, et qu'il serait temps que l'administration nous donnât orge et foin, temps de prendre dans la poche gauche au lieu de prendre dans la droite. La marche de l'établissement y gagnerait.

BOSQUET.

8 mai 1850.

Dimanche prochain, 12 mai, l'évêque d'Alger, qui retourne à son poste, après avoir visité la province d'Oran, s'arrêtera un instant devant Mostaganem, débarquera et viendra bénir ta petite chapelle de Kharouba. Il me dit qu'il veut m'aider dans ma pensée pieuse ; je lui ai grande reconnaissance pour le bon cœur qu'il me montre. Ma lettre n'arrivera pas à temps pour que tu sois prévenue et que, de loin, tu puisses, bonne mère, t'associer à la cérémonie.

La chapelle ne sera pas ornée définitivement; il y aura des tapis, de beaux rideaux, bien d'autres choses seront placées. J'aurai un jour un joli dessin du village et du monticule sur lequel elle est bâtie, je te l'enverrai avec les détails de l'intérieur. Elle sera déjà entourée d'arbres, qui ont bien pris. Ce sera, dans l'avenir, un point de pèlerinage pour les marins, et ton souvenir y sera béni !

Ne m'as-tu pas demandé comment elle est située? Figure-toi que, venant de l'Est, tu passes en mer à un quart de lieue de la côte de Mostaganem ; en débouchant de la pointe du Chélif, c'est le premier objet que tu apercevras, au-dessus d'un monticule, près de la côte. Au-dessous, à cent cinquante ou deux cents mètres, s'étend gracieusement un tout petit village, bien propre, de quatorze familles. A une lieue ouest se trouve Mostaganem, qui apparaît très bien du monticule ou de la porte de la chapelle ; de là, aussi, on aperçoit et le golfe d'Arzew et la belle « Montagne des Lions » dans le lointain. Le site est très beau. Si la guerre des Turcs n'avait pas dévasté

le pays, il y aurait dans les environs de beaux ombrages; mais le terrain est ras comme le désert; cette année, nous y avons beaucoup planté; tout cela, plus tard, formera une charmante oasis.

Pourquoi songer que je suis peut-être malade? A mon âge et quand on a passé par le feu, on n'est plus malade; d'ailleurs, je n'en aurais pas le temps.

Je t'embrasse avec tout mon cœur.

---

31 mai 1850.

Ma bonne mère, M. le curé de Mostaganem est enragé: je viens de lui montrer les délicieux bouquets, la couronne, les linges, les ornements, tout le contenu de la caisse, que j'ai eu la cruauté d'étaler devant lui, malgré ses exclamations et ses jérémiades de n'avoir rien de pareil pour sa grande église. Tout cela a été trouvé parfait par tout le monde; je n'ai pas besoin de te dire la joie de cœur que j'avais en admirant le bon goût de ces fleurs et de tous les soins que tu as pris pour la petite chapelle; c'est la tienne, et c'est bien à toi que revenait cette partie de l'ameublement.

J'ai déjà mis en place deux beaux tapis du désert, à long poil, tressés, qui recouvrent tout le parquet de la chapelle; les dégrés du petit autel sont recouverts aussi d'un tapis, aux brillantes couleurs, qui m'a été apporté tout dernièrement par un pèlerin de la Mecque; j'ai trouvé assez original de le placer sur les degrés d'un autel à la Vierge. Ces tapis étaient en place le 12 mai, le jour où M. l'évêque d'Alger vint bénir la petite chapelle.

Après qu'il fut descendu de son bateau à vapeur devant Mostaganem, je le conduisis à la voiture qui l'attendait; je l'escortai, à cheval, en compagnie de plusieurs officiers. Je sais que l'évêque a voulu t'écrire et t'envoyer le procès-verbal de la consécration. Je lui suis tout reconnaissant pour le bon cœur qu'il m'a montré, et nous sommes en relations de vraie camaraderie militaire. Ce n'est point un vieillard, mais un homme très vert; une tête admirablement belle et vigoureuse, une longue barbe qui grisonne et lui donne l'air d'un de ces rudes apôtres des premiers jours de l'Évangile. Sur la fin de la cérémonie, il trouva dans son cœur des paroles qui font tant de bien à tout le monde.

La consécration terminée, il me dit, en me serrant la main, qu'en parlant de toi il pensait à sa mère aussi. Nous nous entendons à merveille. Il déjeuna à Mostaganem; j'avais réuni autour de lui tout ce que ma salle à manger peut contenir, une trentaine de personnes, et le commandant et les officiers du bateau à vapeur. Ensuite, avec une belle escorte, nous le reconduisîmes tous au port.

L'évêque d'Alger à Madame veuve Bosquet.

ÉVÊCHÉ D'ALGER. Alger, le 1er juin 1850.

Madame,

Une bien touchante cérémonie, que vous connaissez déjà, me procure l'honneur de vous écrire. Je vous adresse le procès-verbal de la bénédiction de la chapelle de Kha-

rouba. Rien n'honore plus le général que ce monument de la piété filiale ; il est digne de son cœur et de sa foi et le premier qui ait été élevé ainsi dans la nouvelle Église d'Afrique. Rien aussi n'honore davantage une mère qu'un pareil fils ; je le dis avec sincérité, Madame, parce que le général Bosquet joint à une immense capacité le plus noble cœur, mais je le dis aussi avec orgueil, parce que j'ai le bonheur d'être son ami.

Permettez-moi, Madame, de joindre à l'expression de ces sentiments un vœu conforme à celui de votre fils. Venez à Mostaganem, vous y serez reçue avec la vénération la plus entière et vous y comblerez de joie un cœur dont la plus profonde affection est la piété envers sa mère.

Agréez, Madame, le respect profond avec lequel je suis votre très humble et très obéissant serviteur.

† Louis-Antoine-Augustin.

Alger, le 25 juin 1850.

Ma bonne mère, je viens d'arriver à Alger et je repars dans quelques jours pour aller commander à Sétif.

Lis la lettre ci-jointe du gouverneur général ; elle t'expliquera pourquoi je m'éloigne de Mostaganem, qui était devenu pour moi terre natale. On me fait grand honneur, et je vais à Sétif, le cœur plein de l'espérance que j'y pourrai faire des choses utiles, qui resteront dans l'avenir de la conquête. Je quitte cependant Mostaganem avec regret : j'y avais de vieux amis et de vieux souvenirs. Si tu avais été là au moment de mon départ, ton cœur de

mère n'aurait pas suffi aux émotions; toute la ville et toute ma brigade étaient au port, avec cette physionomie de tristesse et ces yeux affectueux qui disent tout un passé et récompensent si bien de tous les efforts, de toutes les fatigues, de tous les travaux. L'amiral, qui devait me prendre à son bord était monté me voir à mon hôtel; il assistait à ces adieux; il m'en a tiré en me disant: « Je conçois maintenant pourquoi vous regrettez Mostaganem. »

Enfin, me voilà en route pour de nouveaux travaux. Je t'écrirai longuement bientôt; aujourd'hui, 25 juin, jour de courrier de France, j'ai à peine le temps de te donner ces nouvelles et de te dire que jamais je ne me suis mieux porté. Je vais, après seize ans de guerre, et jour pour jour, traverser ces mêmes montagnes de Bougie, au pied desquelles le jeune lieutenant en second d'artillerie a fait, en 1834, ses premières armes.

Je te quitte pour aller saluer M. le gouverneur général, qui me fait prévenir qu'il me verra dans un instant.

Alger, le 29 juin 1850.

Ma bonne mère, je t'écris encore d'Alger, d'où je ne pars que mardi prochain, 2 juillet, pour me rendre à Sétif par terre.

J'entends autour de moi chacun me féliciter d'aller dans une contrée jusqu'ici peu étudiée, et la confiance qu'on me montre, les espérances qu'on bâtit sur mon commandement et sur l'avenir, suffiraient à m'ôter tout souvenir de Mostaganem, si j'avais un peu de cette ambi-

tion fiévreuse que j'ai vue chez bien de mes compagnons de guerre. Malgré cet avenir, je songe encore à la terre natale de Mostaganem, où j'ai commencé avec des épaulettes de capitaine et où mes grades se sont élevés à proportion du développement des maisons, des cultures, des arbres et de la pacification du pays. A toi, bonne mère, je dis cela ; pour les autres, je ne dois parler que comme le soldat de l'Écriture, prêt, sans faiblesse, sans préférence, mais avec la foi du devoir.

J'ai revu à Alger bien des choses qui m'ont fait battre le cœur, et mes souvenirs se sont pressés tout vivants, comme le lendemain, tout chauds, comme si mon cœur n'avait encore que vingt-cinq ans.

En dehors de tout ce qui pouvait m'être personnel dans ce pays d'Alger, je ne suis guère satisfait de l'ensemble et de la couleur générale. Je n'ai trouvé nulle part de la confiance ; il m'est prouvé que, malgré un travail assidu, l'on apprend peu ici et l'on fait peu. Il y a des hommes qui font eux-mêmes et savent faire faire aux autres, en un jour, ce que d'autres hommes, à qui Dieu n'a point illuminé le front, ne peuvent accomplir en des mois et même des années. Tout ici est pâle, flasque, maigre, froid ; petite musique ! J'espérais y trouver tout naturellement des données nettes sur la situation de progrès et les projets d'avenir de Sétif ; il me faudra chercher tout cela dans le pays même, la sonde à la main, comme dans un voyage à la découverte. Je me sens encore assez jeune et assez actif pour recommencer ce métier. J'y vais donc avec un cœur de soldat joyeux.

Voilà que je m'éloigne, au lieu de me rapprocher de vous tous. Dieu fait payer cher les honneurs de ce monde,

même à ceux qui ne les souhaitaient point; mais il fait bien ce qu'il fait, et je courbe la tête, même en m'éloignant de vous!

A vous bien tendrement.

Aumale, le 5 juillet 1850.

Je suis à Aumale, ma bonne mère; j'en repartirai demain matin pour aller coucher un peu au-dessus du défilé des Bibans, les Portes-de-Fer. Je n'arriverai à Sétif que le 9; il y a cinquante lieues à faire.

J'ai retrouvé dans cette ville naissante plusieurs anciens frères d'armes, qui ont été moins heureux que moi; ni de leur côté ni du mien, la chaleur de l'amitié ne s'est refroidie.

Les pays que je traverse, sont entièrement neufs pour moi, et je les examine en les étudiant avec grand intérêt. Hier, nous avons longtemps cheminé en vue des crêtes du Djurjura, la grande chaîne de la Kabylie, qui ressemble beaucoup aux cimes des Pyrénées. J'ai donc passé plusieurs heures, silencieux avec mes compagnons de route, causant avec vous à Pau ou aux Eaux-Chaudes.

Avant-hier soir, à un bivouac, nommé Tablat, j'avais à ma table un grand seigneur du pays, le khalifa Machiddin, flanqué de l'aga des Aribs. Je crois que j'en ai fait la conquête. Ils étaient étonnés de rencontrer, sous les épaulettes de général, un Arabe parlant et pensant comme eux, dirigeant la conversation, hors des affaires, sur des questions intéressantes pour eux; je ne suis pas bien sûr qu'ils ne m'aient pris pour un vrai « Croyant ».

Ma première lettre sera, sans doute, datée de Sétif; je te dirai alors ce qu'est cette antique ville relevée de ses ruines.

Sétif, le 12 juillet 1850.

Ma bonne mère, me voici au quartier-général de mon nouveau commandement, à Sétif. C'est une ville que nous avons créée sur les ruines de la capitale de la Mauritanie Sitifienne des Romains. Il y a encore debout de beaux pans des remparts relevés par Bélisaire contre les Vandales.

Sur ma route, d'Aumale ici, j'ai traversé de nombreuses ruines silencieuses, au milieu desquelles le pâtre arabe conduit ses troupeaux, sans se douter qu'il foule ainsi les cendres de ces conquérants d'une autre époque. J'avais recueilli à Aumale un savant antiquaire, M. Berbrugger, à qui j'ai offert l'hospitalité jusqu'ici et ici. Cela m'a parfaitement rempli les intervalles que me laissaient mes conversations arabes.

A mon entrée dans la Medjana, j'ai été reçu par le vieux khalifa Mokrani, que l'on prétend issu d'un des Montmorency des croisades. C'est un vieillard, grand seigneur, entouré d'un escadron de fils, petits-fils, neveux, arrière-neveux, tous de belle race, de la plus belle, de la plus gracieuse figure, bien fiers sur de beaux chevaux. Représente-toi un millier de cavaliers, suivant cette famille, les drapeaux au vent, et, tout à coup, quand ils m'ont aperçu, débouchant d'un fourré de lauriers-roses sur un joli ruisseau. Le khalifa et tous les siens ont mis pied à terre pour venir me saluer. Devant

un vieillard je n'aurais pu rester à cheval ; j'ai mis lestement pied à terre et je suis allé au vieux Mokrani. Après les compliments, tu aurais vu les yeux de tous grands ouverts ; ils étaient surpris d'entendre un général français parler leur langue, comme eux, avec les petits mots et les tournures d'usage qui ne s'apprennent que sous la tente. Nous avons repris ensuite notre route, non sans avoir admiré les joutes, les coups de fusil, les courses brillantes des meilleurs cavaliers du pays, dont les chevaux sont recouverts, à la croupe, de belles housses en soie, flottant au vent et chargées de grelots ; nous sommes arrivés à Bordj-Medjana pour déjeuner dans la maison que le khalifa se fait bâtir.

Le soir, j'ai couché à Bordj-Bou-Areridj. Depuis quatre heures jusqu'à la nuit noire, j'avais donné audience à un grand nombre de caïds et de personnages de tribus arabes et kabyles, le tout à la grande stupéfaction de ce monde qui était habitué à des interprètes.

Je n'ai pas débridé depuis Alger, voilà près de cent lieues, et, depuis que j'ai mis pied à terre, je puis dire aussi que je n'ai pas débridé ; je n'ai fait que marcher, inspecter, causer, interroger, donner des ordres, etc. C'est bien là ce qui me convient, ma santé est de fer alors, il n'est plus question ni de migraines ni de la moindre indisposition.

La campagne qui vient de se terminer entre Sétif et Bougie donne déjà de très heureux résultats. On m'annonce que bien des tribus kabyles demandent à reconnaître notre autorité ; cela va bien.

Sétif, le 18 août 1850.

Je viens de faire un voyage à Constantine pour prendre de vive voix les instructions particulières du commandant de la province. C'est une petite course de soixante lieues, à cheval, et par le soleil que tu peux deviner; mais nous nous connaissons depuis quelques années; il me traite en indigène. Je n'ai passé que quarante-huit heures à Constantine. Nous y sommes entrés par la porte de la brèche, pieusement, recueillant dans nos cœurs les religieuses pensées de soldat qu'inspirent naturellement des lieux illustrés par nos frères d'armes. C'est sur ce point, où se trouvait autrefois la porte arabe de Koudiat-Ati, que mon glorieux camarade, le capitaine du génie Grand, fut tué, en 1836, à l'attaque de nuit qu'il dirigeait avec ses sapeurs. Jamais cœur plus vaillant ne battit sous une enveloppe plus frêle et plus gracieuse. Nous étions amis et frères. Un jour que nous lisions ensemble l'histoire du siège d'Alger, entrepris par Charles-Quint en 1540, comme nous en étions au moment où le brave chevalier français, porteur de l'étendard de l'Ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, à la poursuite des ennemis en retraite, arrivant avec eux à la porte de la ville, qui se ferma devant lui, ficha de rage son poignard sur cette porte et tomba sous les coups qui pleuvaient des murailles, le brave Grand se leva : « Voilà comme il serait beau de mourir ! » me dit-il. Peu de mois après, il mourait ainsi devant la porte de Constantine.

C'est à côté de cette même porte que, l'année suivante, en 1837, nous fîmes brèche, et qu'un autre de mes amis,

plus heureux, mais non moins vaillant, le colonel de Lamoricière, conduisit la première colonne d'assaut et planta le drapeau de France sur ces vieilles murailles, qui avaient vu autrefois de braves soldats romains, mais non de plus braves que ceux de 1837.

Avant d'arriver à la porte, sur la route, nous nous sommes respectueusement découverts devant la belle pyramide qui recouvre les cendres du général en chef Damrémont, tué par un boulet, à cette même place, pendant les premières opérations du siège.

M[me] de Saint-Arnaud nous a fait très gracieusement les honneurs du vieux palais du Bey ; je lui en conserve, pour ma part, un très bon souvenir. Elle m'a mené, dans sa calèche, faire une très longue promenade dans la vallée du Rummel, et n'a pas manqué de me reprocher mon état de garçon. Toutes ces jeunes femmes ont dans leur poche, chacune, quelque amie à vous offrir. J'ai répondu que j'étais chevalier de Malte et n'avais pas le droit de rompre le célibat, quelque envie que j'en eusse en voyant devant moi des exemples si gracieux, si bien faits pour donner tous les regrets du monde. Nous sommes restés bons amis, et moi parfaitement libre de continuer seul mes travaux de Sétif, dont le séjour, bon pour des soldats, conviendrait peu à une jeune femme.

Sétif n'est encore rien, à part les casernes et les écuries ; il y a des tracés de rues, où une population de huit cents à mille habitants a construit et continue lentement de construire. Le pays, tout autour et au loin, est très fertile ; mais, pas un arbre. Les méthodes arabes ont tout détruit. Nous recommençons à planter depuis quelques années. La ville n'est pas absolument sans ressources ;

mais on n'y saurait trouver avec qui causer deux fois de suite.

Nous avons un petit théâtre, que nos soldats ont industrieusement organisé et où ils jouent de jolis vaudevilles bien gais. Cela chasse la nostalgie pour les pauvres jeunes gens dont les souvenirs de famille et de village sont trop vifs. J'ai des acteurs aux appointements de deux et même de trois sous par jour. Il faut de l'économie et faire beaucoup avec peu. Une jeune première, — caporal d'un bataillon d'infanterie légère d'Afrique, — dit ses rôles fort spirituellement et avec beaucoup de grâce ; c'est un emploi fortement rétribué : quatre sous par jour, qui représentent un demi-litre de vin bleu ou deux gouttes d'eau-de-vie pour soutenir le cœur défaillant de la jeune amoureuse. Il n'en faut pas trop rire ; c'est beaucoup mieux que ne peut l'imaginer Anna, qui, assurément, rit beaucoup de tout cela. Nous avons un soldat du 38e qui chante les chansonnettes parlées vraiment aussi bien que les fameux acteurs du Palais-Royal.

Voilà un petit morceau de Sétif ; à bientôt le reste.

Sétif, le 25 septembre 1850.

J'arrive à l'instant de Bougie, où je me suis rendu, à travers les montagnes kabyles, avec une simple escorte de cinquante chasseurs à cheval. Tout a été à merveille ; et bien des gens me viennent serrer la main, qui ne croyaient pas que j'obtiendrais un résultat comme celui que j'ai obtenu. Je remets à plus tard de te donner les

détails de cette course assez longue à travers ces populations célèbres ; je te dirai aussi les impressions que j'ai eues en repassant, après seize ans, une épée de général à la main, sur cette petite plaine de Bougie, où, tu le sais, le lieutenant en second d'artillerie tira ses premiers coups de canon.

Je n'écris aujourd'hui que pour t'embrasser et te dire que je me porte à merveille ; je te sacrifie à une vingtaine de lettres qu'il *me faut* écrire pour la chose publique.

De l'Ouennougha, le 14 novembre 1850.

Ma bonne mère, je t'écris à la hâte du milieu des montagnes de l'Ouennougha que je traverse avant de rentrer à Sétif. Je suis en route depuis un mois ; nous avons fait, à cheval, près de deux cents lieues, en tout sens, pour une reconnaissance de mon territoire au sud et à l'ouest. Nous nous sommes enfoncés, au sud, jusqu'aux lisières des Ouled-Naïls qui touchent au Sahara, et j'y ai fait un exemple sévère d'un chef qui avait trahi à l'époque de Zaatcha et refusait de venir me saluer.

Dans la jolie petite ville de Bou-Saada, où nous construisons un fort, j'ai été reçu par toute la population en habits de fête. A une petite lieue, avant d'arriver, j'ai trouvé cinq cents fantassins, rangés à droite et à gauche du lit desséché de la rivière que nous suivions, et toute la cavalerie des environs. Alors, ont commencé des décharges de mousqueterie au milieu desquelles nous avons marché, mon beau cheval isabelle, *Bayard,* suivi par les cornemuses et les tambourins du pays. Un beau soleil

nous réchauffait, et, devant nous, au loin, s'élevait la ville entourée de milliers de palmiers qui lui font à la fois une ceinture et comme un parasol. C'était un spectacle barbare, très gai et très sérieux. Cette population, il y a moins d'un an, se battait à outrance, moitié pour nous, moitié contre nous. Tout cela ira bien.

Dans ces vastes plaines du Sahara et de Hodna, nous avons chassé les gazelles ; rien n'est joli comme ces gracieuses chevrettes, mais il faut nos bons chevaux pour ne pas les perdre de vue et les manœuvrer. Nous en avons tué quatre ; le cuisinier nous en a fait des régals de prince.

Cette vie, à cheval, en plein air, et mêlée de mouvements, d'études de mœurs, de commandement, d'organisations, de pensées d'avenir pour ce pays qui pourra être si beau, si utile à la vieille France, tout cela me donne la santé et me va à merveille.

J'attends tes lettres avec impatience, tout rassuré que je sois par ta dernière.

Un mot encore. Mon aide de camp, le capitaine Lambert, me quitte, sa famille le réclame ; sa santé peut-être a besoin de repos, quoiqu'il soit très éloigné d'en convenir. Un brave, vigoureux et très solide officier, le capitaine Lallemand [1], est venu me rejoindre. C'est lui que j'avais eu en vue, quand je fus nommé général ; le ciel vient de me favoriser.

---

1. Devenu général de division, commandant de corps d'armée, et décédé en décembre 1893.

Novembre 1850.

Je viens d'arriver, ma bonne mère, à Bordj-Bou-Areridj, au centre de la Medjana ; j'ai été reçu par le vieux khalifa Mokrani, à la tête de sa brillante cavalerie. C'était aujourd'hui comme une grande fête, et, après toutes les « fantasias » arabes, j'ai réuni tout ce monde là devant une tente magnifique que m'avait fait dresser le khalifa. Là, nous avons causé des affaires du pays, de la nécessité d'organiser fortement les tribus, et, après avoir convaincu mon monde, j'ai donné des ordres clairs et nets. J'ai pu accorder ensuite des éloges à plusieurs et distribuer aux plus méritants, officiers français et cavaliers arabes, quelques chevaux qui m'étaient offerts en signe de soumission. J'ai pu faire quelque bien à des malheureux et rendre justice à de pauvres oubliés. C'est une bonne journée que j'aime à terminer en te faisant partager ma joie intérieure.

Il est bien tard ; tout ce monde de cavaliers, si bruyant dans la journée, dort du plus profond sommeil ; je n'entends que le bruit des pas du chasseur d'Afrique qui est en sentinelle devant ma tente. Je viens de relire ta lettre du 5 novembre, que j'ai reçue avant-hier soir.

Ne t'imagine point, ma bonne mère, que tes recommandations me puissent jamais gêner. Je suis si heureux de m'occuper de ce qui peut t'intéresser, et c'est pour moi si grande joie de te procurer l'occasion de donner autour de toi de bonnes nouvelles, qu'il ne faut point refuser les gens qui s'adressent à toi. Si je puis, qu'ils soient assurés que je ferai selon tes désirs.

Il y a bien des cas impossibles, mais je me charge de les examiner ; par exemple, celui que tu me présentes au sujet d'un portier-consigne de Sétif. Sa famille ne sait donc pas que, depuis quelques années, il y a défense ministérielle de proposer une concession quelconque en faveur d'un employé civil ou militaire en Afrique ?

Miséricorde ! j'oubliais de demander à Lacoste de se procurer des plants de hêtre, au Parc ou ailleurs, et de me les envoyer par la poste ; — quatre ou cinq cents. — Il n'y a pas de hêtres ici, et il me semble qu'ils y pousseraient à merveille. Lacoste sera assez bon pour se les procurer et me les expédier sans retard ; peu importe le coût du port.

---

18 décembre 1850.

Mon cher Rivet, quand Gagneur et toi seriez encore plus coupables, plus paresseux, je n'aurais pas la force de trop vous gronder ; je charge votre conscience de me venger, lorsque vous serez ensemble et que vous penserez à celui qui est seul au beau milieu des Bédouins français et indigènes.

Ce que tu dis de la situation des choses en France me semble très juste ; il y a surtout une idée qui me va, c'est qu'il ne faut point quitter la partie et abandonner le tout aux *dévorants*.

Les positions difficiles ne sont jamais fort gaies de près, quelque gloire, quelque honneur qu'il y ait à les occuper. Mais ce serait une honte et un remords pour toute la vie que de les abandonner. Nous valons mieux

que nos aînés de l'armée, j'en ai la conviction, et, malgré les moments de tristesse dont tu parles, et qui vous conseillent de repousser le calice, j'ai l'espérance que notre patriotisme laissera des marques et ne faiblira pas comme aux époques des deux Restaurations, de honteuse mémoire.

Assurément, mon cher ami, je trouve très juste aussi cette pensée, qu'il ne serait pas loyal de forcer la France dans des destinées trop difficiles pour elle. Ainsi, il y aurait barbarie à mettre sur un cheval vigoureux un enfant de douze ans et à exiger de lui qu'il se servît, sur ce cheval, d'armes lourdes et bonnes seulement pour un bras nerveux. Mais, quand cet enfant aura du poil au menton, des membres robustes, serait-ce bien de l'éloigner du champ de manœuvre, de ne pas lui permettre de s'essayer et d'aller ainsi, bien armé, vers le but qui lui est marqué?

C'est une question d'âge. Pour moi, je ne saurais admettre comme but réel, rationnel, et vers lequel tout marche indépendamment de nos conciliabules politiques, que la République.

Comment nos premiers essais pourraient-ils offrir des succès décisifs, lorsque les lois ne sont pas faites, lorsque nos gens d'affaires reculent devant les conséquences?

La première loi qu'il faut rédiger et proclamer en France, c'est la grande loi de responsabilité, appliquée à chaque fonction publique. — La page coupée en deux par une ligne; — d'un côté, les limites du pouvoir donné, de l'autre, la responsabilité parallèle qui suit, menaçante comme le tranchant de la hache, menaçante pour les cœurs faibles des intrigants, des hommes de

mauvaise foi, mais qui n'a rien d'effrayant pour un cœur loyal, ferme et sûr de sa conscience.

Penses-tu que X... nous eût engagés dans ses pétrins, si une loi sérieuse promettait une forte raclée à celui qui a aventuré les choses sans conviction? Il se serait abstenu, ou n'aurait agi que sur des certitudes, et mieux, n'aurait pas accepté la fonction, cédant la place à un autre plus capable que lui.

Avec des lois de responsabilité et une vigoureuse magistrature qui existe, les fièvreuses ambitions et les lâchetés avides resteront dans l'ombre, et la France aura pour guides ses enfants les plus forts, les plus généreux.

Sans ces lois, longues et difficiles à élaborer, il n'y a pas d'avenir en France. Le drapeau où sont inscrits les mots: « liberté, égalité, fraternité », n'a plus de valeur motrice; il y faut ajouter aujourd'hui *responsabilité*, mais responsabilité effective et détaillée dans la loi.

N'est-ce pas une honte que ce changement de gouverneur décrété pour des passions, des intérêts particuliers, sans aucune appréciation des convenances générales?

On me raconte que ce nouveau gouverneur ne peut pas comprendre qu'il reste un recoin de l'Algérie en armes contre nous. C'est charmant! Lui qui accusait son prédécesseur de mettre trop son képi sur le coin de l'oreille, — l'honnête général Charon! — de tirer sa rapière et de se promener en criant : « qui qu'en mange? » ; le même homme, après quelques jours passés à Alger, déclare qu'il est ridicule de ne pas être établi au Djurjura, de n'avoir pas sillonné la Kabylie de belles routes, de n'y avoir pas bâti des forts, des villages, etc., des bouchons pour se rafraîchir en route. Tu vois bien que les Africains

sont des niais, qui n'avaient jamais songé à de pareilles choses, et qu'il nous fallait enfin ce foudre de guerre et ce soleil d'intelligence, pour nous mener en guerre et nous montrer le chemin. — *Sic vos non vobis!*...

Mais, enfin, s'il obtenait de l'argent et des troupes pour aller chez les Zouaouas au printemps, je lui laisserais volontiers pâture pour sa vanité, qui me semble aussi saillante et aussi laide que son ventre.

En attendant, on me laisse ici sans moyens, sans les bataillons promis, presque sans argent, et je tâche de faire en utilisant tout jusqu'à la moindre force.

Les révoltés des Beni-Melikeuch, où est réfugié depuis longtemps un chérif nommé Mouley-Brahim, ont été fort exaspérés contre les gardes que j'ai établies sur les passages. Et, comme ils n'avaient plus d'issues pour leurs brigandages, leur seul moyen d'existence, ils ont attaqué, l'autre nuit, une « smala », près des Bibans, où était le capitaine Bonvalet — de l'artillerie — chargé des affaires arabes de la Medjana et de l'Ouennougha. MM. les révoltés ont reçu une pile carrée et ont fui en désordre par les Bibans, laissant entre nos mains le cadavre du frère du chérif, et emportant d'autres cadavres et des blessés. Là-dessus, des insurgés déserteurs de la subdivision ont demandé grâce et rentrent; l'un d'eux va nous faire faire un bon coup sur ce qui reste. Mais n'est-il pas désolant qu'on nous refuse ce qu'il faut pour attaquer ce repaire et pousser loin dans la montagne nos avantages?

Je n'ai pas vu, depuis ta lettre, le vieux Mokrani; je me promets de le taquiner un peu sur ses amours printanières.

Je suis loin de songer aux joies de ce monde : mon pauvre frère, mort ruiné et désespéré dans la Guyane, me laisse des embarras... Que la Providence est singulière de refuser la fortune à ceux qui auraient tant à distribuer autour d'eux !

Adieu, ami, et mille vœux pour la nouvelle année.

Si tu vois Canrobert, serre-lui la main de ma part, de bonne vieille et bien chaude amitié.

Sétif, le 25 décembre 1850.

Je vous embrasse d'abord, mon cher Mellinet ; voilà qui me soulage le cœur.

Vous savez, mon cher ami, combien je suis resté triste, lorsqu'un choix, que j'étais loin d'ambitionner, me jeta en avant de mes vieux camarades d'Afrique. Aujourd'hui, j'ai moins de ces regrets, et votre nomination m'a fait entrer dans le cœur un rayon de joie. La vue de ces étoiles, qui iront si bien à votre brave épée, fait oublier un instant les retards et les ennuis passés ; vous devez être heureux présentement.

Nous resterez-vous en Afrique? Je le désire bien et nourris toujours l'espérance de me rapprocher de vous. Qu'iriez-vous faire en France, si nos voisins ne nous cherchent pas querelle? Notre belle conquête a besoin longtemps encore de ses enfants les plus vaillants. Restez donc, et n'imitez pas ceux qui ont abandonné la belle fille aux yeux noirs après en avoir obtenu un sourire.

Les projets pour le printemps sont à l'étude. Je doute que, de nos côtés, on se décide à attaquer le taureau par

les cornes chez les Zouaouas ; mais on me fait espérer, au moins, une campagne pour dégager Djidjeli et l'est de Bougie. En attendant, je tâche de mettre un peu de « gharb » dans ce « cheurg » de Sétif, pays neuf et vraiment bien intéressant.

Je vous embrasse de nouveau et vous fais mille vieilles amitiés.

1851

Sétif, le 12 mars 1851.

Ne te désole pas pour moi, bonne mère, des neiges et des pluies de Sétif; tous ces froids n'ont pu attaquer ma forte santé et je suis bien aise d'avoir fait une expérience très heureuse; je sais maintenant que je n'ai pas à redouter le climat le plus rigoureux, malgré mes dix-sept années de soleil des côtes chaudes de l'Afrique.

Les longues journées, les longues nuits d'hiver, quand on est assiégé par les tourmentes de neige, peuvent être perdues pour les plaisirs et les courses à cheval, mais j'ai su les utiliser et je me réjouis aujourd'hui de tout le temps que j'ai pu consacrer à de sérieuses réflexions.... et à bien des combinaisons utiles au pays.

Ainsi, après six ou sept mois d'efforts, de négociations de toute sorte, je viens d'obtenir un grand résultat, qui peut avoir de sérieuses conséquences. Contre l'avis et les espérances de ceux qui avaient étudié, avant moi, les montagnes du Djurjura, j'ai réussi à entrer en relations avec les célèbres Tolba-ben-Dris, espèce de commanderie religieuse et militaire, dont l'influence s'étend sur la partie des Zouaouas, montagnards encore insoumis dans le groupe du Djurjura. Mon voyage à Bougie, mes rencontres avec plusieurs chefs de la montagne, le souvenir de quelques succès obtenus dans la province de l'Ouest, tout cela n'a pas été étranger au résultat dont je parle. Je m'étais fait un ami d'un jeune chef, le saint marabout

de Chellata, voisin des Tolba-ben-Dris, et j'avais, pour correspondre avec lui, comme intermédiaire courant de lui à moi, un de mes caïds, homme très intelligent, de grande race et dévoué, nommé Ben-Djeddou. Il y a quelques jours, Ben-Djeddou se présenta, rayonnant, avec des lettres de mon jeune marabout; il était accompagné des deux principaux des Tolba-ben-Dris, députés par les leurs pour venir me saluer et faire soumission entre mes mains. C'étaient deux montagnards très distingués, dont les physionomies respiraient l'énergie, le courage, la résolution; l'un m'a rappelé le type basque.

Je les ai gardés trois heures, eux parlant leur langue kabyle, moi l'arabe; un savant Kabyle nous servait d'interprète. Ce fut une entrevue très intéressante, et pour moi et pour tous ceux des officiers qui écoutaient, pouvant comprendre un peu de l'arabe que je parlais et qu'on me rendait. J'ai été fort satisfait de tout ce que ces montagnards ont dit et promis; je leur ai longuement parlé de l'état présent des affaires, de la puissance de la France, de leur avenir, et nous nous sommes quittés très bons amis. En serrant la main que le «Basque» me tendait : — « C'est la main d'un montagnard comme toi que je te donne, lui ai-je dit, je suis un Kabyle de l'Ouest de la France; cette main va toujours droit au cœur de l'ami ou de l'ennemi; la main ouverte, l'épée nue, et parole sans retour; souviens-toi de mes adieux. » Il m'a serré la main et m'a répondu : « C'est aussi notre devise; le mensonge n'est pas connu dans nos montagnes, parce que nous n'y gardons que des braves. » Tout cela a fini très bien, je les ai renvoyés avec des présents.

On m'écrit « bravo » de Constantine, comme si tout

cela avait une valeur parfaite.... Moi, qui suis plus calme, je voudrais qu'on profitât de l'occasion pour entrer dans ces montagnes avec de bonnes baïonnettes et achever la soumission. C'est un gros bloc du Djurjura qui se détache; il y a un ébranlement général qu'il faudrait seconder sans retard, et nous en finirions, cette année, avec la dernière masse de résistance.

Mon voyage dans le Sahara, au sud de Bou-Saada, la construction du fort que j'achève sur ce point, l'ordre que j'établis, le commandement direct que j'exerce tous les jours, çà et là, ont déjà porté des fruits. Un intrépide voyageur, qui revient de Tunis par le Sud, celui à qui j'avais offert, tu le sais, l'hospitalité pendant mon voyage d'Aumale à Sétif, au mois de juillet dernier, me fait savoir que les peuplades nomades à travers lesquelles il passe s'entretiennent de la justice, de la loyauté qui président, à Bou-Saada, à toutes les décisions, et s'applaudissent d'avoir près d'elles un point de commandement français.

Tu vois, bonne mère, que les pluies et les neiges n'empêchent pas de marcher et d'arriver. Tout cela est plus sérieux que des bals. Songe donc que ma barbe grisonne sur quelques points et que j'en suis arrivé là, sans guère savoir ce qu'on entend par les plaisirs bruyants de ce monde. Je n'ai donc pas le temps et la pensée de les regretter, si tant est qu'ils méritent un regret.

Cependant, après six mois de deuil, il m'a fallu, par nécessité de position, songer aux autres; mon petit salon, coquettement rangé, m'a permis de faire danser. C'est la première fois qu'on danse à Sétif chez un général depuis Bélisaire; — reste à savoir si ce grand général aimait la

valse et les quadrilles. — J'avais dix-huit danseuses, et charmantes, du meilleur goût, jeunes; des toilettes de la dernière fraîcheur. C'est merveille de voir, aux avant-postes, des jeunes femmes suivre leurs maris; c'est de la bravoure française, tout à fait galante. Mes jeunes gens ont eu, de leur côté, une idée délicieuse. Comme toutes les fleurs de Sétif étaient mortes sous la neige, — les pauvrettes! — ils ont envoyé des cavaliers à travers les rudes montagnes qui nous séparent du soleil, et, le jour du bal, chaque danseuse recevait, émerveillée, un beau bouquet de fraîches fleurs rapportées par de braves cavaliers qui avaient fait cinquante lieues à travers les boues et les neiges pour un sourire et un joli petit remercîment. Où donc, en France, trouverez-vous cette attention de bon goût, de chevalerie? Je ne dois pas oublier de te conter que j'ai fait danser deux jeunes chefs, l'un Kabyle, l'autre Coulougli, avec deux charmantes femmes qui ont été très heureuses de les diriger. C'est la première fois que l'on a triomphé ainsi de la gravité indigène, et ces dames trouvaient piquant de nous aider de cette façon à la conquête. Elles n'auront pas manqué d'annoncer leur victoire à leurs amies de France.

J'aurais dit toutes ces choses à Anna, si, au dernier courrier, j'avais été de loisir comme aujourd'hui; mais c'est pour elle comme pour toi que j'écris et elle s'amusera de tout cela avec ses amies.

Après le bal, les choses sérieuses: le petit salé, par exemple! Je suis avisé que les deux caisses sont arrivées à Philippeville, le 25 du mois dernier, et qu'on a dû les charger sur la voiture d'un roulier qu'on me désigne; mais ce roulier ne va pas aussi vite que les cavaliers qui

portent des fleurs, et, aussi, le petit salé se conservera frais plus longtemps que des bouquets; Dieu fait donc pour le mieux! Carnaval ou non, je te promets que ces provisions seront les bien fêtées et que nous trinquerons à ta santé. Je trinque toujours, malgré la mode perdue, — les bonnes modes sont à conserver, — et je trouve des partisans chaque fois qu'il y a du jurançon à boire.

Des Bibans, le 2 avril 1851.

Ma bonne mère, je t'écris des Bibans, où je suis au bivouac; ma colonne est la seconde colonne française qui passe ici; en 1839, M. le duc d'Orléans avait traversé ces défilés, auprès desquels Hourat et les ravins des Eaux-Chaudes ne sont que « de la Saint-Jean ». La vie dehors me va toujours à merveille et je ne me sens à l'aise qu'en plein air.

Te dire pourquoi je suis en route serait trop long, le temps me manque; ce sera pour un autre moment; je veux profiter d'un courrier rapide, dont j'entends déjà les éperons *cliquant* et traînant sur les pierres.

En deux mots, mon jeune marabout de Chellata a été attaqué et chassé de la terre de ses ancêtres par l'insurrection centrale du Djurjura. J'ai fait douze lieues hier, à travers des précipices, pour l'aller trouver. Je lui ai réchauffé le cœur, je lui ai rallié du monde; et, maintenant, je voudrais qu'une très sérieuse opération fût entreprise contre le Djurjura.

Hier, en route, j'ai écrit à Alger; j'écris aujourd'hui depuis la pointe du jour, et, pendant que l'on copie mes

rapports, je te fais ces lignes pour te dire que je suis bien portant, que j'ai reçu ici ta lettre du 20 mars, que j'écrirai prochainement plus longuement, demain ou après, si l'on m'en laisse le temps.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

Des Bibans, le 9 avril 1851.

Je suis encore aux Bibans ; — un beau juron béarnais, dont je fais grand usage, lorsque, seul dans ma tente, je peste tout à mon aise contre les stupides résolutions qui règlent si mal, de Paris, la marche et les destinées de notre conquête. — Les Kabyles du Djurjura, tu le sais, viennent de nous faire une injure sanglante ; ils ont chassé notre jeune marabout de Chellata après l'avoir pillé ; ils ont aussi brûlé des villages de nos tribus amies dans la subdivision voisine. Il faudrait avoir déjà vengé cet affront ! et j'ai, pour me lier les mains, une dépêche de notre gouverneur qui me transmet religieusement les ordres de Paris de ne rien entreprendre contre le Djurjura..... C'est un soufflet reçu et qu'*ils* veulent garder chrétiennement ! Je m'extermine à écrire à Alger et à Constantine qu'il faudrait rendre cela, à la française..... Enfin, le gouverneur sera demain à Constantine pour en causer et répondre net. J'attends ; mais je me mange les poings et le foie.

Au milieu de tous ces désordres, j'ai eu le bonheur de maintenir tout mon monde et d'empêcher que la révolte mît le pied chez moi ; mais elle est à la frontière, et, d'ailleurs, l'injure est pour tous.

Mon Dieu ! qu'il est donc difficile de faire des choses utiles, grandes et raisonnables !... Et qu'il est bien plus aisé de faire accepter aux hommes des absurdités, des niaiseries et de fâcheuses résolutions !...

Tout ce qui a été débité à l'Assemblée, dans les séances du 22 et du 24 mars, sur la question d'Afrique, par les représentants opposés à tout mouvement de guerre, est une chose honteuse, stupide d'ignorance, et qu'aucun d'eux n'oserait avouer, s'il passait seulement vingt-quatre heures à mon bivouac. Le général de Lamoricière a tâché d'obtenir qu'on laissât le ministre de la guerre libre d'opérer sur Djidjeli. Mais c'est dans le Djurjura qu'il faut achever la conquête ; cela est marqué, nécessaire ; c'est une faute capitale de n'y pas aller. Pauvre France ! si tes affaires sont conduites ainsi, pour tant d'autres questions dont je n'ai pas ici le loisir de m'informer, par ces mêmes représentants, par ces roitelets de l'Assemblée, Jésus, mon Dieu ! quelle misère !...

Je suis furieux et bien désolé..... Moi, soldat dévoué, ne faisant la guerre qu'avec la pensée de ménager le sang et les misères pour une conquête que mon pays a voulue, qui ai loyalement appliqué à cette glorieuse entreprise toutes les forces de mon intelligence et de mon cœur, quand je songe qu'il me faut subir les doutes et les accusations générales d'un fat qui chante à la tribune l'air que ses électeurs lui ont imposé, je me révolte et ma main crispée cherche la garde de mon épée.

Sous les Bibans, le 21 avril 1851.

Mon général[1],

Vous serez peut-être bien aise d'apprendre ce qui se passe ici, depuis la discussion du 22 et du 24 mars sur l'Algérie, et de lire une lettre écrite et pensée aux Bibans, c'est-à-dire sur les lieux. La question est bien plus compliquée qu'on ne paraît le croire à Paris. En refusant l'expédition du Djurjura à cause de la dépense, à cause des difficultés, des conséquences, enfin parce qu'on supposait que ce canton des Kabyles resterait sur la défensive tant qu'il ne serait pas attaqué par nos baïonnettes, vous vous êtes trompés. Si vous avez refusé, comme on refuse une partie de plaisir, il y a encore erreur, la chose étant très sérieuse.

Si vous n'aviez pas confiance dans l'expérience du général en chef, il me semble qu'il y avait à le changer; mais il fallait jouer la carte juste..... On vous renseigne mal. Ici, l'infiltration de l'influence française est arrêtée depuis plus d'un an ; la réaction s'est faite. L'idée française est repoussée violemment, et nos avant-gardes d'influence ont été châtiées. La dernière expérience bien claire est celle de Chellata; notre jeune Sidi-ben-Ali-Cherif a été pillé, brûlé, chassé de la maison de ses ancêtres, et, avec lui, le parti des Tolba-ben-Dris, qu'il avait gagné. L'ennemi et ses tribus autrefois fidèles l'ont engagé à rentrer dans sa zaouïa, mais à la condition qu'il ne serait plus question d'idées françaises. Cela est bien clair. C'est l'idée française qui est repoussée à coups de fusil.

---

1. De Lamoricière.

Or, sur la rive droite de l'Oued-Sahel, il y a une masse de tribus neutres depuis plusieurs années, que nos souliers ferrés n'ont jamais parcourues, dans des terrains du diable, et qui subissent seulement l'idée française par l'intermédiaire du khalifa el Mokrani.

Laissez honteusement chasser et conspuer l'idée française chez leurs voisins, et vous aurez, comme conséquence, tout ce monde contre vous ; — il vous faudra, plus vite que vous ne le vouliez, reprendre pied à pied, recommencer la conquête, mais à coups de fusil.

Ce que je veux dire, c'est que l'expédition du Djurjura était nécessaire pour consolider les adhésions, — non les soumissions, — l'état de choses accepté pour du comptant dans la province de Constantine ; et que, pour éviter la guerre, vous risquez d'avoir à la faire sur un territoire très étendu.

Les résultats étaient immanquables. Maintenant, par cela seul que vous avez refusé, vous avez excité l'outrecuidance de ces gens, qui jugent mal le fond de votre pensée et appellent du haut de leurs rochers de neiges le pays à la révolte. « Ces bons Kabyles, qui ne demandent qu'à commercer avec nous », égorgent sur les routes, brûlent nos amis et soulèvent partout l'insurrection.

Dans cette situation, à quoi pouvait rimer une expédition sur Djidjeli, sur ce pays encadré par Si-ben-Azeddin et par Bou-Akas sur les portions du territoire de Constantine le moins excité, d'où ne sortent jamais des cris d'insurrection ? On renseigne mal ; je voudrais croire que les projets n'ont pas été présentés dans une pensée personnelle ; ici, il n'y a qu'une voix pour condamner, parce qu'on voit clairement.

Au moment même où nous apprenions les résolutions de l'Assemblée, les contingents de la révolte étaient réunis en avant-garde sur un contre-fort qui tombe dans l'Oued-Sahel..... On menaçait tout ce qui professait des idées françaises ; il y avait là des chérifs, des chefs, toujours faciles à trouver dans de pareilles circonstances.

Je partis brusquement de Sétif avec les trois bataillons dont je peux disposer, laissant les murailles gardées, et j'arrivai au galop jusqu'aux Bibans, afin d'arrêter les excitations à la révolte qui gagnaient la Medjana, l'Ouennougha, et dont le choc en retour se faisait sentir à Bou-Saada même. Un bataillon de zouaves, parti d'Aumale, arrivait en même temps chez les Beni-Mansour, sur l'Oued-Sahel, à cinq lieues au-dessous des Bibans. Cela était trop court pour aller châtier les révoltés et protéger efficacement nos amis. Il m'arriva de Constantine sept cents baïonnettes des tirailleurs indigènes et de la cavalerie. J'avais un beau goum. Il venait d'arriver chez les Beni-Mansour deux autres bataillons. Cela faisait sept bataillons, qui, réunis, permettaient de saisir une bonne occasion. Je la saisis, et, sans aucun doute permis, nous aurions arrêté sur les jarrets l'élan de ces gens-là, donné du cœur à nos amis, vengé notre honneur, lorsqu'une dépêche télégraphique du gouverneur général m'arrêta en chemin tout net : « Défense de faire un pas en avant. »

Blangini, qui est à Aumale avec trois autres bataillons, m'écrit que j'avais seul raison ; de Constantine, on m'écrit de même ; c'est une désolation ! — Comment faire comprendre que toutes ces forces doivent être inutilisées ? Je n'ose pas rencontrer nos chefs arabes.

Ainsi, parce que l'Assemblée ne veut pas du Djurjura, on conclut ici qu'une révolte doit être respectée. J'ai ordre de revenir à Sétif, pour aller ensuite à Djidjeli ; dans trois ou quatre jours, Camou me remplacera. — Depuis novembre ou décembre 1839, depuis la fuite de Boufarick, je n'ai rien vu de plus honteux ! Les conséquences de tout ceci seront très graves, à moins qu'on ne se décide à marcher en avant tout de suite ; déjà le moment est presque passé. Il en peut résulter un mouvement général et nos communications avec Bougie peuvent être rompues.

Je pense souvent avec regret au peu d'attention que l'on prête à Paris aux questions de l'Algérie. Je n'ignore pas les graves intérêts qui s'agitent en France, et je reconnais leur importance relative ; mais les hommes d'État de France sont-ils donc obligés de négliger certaines questions, parce qu'elles sont moindres que d'autres? J'ai meilleure opinion des forces de notre intelligence, et j'estime que tout peut être mené de front. J'aime mieux croire qu'ils ont été trompés, qu'ils se supposent bien renseignés et maîtres de la situation, tandis qu'ils font erreur très grave et très complète.

La vitesse acquise, en vertu de laquelle nous allons encore un peu en Afrique, va s'arrêter. Voilà de nouveaux frottements qui vont avancer l'heure. Une marche sur Djidjeli ne produira rien dans le pays; ce n'est rien pour l'avenir ; cela pourra être difficile dans les détails, et nos efforts y seront en pure perte pour l'influence générale. Ce n'était pas le moment utile. Il faut donc aviser à ne pas rétrograder. Cette province de Constantine est presque toute à recommencer, et peut nous engager très mal,

en cas que la question ne soit pas bien comprise et que l'Assemblée ait la prétention de diriger, au lieu de donner son mot et sa confiance à un homme choisi et responsable après qu'il aura accepté la mission.

Je m'arrête là, mon général, en vous priant de me permettre de vous serrer la main bien respectueusement et de tout cœur. Bentzmann n'écrit plus, vous n'écrivez jamais; je reste bien isolé ici, isolé comme un Bédouin; j'étudie, cependant, et je sais bien ce qu'il y a à faire....

Je prie Mme de Lamoricière de me permettre de lui offrir ici mes hommages les plus respectueux.

BOSQUET.

Sétif, le 2 mai 1851.

Rentré à Sétif, avant-hier, avec ma brigade, j'en repartirai le 5, au matin, vers Djidjeli.

Le général Camou est venu occuper mon poste près des Bibans. Je lui ai offert un déjeuner béarnais; il a mangé du salé d'oie et bu du vin de Jurançon; nous avons trinqué à ta santé et à celle des siens. C'était merveille de boire de ce vin et de manger du salé, *doü de Béarn,* aux *Bibans!...* Ce brave général Camou était heureux de me serrer la main, autant que je l'étais de lui exprimer et ma chaleureuse amitié et ma respectueuse estime. Nous avons causé du pays, nous avons fait mille projets pour nous retrouver dans nos montagnes. J'ai passé avec lui quelques moments comme ceux que l'on passe dans sa famille.

Je t'écris un peu au galop; c'est pour vous embrasser tous et me reposer un peu le cœur de toutes les douleurs

que lui causent les incroyables conseils de MM. « les hommes de guerre » de l'Assemblée. C'est l'outrecuidance de leurs devanciers qui mirent autrefois la République en péril !

Mille tendresses autour de toi.

Djidjeli, le 18 mai 1851.

Ma bonne mère, il y a deux jours que nous sommes arrivés ici ; nous étions en route de Milah depuis le 9. C'est la première fois qu'une colonne française traversait ces terrains de la vieille indépendance kabyle, que jamais personne, — Romains, Arabes, Turcs, — n'avait pu soumettre. Ces braves Kabyles se sont vigoureusement battus, et ils ont trouvé dans nos soldats et nos officiers des adversaires dignes d'eux. La lutte pourra se prolonger ; les choses ne sont pas si faciles qu'on le disait du haut de la tribune.

Tu liras les premiers rapports dans les journaux. Il m'est échu un beau rôle, celui de monter à l'assaut d'un col difficile, et mes braves zouaves, la meilleure infanterie de l'Europe, m'ont rendu la tâche facile. Sous le feu de milliers de Kabyles qui couronnaient les roches du col, à mon commandement, au commandement de « Sonnez la charge ! » — nous sommes partis, eux à pied, moi monté sur un petit cheval noir, le plus vigoureux et le plus gracieux, au pas de course, et rien ne nous a arrêtés.

Je ne suis pas sérieusement blessé ; ce n'est qu'un coup, très heureux, entre l'épaule et le bras droit, plaie con-

tuse, et voilà tout. Tu vois que j'écris à merveille; à part un peu de fatigue, un engourdissement léger, je me sers de mon bras de manière que personne ne pourrait soupçonner que j'y ai des bandes; dans quatre ou cinq jours, ce ne sera plus absolument rien.

A travers les fatigues et les dangers de cette campagne, j'éprouve une douce joie au cœur, c'est que je lis dans tous les yeux de mes soldats et de mes officiers qu'ils m'aiment et qu'ils ont confiance entière dans leur général de brigade. Je n'ai cependant rien fait pour cela, que les conduire, les soigner, veiller sur eux tous, avec le cœur que tu m'as donné.

Dans quelques jours, je serai près de Sétif avec le général Camou. Nous devons opérer dans la vallée de l'Oued-Sahel, où tout ce que j'avais prévu est arrivé, et où il faut recommencer.

Un mot encore... *pour toi :* je n'ai rien demandé, rien désiré, et l'on vient me chercher. L'opinion de l'armée me pousse en avant; un aide de camp du Président, un autre du ministre, le général qui commande la province, enfin le gouverneur qui était ici hier, tous me sont venus annoncer que, prochainement, on me donnerait le commandement de la province de Constantine. C'est le commandement d'une division en même temps. Je n'en suis pas autrement joyeux, n'estimant les positions que pour le bien général qu'elles peuvent produire, et non au point de vue personnel. S'il en doit être ainsi, si je suis nommé au commandement de la province et que l'on me donne les moyens de faire, je m'en réjouirai; sinon, je ne pense pas m'y éterniser, ni accepter peut-être; nous verrons. Je t'embrasse.

Chez les Beni-Amram, le 21 mai 1851.

Les Beni-Amram sont la plus importante tribu des Kabyles dans les environs de Djidjeli. Nous sommes chez eux depuis le 19. Hier était notre deuxième jour de franche et bonne lutte; c'est ma brigade qui a eu l'honneur d'aller à eux, et je l'ai conduite à la française, corps à corps, au pas de charge. Le terrain et mes braves bataillons nous ont si bien servis, qu'il y a eu plus de quatre cents ennemis tués, tandis que la journée ne me coûte, à moi, que sept hommes. Cela se comprend, quand on songe que les fuyards ne tournent plus la face; les *Commentaires* de César sont pleins de faits pareils. Nous sommes rentrés au bivouac chargés des dépouilles et des armes de nos ennemis. C'était jour de fête pour la 2e brigade, et j'aime à te dire, à toi, ma bonne mère, la joie de soldat que j'éprouvais en voyant les physionomies des miens m'exprimer, sur mon passage, des sentiments d'affection, de confiance et d'estime, comme les troupes savent les exprimer.

Rentré sous ma tente, je me prends à songer à ces populations Kabyles qui défendent si vigoureusement leur vieille indépendance, qui n'avait jamais été entamée. Je trouve que la guerre est une abominable chose, quand j'entends, de loin, les plaintes et les cris de ceux qui relèvent leurs morts et leurs blessés, cris auxquels se mêlent les voix perçantes des femmes et des enfants. Que de veuves, que d'orphelins nous faisons depuis quelques jours pour achever la conquête, pour assurer à la France une gloire de plus, des ressources pour le trop-plein de

sa population, enfin pour étendre les limites de la civilisation européenne !

Il y a bien, par-dessus tout cela, un grand sentiment de dignité, d'orgueil national, qui guérit le cœur ; car les enfants de la France font ici ce que les conquérants antérieurs n'ont pas osé accomplir.

A voir d'ensemble notre campagne du printemps, il n'y a pas à se vanter de la conduite, de la direction générale donnée ; car on a laissé se révolter tout l'Oued-Sahel, on a laissé couper la communication de Sétif à Bougie, et ce que nous tâchons de prendre ici, ne nous indemnisera pas de ce que nous avons perdu là-bas.

Il y a faute de l'Assemblée, faute du ministère, qui veut et ne peut diriger de Paris; enfin, faute la plus grossière du gouverneur qui a hésité à prendre l'initiative, lorsque les affaires de l'Oued-Sahel pouvaient être arrêtées en trois jours et avec mes troupes seules. Je marchais, moi, pour en finir, quand je fus arrêté court par un ordre formel.

Ma blessure n'est plus rien, je me porte à merveille. Depuis près d'un mois, je n'ai pas eu une seule migraine.

Sétif, le 29 mai 1851.

Un mot en courant, ma bonne mère; je suis arrivé à Sétif, hier soir, avec une colonne pour faire des vivres, et je repars dans une heure; je vais rejoindre le général Camou sur la route de Sétif à Bougie, afin de reprendre, pièce à pièce, les tribus de la vallée de l'Oued-Sahel. J'avais quitté, le 26, la colonne de Djidjeli après des adieux touchants, qui m'ont serré et réchauffé le cœur

tout à la fois. Je reste plus fier des preuves de confiance et d'affection qui m'ont été données par les officiers et par les soldats de ma 2e brigade, que je ne le serais de toute autre récompense.

Ma santé de fer résiste à tout. Cependant, je paierais cher, en ce moment, trois heures de bon sommeil.

A sa nièce.

Du bivouac d'Azléf, le 2 juin 1851.

Ma chère Anna, je réponds à ta bonne petite lettre par un bulletin ; je te sais le cœur très brave et je me fais une fête de te conter notre journée d'hier.

Hier donc, 1er juin, le brave général Camou et moi, nous avons eu une journée de victoire complète. Camou m'a offert généreusement la direction et le commandement de l'attaque : il s'agissait de battre le chérif Bou-Baghela, qui, avec plus de six mille Kabyles, s'était établi sur la montagne de Aïn-Anou, dans une très forte position. Il était forcé d'accepter le combat, au grand soleil, devant le pays réuni, et la journée devait être décisive. Nous n'avions pas plus de six bataillons en tout pour aller le combattre et défendre le convoi. Camou m'en a donné quatre avec du canon et les chasseurs à cheval; cela faisait dix-huit cents bonnes baïonnettes, cent chevaux et de braves cavaliers arabes qui me suivent partout.

Avec cette petite troupe, j'ai donné l'assaut aux trois colonnes et battu la charge, à la française, pendant deux heures de poursuite. J'en ai le cœur gros de joie d'avoir été si bien compris, si vigoureusement suivi par de si

braves troupes. Nous avons rompu et traversé les trois échelons que le chérif formait contre moi, de sa personne, au moment où je laissais souffler ma troupe fatiguée d'avoir monté jusque-là. Il m'a vu à son tour disposer mes colonnes d'attaque; il a fait jouer sa musique, et je lui ai répondu en faisant sonner la charge et courir sur lui. Rien ne nous a arrêtés; ma gauche a coupé la retraite naturelle de l'ennemi, et, au bout d'une petite heure, ce n'était plus pour le chérif, malgré sa bravoure personnelle et ses efforts, qu'une déroute complète qui a dû lui mettre la rage au cœur. Les Kabyles nous ont abandonné plus de trois cents cadavres, eux qui tiennent à honneur de n'en pas laisser un seul. Le camp est plein d'armes enlevées à l'ennemi; nous avons pris les tentes, les bagages et la musique de ce pauvre chérif et des siens.

C'est la journée de deux Béarnais, qui se sont serré la main de bon cœur en se retrouvant le soir.

Je me porte à merveille et il n'y a pas eu cette fois de balle à mon adresse, ou qui y soit arrivée. J'ai eu le bonheur de n'avoir qu'une vingtaine de blessés, parce que la charge a été furieuse et que l'ennemi a tourné le dos.

Mes affaires entre Sétif et Bougie vont aller grand train. Voilà ce que je voulais faire au commencement d'avril; une journée pareille nous aurait évité tous les malheurs que nous réparons aujourd'hui.

Ma chère amie, embrasse pour moi Lacoste, Henri et maman *Quet*[1].

1. Nom que ses petits-enfants donnaient à Mme Bosquet.

Au bivouac d'Akbou, le 2 juillet 1851.

Voilà, enfin, tes lettres qui recommencent à me venir; j'en ai une, du 19 juin, de toi et une autre d'Anna. Au milieu des dures nécessités de la guerre, pour lesquelles il faut s'envelopper le cœur d'airain, les lettres de famille viennent desserrer cette cuirasse et vous permettent d'être bon, affectueux, indulgent, heureux enfin, pendant quelques instants. C'est une halte, à l'ombre et au frais, sur la route impitoyable que nous suivons.

Ta dernière lettre, ma bonne mère, est un peu bien imprégnée d'orgueil maternel, et, en conscience, il ne faut permettre, ni à ton cœur, ni à nos amis, d'exagérer ainsi les choses. Cette campagne, qui n'est pas encore finie, m'a laissé déjà et me laissera de bons souvenirs: l'affection des soldats qui ont combattu sous mes ordres et l'estime de mes vieux camarades qui, de près ou de loin, me tendent tous généreusement la main. Partageons ensemble cette douce joie que donnent la conscience d'un devoir loyalement rempli et les témoignages d'approbation de ceux qui ont le droit de me juger; mais ne dépassons pas ces limites et bridons les emportements de l'imagination. Pour moi, je suis aujourd'hui le même homme qu'hier; les chances que me fournit la fortune ne sauraient me grandir d'une ligne à mes propres yeux. Pardon, bonne mère, si je jette quelques gouttes d'eau froide sur tout cela. La vérité me va mieux que les louanges de ceux qui ne jugent qu'avec le cœur. Je ne me sens nullement avide de popularité; je désire même refuser tout éloge, en général, parce que je suis très

décidé à refuser le droit de blâme à ceux qui ne l'ont pas sur moi.

Je continue avec Camou notre rude campagne contre les montagnards de la grande vallée de l'Oued-Sahel, qui n'a pas moins de trente lieues de longueur. Le 25 et le 28 juin, nous avons battu le chérif sur des pics élevés; ce sont deux belles journées à ajouter aux autres. Ce chérif est fort brave, et nous l'avons suivi longtemps, à cinquante pas à peine, n'ayant plus nos armes chargées, l'épée à la main; un ravin boisé l'a sauvé.

Nos deux combats ont eu lieu sur le territoire des Ouzellaguen, de sauvages Kabyles, qui jamais n'avaient vu des Français chez eux et qui ne savaient pas que nos troupes étaient commandées par deux Béarnais. Le 29, ils sont tous venus se rendre à discrétion.

Nous sommes, aujourd'hui, dans le pays de mon jeune ami, le marabout de Chellata, dont les affaires se relèvent bien; mais le pauvre jeune homme n'a pas l'habitude du bivouac, et, pour une dizaine de jours de fatigue, il est déjà malade avec la fièvre.

Camou et moi, nous parlons béarnais presque exclusivement, et cela intrigue beaucoup de gens, les indigènes surtout qui savent un peu de français. Alors on leur explique que Camou et moi, nous sommes des Kabyles de France et que nous parlons notre langue, comme les Kabyles ici parlent la leur, fort différente de la langue arabe.

Ce brave général Camou ne semble pas songer à obtenir une troisième étoile; il se plaît à me raconter comment il organisera ses vieux jours, près d'Oloron, où je dois l'aller voir quand je reparaîtrai dans le pays. A ce

propos, il me raconte qu'il sera un peu seul et qu'il regrette de n'avoir pas fait une famille; et alors il m'attaque sur cette question du mariage de la manière la plus sérieuse, pendant que je me défends en riant, ce qui lui fait lever ses deux grands bras; mais il les ramène bientôt autour de moi de la manière la plus paternelle et la plus affectueuse. Camou est le type du soldat le plus droit, le plus simple, le plus brave, le plus estimé, le plus aimé; c'est encore le plus vieux et le plus beau grenadier de cette armée.

Amitiés autour de toi.

Sétif, le 3 août 1851.

Je serai, le 5, à Constantine; j'y suis mandé pour remplacer momentanément M. de Saint-Arnaud, qui part, le 8, pour Paris, où il est appelé au commandement d'une division active. Je ne pense pas qu'il en résulte que j'aie ensuite le commandement définitif de la province; il y a bien des raisons pour que les premiers projets soient changés. Fais chercher par Anna dans *Corinne* de Mme de Staël un passage où il est dit : « Quand le danger est près, les hommes ne sont plus jaloux, etc. » Il y a, dans le revirement probable des projets, de cela et de la politique. J'espère, toutefois, que l'intérim sera très court, et alors je ferai de mon mieux pour profiter de l'arrière-saison et venir vous embrasser, vivre avec vous tous à Pau et aux Eaux-Chaudes, au moins pendant un long congé.

Bonne mère, comme il n'est plus possible de songer à



t'embrasser réellement le 15 août, je t'envoie de loin mon bouquet, non celui que je voudrais composer pour toi de toutes les douces joies du cœur. Tu trouveras ci-joints deux chiffons de papier, dont le moindre représente les chemises en question. Je voudrais que l'autre eût une valeur cent fois plus grande pour te permettre de faire selon ton cœur.

Je t'écrirai peut-être encore par ce même courrier du 8; mais, aujourd'hui, je suis traqué, tiraillé par tout mon monde; j'ai à peine le temps de t'embrasser de tout mon cœur et de me retourner vers Anna, Henri et Lacoste pour les embrasser aussi.

Constantine, le 6 août 1851.

Mon cher Rivet, je t'écris de Constantine où je suis depuis hier, mandé par le général de Saint-Arnaud, qui arrivera à Paris en même temps que cette lettre. Tu as dû causer longuement avec Vaubert et Fleury; je n'ai donc rien à te dire des détails de notre campagne; il faudrait en causer et non en écrire.

Le résultat de tout cela est loin d'être complet pour le pays; et, cependant, il y a eu progrès pour la conquête, gloire nouvelle pour nos armes, et il y aura profit pour quelques-uns. Seulement, l'histoire vraie de nos combats, de nos belles journées, reste à écrire. Ce qui s'imprime tous les jours là-dessus n'a d'autre caractère que celui de réclames combinées pour cacher des fautes ou remplir des vides là où l'initiative de quelques-uns avait fait défaut. Ainsi, les journées du 11, du 12, du 19 et du

20 mai, par exemple, tu les sauras, lorsqu'un soldat de bonne foi te les contera, et non par les mensonges qu'ont dictés des gens intéressés, qui méritaient blâme et oubli, et qui entendent cependant obtenir des éloges et quelques reflets de gloire.

Un jour, je te conterai tout cela ; qu'il te suffise de savoir de moi, présentement, que les célèbres, les illustres ont tout simplement pillé les voisins pour se faire une pacotille, et que les résultats sont exploités par eux contre les véritables acteurs. Comme j'aurais beaucoup à réclamer personnellement, j'aime mieux n'en pas écrire, mais je souffre beaucoup de cette pauvre comédie qui se joue dans l'armée. Où donc est notre glorieux maréchal ! S'il avait été près de nous, nous aurions une autre histoire de tout cela, et aussi nous aurions manœuvré autrement.

Je suis donc à Constantine. Le général de Saint-Arnaud part demain, et je reste pour faire l'intérim. Ce sera une corvée fort déplaisante, et rien de plus ; car les premières idées qui me désignaient pour successeur, semblent bien changées depuis que des demandeurs en foule se sont présentés. Tu sais que Fleury et Vaubert m'annonçaient, dans les premiers jours de la campagne, qu'au départ très prochain du général de Saint-Arnaud, j'aurais le commandement de la province ; le général de Saint-Arnaud m'en parla, un jour, comme d'une chose arrêtée et bien sûre ; enfin, à Djidjeli, le gouverneur me tira à part pour me faire sérieusement la même confidence. J'écoutai tout cela, sans rien demander ; et j'attendais depuis sans aucune excitation. Les « partageux » ont fait leur campagne à Paris, et je vois ici, depuis hier,

que je ne resterai pas. Ceci est pour répondre à ta question, à ton désir de nous venir dans la province, où je serais si heureux de vivre avec toi.

Mais, qu'importe que le commandement soit à moi ou à un autre? Je crois qu'il te serait facile de venir. Le 3ᵉ spahis va, dit-on, être vacant, tu le sauras à Paris; tu pourrais permuter, je veux dire te faire nommer à ce régiment. Ensuite, les chances ne te manqueraient pas pour obtenir une subdivision. Je t'aimerais mieux général que colonel; cela serait bien plus facile, et sans combinaison aucune. Toutefois, la subdivision de Constantine avec la petite Kabylie ne manquerait pas présentement d'intérêt, et pourrait te revenir en faisant quelques mouvements de troupes et éloignant des officiers plus anciens, qui, d'ailleurs, ne conviennent pas autrement à ces commandements. La subdivision que je te désirerais et où tu nagerais avec plaisir, c'est celle de Sétif, qui présente un très grand intérêt. Il y a là immensément à faire pour organiser sérieusement la Kabylie de l'ouest et tout le pays que la famille des Ouled-Mokran a tenu pour nous au jour le jour et sans pensée d'avenir. — *Idjibha lek reubbi!*

Tu aurais près de toi ton jeune ami de Chellata, qui est devenu le mien; je l'ai rétabli chez lui pendant la campagne de l'Oued-Sahel, que je te conterai un jour, et lui ai fait rendre tout ce qu'il avait perdu.

Les Zouaouas sont toujours en haut, indépendants et libres d'engager la lutte. J'ai conseillé un blocus, qui s'exécute contre eux avec plus ou moins de soin et qui a déjà porté des fruits. Je voudrais pouvoir ainsi gagner le printemps. Seras-tu alors avec nous?

Pourras-tu, sans regrets, dire adieu à ton régiment de hussards?

Notre pays sera-t-il assez sage pour ne pas descendre dans la rue, le Président assez loyal pour ne pas casser la loi?

Je t'embrasse à deux bras comme si tu étais ici; amitiés à Gagneur, dont j'ai enfin revu une fois l'écriture, et qui a dû t'envoyer une de mes lettres.

A toi, frère, et de tout cœur.

---

18 novembre 1851.

Ma bonne mère, si un courrier ne t'apporte pas une lettre de moi, ou si je ne t'adresse que quelques lignes, comme il arrive que l'on fait de loin des signes de bon souvenir, quand le temps et la nécessité vous forcent de courir et vous empêchent de vous arrêter près de ceux que vous aimez, sois persuadée, dans ces occasions, que le temps ne m'a point manqué pour penser à vous tous, mais bien l'heure, la plume et les facilités. A qui et à quoi veux-tu que je songe pour me reposer la tête et me dégonfler le cœur, si je ne pense à toi, à vous tous, à ceux du Béarn qui sont pour moi une seconde famille? Quant à te créer des inquiétudes au sujet de ma santé, ce serait folie; *qué souy badut hère tilhous coum lous bielhs sourdatz,* et j'en suis presque à regretter de n'être pas assez avarié pour avoir un besoin absolu de m'aller réfugier à Pau; ce serait résoudre le problème de vous aller embrasser.

Mais il n'y faut pas songer; je suis ici, comme à l'affût

ou en embuscade, une oreille vers le Djurjura, l'autre vers le Babord, et les deux un peu vers le Sud, prêt à courir à la première explosion. Il n'y aura peut-être rien à faire sérieusement, parce que mes précautions sont très bien prises pour casser les reins à ceux qui broncheraient. Mais c'est une nécessité de veiller et de bien veiller, et voilà pourquoi je reste au poste.

J'emploie une autre partie de mon temps à encourager les familles qui s'établissent à Sétif et autour de Sétif. — Il y en a quelques-unes de Béarnaises qui réussiront. — Mes prises sur l'ennemi me permettent de venir à leur secours ; ce sont de petits troupeaux de brebis que je leur partage ; je donne des vaches, des bœufs, du grain ; j'ai un brave curé qui m'aide à bien placer tout cela. J'en suis arrivé à n'avoir pas un pauvre ; chaque famille travaille, et mange de très bon pain et de la viande chaque jour. Les gens de mauvaise foi n'ont pas beau jeu avec moi ; j'ai coupé court et très net à toutes les mauvaises manœuvres, aidant qui veut travailler honnêtement, frappant comme la foudre sur les gueux qui veulent exploiter les autres. Il y avait, à mon arrivée à Sétif, une douzaine d'individus occupés à brouiller les cartes et à sucer dévotement le produit du travail de la colonie. Je les ai réduits à rien, et je leur disais, à ma dernière audience en cour d'appel, que leur extérieur râpé me donnait bon espoir pour l'avenir de la colonie, les engageant à se mettre à un travail productif en vue de cet avenir qui ne leur amènerait plus de mauvaises querelles à embrouiller. Plusieurs de ces messieurs ont pris ce parti. Tout cela va bien et j'ai la satisfaction de voir dans l'esprit de la population, comme dans les résultats matériels,

que je n'ai point été inutile ici. Des succès personnels dans le monde, comme on les a compris jusqu'à présent, valent-ils ce témoignage silencieux de la conscience?

Tu sais que les choses brillantes de la société m'ont toujours trouvé froid; l'étude et l'expérience qui commencent à blanchir ma moustache, ont changé ces instincts en conviction profonde. Je n'ai jamais rien demandé à personne et n'ai eu à remercier personne que poliment; j'entends bien garder précieusement ce sentiment de fierté, me tenant prêt à faire ce que mes forces me permettront d'accomplir dans l'intérêt de tous, mais ayant une profonde répulsion pour tout semblant d'intrigue. Ceci te donnera la mesure de ce que je pense des jongleries du pouvoir actuel; *qué-m hé hasti!*

Je vous embrasse.

1852

2 janvier 1852.

Mon cher commandant ! Que je t'embrasse sur les deux joues, et avec tout mon cœur, comme dit ta petite Marie, ou ton petit Maurice, vers lesquels je me retourne pour les embrasser aussi, et, après eux, leur bonne mère, si elle veut bien me le permettre, en la remerciant très cordialement de la poignée de main si affectueuse que j'ai trouvée au bout de ta dernière lettre.

J'ai très bonne mémoire, et il en faut avec toi, mon cher commandant, soit dit sans un brin de reproche ; car, aussi bien, je t'ai fait la part belle, et tu pourrais commencer une lettre autrement que par des tours de force sur le chapitre des excuses. Eh bien ! c'est vrai que je suis coupable d'un très long temps passé sans t'écrire, mais non sans songer à toi, mon cher Gagneur, et à tout ce qui t'entoure.

Ces dernières campagnes dans la Kabylie m'ont laissé un sentiment de dégoût et de mépris pour quelques hommes. J'ai lu si clair au fond de tant de choses de ce monde, que je suis resté silencieux, avec d'amères pensées, et reculant devant l'idée même d'écrire, de peur d'introduire dans mes lettres l'apparence d'une plainte ou d'une tristesse, qu'il vaut mieux enterrer.

Près de toi, mon très cher ami, et près de ton excellente Clara, près de Rivet, je me serais abandonné à causer,

et, en disant tout, j'aurais trouvé une consolation. On guérit en pressant des mains amies, en fixant des yeux amis, en sentant près de soi des cœurs droits battre comme le vôtre. Mais que peut une lettre, quand il y a un monde de faits et d'idées à se communiquer !

Et maintenant, n'en parlons plus !... Rivet m'a écrit enfin ; je lui pardonne de m'avoir oublié, puisqu'en se réveillant il m'a annoncé ton grade de chef d'escadron. C'est là, pour moi, un de ces doux sourires du bon Dieu, au milieu des tristesses et des hontes qu'il inflige à notre pauvre pays.

Depuis les derniers événements de décembre, je suis comme étourdi par une chute de cheval, la tête et le cœur brisés ; il me faudra le temps pour *recomprendre*, car mes idées sont absolument renversées, mes sentiments les plus intimes de cœur, de conscience et de fierté, *déchirés* au vif ; enfin, il me semble que je n'aime plus ce pays, qui est bien pourtant cette France que j'aimais hier comme on aime une mère ; il me semble que je suis tout prêt à passer de l'amour au mépris.... C'est un cauchemar affreux !!

Tu vois bien que mes lettres ne valent rien et qu'il vaut mieux ne pas écrire. Au revoir donc, mon bien cher ami, mon commandant ; je te serre la main de bonne vieille amitié et je t'envoie mes meilleurs compliments à distribuer autour de toi.

Sétif, le 3 janvier 1852.

Oui, mon vieil ami, mon cher Rivet, j'ai le cœur gros et je souffre en songeant aux malheurs de notre pays,

comme je souffrirais, si, sur ma famille, s'était abattue une de ces affreuses calamités plus tristes que la mort!

Mon esprit et mon cœur repoussent cette combinaison nouvelle qui vient d'éclater, autant qu'ils repoussent tous les désordres de la démagogie.

Nous n'aurons rien gagné à cette révolution, et nous y aurons perdu nos deux ancres de salut : le dernier respect pour la loi, respect déjà affaibli, et la sainteté de l'armée, qui, pour la première fois, depuis que l'armée démocratique existe, a servi sciemment et au grand jour à déchirer la loi du pays.

Ne me cite pas le Dix-huit Brumaire, qui n'a rien de commun avec les circonstances présentes.

Je dis donc que ceci n'est appuyé sur aucun principe nouveau, mais sur ceux du Bas-Empire..... Moi, qui ai horreur du désordre, de la guerre civile, de tout ce qui viole la loi, de tout ce qui est mensonge et intérêt personnel, je me désole profondément, mon cher ami, parce que la dernière violence nous mène au galop à tout cela!

Qu'est-ce que ce raisonnement que je vois reproduire partout? Il y avait à vaincre la démagogie, donc il fallait une révolution et une nouvelle violation de la loi.

Comment!... Et avec quoi le pouvoir vaincra-t-il la démagogie? Avec l'armée et les bons citoyens, sans doute? Est-ce que la violation de la loi fondamentale donne un soldat, un bon citoyen de plus? Est-ce que pour donner plus de solidité à l'armée, il faut lui enlever et lui faire renier ses généraux les plus fiers, les plus glorieux, les plus honorés?

Excuse la chaleur que je mets à te dire ma pensée; je

vois bien que nous ne pensons pas de même. Mon cher Rivet, ta main dans la mienne; et que notre vieille amitié fraternelle ne souffre en rien de la divergence de nos appréciations.

Je songe que tu m'as oublié bien longtemps et que j'aurais dû, de mon côté, réveiller tes souvenirs et ceux de Gagneur. Après les dernières campagnes de la Kabylie, je me suis senti si attristé par les intrigues de toute sorte, par les laides figures de quelques chevaliers d'industrie, que je suis resté muet. J'aurais dû t'écrire alors, mais je répugnais à exprimer, même devant toi, mon vieil ami, le moindre sentiment de plainte. Fleury, Vaubert, M. de Saint-Arnaud, avaient affirmé publiquement que je succédais à ce dernier, ils me l'avaient annoncé à grand bruit; le gouverneur lui-même, à Djidjeli, avait cru devoir m'en faire son compliment mystérieusement. Et, après tout ce bruit, après toutes ces séductions, dont je comprenais à merveille la portée, après ces avances de Fleury et Vaubert, au nom de leurs chefs, pas un mot, pas un ne m'a été adressé; rien que le silence le plus froid, le plus impoli; ajoute l'exploitation la plus déhontée des faits au profit de ceux qui n'y avaient aucun droit, l'exclusion calculée des miens pour les récompenses, et tu auras une faible idée de ce qui m'a attristé et rendu muet. Les témoignages de confiance, de dévoûment et de véritable estime de tout ce qui m'entourait, m'ont réchauffé le cœur sans me guérir.

Je viens d'écrire à Gagneur; je t'embrasse deux fois pour que tu le lui rendes et une fois encore pour ta bonne pensée et le résultat obtenu. Je me figure que, Gagneur et moi, nous aurons prochainement un gros compliment

à te faire, et je voudrais bien qu'il en résultât ton retour près de moi.

Bonnes chances, et à toi de tout cœur, frère.

---

17 janvier 1852.

Je t'écris à la hâte, bonne mère; je pars avec une colonne pour la Kabylie, où le chérif Bou-Baghela vient de ressusciter.

Cette campagne va faire diversion à la tristesse qui me ronge le cœur. Le nouveau gouverneur, que j'avais connu à Oran, lorsqu'il était colonel d'un régiment de chasseurs à cheval, vient de m'écrire une lettre presque de camarade, où il me prévient que lui et mon vieil ami de Martimprey ont déchiré ma demande qui ne serait plus raisonnable après le vote étrange de la France. Je reste donc, à mon poste, comme il plaira à Dieu, triste, résolu à ne plus servir mon pays que par devoir, et gardant ma fierté, ma pensée intime sur tout ceci.

Je t'embrasse, bonne mère, de tout cœur.

Dans le Djurjura, le 2 février 1852.

Depuis ma dernière lettre, nous avons fait du chemin et le Bou-Baghela en a fait bien plus devant nous. J'ai eu de nouveau le plaisir de le voir fuir; il a abandonné les populations de la haute montagne, où je suis à six journées de marche de Sétif; après avoir compromis ces tribus, il les a livrées à mes troupes et aux contingents

kabyles que j'ai forcés de marcher avec moi. Figure-toi un espace de terrain de deux lieues de largeur, en amphithéâtre, un peu de neige à la crête, et, au-dessous, vingt-trois beaux villages en feu ; c'est la foudre qui est tombée là, dans la journée du 26 janvier. Bou-Baghela ne croyait pas que les colonnes françaises sortiraient pendant l'hiver, pendant les pluies, et il le disait à ces populations. En effet, c'est la première fois qu'on sort ainsi, en courant, au galop, et qu'on tombe, sans crier gare, sur les premiers qui cherchent à lever la tête. Je n'avais consulté personne, et, maintenant que la partie est gagnée, tout le monde est content. Nous venons de subir six journées de tempêtes et de pluies froides, presque glacées; mais j'entends chanter mes bataillons, ils ont confiance en moi, ils savent bien que tout ce que je peux leur procurer de bien-être, ils l'ont. Dans cette confiance que je rencontre partout, il y a une grande consolation.

Nous serons dehors encore quelque temps; j'avancerai la question du printemps par quelque bout de conquête et aussi en faisant de bonnes routes militaires. Je descends de cheval, après avoir passé ma journée à chercher, parmi les sentiers de chèvres de ces âpres montagnes, ce qui est le meilleur à élargir.

Tout cela me donne une santé vigoureuse et me permet de ne point trop songer.....

J'ai beaucoup à écrire officiellement; il me faut te quitter en t'embrassant pour toi, bonne mère, et pour tout ce qui t'entoure. Je t'envoie mes meilleurs souvenirs pour nos amis.

Djemâ N'taouint, le 12 février 1852.

Si la situation et l'avenir que s'est préparés notre pauvre pays de France, me laissaient le cœur à l'aise, je serais presque heureux après les résultats que je viens d'obtenir dans la Kabylie de Bougie. Les journaux officiels d'Alger en ont dit quelques mots que l'on t'aura déjà montrés sans doute. En courant de Sétif, à marches forcées, sur ma vieille connaissance Bou-Baghela, le même chérif que je battis si heureusement le 1er juin dernier, je demandais qu'on me laissât faire une campagne d'hiver complète avec les troupes et les ressources nécessaires. M. le gouverneur, tout en m'accordant confiance entière et carte blanche, n'a point voulu d'une campagne à fond. Je suis donc, aujourd'hui, à peu près arrêté et forcé de tirer seulement des conséquences, de préparer la campagne du printemps. Les résultats obtenus et ceux qui suivront sont beaux; mais ils auraient eu un caractère autrement décisif, si j'avais pu faire agréer mes projets. Avec nos anciens généraux, le vieux maréchal, de Lamoricière, Changarnier, avec un quelconque des anciens pour gouverneur, ce serait chose faite; ils comprenaient, eux, que l'on pouvait passer son hiver loin des cheminées; ils comprenaient aussi qu'il faut pousser à fond et profiter de ses avantages.

Nous sommes bivouaqués au haut des montagnes et contre les neiges du Djurjura qui ne fondent qu'au printemps. De la porte de ma tente je vois, dans le lointain, un coin du grand golfe de Bougie et toutes les montagnes du plateau de Sétif à quarante lieues de nous; la belle vallée de l'Oued-Sahel se déroule en bas, à nos pieds,

dans une étendue de vingt-cinq lieues. C'est un tableau imposant, très beau.

Depuis quelques jours, nous n'avons plus, à portée, d'ennemis à combattre. J'ai des otages de partout, dans les limites que j'ai dû accepter. Nos soldats, comme ceux des légions romaines, ont posé leurs armes pour prendre la pioche, le pic à roc, et, de plus, la barre à mine. Je fais dans ces montagnes une route qui conduira de Bougie jusqu'au plateau du Djurjura, nous nous en servirons au printemps; elle sera l'amorce de la route future de Bougie à Alger. C'est une prise de possession du pays, qui crève le cœur de ces montagnards et leur fixe des limites précises à la résistance qu'ils rêvent contre le conquérant.

L'effet produit par ma course rapide de Sétif ici et par le coup de foudre du 26 janvier a été assez grand pour que des tribus éloignées du bord de la mer, entre Dellis et Bougie, et non encore visitées, aient cru prudent de ne pas nous irriter. Un bâtiment caboteur, une barque de commerce, montée par trois marins, naviguant sous pavillon français, fit naufrage et se perdit sur la côte chez les Beni-Ksila. J'en fus informé et j'écrivis à ces messieurs pour demander les naufragés. Il y avait trois avis dans la tribu : un pour les égorger, un pour les échanger contre des prisonniers de guerre, un pour me les vendre. Je fis dire que l'on pourrait me les payer cher..... et que je conseillais de réfléchir...... que je les *exigeais*, que j'entendais qu'ils me fussent conduits *gracieusement*, sans mauvais traitements. Les vingt-trois villages brûlés en une matinée ont fait ouvrir les yeux à ces Kabyles, et, il y a trois jours, les trois naufragés, montés sur des mules,

me sont arrivés avec les figures que tu peux penser; ils ne se sont crus en sûreté que dans ma tente. Je les ai refaits un peu, nippés, j'ai pu leur donner de l'argent, et je les ai fait conduire à Bougie, d'où ils seront embarqués, demain soir, pour Alger. Cela fait du bien au cœur.

Autre histoire : j'ai, depuis quelques jours, un grand ami dans la montagne; c'est un vieux chef, à barbe blanche, « cheïkhr » des Beni-Oughlis, tribu puissante que j'ai bridée en arrivant et empêchée de passer à l'ennemi. Le vieux « cheïkhr » était entraîné par les siens, disait-il; mais je le pris et le gardai comme otage. Un soir, l'ayant fait venir dans ma tente, vers onze heures, pour causer, je m'aperçus que le malheureux vieillard souffrait, qu'il était réellement malade. Les soins habituels de ses nombreux enfants lui faisaient faute, et son sang glacé le trahissait. Lui tendant la main, je lui dis que je combattais des ennemis et que je soignais les vieillards; qu'il était libre, sans condition; qu'il rejoindrait son pays, le lendemain matin, pour retrouver les soins de ses femmes et de ses enfants. Je lui fis apporter du café, dont il but plusieurs tasses. Il me serra la main, me regardant avec un regard doux qu'il leva au ciel. Son fils aîné, un beau montagnard, est venu me trouver le surlendemain et ne me quitte pas. Tout va admirablement dans cette tribu. Cela aussi fait du bien au cœur et te mettra des larmes aux yeux, de ces larmes qui ne pleurent pas.

Malgré une neige qui tombe très clair, nos soldats travaillent sur la route; je viens de leur envoyer à chacun un bon verre d'eau-de-vie. Si Annibal en avait eu dans

les Alpes, je crois qu'il en aurait usé plutôt que de vinaigre.

Mille tendresses pour toi et autour de toi.

Camou m'écrit : *Nou-b desbroumbetz pas lou jurançou, quoand se rencountraram.*

A sa nièce.

De la Kabylie, le 17 février 1852.

La magnifique peau d'ours, dont tu m'annonces l'envoi, ma chère Anna, sera la très bienvenue dans ces montagnes de Kabylie. Les personnages que nous y rencontrons ne sont pas vêtus de pareilles peaux, mais, par le caractère, ils ressemblent beaucoup au *mossieu* qui a porté pendant sa vie la fourrure que j'attends.

Je commence à être dans les anciens; sois donc tranquille sur le sort de cette fourrure ; je pourrai l'employer, sans vergogne, à mon usage personnel. D'ailleurs, mon instinct de générosité ne va pas jusqu'à distribuer les objets qui ont pour moi un souvenir de cœur, ma chère Anna, et je pourrais te montrer, à Sétif, dans ma petite chambre, tes quatre tabourets bien époussetés, bien entretenus, encore très brillants quoique je m'en serve presque exclusivement. Pour tes cordons de sonnette, tu ne les trouverais pas suspendus, par l'excellente raison que mon installation à Sétif n'est qu'un demi-bivouac; mais ils sont soigneusement conservés dans une armoire. — Regarde sur ma table, dans ma tente; la cigarette que je fume vient d'être faite avec du tabac et du papier tirés de la pochette que tu fis autrefois à mon intention ; les

couleurs du velours et de l'étoffe intérieure sont un peu passées, mais elle a conservé pour moi toute la fraîcheur des souvenirs; elle me suit partout; un jeune nègre, monté sur une belle mule fauve et blanche, n'a guère en route d'autre préoccupation que de la conserver et de l'entretenir pleine; il est convaincu qu'il lui vaudrait mieux perdre un bras que cette petite blague à tabac, qu'il me présente au moindre signe.

Mille caresses autour de toi et mes meilleurs compliments à nos amis.

Bougie, le 24, minuit.

Ma bonne mère, les journaux ne manqueront pas de parler de la tempête extraordinaire que nous venons de subir; ils vont, sans doute, exagérer les difficultés et les pertes. Il a fallu « faire la part du feu » pour sauver ma colonne; mais, comme j'avais avec moi de vieilles troupes qui m'aiment, j'ai pu obtenir des dévouements mutuels qui réchauffent le cœur. Te conter tout cela serait bien long et trop pénible pour moi! Une autre fois..... Sache seulement que, depuis trente ans, on n'avait pas vu de tourmente et de neige sur le terrain où je bivouaquais, et que cette tempête est un vrai monstre d'ouragan. Tous mes soldats me remercient dans leur langage d'avoir pris mon parti vivement. J'aurai perdu une cinquantaine d'hommes gelés, peut-être, et tout au plus; j'en ai près de deux cents endoloris des pieds; c'est l'affaire d'une quinzaine. Pour n'abandonner personne, j'étais resté le dernier avec six compagnies d'élite et mon ami le général Jamin. Quelle journée et quelle nuit!.... et que de traits

de dévouement, d'énergie!.... Rien n'est beau comme un brave soldat!

La veille du départ, quand la tourmente se déclara dans sa furie, je mis mes hommes en mouvement pour les réchauffer, leur faire battre les pieds contre la neige; et, la nuit, je fis faire de grands feux autour desquels on se pressait, mais en manœuvrant pour que chacun, à son tour, pût approcher. Toutes les cinq minutes, je criais ou faisais crier : « Qui vive? » et chacun devait répondre : « Présent! » et écouter si le voisin répondait; c'était le moyen d'empêcher le sommeil, qui, par des froids pareils, précède de peu la mort. Nuit affreuse, après laquelle nous fîmes une bien rude marche!

Enfin, les voilà casés à Bougie. J'y suis arrivé le dernier, hier, un peu gelé, et j'ai fait ma première visite à l'hôpital, où j'ai été mettre pied à terre, avant d'entrer dans le logement qui m'était préparé. Ces pauvres soldats me remerciaient du regard et me demandaient : « Et vous? » Où en sont vos pieds? Ils savaient que j'avais marché, à pied, derrière, toute la journée, et à peu près toute la nuit, vingt-deux heures, dans la neige, relevant plusieurs d'entre eux. Nous sommes très bons amis, je te l'assure, et j'aime bien ces amis-là!

J'espère n'avoir que très peu de cas d'amputation. Pour moi, je m'en suis tiré sans avoir ni pieds ni mains gelés; je n'ai pas eu le temps de les laisser se glacer, mon sang bouillait.

Mon petit Maurice de Dampierre a été parfait.

Là-dessus, pardonne-moi de me retirer. J'écris en cas que le bateau passe cette nuit, il est minuit passé; j'ai causé, travaillé, donné des ordres toute la journée; hier

soir, je n'ai pas dormi à cause de l'excitation fébrile qui durait encore, et je n'avais pas fermé l'œil de toute la nuit précédente. Je crois que j'ai droit à six bonnes heures dans mes burnous bien chauds qui n'ont point roulé avec d'autres équipages au fond des ravins.

Je vous embrasse tous de bon cœur et vous souhaite une bonne nuit.

Bougie, le 2 mars 1852.

Nous voilà à peu près réparés et prêts à nous remettre en campagne. Je pars demain et je retourne fièrement, tout droit, vers le point que les colères du ciel nous ont fait quitter un instant.

Au reste, ni les nôtres, ni les Kabyles, personne ne s'est trompé sur le caractère de cette bataille contre les éléments. Grâce à l'énergie de ces vieux soldats et à leur confiance dans leur général, nous n'avons perdu que peu de monde, une centaine!... Quand on songe que tout pouvait être englouti!! Il y a des pieds gonflés, blessés, etc., mais tout cela guérit et ira bien.

Je ne trouve ici sur mon passage que des regards doux, pleins de confiance; cela m'a aidé à guérir mon pauvre cœur qui était bien gros. Des lettres d'Alger et de Sétif y ont aidé aussi. Tiens, bonne mère, en voici une de l'évêque d'Alger; tu verras que ton fils compte ici quelques amis.

Hier, j'avais réuni chez moi les habitants de Bougie qui ont généreusement recueilli tant de mes soldats souffrants, et, avec tous mes officiers, je les ai remerciés dans une soirée au bivouac improvisé.

Ce matin, nous étions tous réunis à l'église, priant pour les absents ! — Nous repartons demain.

---

22 mars 1852.

Je suis à deux journées de marche de Sétif, à hauteur du champ de bataille du 1er juin 1851, par un beau soleil, avec des troupes joyeuses d'avoir fait à la fois leur devoir et les affaires du pays, de façon à mériter les témoignages de satisfaction du général en chef. C'est plus qu'il n'en faut, pour que l'on chante aux quatre faces du camp. Nous serons après-demain à Sétif.

Je crois que je vivrais cent ans à faire le métier que tu trouves si rude, bonne mère. Je ne changerais pas ma tente contre une maison, si je pouvais rester toujours dehors ; cela devient seconde nature et je redoute vraiment le repos comme d'autres appréhendent les fatigues de la guerre. Nous verrons bien jusqu'où tout cela ira.

Mes résultats dans la campagne sont complets, et j'ai la douce satisfaction d'entendre les Kabyles eux-mêmes énumérer tous les progrès que j'ai pu faire depuis les dix-huit mois de mon commandement à Sétif. Ces témoignages et ceux des soldats sont pour mon cœur une fortune et un triomphe que je partage volontiers avec toi.

Adieu, il me faut le reste du temps pour mon courrier officiel, et Dieu veuille que j'en aie assez !

Sétif, le 3 avril 1852.

Nous voilà rentrés à Sétif depuis le 24 mars, rentrés, reposés et prêts à repartir.

Nous sommes ici en mouvement perpétuel; ceux qui n'ont pas la pioche à la main, ont le fusil au poing et s'exercent pour la prochaine campagne; et moi, tu me verrais, à cheval, courir et tout visiter; ce serait fatigue pour un autre, c'est remède pour moi.

Des lettres qui m'ont été écrites de France, me tranquillisent sur les conséquences de ma bataille contre la neige, quant aux intérêts des braves gens qui me suivent; j'ai tout lieu d'espérer que tant de traits de dévouement seront en partie récompensés. Si l'on rend justice à mes soldats, je me considérerai comme le plus récompensé de tous; car, en ma qualité d'hérétique en politique, on aurait pu me priver du plaisir de voir honorer mes braves gens et me donner l'affliction de penser que je leur portais malheur, ailleurs que devant l'ennemi.

J'ai su que M. le président de la République a exprimé, en présence d'officiers qui l'entouraient, qu'il avait regret aux idées républicaines que je conservais comme un Romain, et regret aussi de ne pouvoir trouver dans ma vie que des sujets d'estime et de considération. Tu verras dans les journaux un ordre de l'armée très honorable pour les miens. Eh bien! tout cela ne signifie qu'une chose, c'est qu'on me voudrait mettre dans mon tort, qu'on se gare vis-à-vis du public, qu'on cherche à faire bonne figure à ceux qui restent dans leurs convictions, afin de pouvoir dire, certain cas échéant : c'est leur faute

et non la nôtre. J'aime mieux, du reste, ce système qu'un autre plus rude; il est *poli*. Seulement, le fond de rancune reste chez eux, comme ils savent bien qu'il reste chez nous.

Sétif, le 2 mai 1852.

Ma bonne mère, si je compte peu d'amis dans le parti qui est au pouvoir en France, en revanche, je rencontre chez l'étranger la plus grande bienveillance. S. M. le roi des Deux-Siciles vient de me nommer commandeur de son ordre militaire de Saint-Georges et m'en a fait adresser les insignes avec félicitations gracieuses et remercîments au sujet du sauvetage d'un petit équipage sicilien.

C'est un petit bouquet; je suis bien heureux de te l'envoyer et voudrais en avoir, chaque jour, un à t'offrir, faisant ainsi une fête de chacune de tes journées.

Je t'écris à la pointe du jour, avant que personne soit levé dans ma baraque de Sétif. M. le gouverneur, son chef d'état-major, Martimprey, et trois aides de camp sont couchés chez moi. Nous sommes arrivés hier de Bougie, où j'avais été les prendre pour les conduire, à cheval, à travers ma Kabylie, avec une escorte de soixante chasseurs. Cela prouvera qu'il y a des résultats obtenus dans ces montagnes, et attirera les spéculateurs; j'y ai gagné de faire décider la route de voitures de Bougie à Sétif. Nos colonnes sont réjouies et je suis heureux de penser que je viens de faire quelque bien au pays. Je te raconte ces choses pour partager avec toi le plaisir que donne une bonne conscience.

Je serai en route, dans cinq ou six jours, pour rejoindre à Milah la division active qui va essayer d'achever dans le canton de Collo ce qui fut à peine ébauché l'an passé.

Voilà le bruit qui commence, et avec lui mes devoirs de maître de maison ; je te quitte en t'embrassant. — Bons souvenirs à nos amis.

Sétif, le 22 juillet 1852.

Bien que les révoltes de l'Est soient vaincues et le chérif du Sud en retraite, bien que nos affaires soient partout en progrès, cependant rien n'est assez avancé dans les solutions de ces deux questions pour qu'il me soit permis, encore aujourd'hui, de demander un congé. Je ne saurais donc, à mon très grand regret, te parler, ma bonne mère, du moment où je pourrai m'acheminer vers la France, et je tremble que la belle saison passe tout entière sans qu'il me soit possible d'en profiter comme je le désirais et espérais depuis longtemps.

Je suis ici avisant au Sud et vers Bougie. Mon territoire a été favorisé, la révolte a tourné tout autour de moi sans m'atteindre. C'est une faveur du ciel ; d'autres disent que mes deux années de travaux expliquent tout cela ; en tout cas, j'en suis au fond du cœur assez flatté.

Je t'écris un peu à la hâte, pressé par des dépêches officielles qui doivent de toute nécessité partir tout à l'heure.

Sétif, le 3 août 1852.

Encore une lettre, ma bonne mère, une lettre qui arrivera à Pau vers le 15 août; je n'y serai pas! C'est que les révoltes de l'Est ne sont pas encore bien complètement closes. Les troupes ne sont pas toutes rentrées; j'en ai ici de la province d'Alger, prêtes à s'acheminer où l'on voudra, en cas, et je n'ai point le droit de demander à m'éloigner, quand les épées ne sont pas encore toutes rentrées dans les fourreaux. Cependant, j'ai encore l'espérance que l'année ne se passera point sans que j'aie pu t'embrasser, bonne mère, vous embrasser tous et me retremper un peu dans cette atmosphère si douce, si bienfaisante, de l'affection de famille et de l'air natal.

Je me rappelle, bonne mère, que j'ai pu quelquefois, dans le courant d'une année, t'adresser, comme bouquet pour ta fête, un souvenir de France : grade ou décoration. Je n'ai aujourd'hui que l'affection et la confiance de mes soldats, que tu ne peux voir de loin. Il est tout simple que « l'ami des exilés » soit, au moins, déshérité par « les puissants du jour ».

Depuis que, loyalement, je les ai repoussés avec mépris, l'an passé, quand ils m'offraient le commandement de la province de Constantine sous la forme d'un marché tacite, nous nous sommes compris, et ils m'ont fait l'honneur de me compter parmi leurs ennemis. Dans les premiers jours de leur triomphe, ils ont refusé de me rayer des cadres de l'armée et même de me mettre, à part, en disponibilité. J'ai dû céder devant le vote de la France, et rester dans le rang. Qu'adviendra-t-il aujourd'hui

qu'ils semblent n'avoir plus à redouter une réaction? Je me tiens prêt et très calme et très sûr de moi, non sans haine, mais avec un grand fond de conscience qui fait vivre et attendre tant qu'on voudra.

Au total, je ne puis être près de toi, le 15 août, pour t'embrasser et fêter ce jour comme je l'espérais tant. Je prendrai ma revanche plus tard, et, ici, je donnerai mes bouquets à des jeunes filles qui portent ton nom; elles prieront pour toi avec leurs cœurs purs et leurs lèvres fraîches.

Tu trouveras dans cette lettre ce dont tu sauras faire de bonnes parts.

---

22 septembre 1852.

Tu apprendras avec joie, bonne mère, que Rivet sera auprès de moi dans quelques jours : il vient, inspecteur général de cavalerie, pour nos spahis. J'irai à sa rencontre au bout de mon territoire, du côté d'Alger ou du côté de Bougie. Nous allons reprendre tous nos souvenirs de vingt ans! C'est une bonne fortune inespérée dans mes solitudes de Sétif. Il me parlera de sa mère, comme je lui parlerai de toi; seulement il a eu la chance, lui, de l'aller embrasser en France, et j'en suis, moi, à attendre ce moment.

Il arrive de Paris; il aura à subir bien des questions, à me faire bien des réponses. Je voudrais tirer de cette conversation l'avenir, quel qu'il soit; je voudrais surtout en tirer la possibilité d'aller te voir, et pour longtemps. Il me semble qu'il conviendra que je me retire, au moins pour les braves gens qui sont avec moi et qui ne doivent

pas souffrir de l'inimitié dont m'honorent ceux qui ont le pouvoir aujourd'hui. Je jugerai de tout cela prochainement.

En attendant, je continue ici à organiser fortement cette subdivision de Sétif, qui deviendra probablement une division avant un an. J'y ai trouvé la guerre, de grandes difficultés partout et les passages à travers la Kabylie absolument fermés. J'y laisserai la paix et l'abondance, une colonisation qui se développe au grand trot; enfin, j'aurai eu le bonheur d'ouvrir les passages de la Kabylie, de rendre les rudes montagnards de ce pays souples et presque dévoués. J'achève, en ce moment, une grande route à travers ces montagnes bleues, si effrayantes encore il y a deux ans; et Bougie, reliée ainsi à Sétif par une ligne de trente lieues, va devenir le port de la province.

Avec ces titres, si je savais trahir les devoirs de l'amitié, renier nos gloires les plus pures, je crois que je ferais mon chemin dans ce monde. Mais on n'est point parfait..... et il faut bien modestement céder le pas à qui de droit.

A vous de tout cœur.

Sétif, le 3 octobre 1852.

Rivet, que je verrai ici dans une huitaine de jours, m'écrit qu'il t'a annoncé mon voyage en France, et il faut bien que je te fasse savoir que je n'ai point quitté mon désert de Sétif. Pour comprendre comment j'ai demandé un congé pour ne point partir ensuite, il faut que tu saches, mon cher Gagneur, que j'avais le projet d'aller

passer la saison des eaux dans nos montagnes des Pyrénées, que nos enragés Kabyles s'y sont opposés à coups de fusil jusqu'au milieu du mois d'août, de telle sorte que, lorsque j'ai eu un peu de liberté, la saison était passée. Cette liberté n'a été que de très courte durée, car le sud de Bou-Saada et le haut de la vallée de l'Oued-Sahel ont été tout à coup menacés par les deux chérifs insaisissables, qui nous donnent l'alerte quand il leur convient de troubler notre repos.

Avant, immédiatement avant ces menaces, craignant pour la santé de ma mère qui se désolait de voir se prolonger mon absence, je demandai un congé, non plus pour aller aux eaux, mais pour être prêt à courir vers elle, si ses lettres me donnaient encore de l'inquiétude; j'aurais abandonné alors mon commandement entre les mains d'un camarade pour obéir à un devoir, le plus pieux de tous.

Mes inquiétudes se sont calmées, mais non pas les intrigues, ni les menaces de l'ennemi; et voilà comment je suis toujours ici sur le pied de guerre et l'œil au guet.

Je t'écrirai de nouveau après avoir embrassé Rivet et causé avec lui. Je sais qu'il me prêchera comme tu me prêches; il trouvera dans son cœur de vieil ami une foule de raisons dans le but de me faire quitter « le prêche pour la messe » ; mais, malgré mon origine béarnaise, je ne dirai pas de bon cœur comme le roi Henri. D'ailleurs, que me dira Rivet, qui puisse m'entraîner comme les tentations que tu me donnes, mon bon Gagneur? Je ne veux pas recommencer ici mes dernières lettres, relis tout cela et tu verras que je suis dans le vrai.

Rivet m'écrivait que tout était préparé et que je serais

bien reçu à la Cour. Eh! qu'a-t-on à me demander, et pourquoi un soldat aurait-il à faire sa cour ailleurs qu'aux avant-postes, autrement qu'en faisant loyalement et vigoureusement son devoir? Veut-on de moi que je serre, de bon cœur, les mains qui ont signé l'exil de mes amis, les mains qui se ferment, quand je demande pour mes soldats blessés, et s'ouvrent toutes grandes au Champ-de-Mars, et sur toutes les routes, et partout loin de moi? Ne peut-on rester fidèle au drapeau et aimer la France de tout son cœur en gardant sa fierté et la pureté de ses sentiments?

Comment! on me blesse dans ce que j'ai de plus cher, on brise l'avenir de mes amis et le mien, enfin, pour en parler plus simplement, on me marche sur le pied, on l'écrase, et l'on trouverait mauvais que je ne fisse pas des excuses, moi qui ai le pied écrasé? Conviens, mon cher Gagneur, que cela est impossible, et que les rôles seraient changés.

Je n'ose te parler encore aujourd'hui des projets dorés que tu caresses pour moi, mon cher ami. Plus j'y songe, et plus je m'attriste devant ma position militaire, qui, pendant longtemps, sans doute, restera la même, c'est-à-dire une position d'exilé; par conséquent, obstacle à la réalisation de nos espérances. Tu m'as rendu ambitieux, et tu m'as poussé à rêver une position indépendante plus élevée, en réveillant dans mon cœur des rêves de bonheur, qui étaient excusables chez moi avant que la fortune m'eût tourné le dos. Si cette position se fait attendre, eh bien! mon cher ami, nous garderons notre secret. Je souffrirai en silence la ruine de tous mes rêves de bonheur, mais nous resterons frères de cœur, si le sort

nous en refuse le titre. Je ne voulais pas écrire tout cela qui me serre le cœur, mais tu me pardonneras ce petit moment de découragement.

Sétif, le 2 novembre 1852.

Mon cher Rivet, tu as prêché si clairement et si bien, que tes excellentes raisons, appuyées par la triste chance d'un commandement de province par intérim, m'ont arraché une demande de congé, et je pense que je partirai pour France par le courrier du 23 novembre. Voilà les dés lancés, lancés par tes mains amies et celles de cet excellent Gagneur; Dieu les retournera heureusement, je l'espère!

Où es-tu, mon vieil ami, en ce moment où je te voudrais près de moi, comme une réserve, pour m'encourager, quand je regarde vers Paris? Je vais de ce côté, attiré par une douce pensée, et le cœur serré par une autre. J'irai d'abord en Béarn embrasser ma vieille mère. Je trouverai peut-être auprès d'elle des forces pour accomplir plus bravement ce pèlerinage de Paris.

Je te répète que je te voudrais près de moi, et, si tu devais t'installer à Sétif à ma place, je te voudrais voir déjà ici : il me semble que je partirais ensuite plus calme, plus confiant.

Tu ne m'as rien dit des projets qui te concernent; tu n'as donc rien reçu du gouverneur? Je ne sais si, en attendant, Sétif t'irait mieux que Milianah; ce que je sais bien, c'est que tu y trouverais mon installation tout entière, — personnel et matériel, — et que cela m'irait à merveille. Nous aurions quelques jours de plus à passer

ensemble, frère, de ces bonnes journées qui rajeunissent et font reprendre goût à la vie.

Quand je songe que mon voyage est à peu près décidé, — le général de Mac-Mahon vient de m'écrire *oui*, sauf approbation du gouverneur, — je sens mon cœur qui bondit dans ma poitrine; et, cependant, ce n'est pas d'une joie sans mélange. Il y a là un point de rebroussement dans la courbe de ma vie. Est-ce un avenir heureux, ou de mauvaises chances qui m'arrivent en compensation de la fortune que Dieu a voulu m'accorder?

Sur tes bons conseils et tes encouragements, comme sur ceux de Gagneur, je vais hasarder une reconnaissance. Mais, n'est-ce pas téméraire avec ma moustache grise — je me trompe, il faut dire avec mes cheveux gris? — Et, si le soldat avait trop vieilli aux yeux de la jeune fille, serais-je assez attristé! Et, ailleurs, si je trouvais rancune et parti pris, serais-je assez puni!

Il me reste, toutefois, une heureuse chance bien complète, celle des bons moments que je passerai près de ma mère; je reviendrai m'isoler auprès d'elle, si la fortune me tourne le dos à Paris.

Je ne sais tout ce que je te raconte; il me semble que tu es là et que je cause à l'aventure. Si cette lettre te trouve à Constantine, écris-moi avant de partir pour Bône. — Je t'écrirai encore à ton passage à Bougie, à moins que tu ne me reviennes ici. — Je t'embrasse de tout cœur, frère.

Sétif, le 12 novembre 1852.

Sois sans préoccupation aucune sur mon compte et pardonne-moi, bonne mère, quelques sorties un peu trop

vives pour toi et que j'aurais dû t'épargner. Dieu, qui mène tout, fait bien ce qu'il fait; que sa volonté donc s'accomplisse! Mais, lui-même, n'a-t-il pas eu ses moments de colère sur terre? Et, quand il trouva les marchands dans le Temple, n'arma-t-il pas sa main d'un fouet et ne les chassa-t-il pas du sanctuaire? Ce n'est pas mon affaire, assurément; je ne suis qu'un soldat loyal et dévoué à mon pays; mais qui peut espérer que la colère ne le saisira jamais? Ainsi donc, pardonne-moi; ces moments de douleur à faire crier ne sont pas fréquents, et les voilà absolument passés.

Faut-il te dire que j'ai cru, un instant, que j'allais m'embarquer, avec un congé de quelques mois, pour t'aller embrasser; cela est pourtant vrai; mais, justement, quand tout était préparé, une dépêche télégraphique d'Alger m'a ordonné de me tenir prêt à partir pour Oran, où je devrais commander la province pendant une absence du général Pélissier. Le général de Mac-Mahon m'écrivait que je ne reviendrais pas à Sétif et me félicitait en m'assurant que ce commandement serait définitif. Ce serait prendre le commandement qu'avait autrefois le général de Lamoricière. Or, voici qu'il y a déjà retard pour ce départ, et j'attends. Je ne sais ce qu'il en adviendra; mais, de tous côtés, m'arrivent des lettres qui semblent annoncer que la fortune me revient.

A bientôt pour te débrouiller tout cela. J'écris ventre à terre; je ne sais si tu pourras lire.

Sétif, le 19 novembre 1852.

Ma bonne mère, le gouvernement me donne aujourd'hui ma liberté, et je partirai après-demain pour Bougie, où je m'embarquerai pour Alger. Je serai à Marseille le 27, je l'espère; de là, sans perdre de temps, je courrai la poste pour venir t'embrasser, vous embrasser tous, bénissant Dieu qui ne rend pas plus long mon exil depuis 1849 !

Il a été question pour moi d'aller commander par intérim à Oran ; mais, comme il se peut passer plus d'un mois avant que rien ne soit décidé, le gouverneur veut bien me permettre de m'absenter. Il y aura pour moi nécessité d'aller un moment à Paris ; je te conterai tout cela. En ce moment, je ne veux songer qu'à ma joie de me retrouver au milieu de vous tous, de vous serrer dans mes bras, de respirer, de sentir près de moi des cœurs qui m'aiment toujours et sans calcul, de vivre enfin de cette vie de famille, la seule qui repose et fasse aimer l'existence.

Encore un mot : si je ne pouvais m'embarquer le 25 à Alger, mon départ, que le gouverneur seul pourrait retarder, aurait lieu cinq jours après certainement ; d'ailleurs, je t'écrirai d'Alger.

Mon Dieu, faites que cette fois rien ne me barre plus le chemin !

A bientôt !... Il me semble que je n'ai pas vingt ans, tant le cœur bat à l'aise et joyeux dans ma poitrine !...

Alger, le 28 novembre 1852, 8 h. du matin.

Je suis arrivé à Alger ce matin, un peu avant le jour. Mon brave Rivet est venu me prendre sur le bateau et m'annoncer que, les révoltes du Sud prenant un caractère sérieux, M. le gouverneur songeait à me renvoyer à Sétif. Tu penses bien que j'ai répondu que j'étais prêt à reprendre mon commandement. Rivet est chez le gouverneur qui me fera appeler dans quelques minutes, et mon retour à Sétif sera décidé; je repartirai dans la journée.

Ma bonne mère, un peu de courage et de patience. Je suis attristé en t'écrivant, mais ne faut-il pas tout sacrifier aux nécessités de guerre? J'ai l'espoir que ces révoltes dureront peu et que, cet hiver même, Dieu me donnera ma liberté pour tout de bon. Ce sera un retard d'un mois, peut-être; je veux vivre dans cette espérance.

Sétif, le 2 décembre 1852.

Les événements dans le Sud[1] ont forcé M. le gouverneur général à se mettre en route. Il m'a fallu revenir à Sétif. Je suis parti d'Alger le 28, dans la nuit, sur un bateau à vapeur qui m'a jeté à Bougie le 29, à la nuit tombante; et, sans m'arrêter, j'ai cheminé, sur des mules, une bonne partie de la nuit, à travers les mon-

1. Insurrection de Laghouat, pris d'assaut le 4 décembre par la colonne d'Alger et d'Oran.



tagnes de Kabylie. Je suis arrivé ici hier matin. Dans une heure, je serai à cheval pour rejoindre ma colonne qui vient de partir, malgré la neige qui tombe. Nous devons être à Bou-Saada le 8 décembre.

Il n'est plus question pour quelque temps d'Oran et de projets comme vous les rêvez. Dieu fera ce qui convient; et nous, nous allons faire ici notre devoir. Je ne me suis jamais si bien porté.

Bou-Saada, le 11 décembre 1852.

Je viens de rallier ici, à l'entrée du désert, mon dernier bataillon de zouaves. Nous étions prêts à marcher, demain, pour aller ouvrir une brèche à Laghouat et donner l'assaut, quand nous avons reçu la nouvelle que Laghouat avait été pris dans une attaque de vive force, sans préparatifs de siège.

Ma part du désert est calme; je n'y aurai sans doute rien à faire. Ce coup de foudre a fait taire toutes les envies d'insurrection. Je pense donc que je vais renvoyer sur Sétif ma petite armée avec ses canons; et, de ma personne, je vais courir le pays avec de la cavalerie pour confirmer les gens de la Hodna dans les bonnes dispositions où je les ai trouvés.

Nous chasserons au faucon; hier, nous avons déjà pris ainsi trois lièvres.

Puissent, prochainement, les chérifs et M. le gouverneur permettre enfin, une bonne fois, que j'aille vous embrasser!

---

19 décembre 1852.

Ma bonne mère, comme je le prévoyais et le disais à M. le gouverneur général, le 28 novembre, à Alger, les troupes d'Oran, immédiatement après leur réunion avec celles qui étaient en position devant Laghouat, ont donné l'assaut et enlevé Laghouat, à la française, l'épée nue et la baïonnette au fusil, sans attendre des réserves et du gros canon. Je les en félicite ; mais elles m'ont privé du plaisir d'en être, moi qui avais fait déjà soixante lieues, par la neige, la boue et les tempêtes de décembre, pour leur conduire du gros canon avec quatre beaux bataillons, près de trois mille hommes.

Il m'a fallu attendre à Bou-Saada avec une réserve de zouaves, en cas que le chérif sût son métier et vînt se rejeter dans l'Est pour tenter d'y relever ses affaires. Mais le pauvre homme a eu peur, il n'a point paru.

Un de mes lieutenants, à la tête d'une petite colonne légère, a déjà obtenu des résultats sur nos nomades, effarouchés comme des canards sauvages, et je l'ai laissé continuer sa croisière en avant de Bou-Saada.

Je suis en route depuis ce matin. Je t'écris du milieu d'un marais où ma tente vient d'être dressée — au sec, bien entendu, comme celles de tous mes soldats. — C'est le meilleur endroit de tous les environs et le seul où il y ait de l'eau, mais de « l'eau de Sedlitz » ; il faut engager Henri à s'y habituer, s'il veut être soldat. Demain, nous serons dans une grande ville arabe, Msila... Vers le 25, j'arriverai à Sétif ; que Dieu nous donne du beau temps et pas de neige !

Tu penses peut-être, bonne mère, qu'on m'a reparlé d'Oran? Pas un mot.... Ainsi vont les choses, quand il y a une cour et qu'il faut des courtisans.

Souvenirs à tous nos amis et mes meilleures caresses à vous tous.

1853

Sétif, le 22 janvier 1853.

Je viens de recevoir un avis qui a l'air de donner raison à tes espérances, quand tu dis, bonne mère, que M. le gouverneur général devrait bien m'envoyer mes étrennes sous la forme d'un congé. Ma prochaine lettre sera peut-être datée d'Alger et pourrait bien t'annoncer que tes vœux et les miens sont exaucés; mais je n'ose y compter encore et n'y croirai réellement que lorsque je serai auprès de vous.

Cependant, je n'ai pu tenir à ne pas te faire part de ces nouvelles chances ; j'ai arrêté le courrier, qui piaffe dans la cour. Ainsi, au revoir, à bientôt, si Dieu nous protège !

Pau, le 17 février 1853.

Rivet est un homme affreux; il devait t'écrire, mon cher Gagneur, et ne pas t'envoyer la lettre d'un furieux; nous en étions convenus, et il y a trahison. Après la lettre que je t'adressai de chez lui, à la fin de novembre, je ne me sentais pas le courage de recommencer ; mes prévisions ne s'étaient que trop tristement réalisées. Rivet et toi, vous auriez bien pu m'épargner de paraître avec tous mes défauts et mon mauvais caractère, même au moment où la fortune s'éloigne de moi et où tous mes rêves d'avenir sont absolument perdus.

Je voulais profiter d'un congé pour tâcher d'arranger ma vie près de ma vieille mère et attendre, en disponibilité, ou plus misérable encore, de meilleurs jours. Il me semblait possible de rester ainsi obscurément dans un coin sans montrer ailleurs ma mauvaise humeur.

Le gouverneur m'a fait comprendre qu'aller en France sans aller à Paris serait comme un défi en quelque sorte.

Or, je n'entends assurément attaquer ou défier personne. Nul n'est plus sérieusement décidé que moi à accomplir tout ce qui est un devoir, mais je ne voyais pas un devoir dans ce voyage à Paris. Ma position de déshérité me semblait au contraire une raison très naturelle de rester éloigné de ceux qui me repoussent comme hérétique, sans examen, sur rapports calomnieux.

Je me suis donc incliné devant l'invitation que m'a faite le gouverneur, et, après avoir embrassé ma vieille mère, dans quelques jours, je partirai pour Paris, comme te l'a dit mon jeune Dampierre.

Quand je songe que, sans la rage jalouse de quelques gens, ce voyage aurait pu m'ouvrir cet avenir heureux que ta bonne amitié voulait me préparer, mes dents se serrent de colère. Mais ce serait mal me disposer à ce qu'il me faut entreprendre, que de me faire un visage irrité. Je vais tâcher qu'ils n'y lisent que le calme que me donne ma bonne conscience.

Je vois bien, mon bon Gagneur, que tu t'obstines à penser que la partie n'est point perdue pour moi. Mais je vois plus clair que toi et plus sagement surtout. Exposé à la malveillance de gens qui ne reculent devant rien, je sais les misères qu'on peut imposer à un pauvre petit général de brigade, d'ailleurs sans fortune;

et, ces misères, puis-je songer à les faire partager à une jeune femme, quand même j'aurais trouvé grâce auprès d'elle?

Nous causerons à cœur ouvert de tout cela, mon cher ami, ta main dans la mienne, et tu comprendras alors ma lettre à Rivet sur l'air, comme tu dis, du *super flumina Babylonis*.

Je voudrais être à Paris dans huit ou dix jours au plus tard; je t'écrirai encore. Je te remercie d'avance des soins que je t'ai prié de prendre pour m'avoir un logement pas loin de ta rue.

Il me semble que je deviens meilleur, moins amer, moins irrité, près de ma vieille mère; encore quelques jours, et je n'aurai pas l'air trop Bédouin.

Mes meilleurs souvenirs autour de toi; à bientôt pour t'embrasser à deux bras et avec tout mon cœur.

Donne-moi des nouvelles de Paris, si tu en peux recueillir qui m'intéressent!

Paris, le 4 mars 1853.

Je pense que j'ai oublié d'écrire mon adresse dans ma lettre d'hier; j'ai un tout petit appartement sur le quai Voltaire, hôtel Voltaire, 19.

Je vais à merveille; et j'ai le cœur et l'esprit bien plus tranquilles que je ne l'espérais.

Quelle misère que cette vie de Paris! Qu'elle est creuse, niaise, inutile à la masse, inutile devant Dieu et la conscience! Où sont mes chevaux et mes bons cavaliers, et mes montagnes et mes bons fantassins, et les

résultats à la fin de la journée? Où sont les figures amies de Pau et de Sétif?

Mille tendresses à vous tous.

Paris, 19 mars 1853.

Ma bonne mère, on vient de me remettre ta lettre du 17, juste au moment où j'ouvrais mon portefeuille pour t'écrire, enfin, après t'avoir laissée plusieurs jours dans l'attente. Pourquoi te figurer que je suis malade? Je ne puis plus l'être dans les conditions où je vis en France, avec un lit et toutes les aises de la vie; ma santé est donc très vigoureuse, et tu peux mettre là-dessus ton esprit en repos.

J'ai interrompu mes lettres, parce que je n'avais rien à dire de ce que je voulais surtout t'écrire. Depuis hier soir, à minuit, j'ai de quoi calmer tes préoccupations et les miennes, et, cependant, je n'ai pu commencer cette lettre que fort tard aujourd'hui : il m'est venu du monde; en dernier lieu Canrobert, qui sort à l'instant.

Le 16, l'Empereur me fit appeler à deux heures après-midi en audience particulière. Il a été gentilhomme, très bienveillant; pas un mot de politique ou du passé; beaucoup de la question d'Afrique; et, toujours, de l'intérêt dans sa parole, et, sur sa physionomie, l'impression favorable que m'avaient fait remarquer ses manières et son désir de bienveillance.

J'étais invité, pour le jour même, à une soirée de l'Empereur; j'y rencontrai Édouard Réveil. Ces soirées n'ont guère de valeur pour des Bédouins comme moi.

Hier, j'ai dîné aux Tuileries. Cette soirée a été marquée par plus de bienveillance encore. A table, l'Empereur avait à sa gauche l'Impératrice, à sa droite la mère de l'Impératrice ; j'étais à la droite de cette dame. J'ai causé beaucoup avec elle d'Espagne et de Navarre. Elle m'a témoigné quelque affection, au point de me prier de ne pas l'oublier, si j'allais en Espagne — elle part aujourd'hui pour Madrid, — ou si je la retrouvais en France.

Après le dîner, l'Empereur m'a pris à part et, pendant une heure et demie au moins, il a causé avec moi de l'Afrique; cela au grand ébahissement de ceux qui enviaient une conversation de cette longueur. Il est rentré un instant dans « son chez-lui », et, comme il en ressortait, il est venu droit à moi, à travers les empressés, pour me montrer des journaux ayant trait à notre conversation.

Enfin, les autres ont eu leur tour.

Mais alors l'Impératrice s'est dirigée vers moi, et, ayant appris que j'étais Béarnais, m'a beaucoup parlé du Béarn qu'elle aime fort. La conversation a pris une tournure très intéressante; je me sentais d'humeur gaie, ses beaux yeux m'inspiraient peut-être. Nous avons longtemps parlé de toutes choses, et, comme elle s'étonnait que l'on pût mener ma rude vie pendant dix-neuf ans, je lui expliquai les émotions de la guerre, les compensations, le regard du soldat après la bataille, les joies du bivouac quand la fierté et la conscience sont satisfaites; ses yeux brillaient. « Oh! je comprends maintenant, dit-elle ; j'aime beaucoup les militaires. » L'Empereur s'est montré en riant. — « Vous avez entendu, vous étiez là? » — « Parbleu ! » répondit l'Empereur ;

l'Impératrice a un peu rougi, comme une enfant qui ne calcule pas toutes ses paroles; nous avons continué quelques mots, et elle s'est éloignée au bras de l'Empereur.

Ces détails sont pour toi. Il n'y a dans tout cela que de la politesse, un accueil de gentilhomme que méritait un soldat vieilli dans les guerres d'Afrique.

L'Impératrice m'a parlé du docteur Darralde, quand nous causions des Eaux-Bonnes, et m'a dit qu'il était de ses bons amis. Dis cela à Darralde en lui serrant la main pour moi.

Au revoir, j'ai à peine le temps de fermer cette lettre, je crains qu'elle ne parte pas ce soir. Je vous envoie mes caresses à pleines mains.

Paris, le 11 avril 1853.

J'étais prêt à partir pour Pau demain, lorsque Rivet est arrivé d'Alger avec des dépêches du gouverneur pour l'Empereur, au sujet des projets d'expéditions en Kabylie. Mon départ en est naturellement retardé, à mon grand regret, et voilà perdus autant de jours à passer auprès de toi, bonne mère, puisque les chances sont qu'il me faudra peut-être m'embarquer le 25 à Marseille. Toutefois, il faut savoir ce qui sera décidé demain ou après-demain. Ensuite, après une campagne de deux mois, je reviendrai prendre les eaux, c'est-à-dire m'installer auprès de vous.

Tu as trouvé ma lettre triste? — Triste..., non, mais sérieuse et reflétant les choses réelles qui sont toujours

contraires à tout ce qui a la prétention de vivre avec le cœur autant qu'avec la tête; voilà la couleur de ma lettre.

M. le docteur Darralde a pris la peine, à son arrivée à Paris, de déposer chez moi une carte avec ta lettre, chargeant le concierge de me prévenir qu'il n'était pas encore installé et n'avait pas en conséquence d'adresse à me donner. Depuis, je l'ai vainement cherché pendant plusieurs jours, et j'ai su par un docteur de mes amis, M. Arnal, qu'il a un appartement place des Pyramides, 3. Je suis allé frapper à sa porte et laisser des cartes plus de cinq fois, écrivant sur ces cartes pour lui demander une heure, mais vainement. J'aurais fort désiré le consulter sur cette demi-extinction de voix qui me préoccupe pour l'avenir.

Je t'écrirai avant de partir, la veille, afin que nous ayons le plaisir de nous rencontrer sur la route; ce sera dans trois ou quatre jours, je l'espère, samedi par exemple, ce qui pourrait me permettre d'être à Pau lundi; tu peux compter que tu seras prévenue. Mais je me désole en songeant que je ne ferai peut-être que passer à Pau au galop.

Quant à l'avenir, je n'ai rien à en dire, il est dans les mains de Dieu, heureusement, avant d'être dans celles de gens qui ne sont pas de ma famille.

Paris, le 14 avril 1853.

Je t'écris de chez Rivet qui me charge de ses remerciements les plus respectueux pour toi, ma bonne mère.



Demain, à sept heures du soir, je serai en route pour le Béarn. De Paris à Bordeaux, on arrive en vingt heures; je ne sais si l'on peut trouver à Bordeaux, en arrivant et sans retard, des voitures pour Pau. Je perdrai le moins de temps que je pourrai; calculez là-dessus, vous avez, sur la marche des diligences, des renseignements que je ne puis avoir ici.

J'ai vu le docteur Darralde chez lui, avant-hier, en compagnie de M. Lestapis; il devait m'envoyer une petite note, une consultation écrite, dans laquelle j'aurais trouvé quelques bons conseils pour m'aider à atteindre la saison des eaux en juillet, août et septembre; je n'ai pas encore cette note; il me semble qu'il me l'enverra, s'il pense un peu à moi.

Les questions pour lesquelles Rivet est venu à Paris ne sont pas encore absolument résolues; mais il y a nécessité pour moi de me trouver à mon poste, à Sétif, quoi qu'il arrive. Je partirai donc de Pau le 23 pour être à Marseille le 24 au soir. Je prie Lacoste de s'informer un peu du départ des diligences et des trains sur cette route, afin que je gagne, si je peux, quelques heures de plus à passer auprès de vous.

J'ai porté mes cartes de congé hier; je vais continuer aujourd'hui.

A bientôt, pour causer de mon long séjour à Paris, bien plus long qu'il n'aurait été si j'eusse été le maître des événements.

Alger, le 27 avril 1853.

Malgré un peu de vent et de grosse mer, nous sommes arrivés ici le 27, vers 5 heures du soir. J'ai dîné chez le

gouverneur qui avait eu l'attention de faire venir le général Camou. Beaucoup de cordialité chez tous, bonne mère. Je sors à l'instant du palais, où il y avait réception ; il est minuit, je viens de refermer ma malle où j'ai remis mes vêtements de France; je prendrai demain les harnais de guerre.

Demain donc, à midi, je serai en mer voguant vers Bougie. Les choses iront comme je te le disais; nous opérerons vers les Babors, et j'espère bien que nous aurons fini vers le 15 juillet.

Mille tendresses autour de toi et pour toi. Demain matin, je verrai l'évêque et lui remettrai ta lettre.

Sétif, le 5 mai 1853.

Mon voyage s'est accompli, heure par heure, comme je le désirais; je suis donc à Sétif depuis le 30, à cinq heures du soir. J'ai retrouvé ma famille militaire et arabe avec une véritable émotion, parce que je lisais sur les physionomies de tous que mon retour ne leur était pas indifférent. On a bien travaillé ici pendant mon absence et toutes choses sont bien préparées pour la campagne projetée. Les pluies, qui manquaient aux cultures, viennent de s'abattre sur nous avec fureur et pourraient bien retarder un peu notre entrée dans les montagnes. Vers le 15 ou le 20 mai, nous serons en route et en plein pays kabyle, je l'espère.

Il me semble que cette campagne marchera rapidement, peut-être parce que je vois au bout la chance de te rejoindre, bonne mère, et de me reposer réellement un peu dans nos montagnes et au milieu de vous.



Je t'écris de ma chambre à coucher de Sétif, que j'ai retrouvée toute simple et proprement rangée comme autrefois.

Mes gens se sont bien conduits pendant mon absence, et je n'ai eu que des éloges à donner. Ce sont de braves garçons qui aident à vivre loin de la famille réelle.

Mon écurie m'a réjoui le cœur. En débarquant à Bougie, j'avais trouvé sur la plage mon beau cheval isabelle; je l'embrassai comme un ami, et il m'a porté en trente-deux heures à Sétif à travers les trente lieues de montagnes de la Kabylie.

Je vais t'embrasser pour toi, Anna, Henri et Lacoste, et me remettre à la besogne; que te dirais-je de plus, sinon que ma santé va bien, malgré ma gorge qui réclame des Eaux-Bonnes, sinon que je ne songe guère qu'au moment où je vous reviendrai et que je vis de votre souvenir.

Adieu donc; amitiés autour de toi.

Sétif, le 12 mai 1853.

Ma bonne mère, je t'embrasse au galop et profite de quelques minutes pour causer un instant. Mes journées sont bien remplies depuis mon retour à Sétif; aujourd'hui, il m'arrive deux mille hommes d'Alger et quatre mille huit cents de Constantine; c'est le complément du corps d'armée dont moitié est déjà au bivouac sous nos murs; je vais aller à la rencontre de tout ce monde, serrer la main à d'anciens et braves camarades, revoir de vieux soldats de connaissance, et retrouver ces regards

de franche estime, de confiance, de dévouement, que vous ne connaissez plus en France. Demain m'arrivera M. le gouverneur général. C'est un mouvement qui donne la vie à notre petite ville et aide à son avenir.

Le corps d'armée est de douze mille hommes, décomposé en deux divisions, chacune de deux brigades. Le général de Mac-Mahon commande la première division et je commande la seconde.

En temps ordinaire, cela serait un indice certain de nomination pour moi ; mais j'ai des raisons de croire que ma qualité d' « hérétique » sera longtemps encore un motif d'exclusion. *Ils* accepteront mes services, utiliseront mon cœur et mon expérience sur les champs de bataille, mais arrêteront l'avenir de l'homme qu'ils savent fidèle à ses amitiés et trop fier pour accepter autre chose que la vérité.

Au reste, j'ai l'esprit et le cœur dans le calme le plus complet; je me sens heureux de l'estime qui se fait autour de moi, heureux d'avoir de bonnes et sérieuses affaires pour ce pays, heureux enfin de me trouver au milieu de cette seconde famille du drapeau où tant de cœurs vigoureux battent à l'unisson du mien.

Je pense que nous serons en route sur les montagnes dans quatre ou cinq jours et que nous obtiendrons de bons résultats, bien vrais, bien complets.

Sétif, le 15 mai 1853.

J'ai dû te dire, bonne mère, que Monseigneur l'évêque d'Alger était absent à mon passage à Alger. Je remis donc ta lettre à l'un de ses aides de camp ou chanoines.

Hier j'ai reçu de lui une lettre que je mets dans celle-ci et qui te réjouira le cœur; elle est parfaite comme tout ce que fait et écrit Monseigneur Pavy.

C'est aujourd'hui seulement que ma seconde brigade viendra compléter ma division; nous serons en route au plus tard le 18.

Notre corps d'armée de douze mille hommes est une belle réunion de troupes choisies, bronzées, capables d'inspirer des réflexions flatteuses pour nous aux étrangers d'Europe qui sont venus nous voir.

Rivet est ici chef d'état-major général près de M. le gouverneur; il a à travailler toute la journée, c'est son tour maintenant; quand on manœuvrera, ce sera le mien.

Le ciel a repris ses beaux rideaux bleus. Tout est organisé, je crois, pour un succès que Dieu nous réserve. Nous manœuvrerons jusqu'à la mi-juillet, sans doute, de sorte que j'ai l'espoir de ne pas être trop attardé ici.

M. le gouverneur, qui a été très satisfait sur sa route et à son arrivée à Sétif, m'a promis bien des choses pour les miens; je suis donc très riche de joie et d'espérances pour ma famille militaire. Cette richesse ne vaut-elle pas mille fois l'autre!

Mille bonnes caresses pour vous tous et amitiés autour de vous.

A huit heures, dans quelques instants, l'aumônier de la 1re division va dire la messe au centre du bivouac, messe à laquelle les six généraux et tous les officiers, tous les sous-officiers et soldats assisteront; notre église du bivouac en vaut bien une en chaux, sable et pierres; la voûte est merveilleuse!

Tizi, le 22 mai 1853.

Nous sommes en route depuis le 18 et je t'écris le 22 du centre de la Kabylie des Babors. Voilà quatre jours bien employés. Nous avons passé chaque journée à cheval à peu près jusqu'à la nuit. Hier, nous avons enlevé rondement le col des Beni-Tizi avec les zouaves de ma première brigade; avant-hier, c'était une rude leçon donnée aux voisins du pic de Takousch, qui ressemble à votre Pic de Midi; le 19, nous écrasions les Djermouna avec les vieux zouaves de Constantine; enfin, aujourd'hui, j'ai eu à saccager le pays entier des Beni-Tizi. Ces montagnards avaient besoin de sentir le poids de nos armes et de notre force; ils ont été punis de leur arrogance et des crimes qu'ils commettaient presque impunément depuis longues années. Ils sont vraiment démoralisés, et je crois que nous allons marcher rondement pendant quelques jours vers la mer à peu près sans obstacle.

Ma santé est toujours excellente; ma voix, pas aussi claire que je voudrais qu'elle fût, mais mieux qu'en France.

M. le gouverneur général et Rivet marchent avec ma division. C'est presque une famille; il ne faut donc point nous plaindre de nos fatigues; elles se réparent tous les soirs avec de bonnes provisions de vivres et d'affection militaire.

Il est un peu tard; je vais me rendre chez le gouverneur pour causer des affaires de demain.

J'espère faire partir ce soir même un courrier pour Bougie; je t'écris dans cette bonne espérance et avec

celle que cette lettre ne sera pas enlevée par l'ennemi. J'y mets pour Anna quelques pensées qui ne sont pas aussi belles que celles de son « parterre » de fenêtre; mais je les ai cueillies dans les montagnes aujourd'hui; je les ai conservées à son intention.

Mille caresses et bons souvenirs autour de toi.

---

27 mai 1853.

Ma bonne mère, depuis quelques jours on ne se bat plus; les premiers coups, frappés rudement et sans interruption sur les têtes de colonne des Kabyles des Babors, ont été si heureux, que les populations éloignées, celles du bord de la mer, arrivent pour faire soumission, avant que nos baïonnettes paraissent dans leur pays. Les deux divisions, celle du général de Mac-Mahon et la mienne, ont opéré à distance: l'une, sur la rive droite, et celle que je commande, sur la rive gauche de l'Oued-Aguerioun, et nous voilà arrivés, après des combats semblables, au même résultat; c'est-à-dire que nous allons descendre demain pour nous rapprocher de la mer et que nous cheminerons, chacun de son côté, sans tirer un coup de fusil, pour nous rejoindre vers l'embouchure de l'Aguerioun. Le reste de la campagne s'annonce bien; il y aura encore quelques combats, mais le résultat complet me semble assuré.

Si vous songez à plaindre nos troupes à cause de la chaleur, rassurez-vous et suspendez vos *hélas!* Nous avons de la pluie et des brouillards de montagne, et fort peu de soleil : nous sommes à 1,500 mètres au-dessus du

niveau de la mer. Tout le monde est gai et bien portant; à part une cinquantaine de blessés qui vont très passablement et dont on a grand soin, chacun va à merveille.

La fatigue, le grand air, les courses à cheval, l'activité du commandement, produisent chez moi l'effet ordinaire, et il me semble que je n'ai que vingt-cinq ans, — bien entendu quand je ne vois pas mes cheveux gris et que je ne consulte que mes forces et mon cœur.

---

2 juin 1853.

Je t'écris, bonne mère, des bords de l'Oued-Aguerioun, et assez près du rivage de la mer. Le pays des Babors s'est soumis, et nous sommes descendus de ces hautes et fières montagnes pour constater la conquête et réunir, avec les divisions du corps d'armée, les cheiks qui vont être investis par nous du commandement.

Ma tente est ouverte vers la vallée sombre et boisée de l'Aguerioun, et il me semble parfois que je suis déjà aux Eaux-Chaudes; les pics, les bois, les grandes ombres, l'aspect sauvage des lieux, tout cela me trompe un instant; mais, autour de moi, je ne puis voir ni toi, ni Henri, ni Anna surtout, avec qui nous ne ferions pas des cornets de verdure pour boire des eaux glacées de torrents qui n'existent pas ici; pas de fraises non plus, et, cependant, nous en avons mangé ce matin, qui, par miracle, nous étaient arrivées de Sétif à travers tout le pays conquis.

Nous avons été rejoints aujourd'hui par Horace Vernet; il venait, en compagnie du Père Regis, l'abbé géné-

ral de la Trappe de Staoueli, pour suivre nos troupes à travers la Kabylie. Ce brave abbé, — dont tu as un chapelet, — je l'ai embrassé de tout cœur; il est venu sous ma tente boire du vin, à la française, et je l'ai fait asseoir sur le tabouret à guirlandes de chêne, brodé par Anna, qu'il a fort remarqué et loué. A son grand étonnement, il a trouvé sous sa main un seul livre dans cette tente, la Bible; il m'a dit, après un moment de silence : « Et moi, abbé de la Trappe, je n'en ai pas!... Un soldat avec la Bible!... » Nous nous sommes serré la main comme je lui répondais : « Ne sommes-nous pas tous les deux, soldat ou prêtre, serviteurs du Dieu qui est le Dieu des armées et le Dieu du travail et de la paix! »

Nous attendons la division Mac-Mahon qui doit rallier ici la division Bosquet; ce sera après-demain sans doute, et, de là, nous marcherons vers le sud de Djidjeli pour soumettre et forcer, s'ils veulent défendre leur pays, les Beni-Haffer et les Ouled-Ider. Après quoi, nous ferons sans doute une route de Djidjeli à Tibaïren, l'entrée du Ferdjioua. Je tâcherai ensuite de reprendre la route de Pau et des Eaux-Chaudes ou Eaux-Bonnes, pour de bon.

En attendant que je vous embrasse ainsi réellement, je vous envoie mes meilleures affections et mes meilleurs souvenirs.

Chez les Beni-Foughal, le 12 juin 1853.

Ma bonne mère, voici une solennité comme la France n'en saurait offrir. Pour y assister, il faut avoir passé par les rudes montagnes des Babors, à travers leurs

brouillards, leurs affreux chemins, et à travers les fiers montagnards qui les défendaient.

Donc, lorsque les deux divisions du corps d'armée ont été réunies vers l'embouchure de l'Oued-Aguerioun, la conquête de cette portion de la Kabylie étant finie, les chefs montagnards soumis et assemblés au bivouac, il a été question de nommer de nouveaux chefs dans toutes les tribus et de donner à chacun d'eux le burnous rouge de commandement; — c'est tout simplement la pourpre romaine, un souvenir des temps anciens qui se continue en Afrique.

Cette cérémonie était pleine de grandeur et complète de toutes façons: le paysage grandiose, avec ses montagnes sombres et ses profonds ravins, d'un côté, la mer, de l'autre, et sur le terrain nos troupes avec leurs drapeaux, leurs fanfares et les visages bronzés de nos soldats. Rien n'y manquait pour produire une impression profonde. A côté du plateau où se faisait l'investiture des cheiks s'élevait un autel chrétien, dressé sur des tambours, soutenu par des armes, enveloppé de lauriers-roses, et surmonté d'une croix taillée dans la forêt et formée de deux grosses branches de vieux chêne-liège. Il est impossible de rien imaginer de plus imposant.

Le général en chef, ayant à ses côtés les commandants des deux divisions, et plus loin tous les chefs, devant lui les Kabyles, a prononcé quelques fermes paroles, répétées par un interprète, et puis, au son des fanfares, il a fait passer les burnous à une quarantaine de cheiks, qui venaient, chacun à son tour, prêter serment et baiser la main armée de l'épée de France.

Cela fait, nous nous sommes placés devant l'autel, où



le R. P. Regis a dit la messe; ensuite, à haute voix, à la manière des évêques, dont il a le rang, il a donné solennellement la bénédiction, pendant que tous saluaient respectueusement, soldats, drapeaux et tambours qui battaient aux champs; c'était beau, très beau, très solennel!

Je t'écris après une messe que je viens de faire dire dans les montagnes des Beni-Foughal, à peu près dans le même genre. Je suis seul, avec ma division, séparé de M. le gouverneur qui marche par le bas des montagnes, et qui m'a confié la tâche d'aller par en haut contre ce qui reste à soumettre.

Que ne pouvez-vous assister un peu à tout cela; le cœur s'élargit et l'âme s'élève à ce mélange si harmonieux des sentiments religieux et militaires!

A plus tard pour répondre aux nombreuses questions de détail que tout ceci exigera; je vous embrasse de tout mon cœur.

---

21 juin 1853.

Mon bivouac est établi à une petite lieue de la rude position que les Kabyles défendaient contre nous le 11 mai 1851, et où ce brave Niqueux recueillit la balle qu'il t'envoya comme relique. Je suis arrivé par les crêtes des montagnes; Dieu doit avoir exaucé tes prières, bonne mère, et celles de tant de cœurs amis qui veulent bien s'occuper de moi; tout m'a réussi.

Enfin, toutes les tribus ont fait soumission, et, hier, j'ai rencontré, au rendez-vous que je lui avais donné avec ma parole, l'homme du pays qui nous a fait la guerre la plus vigoureuse, celui qu'on tâchait de séduire depuis longtemps et que M. le gouverneur général s'im-

patientait de ne pas voir venir. Ma réputation de loyauté m'a valu cette bonne fortune : je l'ai présenté à M. le gouverneur à quatre lieues d'ici, et j'ai obtenu pour lui le commandement important qu'il désirait. Je n'ai pas besoin d'ajouter que j'ai été le bienvenu au quartier général du gouverneur.

Pendant que je menais ma division par le haut des montagnes vers une tribu insoumise dont le territoire est très difficile, quand j'étais à deux journées de marche de ce territoire, quatre chefs de cette tribu, nommée les Beni-Afeur, se présentèrent à ma tente, accompagnés par le cheïkhr Bou-Akas ; ils demandaient à faire soumission. Je connaissais bien l'histoire de cette rude tribu, et je voulus savoir le fond de leur pensée :

— « Vous voulez vous soumettre sans brûler de la poudre? » — « Nous en avons déjà brûlé contre toi. » — « Où? » — « Au col des Ouled-Askeur, le 11 mai 1851 ; est-ce que nous n'avons pas tiré assez juste pour que ton épaule s'en souvienne? » — « Très bien ; et, si vous défendiez le col, vous vous êtes bien battus. » — « Quelques jours après, le 20 mai, réunis en grand nombre, nous avons essayé de nouveau contre le *maître du cheval isabelle*[1], et tu nous as écrasés. » — « Qu'avez-vous perdu de monde, vous les Beni-Afeur, dans ce combat, sans mensonge? » — « Quatre-vingt-treize tués ou blessés à mort et quantité de blessés qui sont à peu près guéris aujourd'hui ; quant aux Beni-Foughal, Beni-Amram et autres qui étaient avec nous, ils ont perdu beaucoup

1. Bayard, nom du cheval arabe, que le général Bosquet montait encore à l'Alma et à Inkermann.



aussi et le chiffre total des morts ou blessés mortellement dépasse cinq cents; nous n'avons pas compté ceux qui allaient encore en perdant du sang. » — « Et vous ne voulez pas recommencer? » — « Non. » — « Vous êtes de braves gens, qui avez essayé de défendre vigoureusement votre pays et qui jugez sainement que la résistance est désormais inutile; comptez que, dans la paix, nous sommes aussi justes, aussi généreux que braves quand la poudre parle; soyez tous réunis dans quarante-huit heures à Tibaïren; là, nous causerons; vous avez ma parole, et il ne sera point enlevé un poil de votre barbe, que vous acceptiez mes conditions, ce jour-là, ou que le cœur vous tourne à la guerre; vous serez libres alors de rentrer dans vos montagnes pour y reprendre vos armes, si cela vous convient. » — « Nous connaissons que ta parole est sacrée, mais nous sommes d'accord pour la paix, tu peux compter sur nous. »

Et, après avoir baisé la main du *maître de l'isabelle,* ces Beni-Afeur s'en retournèrent pour réunir leurs frères et me les amener à Tibaïren. Comme ils l'avaient dit, ils ont fait soumission; et, le lendemain, je les dirigeai, sous la bannière de Bou-Akas, vers le bivouac de M. le gouverneur, au pied des montagnes.

Aujourd'hui tous les satellites des Beni-Afeur ont fait aussi leur soumission.

Je viens de te donner un spécimen des colloques que j'ai en route et de ceux qui amènent la fin de la guerre.

Si tu te plains, cette fois, qu'il n'y a point de détails dans ma lettre, tu ne seras pas raisonnable.

---

12 juillet 1853.

Je suis retenu pour peu de temps, — rassure-toi, bonne mère, — par des questions très intéressantes que je dois résoudre avant de m'éloigner.

Il y a tout un avenir dans ce pays, si la Société Génevoise, qui est venue pour coloniser, ne prend pas la nostalgie et persiste dans ses projets. Voilà une grosse affaire. Il y en a une autre très importante aussi, et tout particulièrement pour moi : c'est l'organisation de l'ancien commandement du khalifa el-Mokrani. Depuis trois ans, j'ai travaillé à reprendre pour nous l'influence que ce grand feudataire avait recueillie pour lui et sa famille. J'ai eu la chance de pouvoir réussir. A la mort du khalifa, il a été possible de démembrer ce grand commandement, qui nous gênait depuis que nous *savions* commander nous-mêmes. Il a donc fallu aviser à l'organisation nouvelle et ménager les intérêts des enfants de Mokrani, dont tous les yeux sont tournés vers moi. Je tiens personnellement à les mettre en position honorable et en état de se faire connaître suivant leur valeur réelle. Cela fait, je m'éloignerai d'ici, la conscience tranquille et avec quelque satisfaction.

Août 1853.

Je ne sais si je serai assez heureux pour t'embrasser, le 15 août, le jour de ta fête, bonne mère; j'ai fait pour cela de mon mieux, et je vais tâcher de m'aller embarquer à Philippeville le 8 de ce mois. Tu recevras encore de mes lettres avant mon arrivée. Je joins à celle-ci un chiffon de papier avec lequel j'aurais voulu envelopper

un joli bouquet de réséda, si j'avais été certain d'arriver à temps.

Il y avait bien un autre bouquet auquel j'avais rêvé et que mes soldats m'aidaient à cueillir depuis cinq ans à travers les champs de bataille de la Kabylie! Mais je n'ose y compter; il me sera enlevé malgré mon droit et malgré le chef de l'État lui-même; je m'en consolerai auprès de vous tous.

A bientôt.

Toulouse, dimanche 14 août 1853.

En arrivant ici hier soir, j'ai fait courir à la poste; j'aurais voulu pouvoir t'embrasser, bonne mère, le 15 août, avant le jour; mais je n'ai pu trouver à partir que pour demain et je n'arriverai au milieu de vous que dans la nuit de lundi à mardi.

Quelle horrible chose que les diligences de Montpellier à Toulouse, par les poussières du mois d'août et par les vents d'autan; j'ai cru hier que je tournerais en farine; c'est hideux!

J'ai envoyé hier soir ma carte à Maissiat; il est venu, comme je sortais d'un bain où je me suis plongé en arrivant. J'irai dans quelques instants déjeuner avec lui et saluer ensuite le général Reveux qui commande la division de Toulouse.

Eaux-Bonnes, septembre 1853.

Mon cher Mellinet, votre bonne lettre, qui vous ressemble, comme tout ce qui est franc et chaleureux, a été

courir en Afrique avant de me venir trouver au fond des montagnes du Béarn, aux Eaux-Bonnes, d'où je vous écris. C'est vrai : voilà des années passées sans lettres échangées entre nous; mais en regardant un peu chez moi, je suis certain que vous m'avez gardé un bon coin dans votre souvenir, comme vous ne doutez pas que vous êtes aussi *crânement* logé dans le mien. J'ai de bien vifs regrets de n'avoir pu prendre un jour la route de Lyon; c'était le meilleur pour réparer le temps perdu, le bon vieux temps de nos causeries, et couper court aux excuses et aux tendres reproches que nous aurions à échanger tous les deux.

Vous êtes pour moi, mon bien cher et brave Mellinet, comme la fortune, vous me gâtez; mais j'accepte tout de vous sous le couvert de votre bon cœur et de votre vieille amitié, plus précieuse pour moi qu'aucune de celles dont je me suis enrichi en Afrique.

Laissez-moi vous dire que je suis parti de Sétif avec la conviction qu'à Paris je serais écarté de la promotion; que j'avais laissé mes harnais de guerre prêts pour mon retour en octobre, et que je suis arrivé près de ma bonne mère, le 16 août, avant jour, sans avoir reçu en route lettre ou avis qui me pût faire changer de conviction. Et cette bonne mère, vers neuf heures du matin, est entrée dans ma chambre avec une lettre qui lui annonçait la promotion.

Puisqu'un ami, comme vous, mon cher Mellinet, ne devait pas en cette circonstance arriver le premier, j'ai été heureux que ce fût ma bonne vieille mère.

Je ne sais aucunement ce que je vais devenir, s'il ne se fait pas une vacance dans les provinces d'Afrique. Je ne suis et ne voudrais être qu'un Bédouin, tant que la *ques-*

tion d'Orient ou d'autres d'Europe ne seront pas décidées l'épée à la main.

J'achève de boire aux Eaux-Bonnes pour retrouver ma voix, qui s'est fort perdue en Kabylie dans ces trois dernières années, et j'irai promptement ensuite faire mes salutations à l'Empereur.

Je voudrais avoir un moment pour aller sonner la générale au quartier général de la 2e brigade de l'armée de Lyon. Ce serait fête pour moi de vous embrasser, de vous remercier de votre chaleureux souvenir, que vous avez bien voulu reporter sur mes enfants du 8e de ligne.

Paris, le 9 octobre 1853 (7 heures du soir).

Ma bonne mère, j'ai été reçu ce matin par l'Empereur à Saint-Cloud et j'ai déjeuné là après la messe. Mais, comme je n'ai pas eu le droit de diriger la conversation, et que l'Empereur, préoccupé des affaires de la Turquie, ne s'engage avec personne sur l'avenir, il n'a été question que d'Afrique et point du tout de ce que je vais devenir. Il y a cependant bien des projets. A plus tard donc, et prochainement, je l'espère, pour que je sois fixé. L'Impératrice a été très gracieuse.

Je pars, dans une heure, pour une petite absence de cinq ou six jours — une visite. — J'en aurai une autre à faire au général de Crény.

Je me porte à merveille; ma voix revient. Je voudrais apprendre que les fraîcheurs te sont favorables et que ta toux diminue.

Paris, le 18 octobre 1853.

Je suis rentré à Paris, hier soir, très satisfait de mon petit voyage et en très bonne santé.

J'espérais trouver une solution pour la question de ce qui va advenir de moi; mais rien encore. C'est tout simple: les chances de guerre avec la Russie suspendent toutes les combinaisons.

Cependant, un général qui est souvent bien informé, vient de m'apprendre que, pendant mon absence, il avait été question de la rentrée en France du général de Mac-Mahon et de sa succession pour moi à Constantine.

D'un autre côté, ce matin même, le général Charon — l'ancien gouverneur — me disait qu'il devait aujourd'hui causer au ministère de mon entrée au comité de l'Algérie.

Il me vient aussi des lettres d'officiers de hauts grades qui ne doutent pas de l'organisation d'un corps d'armée français dont je ferais partie, et qui m'expriment le désir d'être sous mes ordres.

Tu le vois, bonne mère, il n'y a rien de décidé. Cette vie que je mène à Paris n'a rien de bon qu'une certaine activité; elle me deviendrait insupportable, si je ne devais trouver au bout des éléments de travail réel et d'action.

Paris, le 14 novembre 1853.

Je suis allé dans la haute Normandie pour serrer la main de mon vieux camarade de guerre, le général de

Crény. Il est venu me prendre à Dieppe et m'a mené dans sa voiture à son château de Saint-Quentin. Nous avons beaucoup parlé du bon vieux temps et de l'ancienne famille d'Afrique en partie exilée. Il m'a donné une grande joie, celle de me faire visiter le champ de bataille d'Arques, où le *Béarnais* sut choisir son terrain et se battit si bien. Mon cœur battait en parcourant les positions de son armée, et, — Dieu me pardonne ! — je crois que j'éprouvais comme un sentiment de fierté en admirant à la fois le courage et l'intelligence de ce fils du Béarn.

Les ruines du château d'Arques, que nous avons visitées, sont fort intéressantes. On découvre du haut du donjon toute la belle plaine qui débouche à Dieppe dont les clochers pointent à l'horizon.

A mon retour de Normandie, j'ai trouvé une dépêche qui me fixe à Paris et me met, par décision de l'Empereur, à la disposition du ministre de la Guerre pour des travaux importants. Peut-être arrivera-t-il que l'on me confie quelque mission lointaine. Comme il n'y a point de place vacante en Afrique, la position qui m'est faite me convient fort. Elle me permet d'étudier, de voir de près bien des choses, et m'ouvre le dépôt de la Guerre, où il y a des trésors d'expérience à puiser dans les correspondances du vieil Empereur et de ses lieutenants. Il ne faut pas que tu songes à cette guerre de Turquie, que nous ne ferons peut-être pas de longtemps.

Je viens de conduire à Saint-Cyr un jeune homme qui est reçu élève depuis quelques jours, — c'est le neveu de Rivet, — et j'ai eu toutes mes impressions d'entrée à l'École polytechnique. Le général qui commande à Saint-Cyr m'avait écrit en Afrique bien des fois pour me recomman-

der son fils adoptif, et il a été heureux de l'occasion que je lui offrais de prendre sa revanche.

Henri Bertrand vient d'arriver de Berlin, où il était en mission. Dans une heure j'irai faire une visite à sa femme et je dînerai demain avec eux. Henri s'est beaucoup informé de toi, bonne mère, et m'a gardé toute sa vieille amitié.

J'ai retrouvé aussi une foule de camarades, entourés de connaissances du premier rang qui sont devenues les miennes. Il en est résulté qu'ils m'ont présenté et fait recevoir au *Jockey-Club*, sans m'en prévenir presque, et j'ai été reçu hier; j'avais pour parrains M. le duc de Biron, — Béarnais d'origine, — que je ne connais pas encore, et mon vieux compagnon d'Afrique le général de Forton. Tout cela ne fera qu'agrandir le cercle de mes relations et me donner un champ d'études plus vaste sans rien changer à ma manière de vivre, très simple et très militaire.

Autre chose : je viens de recevoir une invitation de l'Empereur pour passer quelques jours au château de Fontainebleau, du 22 au 26 de ce mois. Ce sont des parties de chasse et surtout de bonnes occasions de causer et de rencontrer les gens de ce monde.

Au milieu de ce mouvement, je trouve les heures nécessaires à des travaux que j'ai entamés, et je les trouverai bien mieux quand l'hiver se fera et que chacun sera bien casé.

Ma santé est parfaite ; ma voix a des hauts et des bas, mais il y a évidemment amélioration et progrès.

Paris, ... décembre 1853.

Il me faudrait être près de toi, bonne mère, au coin de ton feu, pour te raconter, comme tu le désires, mon séjour à Fontainebleau; ces choses-là ne s'écrivent pas, mais je te les dirai avant longtemps, je l'espère. C'est te donner ainsi à peu près l'assurance que les projets de voyage en Orient sont bien changés et qu'il y a plus de chance que j'obtienne de me diriger pour quelques jours vers l'Occident, où je pourrai t'embrasser et te rassurer.

Est-ce donc à propos des nouvelles de journaux que tu me disais, dans la lettre apportée par le bon docteur Darralde : « Je ne suis pas gaie... ? » J'espère bien qu'il n'y a pas une autre pensée qui ait pu t'attrister; mais, ma bonne mère, ne sommes-nous pas convenus qu'il ne fallait pas se laisser tromper par ces journaux et que mes lettres seules devaient faire foi en tout? Tu le vois, j'avais bien prévu tout cela, et, de plus, tu peux te convaincre que dans les journaux se trouvent de grosses erreurs. Laisse dire autour de toi, laisse les journaux barboter dans les ornières, et attends mes lettres sans aucune inquiétude. Les journaux ne peuvent être informés avant moi d'une mission sérieuse qui me devrait être confiée; évidemment, — et, le cas échéant, mes lettres t'en préviendraient aussitôt. Ainsi, tant que je ne parle pas, c'est que rien n'est à dire, c'est qu'il y a bon vent, bon temps, rien de changé sur la route.

1854

Paris, le 14 janvier 1854.

Et cependant, mon bien cher Rivet, c'est absolument sans reproche mérité! Tu me traites assez mal dans tes lettres fort rares à la bonne Mme Berney, qui m'en aurait fait la guerre au sérieux, si je ne l'avais rassurée en répondant que j'avais reçu une lettre meilleure que les siennes.

Tu sais la vie de Paris? Mais, ce que tu ne sais pas, c'est que la question de guerre, qui t'intéresse, s'y allonge indéfinitivement au milieu d'un brouillard de doutes fort difficiles à marquer dans des notes que je m'étais proposé de t'envoyer. Le reste de cette vie de Paris est bien ce que tu connais et que tu peux inventer, à part quelques incidents amusants, comme le petit bal d'hier, de trente à quarante personnes, chez le colonel des guides, qui avait réuni les *jolies* femmes de Paris en une charmante petite compagnie. Je m'y suis amusé jusqu'à l'extinction des feux, vers trois heures du matin. Il y avait beaucoup de Russes, et, entre autres, la nièce du prince Menchikof. C'était fort à l'aise et charmant!

M. Piétri, le préfet de police, à côté de qui je dînais hier, croyait savoir qu'une nouvelle était arrivée, portant que Nicolas avait entendu aux propositions de paix, ce qui avait occasionné à la Bourse une hausse de 2 fr.

Figure-toi bien qu'on n'a fait encore en France aucun préparatif : la cavalerie n'a ni hommes ni chevaux ; l'artillerie, pas davantage ; aucun ordre n'a encore paré à la pénurie de harnais pour les deux armes, et à l'augmentation nécessaire de matériel neuf. Quant à la levée dernière, c'est ce qu'on fait tous les ans, un peu plus tard, il est vrai ; mais il faut ne pas oublier qu'il y avait à remplacer les congédiés.

A voir les figures de tout notre monde, on peut juger qu'on redoute la guerre, tout en la souhaitant pour ce qu'elle aurait de favorable à l'installation d'une nouvelle dynastie et au renouvellement plus clair et plus net de l'esprit public. Mais, comme il y a des chances pour que le jeu vienne mal si l'Empereur s'absentait, comme il y a plus d'une mauvaise chance tenant à la vie d'un seul homme, enfin, comme il faudrait dépenser beaucoup d'argent sans espoir de gagner grand'chose que de la gloire, on se met à penser qu'il vaudrait mieux attendre, et l'on parlemente avec toutes les précautions de gens qui veulent ménager un résultat sans coups de canon.

On attend demain ou après-demain la réponse de Saint-Pétersbourg à une note envoyée tout dernièrement, et qui est, dit-on, la boîte d'où sortira la paix ou la guerre. Je crois qu'il en sortira encore des protocoles nouveaux, et je n'ose, en somme, croire à la guerre.

Il y a quinze jours, j'ai été mandé aux Tuileries par l'intermédiaire du ministre de la Guerre. L'Empereur m'a parlé de l'Asie-Mineure, me disant gracieusement qu'il regrettait de ne m'y avoir pas envoyé, au mois d'octobre dernier, pour en tirer des éclaircissements sur toutes choses et pour y donner des conseils qui auraient pu éviter

bien des fautes ; il conservait toujours la pensée de m'y donner une mission. — « Mais, présentement, lui dis-je, Baraguey-d'Hilliers ne fera-t-il point quelque difficulté de me laisser voyager, voir, causer sur son terrain ? La question n'est-elle pas trop avancée vers une solution de guerre ou de paix pour partir à l'instant. Si c'est la guerre, je voudrais partir avec des troupes ; si c'est la paix pour un temps, la mission ne doit-elle pas s'agrandir en lui faisant comprendre nos relations avec Téhéran ? » — L'Empereur convint que tout cela le faisait réfléchir et qu'il n'avait pas une idée bien mûrie et bien claire. Il me dit d'aller m'en entretenir avec M. Drouyn de Lhuys, avec qui il en avait causé lui-même.

Je me suis retiré très satisfait de mon entretien avec M. Drouyn de Lhuys, convenant qu'il y avait à reprendre la question un peu plus tard, après les réponses qu'on attend, et que, d'ailleurs, il y avait un thème à faire.

Voilà, mon cher ami, mes nouvelles. Cependant, les journaux disposent de tout le monde et donnent à chacun sa mission... Bruits de Bourse.

Mac-Mahon attend, et ne retournera à Constantine que si l'on ne va pas à Constantinople, sur le Rhin ou en Italie. Le général Pélissier, après avoir été reçu gracieusement, comme tout le monde, semble étonné que cela s'arrête là, comme pour tout le monde. Le public lui donnait le commandement de l'armée de Lyon ; lui, raconte qu'il va partir directement pour Oran. Je n'en sais pas davantage.

Pour moi, qui ai pris le sage parti d'attendre en *piochant* un peu, je préside des commissions au ministère de la Guerre ; je cours un peu, j'écoute, j'étudie les gens ; je

« blague » un peu, quand je trouve bonne partie, et je m'amuse, quand j'en rencontre l'occasion.

Gagneur se désespère et fait aller ses bras et ses jambes comme les ailes d'un moulin. Il n'osait t'écrire sans avoir vu ta famille à Villemomble. Nous sommes sortis de chez moi, un matin, pour y aller ensemble. Nous avons déjeuné au café d'Orsay; nous devions prendre une voiture, attendu que le chemin de fer a de trop longs intervalles d'aller et de retour. La boue, la pluie et la neige sont venues tout changer. J'attends que ce brave Gagneur retrouve sa journée; ce sera dans deux ou trois jours, au plus tard; mais j'ai décidé qu'on t'écrirait quand même.

Paris, le 30 janvier 1854.

Mon cher Rivet, reste assuré que tu auras de mes lettres tous les jours, quand les nouvelles pourront t'intéresser. Mais il est très vrai que, le plus souvent, il faudrait corriger le lendemain les pensées de la veille.

Hier soir, en entrant dans les salons du Palais-Royal, où il y avait un petit bal choisi pour l'Impératrice, j'ai rencontré M. Drouyn de Lhuys, qui, du premier mot : — « Eh bien ! vous avez gagné contre moi... » — « Je n'ai fait qu'exprimer ma pensée sur des projets, ai-je répondu, et je ne pense avoir rien gagné que votre estime et celle de Sa Majesté, si j'ai jugé consciencieusement et dans la vérité de l'expérience. » — « L'Empereur a adopté vos idées, et vous allez voir paraître les troupes françaises dans les projets.... » Là-dessus, un fâcheux est venu nous interrompre, annonçant qu'un bruit circulait depuis

quelques heures : l'escadre anglaise, un moment séparée de la nôtre pour chercher l'ennemi, aurait rencontré l'escadre russe et en aurait coulé des bâtiments, en laissant elle-même son vaisseau amiral coulé.... Tout cela ne s'est pas encore vérifié.

M. le préfet de police, me tendant la main : — « Enfin, voilà qui doit vous plaire, dit-il, vous êtes à la veille, avec Canrobert, de monter à cheval. » Alors je demandai : — « S'embarque-t-on? Beaucoup de monde? Ou bien s'agit-il de camps préparatoires? » Sans se bien expliquer, M. Piétri reprit que j'allais en causer dans un instant.

Et, en effet, un aide de camp du prince Napoléon est venu me prendre, et le prince m'a conduit dans un petit appartement, où nous avons causé, seuls. Sa pensée était que l'Empereur allait adopter l'idée de se saisir de Constantinople avec un corps de vingt-cinq à trente mille Français, auxquels les Anglais ajouteraient dix à quinze mille hommes; qu'il fallait mettre au jeu, comme je l'avais exprimé à l'Empereur et à M. Drouyn de Lhuys ; qu'il serait bon peut-être d'exercer un peu tout cela sur la côte, d'y mêler un peu de troupes d'Afrique, et de ne prendre que de jeunes généraux. J'ai répondu que cela me convenait fort, mais qu'il fallait s'attendre à ne pas rester à Constantinople devant une attaque — sans doute très sérieuse — des Russes pour passer le Danube et les Balkans, etc.

Un peu plus tard, le prince Jérôme m'a pris une minute à part pour me dire que nous aurions de très belles choses à accomplir dans cette guerre d'Orient, qu'il avait la confiance que nous ferions mieux que nos aînés, parce que nous en savions bien plus qu'eux, et qu'il nous

souhaitait les meilleures chances. Il a prononcé aussi le nom du général Pélissier, comme celui d'un homme « connaissant à fond les populations orientales ».

Ce dernier est parti avant-hier pour l'Afrique, et je suppose qu'il a eu des conversations fort « avantageuses ». Tu sais que je n'aime pas plus son caractère que sa valeur d'initiative. Je redoute fort de lui voir un commandement avec l'arrière-pensée de faire fournir les pensées, plans et projets par ceux qu'il aura adroitement enrôlés dans sa troupe. Je n'ai de confiance que dans son énergie de soldat, et pas la moindre dans son coup d'œil et son imagination militaire. Passera-t-il par Alger, a-t-il une mission particulière ? Il a eu soin de ne rien dire, et je n'en sais pas plus que cela.

Maintenant, cher ami, voici le fond de ma pensée : l'Empereur, je crois, redoute trop l'état de guerre pour ne pas tenir à deux mains les rênes et faire tous les efforts avouables pour retenir la paix ; l'Allemagne tout entière réclame le maintien de cette paix, à peu près comme notre France ; l'Angleterre, seule, veut la guerre pour détruire la flotte russe et défendre le passage de l'Inde, qui appartiendrait à la Russie promptement, si on la laissait faire paisiblement ses approches sur Constantinople.

Beaucoup de gens supposent que Nicolas s'est un peu trompé sur le moment opportun pour développer la pensée séculaire du cabinet de Saint-Pétersbourg ; peut-être cherche-t-il un biais pour ne pas s'engager davantage ?

Ce qui pourrait donner du poids à ces idées, c'est qu'en France les préparatifs de guerre sont nuls, ou à peu près. L'artillerie ne pourrait fournir que quatorze batteries attelées, en conservant dans les dépôts une batterie d'ins-

truction par régiment... La cavalerie a des quarante ou cinquante chevaux par escadron, et autant d'hommes que de chevaux, pas plus... Tu vois que les économies ont mis l'armée bien arrière même du pied de paix sérieux, qui précède le pied de guerre. L'infanterie a trente et quarante hommes par compagnie, et les magasins sont vides. On ne fait rien, ou à peu près rien, pour combler, et nous touchons au printemps.

Vois-tu, on tire en arrière, et la guerre ne se fera pas encore. La menace n'ira point jusqu'à se saisir de Constantinople ; on craindra de jeter le gant et d'aller trop loin. Il y a bien des raisons pour cela, tirées de l'état des esprits en Europe, et trop peu à gagner à la guerre, etc. Ajoute la mission d'Orloff, que chacun commente dans le sens de la paix. Enfin, le bruit courait, hier soir, que le prince Napoléon partait dans la nuit pour Bruxelles et devait loger chez le roi des Belges. N'est-ce pas singulier ? et n'y a-t-il pas matière à bien des réflexions à propos de la fusion, à propos d'une médiation, que sais-je ?

---

7 mars 1854.

Les événements se précipitent avec tant d'activité, malgré les efforts de ceux qui voudraient en modérer la vitesse, que j'aime mieux t'écrire ce que je me promettais de t'exprimer de vive voix, tes deux mains dans les miennes. Il faut tout prévoir, même le cas où je devrais quitter Paris, comme un boulet de canon, pour m'aller embarquer à Marseille sans passer par Pau, c'est-à-dire sans t'embrasser, ma bonne mère, autrement que par cœur.

Tu le sais, l'Empereur m'a fait l'honneur de me désigner, il y a quinze jours, devant tout son monde, comme devant partir le premier avec Canrobert pour l'Orient, si nous prenions les armes.

Depuis, il y a eu bien des conférences, et j'ai été appelé dans le cabinet de S. M. plus d'une fois. J'ai reçu une lettre de service qui me confère le commandement de la deuxième division de l'armée d'Orient; Canrobert commande la première, et le prince Napoléon a la réserve de ce petit corps d'armée. Chaque division est de douze mille hommes environ, la réserve, de six mille; il y a aussi douze cents chasseurs à cheval d'Afrique; trente mille hommes à peu près s'embarqueront donc au premier ordre; c'est comme une avant-garde.

Je n'ai rien demandé et me suis tenu fort modestement à ma place et à la disposition de l'Empereur qui m'avait gardé à Paris. Ce commandement qui m'est conféré, à moi, le plus jeune, lorsque tant d'autres briguaient l'honneur de l'obtenir, nous honore, ma bonne mère, et consacre bien ma nomination de général de division.

Depuis la fin de décembre, j'avais un travail très sérieux, en dehors des questions de guerre, qui m'a tenu un grand mois, tous les jours en séance de onze heures du matin à cinq heures du soir. C'est là la corvée qui m'a empêché de t'aller embrasser à Pau et d'y passer une quinzaine, comme je l'avais projeté. Maintenant, à moins que le jour de l'embarquement ne puisse être prévu bien nettement, j'en suis à douter si je pourrai m'échapper un instant.

Quoi qu'il en soit, mes lettres t'arriveront en masse, et, cette fois, je ne partirai pas pour longtemps: la guerre

d'Orient ne sera pas longue, et, s'il y en avait d'autres, je serais près de France et de toi par conséquent. En somme, la question est grave, — noblesse oblige, — et aucun cœur de mère ne peut comprendre mieux que le tien les obligations que m'impose une jeune épée, qui vient de m'être confiée. Dieu me protégera, ta bénédiction et tes prières feront pour moi de nouveaux miracles.

Mon cœur est joyeux : mes douze mille hommes sont presque tous vieux soldats d'Afrique, et la plupart des officiers, des amis, des frères d'armes. J'ai dans ma division seize cents Arabes — tirailleurs indigènes, — deux mille deux cents zouaves du 3e régiment, — ceux avec lesquels je me suis souvent battu en Kabylie ; — c'est une famille. Canrobert est pour moi un frère. Vraiment, ce n'est pas là une rude guerre, mais une vraie partie de plaisir.

Lallemand, nommé chef d'escadron, est près de moi à Paris ; Maurice revient d'Afrique pour me rejoindre ; enfin, mon second aide de camp est le capitaine d'état-major Fay [1], Basque, de Saint-Jean-Pied-de-Port.

Te dire la foule d'officiers, qui m'assiègent pour être de ma division, est impossible ; mais je n'y puis rien, tout ayant été réglé en dehors de nous, précisément pour éviter les demandes et les fausses espérances.

Paris, le 12 mars 1854.

Ma bonne mère, je pars ce soir pour Marseille avec Canrobert ; nous devons être rendus le 15 au matin et

1. Devenu général de division et commandant de corps d'armée.

nous nous embarquerons sur le *Christophe-Colomb*, dès que nous aurons vérifié que notre première petite flottille est bien complète. Nos divisions nous suivront plus tard. Les ordres sont venus brusquement, et voilà perdu l'espoir que je nourrissais de t'embrasser avant le départ. Au reste, c'est une absence qui ne me semble pas devoir se prolonger beaucoup : je ne crois guère à une bataille générale en Europe.

Toutes les puissances ont trop intérêt à la paix, et toutes, y compris la Russie, ont un trop grand désir de voir une bonne solution à cette querelle, pour qu'on ne la trouve pas promptement. Ainsi, à bientôt, au revoir, et non adieu pour un an même. C'est un grand honneur pour moi d'être l'un des deux généraux de division qui partent d'avant-garde pour promener en Orient le drapeau de la France. Hier soir, l'Empereur nous a fait ses adieux après le dîner et nous a souhaité bonne chance en nous embrassant et nous serrant la main. Quelques instants auparavant l'Impératrice nous avait donné une médaille de la Vierge et son portrait en bronze très ressemblant.

Mes amis de Paris ne m'ont pas laissé partir non plus sans me donner des amulettes, et la bonne madame Thayer, que tu appelais si bien un ange, m'a envoyé une croix du modèle de celle que portait Charlemagne et qui se voit encore à Aix-la-Chapelle.

Avec cela et les bonnes prières de Pau, je pars, le cœur bien libre et bien confiant, disposé à porter fièrement contre les Russes l'épée de la France, qui est celle du droit et de la civilisation.

Je vous réunis tous par la pensée autour de moi et je vous embrasse avec tout mon cœur.

Marseille, le 16 mars 1854..

Nous sommes arrivés hier soir à Marseille, Canrobert et moi. Tout se prépare pour la petite avant-garde qui va partir. Nous allons, un peu à l'aventure, chercher le meilleur point de débarquement et y préparer l'installation des troupes françaises et anglaises, qui arriveront successivement.

Bonne espérance, ma bonne mère ; le temps est beau, la cause belle, mes soldats m'aiment et ont confiance en moi ! Dieu nous protégera et nous donnera la victoire, si l'ennemi veut en venir aux mains.

Je vous embrasse tous du fond du cœur.

Marseille, le 17 mars 1854.

En quittant Marseille, je mettrai au roulage trois caisses et une malle à ton adresse. Elles contiennent des armes, une foule d'objets de lingerie, des livres, un portefeuille où se trouvent des papiers *militaires*. C'est un monstre de portefeuille, fermé à clef; je désire que tu gardes cette clef et que personne n'y touche. Cependant, si Anna avait envie de feuilleter des correspondances, je l'autorise à y lire ce qu'elle voudra ; il y a de tout dans ces papiers ramassés à la hâte à Sétif.

Tu trouveras une jolie couverture de lit, couverture de laine qui vient de la Mecque, mais *exorcisée* par l'évêque d'Alger ; Anna pourra en habiller son lit, je la lui donne.

Il faudrait tâcher de me garder les armes avec soin : ce sont des souvenirs de guerre enlevés à l'ennemi dans

de rudes heures de combat; j'y tiens beaucoup plus que si elles étaient enrichies de diamants.

Le tromblon fleurdelisé a appartenu, dit-on, au duc de Beaufort qui, sous Louis XIV, fut tué par des Kabyles de Djidjeli. Les descendants de ces Kabyles, je les ai battus avec ma brigade le 20 mai 1851.

Les deux pistolets tromblons me rappellent un chérif d'Afrique et la première révolte que j'eus le bonheur d'éteindre dans le sang de ce chérif.

Il y a un sabre du temps de Charles-Quint; il me fut donné par le général de Lamoricière en souvenir d'une charge que j'avais conseillée, à la tête de laquelle j'eus l'honneur d'aborder l'ennemi, le 14 janvier 1841, et où j'eus l'œil gauche atteint par une balle.

Les jolis pistolets damasquinés sont un souvenir du duc d'Aumale.

Il y a des fusils de Kabyles tués à droite et à gauche, je ne sais plus où.

Enfin, c'est un petit arsenal auquel je tiens; il ne me vient pas de mes grands-parents, mais je l'ai amassé moi-même.

Nous partirons peut-être le 19. Je me porte à merveille; je cours, j'écris et parle toute la journée.

Mille tendresses et mille amitiés autour de toi.

Malte, 23 mars 1854 (11 heures du soir).

Ma bonne mère, nous sommes entrés à Malte, il y a quelques heures; nous avons eu assez de jour pour admirer tristement cette belle rade et ces vigoureuses fortifications, qui furent à nous quelque temps, livrées par

les chevaliers à l'ancienne armée d'Orient, celle de 1798. Nous aussi, nous sommes bien « armée d'Orient », et nous avons relâché à Malte, mais nous en partirons demain dans la journée.

Le cœur me battait, pendant notre visite au gouverneur en regardant dans la grande salle des anciens chevaliers les trois portraits en pied qui y figurent encore, ceux des trois grands maîtres les plus fameux, tous trois Français...

Nous avons eu beau temps ; notre monde va bien. Ferons-nous une rude campagne? Chacun est admirablement disposé ; mais il est peu probable que la Russie ose continuer son défi à l'Europe occidentale ; je la crois disposée à chercher une ligne et un prétexte de retraite. Quoi qu'il arrive, nous sommes bien portants, de bon cœur.

Gallipoli, le 5 avril 1854.

Gallipoli est un joli petit port de la Chersonèse de Thrace, où nous avons débarqué notre avant-garde. Pays très pauvre.... peu de bois, point de rivière, et même presque sans ruisseau. Pas de ressources non plus en bestiaux, en moyens de transport. Mais il est essentiel de tenir cette presqu'île pour garder les Dardanelles et empêcher qu'un ennemi téméraire vienne s'en emparer. Y serons-nous tous réunis, ou n'y laissera-t-on qu'une bonne brigade de travailleurs et de défenseurs? Nous qui affrontons les premières difficultés, nous voyons très clair dans la valeur des ordres donnés de Paris. Pour n'en plus parler, je constate ici que le ministère a déjà fait preuve d'une imprévoyance désolante.



Tu te figures sans doute ce pays comme te l'ont représenté des souvenirs de lectures et de causeries : sur les bords des Dardanelles, de jolies maisons de campagne avec des kiosques élégants, une population riche, sinon hospitalière. Il faut oublier tout cela en présence de la triste réalité. Gallipoli n'est qu'une misérable ville turque, presque en ruines, sale, peuplée d'Orientaux en guenilles, sans ressources.

Il y a deux Pachas qui ont été envoyés à notre rencontre. Le plus éminent est celui d'Andrinople, l'ancienne capitale de la Turquie. Il te semble voir un vieillard, vert, à barbe blanche, avec un beau turban et de riches vêtements, avec des armes brillantes, des tapis, des serviteurs à longues moustaches, des chevaux fringants, etc. Quel triste revers de médaille, mon Dieu !... Pas de turban, et seulement une mauvaise calotte de laine rouge toute petite ; pas de barbe blanche, mais des moustaches et des favoris gris mal peignés ; pas de belle figure, et au contraire des traits ronds et communs, bouffis, un très petit front fuyant qui donne juste la mesure de l'intelligence du personnage ; pas de tapis, de pauvres nattes à la place ; point de chevaux, mais une mule maigre qui ferait honte à un de nos paysans et qu'un curé de village pauvre ne voudrait pas monter. Ce tableau est triste et ridicule ; c'est cependant là la vérité.

Quatre heures du soir.

Le général Canrobert qui était parti pour Constantinople tout dernièrement et qui en arrive à l'instant, nous apporte des nouvelles des Russes et des Turcs. Les Russes ont passé le Danube sur deux points, les Turcs s'appuient

sur Schumla. Si les Russes vont vite, ils peuvent passer les Balkans et arriver devant Andrinople en quinze jours. Les Turcs n'ont pas plus de soixante mille hommes, et les Russes en ont bien cent cinquante mille. Il n'y a à Constantinople que de la lenteur, comme ici. On attendait l'appui de la France et de l'Angleterre ; mais quand viendront les troupes des deux nations? Depuis le 31 mars, jour de notre débarquement, notre petit noyau de mille soldats, tout compris, ne s'est pas grossi d'un seul homme. Pas un navire de guerre ou marchand nolisé pour l'armée ne s'est présenté. Y aurait-il un changement dans la politique de la France, un changement dans les dispositions arrêtées sur la question d'Orient?

Je n'ai reçu aucune lettre de toi, bonne mère. Le courrier régulier qui part tous les cinq jours de Marseille et qui vient à l'instant de m'apporter des dépêches de France, ne m'a rien apporté de Pau. Écris, écris sans calculer les courriers, tes lettres arriveront et m'aideront à vivre hors de France.

Mille tendresses à partager ; je t'embrasse.

Gallipoli, le 9 avril 1854.

Ma bonne mère, quelques mots en partant — par mer — pour Varna, où je vais faire une reconnaissance et tâcher de voir Omer-Pacha, le général en chef de l'armée turque. Je serai après-demain à Constantinople, et, bientôt après, à Varna.

Je crois que, sans tarder beaucoup, la querelle de l'Europe occidentale avec la Russie aura pris complètement le caractère d'une guerre sérieuse ; ou l'empereur Nicolas

aura fait ses réflexions et trouvé un pont pour se tirer des chances terribles qui menacent la Russie. Si c'est la guerre à outrance, elle doit s'allumer aussi sur les côtes et la mer de la Baltique, et il y a nécessité que la Prusse et l'Autriche prennent parti pour ou contre l'Europe occidentale.

Nos troupes arrivent, débarquent, les Anglais aussi; ils sont les premiers à saluer nos bataillons par de triples hourras, quand ils les rencontrent à Malte ou en mer ou en rade de Gallipoli. Singulière époque, où les soldats de ces deux nations rivales et ennemies depuis des siècles vont, côte à côte, soutenir une même cause, celle de la justice et du droit des nations!

La Chersonèse où nous sommes est un pays extrêmement sain, où l'on vit aussi longtemps qu'en Béarn. Nous n'avons pas douze hommes à l'hôpital, même après les fatigues des traversées sur des bâtiments où nos soldats étaient entassés.

J'écris au galop et je vous embrasse tous de même, mais de tout cœur.

Le vent souffle de France aujourd'hui; m'apportera-t-il des lettres de toi?

Constantinople, le 12 avril 1854.

Je suis arrivé ce matin à Constantinople; j'en partirai ce soir, à neuf heures, sur un bateau à vapeur, l'*Ajaccio*. Le sérasquier — ministre de la Guerre de Turquie — m'a donné un de ses aides de camp et un firman pour passer partout. Je serai à Varna demain, à cinq heures du soir, et, de là, à cheval, j'irai à Schumla, où j'espère rencon-

trer Omer-Pacha. J'aurai la bonne chance, je l'espère, de bien voir de mes yeux, de faire une bonne reconnaissance des Balkans, des routes qui vont de là à Andrinople, etc. ; enfin, je verrai et saurai un peu la valeur morale de l'armée turque ; peut-être pourrai-je bien voir l'armée russe qui a passé le Danube.

Tout cela me donne la vie, car la vie c'est le mouvement ; et la joie, c'est de faire une chose utile.

Constantinople a des milliers de minarets, et, de son admirable port, on a la vue la plus séduisante ; mais il suffit de descendre à terre et de s'aventurer dans les rues pour être désenchanté : les maisons sont mal bâties, moitié en bois mal cloué ; les rues sales, affreusement pavées de pierres inégales, et mal entretenues d'ailleurs ; la population est sale et fort laide avec le nouveau costume.

Voilà le soleil qui se couche ; je vais descendre à l'ambassade et finir ma journée.

Je vous embrasse.

Schumla, le 22 avril 1854.

Ma bonne mère, me voici à Schumla, le fameux camp retranché des Turcs, au nord des Balkans. Omer-Pacha est un homme très supérieur à tout ce qui l'entoure, pensant et travaillant beaucoup, doux et énergique à la fois ; il a une belle figure expressive, une politesse et une grâce naturelles ; son esprit est sage, calculateur et précis. Je l'avais jugé ainsi de loin, et il s'est trouvé que nos caractères pouvaient aller fort bien ensemble. Il m'a paru très satisfait, quand je lui ai exposé comment j'avais expliqué ses manœuvres de Kalafat. Son dernier mouvement général sur Schumla est très habile et très heureux.

Les Russes sont restés près de Matchin, où ils ont passé le Danube : ils sont assez embarrassés de trouver devant eux le désert et d'être obligés de faire de longues marches en avant pour rencontrer un ennemi qu'ils espéraient attirer.

Ma mission auprès d'Omer-Pacha est remplie ; je pars dans deux heures pour rejoindre l'armée française. C'est une marche de plusieurs jours que je vais faire à travers les Balkans.

Nous couchons dans les villages turcs ou grecs, sur des nattes et des tapis, à la mode du pays, dans de pauvres maisons, en général. Une douzaine de beaux cavaliers armés nous accompagnent. J'ai près de moi mes deux aides de camp[1] et un chef d'escadron d'état-major turc que le ministre de la Guerre, Rizza-Pacha, a mis à ma disposition, porteur d'un firman. Les Pachas me viennent saluer partout où je passe. C'est plaisir de voyager ainsi, quand le temps est beau ; il l'est aujourd'hui et s'annonce à merveille.

De Varna, j'avais fait une course, à cheval, par la neige et le vent du nord, pour aller voir l'amiral Hamelin ; il était au mouillage de la flotte anglo-française dans la baie de Baltchick. J'ai eu la bonne chance de le rencontrer, de remplir ma mission près de lui, et la joie d'embrasser son capitaine de pavillon, Rigault de Genouilly, mon camarade d'École polytechnique. Nous ne sommes rentrés à Varna qu'à deux heures après minuit, escortés par des bachi-bouzouks.

Ce qui t'aurait amusé, le lendemain, c'eût été de voir

---

1. Le commandant Lallemand et le capitaine Fay.



ma visite aux casernes turques, les fifres sonnant, les tambours battant à mon approche, les gardes sous les armes et la stupéfaction des bataillons égyptiens, quand je leur ai parlé leur langue arabe; toutes ces physionomies s'épanouissaient, on venait à moi, et le Pacha me disait: « Voilà mes soldats qui vont déserter pour te suivre. »

L'heure du départ approche, je vais fermer ma lettre. Mon Dieu! que je voudrais en lire une de toi! je n'en ai pas reçu depuis Paris; plus d'un grand mois.

Je vous serre tous sur mon cœur.

Gallipoli, le 5 mai 1854.

Enfin, voici de tes lettres, ma bonne mère; Dieu soit loué! J'en ai trouvé trois ici, en rentrant, hier soir, de mon voyage à travers la Bulgarie et la Roumélie. Maurice me les a tendues et mises dans la main avant de me dire un mot, et je suis allé dans un coin tout de suite pour les lire.

Je suis revenu par Andrinople à Gallipoli. Que ne suis-je auprès de vous pour vous raconter ce voyage vraiment original, et particulièrement mon arrivée à Slimié, au pied des Balkans, dans une plaine où tous les arbres étaient en fleurs, où le préfet turc, revêtu de sa chlamyde blanche brodée, vint à ma rencontre avec tout le conseil, la population dans toutes les rues, rangée, et saluant; aux fenêtres, les plus jolies figures de jeunes femmes aux yeux noirs les plus brillants du monde, parées, les unes de soie couleur de feu ou jaune d'Orient, les autres de velours, toutes avec des coiffures originales et coquettes; et puis,

mes conversations générales dans le conseil, où les Chrétiens écoutaient avidement mes paroles pleines d'espérance pour l'avenir. Tout le long de ce voyage, j'ai rassuré bien des populations craintives, j'ai tout observé, et j'espère qu'il aura de bons résultats de toute nature.

La magnifique mosquée de Sélim, à Andrinople, a quatre grands minarets semblables à quatre lances qui la gardent. Chacun de ces minarets a trois escaliers intérieurs en pierre, qui s'enroulent autour de l'axe de pierre, et montent sans se rencontrer. Pour la rareté du fait, nous sommes montés jusqu'à la galerie du premier étage de l'un de ces minarets, et la montée et la descente nous ont éreintés. C'est d'une hauteur effrayante, et très beau. On m'a mené, contrairement aux usages, dans l'intérieur de la mosquée et l'on m'a permis de boire à un jet d'eau glacée ou Sélim venait boire.

Ce peuple turc est bien changé. Le fanatisme n'existe plus ; aux mœurs farouches a succédé le besoin de s'harmoniser avec les peuples de l'Occident. Il y a donc un point d'arrêt, un point de *rebroussement* dans sa marche ; et c'est le moment qu'avait choisi la Russie pour l'anéantir, au grand profit de son ambition effrénée. *Mes qué soun trop aganitz et nou n'aberan pas qué l'ahide, si platz à Diu!*

Gallipoli, le 14 mai 1854.

Il faut que tu saches, bonne mère, que nous avons six courriers par mois. Ne cherche donc pas les jours précis ; écris toujours, et tes lettres m'arriveront. Pendant les premiers jours, rien n'est arrivé et, comme je partis alors

pour Varna, je suis resté bien tristement sans nouvelles pendant mon voyage; j'ai retrouvé ici toutes tes lettres.

Je pense que je serai demain sous la tente, au milieu de ma division, à trois lieues d'ici. Le commandant de la 3e division est à Constantinople et joue son rôle de prince; moi, qui n'ai que celui de soldat à jouer, je vivrai gaiement sous la tente.

Je ne suis pas content des commencements, des préparatifs de cette campagne. Nous ne sommes plus au temps où l'on voyait assez clair dans l'avenir pour prendre un parti promptement; si ce parti était la guerre, on la faisait courte et bonne; en vingt-cinq ou trente jours, les premiers résultats étaient obtenus. C'est que le même homme menait à la fois la guerre et la diplomatie et qu'il les menait de son bivouac.

A la lenteur des arrivages, on peut calculer ce que va devenir la campagne; c'est une longue occupation, au lieu d'une brillante guerre offensive qu'on pouvait faire.

Les Anglais sont en masse près de Constantinople, à Scutari, dans de bonnes casernes. Ils n'ont à Gallipoli que peu de monde, pour la forme. Au reste, ils n'ont encore ni artillerie, ni cavalerie, ni moyens de transport.

Le point de débarquement provisoire semble définitivement marqué, quoiqu'il soit à cent cinquante lieues des Russes et plus.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

Au camp de Boulaïr, le 25 mai 1854.

Ma division est à peu près réunie ici en totalité. De la hauteur où ma tente est placée, je vois se développer de-



vant moi tout le front de ces milliers d'hommes campés sous de grandes tentes, sur une seule ligne de bataillons en bataille, et occupant ainsi une longueur de près de trois quarts de lieue sur un beau terrain peu ondulé ; à trois quarts de lieue, en arrière, se trouve le golfe de Saros, et, au delà, les côtes de la Roumélie ; c'est un panorama merveilleux ; il n'y manque que la fumée de la poudre pour en faire un tableau complètement militaire.

J'attends le reste de ma division et des ordres du général en chef.

Or, ces ordres vont arriver dans deux ou trois jours, et il est probable qu'il faudra en revenir à l'avis que j'ouvrais de Varna, il y a un mois et demi, et se réunir à Varna. A cette époque, il était facile d'y débarquer notre armée qui était en mer presqu'en totalité. Aujourd'hui, il faudra rembarquer le personnel et le matériel — c'est difficile, — ou bien aller par terre, et c'est cent cinquante lieues à faire à travers un pays sans ressources pour une armée, et, d'ailleurs, ayant très peu d'eau.

J'ai fait, il y a un mois et demi, ce que j'ai pu pour que l'on acceptât la seule idée saine et militaire qui me semblait praticable pour arrêter et troubler l'armée russe dans ses projets et ses préparatifs. Mais le général en chef était encore à Paris, et il a fallu attendre. C'est bien toujours cette manière légère de faire de notre pays de France, sans prévoyance et par à-coups !

Les Russes marchent à leur but lentement, mais avec constance ; ils assiègent Silistrie et arriveront peut-être à s'en emparer, malgré les débordements du Danube et les efforts des Turcs. Or, la présence d'une seule division d'avant-garde française, à Varna, il y a un mois, aurait

changé tout cela. Voilà donc les Russes engagés, et les troupes françaises et anglaises obligées de se hâter, par mer ou par terre, de courir au secours, comme si l'on avait été surpris. Quelle surprise, mon Dieu ! Surprise prévue et signalée, il y a un mois et demi ; surprise calculée, il y a cinq mois à Paris..... Enfin, voilà la situation.

Au reste, tout ira bien, je l'espère, et très bien ; seulement, il aurait fallu être plus tôt installés au bon endroit.

J'ai retrouvé sous la tente ma vigueur de soldat.

Tout mon monde est gai et bien portant. — Mes chevaux qui sont attachés, à vingt pas, devant ma tente sont superbes ; *Bayard* me fait à l'instant des signes et crie tant qu'il peut pour avoir du sucre ; je lui en donnerai après avoir clos ma lettre qu'on attend. — Le soleil est beau, les alouettes chantent, et mon cœur va à l'unisson de tout cela. Il y a dans l'air bonne chance, et je m'y abandonne.

Au camp de Boulaïr, 1er juin 1854.

Je viens de recevoir, bonne mère, ta lettre du 16 mai. Me voilà heureux de te savoir en bonne santé avec tout ton monde, et de penser que tu as le cœur à l'aise. On respire bien dans une atmosphère d'honneur et de bonne renommée, et Dieu te bénit pour avoir inspiré à ton enfant ces principes chrétiens et français qui font de bons citoyens et des soldats dévoués. Quand on te dit : — « Heureuse mère ! » on devrait ajouter : — « Vous jouissez de votre propre ouvrage. » Que Dieu continue à écouter tes prières, celles de quelques bons cœurs qui m'aiment dans

le monde, et je te reviendrai, un jour, riche d'honorables souvenirs.

Le général en chef se sert presque exclusivement de Canrobert et de moi pour créer les bases d'opération. Canrobert — je te l'ai écrit — est parti pour Varna ; je pars demain matin pour Andrinople, où je vais établir mon quartier général et préparer un point d'appui pour la gauche de l'armée.

Je t'ai dit que les Russes ont essuyé un rude échec devant Silistrie. La garnison, au moment où elle était menacée d'un assaut, a fait sauter des mines sous les pieds des assaillants ; elle a écrasé de son artillerie les réserves russes cachées derrière des collines, et sortant, l'épée au poing, cette brave garnison a chassé l'ennemi à trois lieues de là. Silistrie tiendra peut-être jusqu'à ce que nous entrions en ligne ; dans ce cas, l'armée russe se trouverait dans un très sérieux embarras.

Les officiers et les soldats de ma division ont confiance en moi ; je lis dans leurs yeux cette affection qui entraîne le dévouement. Prie pour eux et pour nous tous, prie pour Canrobert, mon frère d'armes, et le Dieu des armées, qui se sert habituellement de l'épée de la France, nous donnera la victoire.

Andrinople, le 12 juin 1854.

Je t'écris d'Andrinople, bonne mère. Mes troupes arrivent successivement, et je passe mes journées à les installer, à préparer des magasins, des hôpitaux, tout ce qui est nécessaire à un corps d'armée qui marche en avant. Comme il n'y avait pas un plan de guerre tracé d'avance,

rien n'avait été prévu et c'est une preuve de grande confiance qu'on m'a donnée en me chargeant de cette lourde tâche. J'ai des officiers qui courent à trente et quarante lieues de moi dans les Balkans pour reconnaître les routes et les passages. Les ordres que j'ai donnés au Pacha de la Roumélie mettent tout ce pays en mouvement pour approvisionner d'orge, de paille, de bois et de viande nos gîtes d'étape en avant, comme ceux que j'avais fait établir entre Gallipoli et Andrinople. J'ai une armée de boulangers en turbans qui me fait du biscuit et du pain dans toute la ville, pendant qu'une autre armée d'ouvriers construit vingt-cinq fours à la française qui feront par jour cinquante mille rations ; les autres fours y ajouteront presque la même quantité, et cela nous fera la provision à envoyer en avant.

Je transforme en hôpital une belle caserne turque ; il y aura quinze cents lits pour nos blessés, d'excellents lits, paillasses et matelas neufs en bonne laine.

Des milliers de détails, tous intéressants, prennent mon temps depuis l'aube jusqu'à neuf heures du soir. Les journées passent comme des coups de canon.

Hier, dimanche, je me suis rendu à la chapelle catholique, suivi de tous mes officiers, à cheval, en grande tenue ; nous étions précédés d'un beau piquet d'infanterie et suivis d'une brillante escorte de cavalerie. Depuis des siècles, jamais, assurément, messe militaire n'avait été entendue ici. — Les catholiques du pays, en petit nombre, se cachaient presque pour qu'il leur fût possible de suivre leur culte. — Eh bien ! nous sommes allés à la chapelle, la tête haute, à travers toute une population qui saluait, qui se disait : « Voilà le chef français qui va faire ses

prières » ; elle n'osait plus avoir pour le chrétien qu'un sentiment de respect.

La grande majorité de la ville est chrétienne, mais du rite grec. L'archevêque m'est venu voir, et m'a envoyé des confitures faites avec de vraies feuilles de roses, confitures d'une grande délicatesse, qui ne devraient être mangées que par des femmes ; nos vieilles moustaches grises ne s'en sont pas mal trouvées.

Je suis campé sous la ville, près du vieux sérail. Mon quartier général est établi dans un grand kiosque, où le Sultan venait respirer l'air frais d'une île de la Toundja, aux belles plantes, aux grands arbres ; c'est très beau ; mes troupes sont près de moi et s'étendent au loin, au delà de la rivière. Le kiosque est vieux et délabré comme tous les monuments et établissements turcs ; on y monte par un escalier en pierre à deux rampes, où il y a un mouvement continuel d'officiers, de Turcs, de tous ceux qui ont des ordres à recevoir, des affaires à traiter. Dans l'intérieur, ton fils, qui est toujours le même enfant de bonne foi, tâchant de bien faire devant Dieu et devant les hommes, prépare de son mieux la marche d'une portion de cette armée, qui, je l'espère bien, inscrira une belle page de plus dans les annales militaires de la France, et une autre dans l'histoire des faits et gestes de notre patrie en l'honneur de la civilisation du monde.

Mon quartier général est le même qu'avait choisi, en 1829, le général russe Diébitsch, quand il entra à Andrinople. Je passais alors un examen pour l'École polytechnique.

Andrinople, le 12 juin 1854.

Mon cher Rivet, voici où nous en sommes avec les Russes : ils ont attaqué Silistrie avec violence, et, malgré de nombreux efforts tentés avec des masses et de vive force, ils n'ont pu encore emporter aucun des dehors de la place ; chacune de leurs attaques a tourné à leur confusion et leur a coûté cher, quelques-unes très cher.

Ceci est étrange, et je répugne à me l'expliquer par l'impuissance des Russes. Il y a autre chose, comme une démoralisation, une préoccupation, je ne sais quoi, qui paralyse cette armée.

Nous devrions, au reste, les payer pour jouer ce jeu, qui empêche que nos fautes soient à découvert et nous permettra de les réparer un peu.

Voici notre situation, celle de l'armée alliée. Il semble qu'il fallait, à l'origine, adopter deux idées-mères : 1° débarquer d'ensemble sur un même point de la côte bien couvert et le plus près possible de l'ennemi ; 2° rester réunis, ou, du moins, ne se séparer qu'à la condition de pouvoir être réunis en vingt-quatre heures. — Quand je parle de débarquer d'ensemble, j'entends brigade par brigade, etc.

Or, rien de tout cela. Nous sommes présentement :

1° A Gallipoli — 4e division et arrière-garde de cavalerie et artillerie ;

2° A Andrinople — 2e division, brigade de chasseurs d'Afrique et réserve d'artillerie (arrivés ou près d'arriver, tout en route) ;

3° A Varna — 1re division, 1re brigade (la 2e va être embarquée, si elle ne l'est à l'heure où j'écris).

Voilà pour l'armée française ; je me trompe, j'oublie le meilleur :

4° A Constantinople ! — la 3e division tout entière. Elle passera, le 15, une grande revue du Sultan en personne !...

Les Anglais ont du monde à Dewna — six lieues ouest de Varna, — du monde en masse à Constantinople — Scutari ; — enfin, une brigade forte à Gallipoli.

C'est une occupation du pays ; point la guerre. Et, cependant, voilà qu'on imagine de se concentrer sur la ligne de bataille, entre Schumla et Varna, par des rubans de route de cent vingt et cent cinquante lieues, sans avoir, depuis plusieurs mois, établi des magasins.

Je suis chargé par le maréchal de créer à Andrinople une base, et d'échelonner des reconnaissances et des vivres vers le pied sud des Balkans et sur les passages de cette chaîne. Il faudrait que cela fût déjà fait. Je me précipite pour décupler la vitesse de chacun ici ; mais il n'est pas bien de mettre hors d'haleine, en commençant, tous ceux qui doivent vous fournir les ressources du pays. Je mène au galop — et le plus gracieusement que je peux — tous les buffles du pays, y compris le gouverneur d'Andrinople ; tout cela galope, la queue en l'air ; les uns mugissant, les autres butant à chaque pas, aucun ne se retournant pour me présenter les cornes. J'ai levé une armée de boulangers en turbans et sans culottes ; ils me font de bon pain, mais peu ; ils soufflent souvent, et ont besoin de fumer beaucoup de pipes.

Je *pioche*, et je pense beaucoup ; ma santé est bonne. Je tâche d'oublier les choses gracieuses de France et d'Afrique !

Pourquoi n'es-tu pas des nôtres, et assez près de moi ? J'aurais de quoi causer, et prendre patience, et ouvrir mon cœur à deux battants.

Je te laisse à tirer conséquence de notre position, combinée avec celle des Russes, avec les protocoles, avec la conduite de l'Autriche, de la Prusse, etc. — Pour moi, je voudrais qu'il n'y eût pas de faute militaire commise, ou qu'elle fût très promptement corrigée. Nous devrions être tous entre Pravadi et Varna ; réserves et parcs à Bourgas.

Andrinople, le 19 juin 1854.

Ma bonne mère, je pars demain en avant pour tracer la route et aviser à tout. Nous allons traverser en nombre les fameux Balkans qui ont intimidé les Russes pendant près d'un siècle. Je marche sur Varna, où est le point de concentration ; de là se dessinera la campagne.

Mes bonnes troupes ! Si tu voyais ces fronts brunis et ruisselants de sueur !... Que de misères de route à supporter avant le jour de fête, le jour tant désiré de la bataille !... Sur seize mille hommes que j'ai ici de vieilles bandes africaines, je n'ai que soixante-deux hommes à l'hôpital, après une longue marche par de mauvais chemins ; peu d'eau, peu de bois, et aucune ressource à peu près. Cette Turquie, avec un sol admirable, est plus pauvre que l'Afrique.

J'aurais voulu avoir, hier soir, auprès de moi Anna et ses aimables cousines, pendant que je me promenais, vers neuf heures, le long de la rivière, sous de beaux micocouliers. Je leur aurais montré des centaines de feux follets qui jouaient sur les eaux et dans le feuillage, et, avec

un peu d'imagination, nous aurions pu croire que ces feux étaient les esprits des sultanes de jadis. Sans doute, les âmes de ces jeunes et belles femmes errent maintenant, toutes les nuits, et dansent et courent, en compensation des habitudes de retraite et de repos forcé qui étaient pour elles une loi. — Une bonne musique de l'un de nos régiments nous a joué de très jolis morceaux de la *Favorite*. Je crois que nos demoiselles auraient accepté volontiers la promenade, et, pour moi, j'en eusse été très heureux.

ORDRE DU JOUR.

Au quartier général, le 19 juin 1854.

Le général commandant à Andrinople, partant demain pour reconnaître la route en avant, laisse le commandement au général d'Allonville.

Les troupes qui vont quitter Andrinople pour se rendre à Varna en traversant les Balkans, doivent s'attendre à ne rencontrer souvent que peu d'eau sur la route, aux haltes et bivouacs.

En conséquence, que chacun avise. — Que le soldat ménage la provision qu'il porte dans son petit bidon ; qu'avant le départ les caporaux, sous-officiers et officiers de compagnie, s'assurent qu'au réveil les grands bidons ont été remplis pour permettre à chaque soldat de l'escouade de faire sa provision.

Que les meilleurs marcheurs, les plus expérimentés, expliquent aux autres qu'il ne faut boire que par petites gorgées et le plus rarement possible ; que beaucoup d'eau excite la transpiration et affaiblit, tandis que quelques rares petites gorgées arrêtent les picotements de la soif et n'enlèvent rien aux forces du bon marcheur.

Que les chefs de colonne, de bataillon, de détachement, prennent avec persévérance et dévouement toutes les mesures nécessaires pour faire débiter, sans désordre, les eaux des puits, des fontaines et des petites sources, lorsque la pénurie des eaux exigera ces précautions.

Les compagnies doivent se munir de longues cordes fines pour les puits.

Que, dans les distributions de paille, de viande et de bois, à chaque bivouac, la plus grande conscience préside aux répartitions. Les agents turcs ont confiance et ne vérifient point. Prendre plus que ne le porte le bon, serait donc faire tort aux agents turcs et grand tort aux colonnes qui suivent, car les approvisionnements sont calculés exactement.

Le général compte sur l'énergie des troupes placées sous son commandement. Que chacun se souvienne que, pour des troupes françaises, la difficulté n'est point de battre l'ennemi, quand il est arrivé à sa portée, mais bien dans les fatigues des longues marches qui précèdent le combat. Le modèle du soldat est celui qui sait se ménager et supporter gaiement la misère pour atteindre le jour de fête, le jour tant désiré de la bataille.

Général Bosquet.

Varna, le 4 juillet 1854.

Je viens de terminer cette longue marche de Gallipoli à Varna par Andrinople et à travers les Balkans.

Au moment où nous pouvions espérer que la lutte s'engagerait, nous avons appris que les Russes venaient de lever le siège de Silistrie et s'étaient sauvés sur la rive gauche du Danube.

Ils sont, sans doute, en retraite sur la Moldavie, et, de là, passeront le Pruth, pour attendre sur leurs frontières l'attaque des armées alliées.

Ils avaient construit beaucoup de redoutes sur la rive droite, et donnaient ainsi à entendre qu'ils étaient décidés à tenter la fortune entre le Danube et les Balkans.

Mais cela pourrait n'être qu'une ruse grecque ou barbare, et je les soupçonne fort d'avoir ainsi préparé leur retraite, avec le consentement tacite de l'Autriche. Voici comment :

L'Autriche a pris parti en mettant des troupes sur sa

frontière au point où elles menacent, géométriquement, le flanc droit en arrière de l'armée russe.

Or, pour un esprit impartial, il n'y a rien de fort étrange dans une retraite effectuée devant quatre armées bien placées pour menacer sérieusement.

La menace de l'Autriche, la plus heureusement placée contre la ligne de communication des Russes, me semble avoir été demandée par la Russie comme prétexte, aux yeux du monde, d'une retraite que l'armée turque et les réserves franco-anglaises avaient naturellement rendue nécessaire.

Ce qui plus désole l'armée russe, c'est qu'elle a été battue constamment dans tous ses petits engagements avec les Turcs. Elle aurait voulu trouver une revanche sous les murs de Silistrie, et elle n'y a trouvé qu'une nouvelle honte.

Elle s'en va donc avec la rage au cœur, mais avec la consolation préparée par la politique, la consolation de pouvoir écrire dans l'histoire qu'elle n'a reculé que devant quatre armées.

Cette retraite nous contrarie : elle recule encore le champ de bataille.

Nous avons fait une faute, que j'ai bien cherché, à Paris et ici, à faire éviter, — nous aurions dû débarquer le premier jour à Varna et tâcher de pousser les Russes à coups de canon hors des Principautés.

Et maintenant, s'ils en sortent sans se faire prier davantage, comme ils auront fait ce que demandent les traités d'alliance de l'Occident et de l'Allemagne, que va ordonner la diplomatie, cette diplomatie de malheur qui conduit aujourd'hui les armées, à la queue desquelles

elle se traînait à l'époque où la France était glorieuse et maîtresse sérieusement des destinées du monde?

Voilà, bonne mère, où nous en sommes ; nous attendons sous les murs de Varna.

Le général en chef est à moitié mort, de toute façon.

Demain, je serai en ligne entre Canrobert et le prince Napoléon ; mais où est l'ennemi !...

Mangalia, le 27 juillet 1854.

Mon excellent Rivet, j'ai suivi avec un intérêt que tu peux comprendre les rapports successifs de M. le gouverneur sur votre très vigoureuse et très heureuse campagne au sommet du Djurjura. Là-dessus je t'embrasse sur les deux joues, et te prie de vouloir bien faire agréer à M. le gouverneur général toutes mes félicitations bien complètes et du fond du cœur.

Heureux soldats de l'armée d'Afrique ! Ils ont tous les ans, au moins, une belle campagne. Cette fois, c'est une page d'histoire qu'ils ont écrite avec leurs baïonnettes sur les derniers pics du Djurjura. Et nous, de l'armée d'Orient, de l'armée brillante dont chacun voulait être, nous traînons nos guêtres sur les tristes chemins de la Turquie, et nous n'y rencontrons pas l'ennemi !... C'est comme un jeu aux soldats. — Une chose manquée, et que l'on voudrait redresser, retaper.

Je t'ai déjà écrit qu'à deux lieues de Varna, sur les plateaux de Yéni-Keuï, les quatre premières divisions d'infanterie étaient bivouaquées — une longue ligne de bataille par divisions sur deux lignes ; la cavalerie et les

réserves d'artillerie, sous les murs de Varna. Je t'ai dit, sans doute, que les vivres manquaient; et surtout le foin et l'orge. Le général en chef nous déclara, il y a deux semaines, en plein rapport, qu'il n'avait pas dix jours de biscuit d'avance... Depuis, on en a fait un peu, et l'on a inventé de *faire quelque chose;* — c'est, tu le sais, une nécessité pour certaines gens, la chose à faire important peu au fond.

Jusuf a donc inventé d'essayer, au fond de la Dobrudja, d'enlever des partis russes; et il a obtenu la sortie des 1re, 2e et 3e divisions! Canrobert à Mangalia sur la mer, moi, à Bazardjick, au centre, et le prince à gauche; le tout pour appuyer les bachi-bouzouks de Jusuf, qu'on n'appelle plus bachi-bouzouks ni « spahis d'Orient », mais bachi-Jusuf. Cette cavalerie irrégulière est affreusement mauvaise, au dire des officiers turcs eux-mêmes.

Après le mouvement fait, ordre est venu à Canrobert de marcher par la droite vers Kustendjé, et à moi vers Mangalia, chassant de là Canrobert, et chassé moi-même de Bazardjick par le prince. C'est très joli, très joli! et ces dames françaises de Constantinople doivent trouver cela charmant.

Seulement, il m'a fallu faire moi-même mes reconnaissances, ma route, organiser du monde pour me procurer de l'eau, qu'on ne trouve, sur un espace de douze à quinze lieues de diamètre, qu'à cent cinquante et cent quatre-vingts pieds de profondeur dans quelques rares puits... Ce sont des tours de force que ces marches que je viens de faire, et je sens de grosses larmes dans les yeux, larmes de rage, quand je songe que tout cela est pour le roi de Prusse, pour Jusuf, pour rien enfin. — Il y aurait du

fouet à donner. — Les Russes n'ont que des Cosaques au fond de la Dobrudja, peut-être un régiment ou deux de hussards, qui peuvent s'échapper par le pont de Galatz ou être secourus par ce pont.

Ma foi ! qui peut lire sur cette carte que nous font les protocoles, les mensonges des Russes et les hésitations de toutes les puissances? Que ferons-nous, si nous n'avons jamais que dix jours de vivres à la côte pour marcher dans le pays, si nous n'avons qu'un millier de voitures à bœufs, quand il nous en faudrait des milliers?

On attend des courriers de France, dit-on ; c'est la réponse à quelque proposition faite de tenter un débarquement en Crimée. Les Anglais y poussent beaucoup, eux qui ne peuvent pas marcher dans l'intérieur du pays et ne savent vivre que près de la côte ; eux qui n'entendent pas faire de la chevalerie, mais des profits, trouvent très naturel de nous lancer contre le port de Sébastopol, de ruiner ce port, de brûler la marine russe, et de sortir de cette guerre plus puissants sur mer qu'auparavant ; c'est tout simple. Je ne m'étonne pas de la politique et des plans de campagne de l'Angleterre ; mais je m'étonne que nous qui n'avons pas intérêt à détruire la marine russe, qui avons à combattre l'armée de terre pour obtenir l'évacuation des Principautés et surtout de nouveaux traités et des garanties pour l'avenir, je m'étonne que nous donnions dans les idées anglaises, comme la mode vient d'en prendre.

Aussi Canrobert, avec des Anglais, a-t-il été embarqué secrètement pour tâcher de faire une reconnaissance sur la côte, au nord de Sébastopol, et d'apprécier les possibilités d'un débarquement. — Notre *grande razzia* au fond

de la Dobrudja couvre le secret de la reconnaissance et occupe les esprits chez l'ennemi....

Tu vois que tout ceci est bien pauvre, et ne vaut pas cette belle appellation « d'armée d'Orient ». — Il y eut autrefois une armée d'Orient, mais autrement commandée, qui avait un véritable général en chef, décidant tout et ne prenant conseil que de ses forces et de son intelligence! Et, au bout de vingt-cinq jours comptés depuis son débarquement, elle avait livré plusieurs combats, une bataille, et pris la capitale du pays.

Depuis quelques jours, on parle de colonnes russes, qui rentreraient en Valachie et voudraient venger les affronts des premières troupes; on raconte que le Czar veut repiquer, et reprendre la ligne du Danube. Nous pourrions trouver là un champ de bataille, mais sans résultat complet, car l'ennemi aura une retraite, arrivera au delà du Pruth, et nous forcera d'aller chercher bien loin une seconde bataille, que notre organisation ne nous permettra jamais d'atteindre.

Charles va bien et je ne le gâte pas; Dampierre, qui t'offre ses respects les plus reconnaissants, en prend soin de bon cœur; moi, je le prêche un peu pour qu'il étudie et travaille sérieusement.

Tous les amis, Cissey, Lallemand, Fay, etc., me prient de ne pas les oublier.

Mangalia, le 1er août 1854.

Je t'écris, en courant, de Mangalia, — cherche sur la carte, sur le bord de la mer, au nord de Varna; — je viens d'y ramener ma division qui soutenait celle de Canrobert,

au fond de la Dobrudja, dans une reconnaissance que nous avons faite et où notre cavalerie a pu tailler quelques boutonnières aux Cosaques. C'est une petite promenade, mais elle est devenue fatigante, parce que ce diable de pays n'a presque pas d'eau entre le Danube et la mer Noire ; il la faut aller chercher au fond des puits, à cent cinquante et cent quatre-vingts pieds de profondeur ; encore est-elle assez mauvaise, très crue. Mes pauvres enfants, qui ont dû faire huit et neuf lieues par jour, avec des vivres pour quatre jours dans le sac, sont un peu fatigués, bien qu'ils le soient beaucoup moins, eux, vieux Africains, que les jeunes troupes de France.

Je serai, le 3, près de Báltchick, où j'établirai mon quartier général, et j'espère y pouvoir faire reposer ma division au bord de la mer.

Si nous pouvions avoir affaire à l'ennemi, une bonne canonnade et une charge à la baïonnette seraient le meilleur remède pour réjouir le cœur et rafraîchir le sang de cette jeunesse.

Je me porte à merveille ; mes chevaux sont tous en état et très vigoureux ; tout va donc bien pour moi. Seulement, à la manière dont les affaires et la guerre vont, nous pourrions bien passer l'hiver en Turquie et peut-être des années. Que la volonté de Dieu s'accomplisse, et, cependant, me ramène près de toi le plus promptement possible !

Yéni-Keuï, le 12 août 1854.

Ma bonne mère, on se plaint quelquefois qu'une guerre ne finit point ; en voici une dont on peut se plaindre en disant qu'elle ne commence pas. Singulière combinaison,

que cette réunion de troupes de trois nations différentes sur un même théâtre, chaque nation ayant son chef de troupes, et toutes ces forces n'ayant pas un généralissime sur les lieux ! C'est que les questions, de nos jours, deviennent si compliquées, elles peuvent entraîner à des guerres si sérieuses, qu'on hésite à prendre un parti net et à confier à un seul homme, à un général en chef, les conséquences d'une résolution irrévocablement prise. Aussi, nous n'avons pas un général en chef qui tienne sous ses ordres les trois armées de France, d'Angleterre et de Turquie en même temps que les flottes des trois pays. Le général en chef n'existe que sous la forme d'une idée variable qui est la résultante des notes de Paris et de Londres, de Vienne et de Berlin et quelquefois de Constantinople. De là, peu de mouvement chez nous ; pendant que l'armée turque marche de son côté, suivant son inspiration, nous restons en réserve à la côte, ne prenant aucune résolution et ne marchant point sur le Danube, faute de plan bien combiné, et, peut-être même, faute de vivres, ce qui est plus curieux et plus caractéristique pour prouver que la pensée première a toujours été d'éviter la guerre.

Aujourd'hui que la saison pluvieuse s'avance, que nous n'avons guère qu'un mois pour atteindre le 15 septembre, époque des pluies qui ne permettent plus aux charrois de marcher, — il n'y a ici que le sol naturel et pas de routes empierrées, — on se trouve fort désolé de n'avoir pas frappé un grand coup pour le lustre de nos armes. On regrette de n'avoir pas débarqué à Varna dès le premier jour, de n'avoir pas pris cette guerre au sérieux, et l'on cherche ce que l'on pourrait bien accomplir en peu de

temps. On vient d'essayer une rencontre au fond de la Dobrudja, et cette petite opération a duré du 22 juillet au 9 août ; j'y étais avec ma division entière qui soutenait celle de Canrobert ; mais les Russes avaient filé, et nous n'avons rencontré que quelques patrouilles de Cosaques.

Enfin, on prépare un coup sérieux, dit-on ; je n'en suis pas encore informé officiellement, mais je sais bien qu'on s'occupe de nous embarquer pour nous jeter en Crimée. C'est un peu tard et c'est aussi une opération bien délicate.

Les Anglais poursuivent une pensée toute naturelle chez eux, celle de détruire la marine russe ; mais ce n'est pas une raison peut-être pour que notre pensée soit la même, bien au contraire. Malgré la divergence d'intérêts, cependant, nous nous laissons bâter et brider par eux, et nous les aiderons à détruire les vaisseaux russes, afin que l'Angleterre devienne plus complètement, plus sûrement, maîtresse de la mer, et que, le jour où elle se brouillera avec nous, elle trouve la France seule sur mer, sans allié possible, plus facile à vaincre.

Les Russes sont bien servis par leurs espions et leurs agents. Ils nous ont brûlé un tiers de Varna pendant la nuit du 10 au 11, avant-hier. J'ai passé cette nuit, avec ma division accourue de son camp à deux lieues de Varna, à repousser l'incendie de quatre grands dépôts de poudre, qui, en sautant, auraient pu détruire la ville entière. Le feu flambait sur une ligne de plus de trois cents mètres parallèle aux dépôts de poudre ; les étincelles tombaient sur les toits des dépôts recouverts de toiles, de draps, et mouillés à chaque instant par une partie des pompes. J'a-

vais mes canonniers montés sur ces toits, courant d'une étincelle à l'autre pour les éteindre plus vite. Terrible nuit ! où toute une division pouvait sauter d'un moment à l'autre avec la ville et le port. Je n'ai plus de voix, mes yeux sont encore gonflés par la fumée, mais je me porte à merveille, et nous avons le cœur à l'aise, les miens et moi, comme des gens qui ont fait courageusement leur devoir.

---

18 août 1854.

Nous voilà au 18 août et nous n'avons pas encore tiré un coup de canon ! L'ennemi se retire des Principautés sans nous attendre pour les disputer, et nous, nous ne marchons pas en avant vers le Danube pour le chasser. La partie était si belle contre les Russes ! Nous pouvions si bien, avec le concours de l'Europe occidentale, les mettre dans l'impossibilité de rien entreprendre pendant plus de cent ans !...

Il semble qu'on songe à s'emparer de la Crimée. Nous ferons là les affaires de l'Angleterre, mais nous ne ferons pas les nôtres. Nous sommes bien des Don Quichottes, payant de notre sang et de nos deniers des résultats utiles aux autres, pas à nous.

Nous avons rencontré dans la Dobrudja un ennemi plus terrible que les Russes : l'empoisonnement des marais. La 1re division y a perdu près de cinq mille hommes, morts ou malades. J'ai eu le bonheur incroyable de n'y perdre que peu, relativement ; j'en suis aujourd'hui à trois cents morts. Chacun me serre la main et me félicite. Ma division est d'une solidité bien éprouvée, c'est la divi-

sion dont on parle, et j'en ai le cœur heureux. Tout mon monde, autour de moi, va à merveille, excepté Lallemand, que je viens de renvoyer en France ; il a besoin de soins de famille, la guerre l'a usé.

Ton cassis a fait merveille, et, plus d'une fois, j'ai ressuscité de pauvres soldats, renversés au bord du chemin, avec quelques gorgées de ta liqueur ; de sorte, bonne mère, que c'est à toi qu'ils doivent leurs nouvelles forces ; ils le savaient, — je le leur disais, — et ils te bénissaient au fond du cœur.

Tu vois que nous te rendons ici les prières que tu fais pour nous avec tous nos amis ; et, certes, ces prières ont été exaucées ; la 2e division a été sauvée comme par miracle de l'empoisonnement de ces marais infects, quoiqu'elle ait été exposée tout comme la 1re. Pauvre Canrobert ! il en a bien souffert. Je l'ai embrassé avant-hier.

Je n'ai que quelques minutes pour profiter d'un courrier accidentel ; je vous embrasse à la hâte.

Yéni-Keui, le 24 août 1854.

Mon bien cher Rivet, je t'ai écrit le mois dernier en partant pour Bazardjick ; et je ne sais plus si j'ai écrit depuis ; — c'est qu'il y a des moments où l'on n'écrit plus du tout ; — en quelques mots, si je puis, je vais te donner de mes nouvelles. Le 22 juillet, les 1re, 2e et 3e divisions firent un mouvement en éventail et en avant de Varna ; la 1re sur la route de Mangalia, la 3e, à gauche, vers Koslidja, la 2e sur Bazardjick, au centre.

Il paraît que Jusuf — qui s'en défend d'ailleurs —

avait inventé, après avoir obtenu la création des « spahis d'Orient », de les mener en première ligne et de leur faire tirer le premier coup — par un grand coup, — car il était question de chasser de la Dobrudja l'armée russe, qui, pour le public, aurait été très forte, et qui, en réalité, n'était plus représentée là que par trois ou quatre cents Cosaques, gardant les bœufs et les chevaux de bât fatigués et au pâturage, entre Galatz et Babadagh.

C'était une belle *blague,* préparée à la sourdine. Je n'en savais rien en partant pour Bazardjick, où je reçus l'ordre de me jeter à droite pour soutenir la 1re division.

Celle-ci, commandée par Espinasse, remplaçant Canrobert — en reconnaissance sur la Crimée, — marcha sans ordre, on dit même sans faire de soupe, pour arriver sur l'ennemi. Les deux bataillons de zouaves de Bourbaki avaient été embarqués à Varna pour arriver plus vite à Kustendjé. Jusuf marchait de son côté.

J'arrivai à Mangalia, de bonne foi croyant à quelque chose ; j'y arrivai, le 26, pour y trouver les arrière-gardes d'Espinasse et de Jusuf qui s'étaient arrêtés. Ils marchèrent, le 27 et le 28, jusqu'à Kustendjé. Le 29, je reçus avis qu'on allait courir en avant, — Espinasse m'écrivait, — que l'on irait *sans sacs à neuf lieues,* pour soutenir Jusuf, et tâcher de trouver des ennemis.

Sur ce *sans sacs,* j'avançai avec ma première brigade à quatre lieues de Kustendjé, quartier général de la 1re division. Le 31, j'appris qu'on n'avait rencontré que les infections, les empoisonnements du fond de la Dobrudja... et le choléra !

On avait vu une cinquantaine de Cosaques ; encore les zouaves, tête de colonne, n'avaient-ils rien vu. On m'a-

vertit qu'on se retirait. Je n'avais, suivant mes instructions, qu'à céder la place.

Cette 1re division, ralliée le 1er août par Canrobert, avait été si malmenée pendant cinq à six jours, qu'elle a été éreintée; — plus de cinq mille hommes ont quitté le rang; — cinq frégates à vapeur ont dû l'aller chercher en partie; le reste s'est traîné jusqu'ici; quarante-un officiers morts, plus de deux mille soldats morts, etc.; les « spahis d'Orient », morts, déserteurs, licenciés; — voilà le résultat de la campagne de la Dobrudja!!

Dans les mêmes conditions, — marais et choléra, — j'ai été plus heureux et mieux secondé par les miens. Béni soit Dieu! nous sommes rentrés *carrément*, avec nos malades, enterrant nos morts, soignant les vivants et ne laissant pas perdre nos bagages.

En arrivant, j'ai trouvé une dépêche qui me défendait d'envoyer de mes malades aux hôpitaux de l'armée. Soit; je les ai gardés, mes pauvres cholériques! J'ai fait de mon ambulance un hôpital de famille, où chacun a été frotté et soigné par ses camarades. Le résultat, grâce à Dieu qui protège les bons cœurs et la bonne foi! a dépassé mes espérances; je n'ai pas eu plus de trois cents hommes morts du choléra, et cela est bien calmé aujourd'hui; mais les fièvres de marais cassent les jarrets à bien du monde.

Je t'écris le 24, nous serons en route le 29; nous allons nous embarquer à Baltchick pour la Crimée. Très grave opération, qui eût été moins grave, et plus sûre, à la fin de juin. On la tente aujourd'hui comme par désespoir et comme *chose plus personnelle* aux Anglais qu'à nous. Il me semble que c'est le gant jeté pour toujours à la Russie.

Ce sera, si l'on réussit, un fait d'armes étonnant; sinon, il y aura grande honte.

Qui aura des idées, qui dira, au moment sérieux, ce qu'il y a à faire? Curieuse époque, singulière armée! Anglais, Turcs et Français, sans chef général!

C'est de l'aventure.

---

26 août 1854.

Mon cher ami, je t'ai écrit hier ou avant-hier; j'ajoute aujourd'hui que les ordres de départ et ordres de détail pour l'embarquement et le débarquement sont donnés, ainsi qu'un ordre du jour pour l'armée, qui est chaleureux et bien dit, sans bien expliquer pourtant le fond des choses.

Il est donc entendu que nous allons à Sébastopol; grande opération de guerre, difficile, et glorieuse à proportion, qui me grandit l'âme à mesure que j'étudie les dangers de l'attaque.

Et cependant, mon cher Rivet, je n'entends autour de moi que des propos tristes, des pensées d'appréhension, un manque de confiance presqu'absolu; et ce concert d'hésitations dans les âmes est universel. La cruelle épidémie qui a réduit l'armée de huit à dix mille hommes morts, dont près de quatre mille de la 1re division, est pour beaucoup dans le sombre des esprits.

Il y a plus: on énumère le peu de prévision du commandement général, toutes les contremarches, les erreurs successives qui ont inutilisé l'armée jusqu'à ce jour; on parle de l'état maladif du chef, qui le met dans l'impossi-

bilité d'employer toutes ses facultés et dans la nécessité d'avoir recours à des aides; on parle d'esprits légers, trop jeunes, trop grisés par l'odeur du pouvoir flairé à pleines narines; on accuse tout cela d'inexpérience, de calculs faux, de manque de prévoyance. — C'est triste, bien triste !!

On répète partout que les amiraux ont opiné du bonnet, disant après le conseil que, personnellement, ils ne répondent de rien et sont opposés à l'expédition. On ajoute surtout que l'amiral anglais Dundas a écrit à l'amiral Hamelin pour lui déclarer sur l'honneur que son avis, comme Anglais, était celui de son gouvernement, qui veut l'expédition de Sébastopol, mais que son avis, comme marin et amiral de guerre, est tout à fait opposé à cette entreprise.

Tu vois; c'est à se désoler ! Car, pour réussir, il ne faudrait pas moins que la réunion de toutes nos forces en un seul faisceau, en une seule et même pensée et même confiance.

Nous n'embarquerons que six cents hommes par bataillon; vingt-deux ou vingt-trois mille baïonnettes françaises pour les quatre divisions; ajoute deux mille hommes d'artillerie et des sapeurs; en tout, vingt-cinq mille hommes. Le reste viendra plus tard. Les Anglais auront dix-huit mille hommes et de la cavalerie. Calcule sur quarante mille combattants. Les chiffres de l'ennemi sont fort contestés : de quarante-cinq à quatre-vingt mille hommes, sans compter les vingt-deux mille marins de la flotte russe.

Tiendra-t-on avec du biscuit huit ou dix jours et plus ? Oui, certes, en cas qu'on y soit de bon cœur; mais, que

Notre-Dame de Frappe-Fort et la patronne de la France nous soient en aide !

Adieu, frère, je t'embrasse à deux bras et de tout cœur.

De la Crimée, le 16 septembre 1854.

Ma bonne mère, nous sommes en Crimée depuis avant-hier, 14 septembre. Une flotte, la plus belle qui ait jamais traversé les mers, nous a portés à quatre lieues au sud d'Eupatoria.

L'ennemi nous attendait plus bas, à la Katcha. Le point de débarquement a été ainsi surpris ; de sorte que, *dans une seule journée,* et sans avoir à conquérir notre terrain, nos matelots, Anglais et Français, ont mis à terre une armée de soixante mille hommes avec son artillerie et près de deux mille chevaux.... Cela n'est pas croyable et cela est vrai ; c'est une merveille qu'il y ait eu possibilité d'arriver ainsi.

Hier et aujourd'hui, le vent a fraîchi et ne permet que difficilement le débarquement des ambulances. Nous ne marcherons sur Sébastopol que demain sans doute. Or, jusqu'ici, les Russes n'ont point paru devant nos grand'-gardes ; nous ne les rencontrerons que vers l'Alma, à cinq lieues au sud du point que nous occupons. Nous aurons sans doute quelques affaires sérieuses sur la Katcha et le Belbek, et il s'agira ensuite d'assiéger Sébastopol. Tout ceci est une grosse affaire que le succès seul pourra faire approuver; mais le succès sera un des plus brillants résultats que l'histoire maritime puisse offrir.

Un désastre — que je ne veux point prévoir — serait

si épouvantable, que bien des gens ont pensé et pensent encore que le projet de surprendre et d'enlever la Crimée aurait dû être exécuté avec plus de monde et dans une saison moins avancée.

Nous serons près de Sébastopol dans quatre ou cinq jours; quand tu recevras cette lettre, nous serons déjà aux tranchées et aux batteries devant le fort Constantin, à moins qu'on ne puisse cheminer sur une autre ligne que j'indiquais avant-hier, ce qui nous mènerait très vite contre les défenses de la rade.

Ma belle division d'Africains est d'une santé, d'une force qui me réjouit le cœur; mon monde autour de moi va à merveille; Lallemand est remplacé par un parfait officier, le capitaine Balland[1], qui m'avait suivi plus d'une fois en Kabylie.

Les Russes, au moment où je t'écris, brûlent, à deux lieues de nous, un beau village où nous aurions trouvé des ressources. Qu'ils brûlent ainsi tout jusqu'à Sébastopol! ils ne peuvent aller plus loin, puisque la mer est là, et que Dieu nous permette à notre tour de brûler leur dernier refuge!

Je te quitte pour monter à cheval, mais non pas sans vous embrasser tous du fond du cœur.

Sur l'Alma, le 21 septembre 1854.

Bataille hier! et belle bataille, heureuse et glorieuse pour la 2e division!

1. Mort général de brigade, commandant l'École supérieure de guerre.



Je commandais la droite et j'ai été chargé d'aborder, le premier, les positions russes. Il fallait voir mes braves zouaves grimper fièrement les hautes berges de l'Alma, suivis par l'artillerie et le reste de leur brigade.

Au loin, le centre de l'armée et les Anglais, bien en arrière de nous, nous regardaient et applaudissaient.

En un instant j'ai eu à supporter l'effort de la moitié et plus de l'armée russe : quarante pièces d'artillerie croisaient leurs feux sur ma première brigade. Je me sentais fier d'avoir de si braves soldats à présenter à l'ennemi. Nous avons tenu sur les positions cédées par les Russes, un contre cinq ou six, et douze pièces contre quarante. Ma foi, c'était beau ! Mais cela dure toujours un peu trop ; le centre de l'armée est arrivé avec Canrobert, le prince et le maréchal. Les Anglais n'ont débouché que très tard. Dès que l'attention de l'ennemi a été divisée, j'ai pris la charge avec mes deux brigades et huit bataillons turcs qui m'étaient adjoints, et nous avons forcé les Russes à la retraite, tous ensemble, ma division débordant et menaçant toujours de couper la ligne de l'ennemi.

Le maréchal m'a envoyé un officier pour me complimenter et remercier ma division. De tous côtés on me vient tendre la main.

La bataille, commencée vers midi pour nous, a duré jusqu'à la nuit.

Mais comment obtenir des résultats complets sans cavalerie ! Celle des Anglais n'est arrivée que trop tard, et nous n'avons de prisonniers que quelques fuyards et la masse des blessés qui couvraient le champ de bataille.

C'est une belle journée, mais incomplète, sans trophées et sans prisonniers par manque de cavalerie.

Canrobert a une contusion à l'épaule; mon cheval, mon beau *Bayard,* un éclat d'obus à la tête; je n'ai pas un officier blessé dans mon état-major. L'armée compte environ trois cent cinquante morts et plus de mille blessés; ce n'est rien proportionnellement.

Je t'écris mes impressions en courant.... Oui, j'ai le cœur à l'aise, parce que la fortune m'a réservé d'attaquer le premier l'armée russe et de la forcer à quintupler ses forces devant moi; j'ai eu le plaisir de voir filer l'ennemi et de le suivre à coups de canon; j'ai le cœur à l'aise, parce que des mains amies et celles de gens que j'estime fort sont venues serrer la mienne et fêter la 2e division.

ORDRE DE LA DIVISION.

Alma, le 20 septembre 1854.

La 2e division, qui a eu l'honneur d'aborder la première les positions russes, a pris une glorieuse part dans la bataille de l'Alma.

Le général est fier d'avoir à commander des troupes si vigoureuses et heureux de porter à leur connaissance que M. le maréchal, commandant en chef, a bien voulu lui envoyer un officier pour lui exprimer qu'il était content de la 2e division.

Général BOSQUET.

Devant Sébastopol, le 4 octobre 1854.

Ma bonne mère, nous sommes devant Sébastapol que les Russes nous ont laissé investir sans se défendre. — Le gouverneur de la Crimée, le prince Menchikof, est resté hors de la place avec une armée de secours qui est environ de quarante mille hommes et qui recevra des renforts; mais ces forces restent loin de nous. Depuis la

bataille de l'Alma, l'ennemi nous a évités en masse. Nous n'avons pu que surprendre des portions de cette armée démoralisée et qui attend, pour agir, que des renforts lui donnent une supériorité numérique de trois ou quatre contre un.

Les travaux du siège vont commencer demain, car nous terminons aujourd'hui ceux du débarquement de notre matériel d'artillerie et du génie. C'est un travail de diable pour une armée sans chevaux, sans charrois. Avec rien nous ferons, je l'espère bien, un tour de force, et les soldats du vieil Empire pourront nous saluer sans regret.

Le maréchal de Saint-Arnaud, à l'agonie, nous a quittés. Des lettres de l'Empereur, tenues secrètes jusque-là, ont donné le commandement en chef à mon vieil ami Canrobert, le plus digne et le plus capable. J'en ai une joie que tu peux comprendre. Sa blessure va mieux ; cependant, il souffre et fatigue beaucoup.

Il a décomposé l'armée en deux corps : 1° l'armée affectée aux travaux du siège, composée des 3e et 4e divisions ; c'est le général Forey qui en est le commandant ; 2° le corps d'armée chargé de faire face à l'armée ennemie de secours que mène le prince Menchikof ; il est composé des 1re et 2e divisions, des réserves d'artillerie à cheval et de la cavalerie qui débarque ; je commande ce corps d'armée. — Les troupes anglaises sont divisées d'une manière analogue.

C'est une très grosse entreprise, et il est difficile de savoir d'avance si la résistance de Sébastopol sera longue et sérieuse, ou si la place cédera après huit jours de canonnade et d'assaut.

Le temps est constamment beau ; mais nous voici au 4 octobre et l'hiver est proche.

Le choléra n'est plus rien absolument ; c'est une maladie qui n'attaque que les constitutions délabrées. Tu peux croire que ma santé est parfaite.

Il y a quelques jours, comme nous faisions, Canrobert et moi, une reconnaissance sur les montagnes de l'est de Balaclava, le duc de Cambridge est venu à nous très gracieusement, et, me tendant la main, il me dit qu'il regrettait de n'avoir pu être assez près de moi, après la bataille de l'Alma, pour me faire ses compliments sur le beau mouvement de ma 2e division qui a décidé la retraite des Russes ; il ajouta que ses Anglais avaient battu des mains avec lui et restaient bien désespérés de n'avoir pu contribuer avec leur cavalerie à ce mouvement qui pouvait couper l'ennemi en deux, si la cavalerie avait paru. Ceci est pour te réchauffer le cœur.

---

20 octobre 1854.

Nous frappons aux portes de Sébastopol ; mais les Russes se défendent vigoureusement, et il y aura de la gloire à entrer.

Nous n'allons pas si vite que ces terribles guerriers en robe de chambre qui ont si bien trompé l'Empereur en lui annonçant la prise de la ville. Vraiment, nous avons bien gagné une très sérieuse bataille ; mais Sébastopol a près de trois cents pièces en batterie et vingt mille matelots finlandais pour les servir. Il y a de quoi réfléchir, et nous faisons un siège en règle.

Voilà le sixième jour depuis que les travaux d'approche

ont permis d'ouvrir le feu, et c'est au bruit d'une canonnade enragée que je t'écris, bonne mère, de mon quartier général.

Voilà des cavaliers apportant des nouvelles des grand'-gardes.

---

2 novembre 1854.

Ma bonne mère, nous tirons à coups redoublés sur les batteries des Russes, sur les centaines de grosses pièces d'artillerie de marine dont ils ont hérissé le pourtour de leur ville; nous marchons à sapes, obligés de creuser une grande partie de nos tranchées dans le roc et d'y faire jouer la mine, ce qui est une énorme difficulté qui se présente rarement. Près de vingt mille marins russes de Finlande se font écraser en détail pour défendre par terre leur belle flotte qu'ils ne peuvent se résoudre à nous abandonner; ce sont de beaux soldats bien déterminés. C'est l'affaire du général Forey qui commande les troupes du siége.

De mon côté, avec le corps d'observation de seize à dix-sept mille hommes, trente pièces d'artillerie et douze à quinze cents chevaux, je tiens en respect, grâce à de bonnes lignes, une armée de quarante mille Russes qui me guettent jour et nuit. Or, il commence à faire un froid très vif et il est malaisé de passer dehors une partie de sa nuit. C'est fort rude, mais nous touchons au terme, je l'espère.

C'est une très grosse affaire, très difficile, et qui paraîtra un jour un fait presque impossible. Je ne puis comprendre comment on a si facilement inventé en

France que c'était chose toute simple que d'enlever à une nation guerrière, comme par un coup de main, la capitale de sa puissance dans le Sud, un vaste port, un arsenal de canons. C'est énorme, et tu peux croire que les mieux trempés seront éreintés à la fin de la campagne ; que Dieu nous donne des forces !

Nos amis les Anglais sont les plus gracieux du monde et nous font l'honneur de prendre notre avis avec une déférence qui nous touche, parce que ce sont des soldats très braves.

Je vais vous revenir un homme très connu en Angleterre. Le duc de Cambridge vient sous ma tente s'asseoir et me demander avis comme un jeune général quelconque. Lord Raglan est parfait et me serre toujours la main, me demandant ce que je pense, m'envoyant compliments et remercîments souvent pour les secours que je prête à ses lignes avec mes troupes. Sir de Lacy-Evans, le meilleur général anglais, est mon meilleur ami, et, il y a trois jours, comme je l'appuyais contre une sortie russe et que mes troupes étaient arrivées comme par miracle et très vite, les Anglais nous ont couverts de hourras pendant que nous parcourions, sir de Lacy-Evans et moi, le champ de bataille.

---

7 novembre 1854.

Ma santé est parfaite, bonne mère ; la fatigue ne peut rien contre elle. C'est que j'ai, de temps en temps, un peu de joie au cœur ! Avant-hier, 5 novembre, j'ai tué et blessé aux Russes plus de six mille hommes dans une bataille près d'Inkermann. Je les ai battus, menés au

galop au delà des ponts de la Tchernaïa. Le lendemain, le duc de Cambridge était sous ma tente, me remerciant d'avoir sauvé le reste des Gardes anglaises qui ont beaucoup perdu ce jour-là. Lord Raglan — qui n'a qu'un bras — me disait aujourd'hui en me tendant son unique main qu'il en voudrait avoir plusieurs pour serrer les miennes.

Nous sommes toujours devant cet immense arsenal de la Russie méridionale, qui a des milliers de canons de rechange et des canonniers-matelots en proportion. Les soldats russes arrivent par milliers, depuis que l'Autriche les laisse disparaître de devant ses armées.

Eh bien ! plus il y aura de difficultés, plus il y aura de gloire pour notre épée de France. Seulement, il convient qu'on ne nous oublie point et que France et Angleterre nous envoient aussi des soldats. Nous tuons beaucoup de Russes, mais ils nous tuent aussi du monde.... Nous poursuivons une des entreprises les plus téméraires qui aient été tentées depuis les croisades. Mais c'est la bonne cause ; vous pouvez tous prier pour nous, et Dieu nous aidera ! J'y ai une foi entière.

Décembre 1854.

Ma bonne mère, voici mes étrennes ; cette année, les Russes et l'Empereur m'ont aidé à te les préparer : c'est une étoile de grand-officier de la Légion d'honneur que je viens de recevoir et que je place sur ton grand châle, avec l'aide d'Anna, comme nous faisions, un jour, si tu t'en souviens, pour mon collier de commandeur. Que n'as-tu pu entendre tous les compliments, anglais et français, qui ont accompagné cette étoile ! Lord Raglan s'est donné

la peine de venir lui-même avec son état-major à mon quartier général pour féliciter le *french* Bosquet. J'étais à cheval aux avant-postes, et je n'ai pu que lui rendre ses compliments chez lui. Décidément ils vont faire de moi un « milord », comme tu dis ; mais j'aime mieux rester pour eux le *french* tout peu.

Le soleil a reparu depuis hier avec les gelées. La pluie, la tempête et le grésil avaient duré pendant vingt-huit jours sans interruption. Au milieu de ces tourmentes du ciel et du tonnerre des hommes, la gaieté française ne s'est point refroidie. Mais il n'est pas facile d'avancer dans les travaux du siège par des temps pareils ; il faut ajouter que les Russes se défendent bien derrière leur camp de Sébastopol. Au reste, depuis la bataille d'Inkermann, ils n'ont plus rien tenté. Rude journée... ! dont je n'avais pas apprécié assez haut les résultats; il paraît aujourd'hui que je leur ai jeté par terre, morts et blessés, plus de quinze mille hommes ; on me montrait hier la copie d'une lettre du prince Menchikof qui avouait près de dix-sept mille hommes hors de combat. Je n'en ai eu que neuf cents, et les Anglais deux mille quatre cents. Quels beaux soldats que ces braves enfants que j'ai menés, le 5, contre ces masses russes ! Quel cœur ! quel esprit ! quelle adresse ! Il leur suffit d'un signe pour comprendre et frapper.

Que cette lettre, ma bonne mère, te porte tous les vœux de mon cœur, tous les souhaits que je forme pour toi et pour ceux qui t'entourent. C'est aujourd'hui que je voudrais être un instant « milord » pour tout de bon ; mais je ne le suis guère que dans les bivouacs et aux avant-postes. Mon Dieu, qu'importe ! Il te suffit de pou-

voir offrir autour de toi de quoi égayer un peu le premier jour de l'année qui s'approche.

---

16 décembre 1854.

Après les étrennes, je t'adresse, bonne mère, mon compliment de bonne année qui arrivera peut-être à temps : c'est une lettre du général en chef, mon bon camarade Canrobert, qui me transmet quelques paroles bienveillantes de l'Empereur à propos de la bataille d'Inkermann. Cela te fera une douce joie au cœur.

Les orages d'hiver se succèdent ici et nous donnent l'occasion de lutter vaillamment contre l'ennemi russe et, tout ensemble, contre les éléments. Les Grecs auraient eu l'orgueil de dire qu'ils combattaient contre les dieux.

Les Anglais font de leur mieux, mais lentement ; ce qui nous retarde. Ces braves gens restent tout étonnés de voir nos soldats rire et s'égayer par tous les temps, et ils viennent demander qu'on les aide à rire, eux aussi, et à s'installer. La cordialité bien intime est parfaitement établie entre les deux armées ; elle doit entraîner l'alliance très sérieuse et cordiale des deux nations. Mon honneur et ma joie seront d'avoir personnellement forgé à Inkermann un des premiers anneaux de cette chaîne d'alliance qui sera surtout la sauvegarde de la civilisation de l'Occident.

1855

De Crimée, le 8 janvier 1855.

Ma bonne mère, sans être inquiet, je me chagrine un peu du mauvais caractère de cette mer Noire qui nous a privés de deux courriers, dit-on, et qui en a fait périr un des nôtres parti pour la France dans les premiers jours de décembre. Je ne sais pas au juste quel est ce dernier courrier, et je serais contrarié que ce fût justement celui qui te portait mes vœux pour l'année nouvelle. Dis-moi un peu, je te prie, ce qui en est advenu.

Cependant, je n'ai point à me plaindre qu'il ne me parvienne ici que peu de lettres..... J'aurais fort à faire si j'avais la prétention ou la faiblesse d'entrer en correspondance avec tous ceux ou toutes celles qui m'adressent leurs pensées. Voilà d'abord ce que vous rapporte une célébrité de ce monde : un déluge par la poste, avec des prières, des pétitions, des souvenirs d'avant le déluge, de sorte que, pour répondre convenablement, il faudrait être devenu au moins premier ministre. Ce serait à dégoûter de jamais tirer l'épée autrement que dans le rang, et j'en suis à envier le sort du général russe Dannenberg qui a été battu à Inkermann et à qui, assurément, personne n'a recours aujourd'hui ; il doit être fort à l'aise, n'ayant pas la moindre responsabilité dans les affaires des pétitionnaires et ne risquant pas d'être lapidé par ceux qui n'auront pas réussi après s'être adressés à lui qui n'y pouvait

rien, pas même s'il avait gagné la bataille. Décidément, je vais demander à l'Empereur de me nommer maire de Goust, au-dessus des Eaux-Chaudes; on y regardera à deux fois avant de grimper jusque-là.

Si ce n'était encore que des lettres à recevoir!... Mais il y a bien autre chose; figure-toi que des lords, officiers dans l'armée, me viennent prier de leur écrire quelque chose pour envoyer ce quelque chose à des ladies qui veulent avoir un autographe du *gallant general french.* — Le mot « gallant », dans « l'ordre du jour » de la très gracieuse reine d'Angleterre, a une tout autre signification qu'en français, malheureusement; car ces jolies ladies, qui savent que j'ai des cheveux gris et soixante-douze ans de services (campagnes comprises), sont loin de songer à autre chose qu'à mes sentiments chevaleresques de soldat. — Tu vois dans quelle misère m'ont conduit les deux batailles de l'Alma et d'Inkermann.

Cette dernière, cependant, m'a valu un aimable souvenir d'Omer-Pacha, le généralissime des armées turques d'Europe. Il vient de m'écrire une charmante petite lettre et de m'envoyer son plus beau cheval de Syrie, qu'il m'avait fait monter à Chumla, en avril dernier.

Il fait un temps que vous n'avez heureusement jamais en Béarn : un grand pied de neige, du vent du Nord, neuf degrés au-dessous de zéro, et des tentes pour abri! Avec cela, on rencontre dans l'armée française plus de figures rieuses que de nez gelés.

Le canon ne cesse ni nuit ni jour, sans se fâcher beaucoup. Quant à l'armée de secours, elle s'éloigne et se tient au loin sur la défensive. Les Anglais ne sont pas prêts à rouvrir le feu sur la ville, et nous gelons presque en at-

tendant. Pour moi, j'ai à garder trois lieues de terrain hérissé de défenses et de postes, sans avoir eu depuis Inkermann une bonne chance de voir les Russes de bien près.

Sur quoi, bonne mère, je t'embrasse de mes deux bras, les doigts gelés, mais le cœur bien chaud en pensant à vous tous.

---

10 février 1855.

Ma bonne mère, j'ai peu d'instants pour écrire. En compensation de la brièveté probable de cette lettre, je t'en envoie quelques-unes qui m'ont été adressées. Tu y trouveras, entre autres, quelques lignes aimables des dames de Southampton qui m'envoient du tabac pour mes soldats et pour moi ; — j'estime qu'elles me prennent pour un vieux soldat ayant une pipe noire à la bouche, lorsque je ne voudrais avoir pour elles sur les lèvres que les compliments les plus doux ; il y a aussi un billet de Canrobert, une lettre d'Omer-Pacha, etc.

La neige est revenue la nuit dernière. Chaque nuit, on échange des bombes avec l'ennemi, pendant que chacun perfectionne ses travaux : les Russes, pour augmenter la résistance, nous, en attendant les Anglais, qui ont beaucoup souffert des rigueurs de l'hiver ; ils sont moins que nos soldats habiles à les braver ; aussi, sont-ils aujourd'hui en arrière pour leurs attaques. Il faut cependant marcher de front.

Je songe très souvent à la pieuse pensée des Anglais du Béarn, et je me sens de plus en plus ému et reconnaissant pour les remerciements qu'ils sont venus t'adresser à toi,

ma bonne mère, comme s'ils avaient deviné ma pensée intime et constante depuis que ma barbe a pointé.

Je t'embrasse de mes deux bras et avec tout mon cœur; je te prie de me remplacer auprès de tous nos amis pour les remercier de leur vieille et si douce affection qui te fait là-bas une atmosphère si vivifiante. Je n'oublie personne; quand tous les noms ne seront pas dans mes lettres, ajoute-les avec l'écriture du cœur.

ORDRE GÉNÉRAL.

Au quartier général du 2e corps,
le 26 février 1855.

Les chances de la guerre et les difficultés du service appellent naturellement chaque corps de troupes à s'entr'aider en toute circonstance, et cela se fait tout simplement avec le double sentiment du devoir et de la camaraderie militaire.

Nos vaillants et nobles alliés, à propos de quelques circonstances de cette nature, ont voulu exprimer au 2e corps de l'armée française combien ils étaient sensibles à nos bonnes relations de confraternité, et je suis heureux de pouvoir porter à la connaissance de tous les remerciements cordiaux et flatteurs de Sa Seigneurie le feld-maréchal lord Raglan pour le concours que la 1re division et la 2e ont prêté aux Anglais avec tant d'ardeur, dans le transport des projectiles au parc de siège, et aussi pour la pensée militaire et fraternelle qui a poussé le général Vinoy à sortir, au milieu de la tourmente du 19 février, en réserve sur les troupes du général sir Colin Campbell qui, n'ayant pas reçu de contre-ordre avait marché seul sur la Tchernaïa où il devait tenir la droite de l'attaque générale.

Le général en chef, en me transmettant ces éloges et remerciements gracieux, me prie d'y joindre les témoignages de sa propre satisfaction.

A ces honorables manifestations, le 2e corps ne peut que répondre par l'assurance de son dévouement militaire et de ses chaleureuses sympathies pour ses braves camarades de l'armée anglaise.

Le Général commandant le 2e corps de l'armée d'Orient,

BOSQUET.



28 février 1855.

Ma bonne mère, tes lettres font ma joie au milieu des mille soins de la grande famille que l'Empereur vient de me confier. L'approbation générale qui gagne autour de moi, ne serait rien pour me réjouir le cœur, si je ne pouvais en composer une couronne pour toi, ma bonne mère, qui a mis dans mon âme ce qui était dans la tienne et que Dieu a voulu mettre en évidence. La déférence et les soins, qu'on a pour toi en Béarn, font ma plus douce et ma seule récompense ; tout cela double mes forces et nous rajeunit, toi et moi. Je voudrais avoir de longues heures pour te dire combien je suis touché des lettres qui me viennent de tant d'excellents cœurs. Rivarès m'écrit que nos braves compatriotes m'envoient du vin de Jurançon. Je vais le remercier et lui donner l'assurance qu'il sera bu en bonne compagnie ; et tant pis pour l'ennemi ! si nous pouvons le joindre après avoir trinqué avec ce vin-là.

Tes caisses ne me sont point parvenues, mais le temps se fait meilleur ; il me tarde de les voir paraître, car Camou vient d'arriver !... et puis, il me faut fêter des croix d'honneur que je viens d'obtenir pour les miens, dont une pour Baratchar, mon vieux camarade de collège, qui a été blessé à la tête — sans danger, il était chez moi ce matin, — dans une attaque que j'ai faite, il y a cinq nuits, sur un ouvrage russe de nouvelle création. Rude nuit ! où l'ennemi, quatre contre un, s'est défendu tout juste, et n'a pas osé inquiéter notre retour.

Ma santé ne s'altère point par ces fatigues de jour et de nuit, et c'est encore à toi, ma bonne mère que je dois cette

force de constitution qui me permet de soutenir si longtemps une épée nue. Canrobert va bien aussi.

La lutte continue, lutte où l'armée grandit chaque jour, et qui ne se prolonge que parce que l'on n'a pas calculé, à l'origine, au départ de Turquie, ce que pouvait avoir de ressources et de moyens de résistance l'arsenal du sud de la Russie ; on y concentrait depuis plus de quarante ans les éléments de l'invasion que les successeurs de Pierre le Grand ont toujours rêvée pour se mettre à la place des faibles descendants des premiers Sultans de Constantinople.

---

29 mars 1855.

Ma bonne mère, tes merveilleuses caisses viennent d'arriver, et le plus heureusement du monde, et très à propos ; car c'est aujourd'hui fête pour le 2ᵉ corps et pour moi en particulier. L'Empereur vient de nommer général de division le général de brigade d'Autemarre, mon vieux camarade de guerre de vingt-un ans, — nous étions lieutenants ensemble à Bougie en 1834. — Il a nommé aussi généraux de brigade, trois colonels de ma bonne et vaillante 2ᵉ division : de Cissey, Saint-Pol et Wimpffen. Juge si j'ai de la joie et si c'est fête aujourd'hui dans mon cœur et autour de moi !

Ce soir et demain matin, tes provisions et ce vieux vin *si militaire* de Jurançon feront à merveille sur ma table. Tu peux compter que, parmi les santés qui seront portées, il y en aura une bien respectueusement mais bien chaleureusement acceptée, la tienne, bonne mère ; les cœurs de soldats qui la porteront sont des cœurs d'or.

Ton linge est aussi arrivé et sert déjà à l'ambulance de la 2e division pour les trois ou quatre cents blessés que j'ai eus tout dernièrement au combat de nuit de Malakoff, où les Russes se battaient, dix contre un, et ont assurément perdu plus de trois mille morts et blessés. C'est une leçon de nuit qui leur profitera. Quelle nuit ! C'est là qu'on apprend à jeter les yeux au ciel et son âme à Dieu, gardant et employant pour son pays son cœur et son épée !

Dieu est pour nous, car nous gagnons de grosses parties bien aventurées ; et chacun de nous y voit l'effet des bonnes prières de nos mères et de tous les honnêtes cœurs de France.

---

16 avril 1855.

Ma bonne mère, j'ai eu la joie de voir, il y a quelques jours, et successivement, deux personnes qui t'avaient quittée depuis peu de temps et pouvaient me dire qu'elles t'avaient laissée en parfaite et heureuse santé. L'une de ces personnes est un ministre protestant de Tarbes, dont le nom ne me revient pas, homme d'âge, et qui m'a semblé très bien. J'ai serré avec bonheur la main qui venait de serrer la tienne. Puis, est arrivée ta petite cantinière avec tes limons et la petite provision de tilleul. La pauvre chère enfant est venue de fort loin pour accomplir sa mission, et par un gros temps de pluie et de boue. Elle a attendu longtemps à mon quartier général que la masse des officiers de tout grade eût quitté ma tente, après les ordres reçus, et je n'ai plus eu que quelques minutes à lui donner avant de monter à cheval pour courir à nos lignes

d'Inkermann et de *Victoria*. Est-elle réellement gentille, ou bien le plaisir de causer avec cette jeune femme qui venait de te quitter m'a-t-il un peu trompé? Au total, sa conversation m'a rafraîchi le cœur, et, comme elle allait partir, je lui dis : « Ma bonne mère ne vous a-t-elle donc pas chargée pour moi d'autre chose que de ces petits paquets? » Elle regarda les paquets et répondit : « C'est bien tout. » — « Elle ne vous a pas chargée d'un baiser pour moi? » Elle se souvint alors, un peu embarrassée; et de bon cœur, elle me dit : « Oui ». J'en pris deux sur ses joues très fraîches et un peu rouges. Le ministre protestant avait un visage à barbe grisonnante et assez touffue; l'idée d'y chercher quelque souvenir de toi ne m'est pas venue comme pour la petite cantinière. Les pauvres se réjouissent de peu; les exilés et les soldats qui se battent loin de leur pays, sont comme les pauvres.

A mesure que le temps marche, il semble que le moment approche où nous en finirons. L'idée générale est que la guerre finira vite et par un coup de foudre. Pour moi, je songeais à une longue guerre qui aurait mis pour longtemps l'Europe à l'abri des menaces des envahisseurs d'Orient. Dieu décidera dans sa sagesse, et, si c'est la paix, je serai heureux de m'aller cacher un moment auprès de vous pour y vivre loin du bruit et des triomphes *calculés* de ce monde.

---

11 mai 1855.

Ma bonne mère, je ne suis content en Europe que de toi, et le seul résultat bien complet obtenu pendant cette campagne me semble être une grande amélioration dans

ta santé. Ces deux rampes de l'escalier franchies si lestement et sans le moindre embarras de respiration, me réjouissent tout à fait; si j'étais du congrès de Vienne, je serais pour la paix; la paix obtenue, j'irais bien vite dresser ma tente à Pau, et je ne désespérerais pas d'ouvrir, quelque soir, avec toi le bal aux Eaux-Chaudes ou aux Eaux-Bonnes. Sérieusement, ta belle santé, dont chacun me parle, me donne comme une fète au cœur; je bénis Dieu qui a voulu m'aider à te faire la vie plus douce et à t'entourer de cet horizon d'honneur que ton cœur de mère, si ferme, si loyal, si religieux, si dévoué, rêvait autrefois et préparait avec tant de courage.

C'est la guerre qui est sortie des conférences de Vienne, et non la paix que toute l'Europe aurait voulu conserver; c'est la guerre, et ceux qui la dirigeront, de Paris, de Londres et de Vienne, ne peuvent cependant oublier que leurs préparatifs ont été bien maladroits dès les premiers jours. On cherchait la paix à Vienne, pendant qu'on *chicanait* ici à coups de canon. La belle saison est venue, et nous n'avons pas ce qu'il faudrait pour frapper au loin de grands coups de foudre, de ceux qui terminent une question sans congrès. On dit bien que l'Empereur viendra et réunira tous les pouvoirs dans sa main, ce qui serait une grande force de plus; mais je ne puis comprendre qu'il se décide à quitter la France. Dans peu de jours, le moment sérieux sera arrivé et la campagne prendra couleur. Je prie Dieu qu'il m'y assigne une place selon mes forces, et qu'il élève mon cœur à la hauteur des difficultés qui se préparent.

A M. Ed. Réveil, vice-président du Corps législatif.

Crimée, le 1er juin 1855.

Mon cher Édouard,

Votre dernière lettre m'est une nouvelle preuve de votre vieille affection si bienveillante, et je vous en remercie de tout cœur. Vous suivez avec tout l'intérêt et toute l'amitié d'un cœur de patriote ce que les journaux racontent de la guerre de Crimée, et je vois bien que votre imagination vous crée des fantômes en place des réalités.

Ainsi, par suite des souvenirs qu'ont laissés les armées du commencement de ce siècle, vous me demandez ce que je fais avec *mon* corps d'armée, et vous attendez de moi quelque grand coup d'épée qui fasse une nouvelle situation. C'est tout simple, et vous êtes dans votre droit en posant la question et attendant le résultat ; seulement, vous n'êtes pas dans le vrai.

Pour vous expliquer tout cela, il me faudrait remonter à l'origine de cette guerre, vous faire voir, très grosses et dans leurs vraies proportions, les fautes commises, celles qui nous ont menés devant Sébastopol en colonne de razzia, sans que l'on songeât à battre l'armée russe, à la poursuivre jusqu'à ce que ses débris fussent enfermés à Sébastopol, et la Crimée en notre pouvoir ; — n'y songeant pas, parce que nous n'avions point les forces nécessaires.

La razzia manquée, et elle n'était possible que dans l'imagination des fous, il y a eu conséquence forcée et fort triste. La position prise était très défavorable. Notre pe-

tite armée devenait à son tour assiégée, acculée à la mer, et les Russes, pour nous tenir bloqués, se trouvaient avoir un très formidable camp retranché contre nous.

Voilà la vérité. Si les Russes avaient eu à la fois de l'audace, comme à Inkermann, et de l'adresse, comme ils n'en ont jamais eu à manœuvrer, notre petite armée aurait été noyée ; elle devait l'être.

Depuis, nous avons fait semblant de menacer Sébastopol, d'assiéger Sébastopol, ce qui est vraiment une bonne plaisanterie qui dure encore et qui va durer, lorsque ce n'était qu'une contenance pour l'hiver et en attendant les forces qui devaient, aux premiers jours du printemps, nous permettre de manœuvrer à l'intérieur et de changer les rôles. L'Empereur devait être au courant de tout cela, et je ne doute pas qu'il n'eût donné les mains à un plan de manœuvre qui amenât à la fois bataille à l'intérieur et investissement de la place.

Mais tout est chaviré. C'est la tour de Babel, où l'on parle turc, sarde, français, anglais, anglais surtout.... Nous restons donc sur place, et je n'ai pas de corps d'armée du tout, comme vous le pensez, n'ayant pas la moindre initiative, bien au contraire. Mais, de tout cela, on ne peut que causer.

Nous voilà forcés de chercher la solution au cœur de la ville ; c'est la méthode des sauvages, sans combinaisons. — Pour passer des fossés, Potemkin les remplissait de cadavres ; comme il n'y mettait pas le sien, on n'a jamais vu dans cette méthode ni esprit ni héroïsme, mais toute la race farouche de l'ignorance et toute la violence d'une autorité sans contrepoids moral. — S'il est vrai qu'ici nous manœuvrons bien, on est forcé d'accepter que Bonaparte

était stupide en tournant l'ennemi à Saint-Jacques, qu'il faisait une grande faute en le tournant pour avoir sa bataille de Marengo ; il faut traiter de niais et d'inexpérimentés nos vieux généraux, qui nous ont dit : « N'allez pas de front et tête baissée contre le Russe en position, mais tournez-le, prenez-le en flagrant délit de manœuvre, et vous en aurez raison » ; — ce qui doit être vrai, même pour un président, qui ne voudrait considérer que la différence énorme qui existe entre l'intelligence et l'agilité des deux espèces de troupes.

Mon cher Édouard, je vous en ai dit assez pour vous faire entrevoir bien des perspectives nouvelles sur la grosse affaire de la Crimée. Tout ceci est bien pour vous seul. J'ai été entraîné à causer ainsi, parce que je ne veux pas que vous pensiez qu'avec un corps d'armée à mes ordres et une initiative comme celle que vous me supposez, je n'aurais pas fait depuis l'arrivée des troupes les « nouvelles » que vous réclamez.

Nous chercherons ailleurs la solution, et j'espère bien que nous la trouverons..... dans une journée de rage générale, où l'on *casse* même les murailles en se servant de sa tête comme bélier.

L'expédition de Kertch, que mon brave ami Canrobert avait été fatalement forcé de contremander lorsque l'Empereur ordonnait et s'annonçait, appartient comme combinaison au simple bon sens et à tout le monde. Elle ne pouvait s'entreprendre qu'après l'arrivée de forces suffisantes. — Elle a si bien réussi, que les Russes n'ont pas tiré un coup de fusil pour défendre leur meilleure ligne d'opération, celle qui les faisait vivre le plus facilement. Les conséquences sont énormes, la mer d'Azof ruinée. Je

ne puis imaginer que l'ennemi ne cherchera pas à rassembler des forces pour reprendre Yéni-Kaleh.

Les Russes ont sur nous un énorme avantage : leur armée n'a qu'un *seul* chef.

1er juin 1855.

Il est clair que quelques-unes de mes lettres disparaissent, ou par simple erreur des postes, ou par suite d'*ordres secrets*. J'avais cru que l'on était bien fixé sur mon caractère de droiture absolue, et je vois qu'il n'y faut point compter, car on ne peut avoir intérêt à enlever mes lettres, que parce qu'on suppose que j'ai des secrets ou que j'exprime en frondeur mes idées sur la conduite de la guerre. — Pauvres gens !...

Bien que mes lettres parlent peu des choses publiques, et qu'il n'y ait réellement rien à en cacher, il convient cependant de ne pas les montrer, si tu le veux bien, bonne mère, pour une raison tirée de la vanité de certaines personnes, qui sont naturellement portées à se faire les échos de nouvelles que leur imagination forge sur un simple mot lu dans une lettre et auxquelles ces gens-là donnent l'autorité de l'auteur de cette lettre.

Mon vieil ami Canrobert a cru devoir se sacrifier à des nécessités plus politiques que militaires. Il a noblement demandé une simple division dans mon corps d'armée. J'ai le cœur triste de tout cela...

Hier, sont arrivés à mon bivouac deux jeunes princes arabes, les fils de feu le khalifa el-Mokrani. Partis de la Medjana, ils étaient allés à Paris pour demander à l'Em-

pereur la permission de venir voir en Crimée « leur père » le général Bosquet. Cela fait du bien et console de beaucoup de misères.

---

11 juin 1855.

Ma bonne mère, tes bonnes prières et celles de nos amis me portent bonheur. Dieu est encore venu à mon aide dans la bataille que j'ai conduite, le 7 dernier. Ayant avec moi quatre divisions françaises et une division turque, j'étais chargé d'enlever tous les dehors de la place de Sébastopol entre Karabelnaïa et la rade.

A six heures et demie du soir, chacun était placé comme je l'avais ordonné ; les centaines de canons de gauche de la place tiraient encore, mes cent vingt pièces de siège se taisaient depuis quelques minutes, les cœurs battaient en attendant le signal. Je l'ai donné..... Les avant-gardes cachées dans les tranchées comme tout le reste sont sorties de leurs fossés, ont franchi les parapets, emplissant l'air des cris de : — Vive la France ! Vive l'Empereur ! c'était un magnifique spectacle de voir ces enfants de notre pays courant bravement à l'ennemi sous une pluie de boulets, d'obus et de mousqueterie. Les ouvrages russes, chargés d'artillerie, ont été escaladés, franchis en quelques minutes, les défenseurs tués ou en fuite, et nous les avons poursuivis de redoute en redoute, partout vainqueurs. A la nuit, nous étions établis sur le terrain conquis, et nous travaillions, la pioche et la pelle à la main, à retourner contre les ennemis les parapets de leurs ouvrages. Nous avions pris soixante-deux pièces de gros calibre et fait quatre cents prisonniers. L'armée entière battait des

mains à mon 2e corps, le corps d'armée du Béarnais. Camou y commandait la 2e division, mon ancienne famille ; ce brave Camou, le vétéran des armées d'Afrique et de l'Empire, qui, à soixante-trois ans, se battait sous les ordres de « son enfant », — il m'appelait et m'appelle encore ainsi. — Enfin, c'est une grande journée ; ce sont les premières portes de Sébastopol ouvertes ; nous ouvrirons les dernières prochainement.

Je t'écris à la hâte. Je voudrais te dire combien les détails, avant, pendant et après la bataille, ont été brillants. Avant l'assaut, j'étais entré au milieu de chaque bataillon, et je leur exprimais, à ces braves enfants, toute ma confiance et toute ma volonté de ne pas reculer d'une semelle ; il aurait fallu voir ces belles figures dévouées et ardentes ! Tu aurais été fière, bonne mère. A toi, ma victoire nouvelle, car tout cela c'est bien toi qui l'as fait !

Je vous embrasse tous à deux bras et vous quitte pour préparer une autre journée, qui pourrait nous conduire au cœur de la ville. — Mes meilleurs souvenirs à nos amis.

ORDRE GÉNÉRAL.

Au quartier général du 2e corps,
le 7 juin 1855.

Officiers et Soldats du 2e corps,

Le général en chef a jugé que le moment était venu de frapper l'ennemi au cœur, et le 2e corps aura l'honneur de porter les premiers coups en enlevant, en plein jour, le mamelon Vert et les Ouvrages blancs du mont Sapoune. Nous les enlèverons à la française et au cri de : Vive l'Empereur ! Mais que chacun se souvienne qu'à l'en-

droit où nous mettons le pied, nous y restons. En conséquence, ces Ouvrages que nous aurons conquis ce soir, nous les garderons contre tous les retours que fera l'ennemi, de nuit ou de jour.

Que chacun mette tout son cœur, toute son intelligence, toute son énergie à bien comprendre et à exécuter les ordres de son chef direct.

Souvenez-vous tous de l'Alma, d'Inkermann et des beaux combats de nuit où l'ennemi a constamment cédé devant nos baïonnettes, et jurons tous ensemble de marcher en avant toujours, de ne point reculer d'un pas.

Le Général commandant le 2e corps de l'armée d'Orient,

BOSQUET.

---

10 juillet 1855.

Je ne sais plus quel jour je t'ai écrit pour la dernière fois, ni où j'en suis resté avec toi des nouvelles de Crimée.

Le 16 juin, j'ai dû, sur un ordre formel, aller prendre sur la Tchernaïa le commandement d'un corps d'armée de vingt-cinq mille hommes, et céder la place au général en chef, que chacun, ici, soupçonne de m'avoir éloigné pour profiter personnellement de la position que j'avais faite. Quoi qu'il en soit de la pensée d'égoïsme de cet homme, elle ne lui a pas réussi. Il a manœuvré de façon que son attaque a mal tourné ; deux divisions de mon corps d'armée ont été éreintées, deux généraux de division, qui étaient mes amis, Mayran et Brunet, ont été tués ; sa journée nous a coûté six mille hommes hors de combat, sans autre résultat que le crève-cœur d'avoir tenté une attaque et d'être rentrés chez nous sous le poids d'un échec.

La bataille du 7 nous avait coûté près de quatre mille hommes tués et blessés, mais nous avions chassé l'ennemi, conquis sur lui des ouvrages armés ; enfin, il nous restait

dans les mains soixante-deux pièces de canon de gros calibre.

Je crois qu'après cet heureux succès, à cause de la menace qui en résultait pour l'assiégé, la Russie aurait fait des propositions acceptables ; nous pouvions avoir la paix. C'était une bonne situation venant après l'expédition de la mer d'Azoff. Assurément, il y avait des chances pour finir cette guerre, d'où la France ne recueillera qu'un peu de gloire, où elle peut perdre ses meilleurs soldats et, par conséquent, ses chances de résister un jour à une invasion russo-allemande, quand elle restera seule, abandonnée par l'Angleterre dont les intérêts sont déjà différents des nôtres, malgré l'alliance. Pauvre France ! toujours l'épée à la main, se battant pour Dieu et le droit, et toujours seule à la fin des luttes, payant les progrès du monde civilisé du plus pur de son sang et du dernier écu de ses épargnes ! !...

---

28 juillet 1855.

Bonne mère, j'espère bien que cette lettre arrivera à temps pour devancer un peu le 15 août et te présenter, la veille, un bouquet de Crimée que mon imagination et mon cœur font le plus gracieux, le plus frais, le plus beau du monde. Accepte-le ainsi, par la pensée, car de trouver ici une fleur, il n'y a pas à y songer. Nos bivouacs ne prennent un air de fête qu'à certains jours de grand *gala*, comme le 7 juin, bien que chaque jour le canon tonne plus fort qu'il ne tonnera à Paris, le 15 août.

Où sont ces petites filles du nom de Marie, que j'envoyais autrefois aux églises d'Afrique prier pour toi, en

robes blanches neuves, un beau bouquet à la main !... Ici, rien de pareil ; cette fois donc, bonne mère, c'est toi qui te chargeras de tous ces soins au moyen du papier qui enveloppe les tiges de fleurs de mon bouquet, et que tu trouveras dans ma lettre.

Je t'embrasse de toute mon âme et j'adresse du fond du cœur une petite prière à la Mère du Christ pour que la prochaine fête de Marie nous trouve réunis auprès de toi.

---

11 août 1855.

Quand cette lettre te sera remise, bonne mère, tu sauras déjà que mon frère d'armes Canrobert a quitté la Crimée, rappelé à Paris par un ordre formel de l'Empereur qui le veut auprès de lui. Nous ne nous sommes pas séparés sans émotion ; il sait que tu pries pour lui comme pour moi et que, dans tes saintes prières, nous sommes frères une seconde fois. Il ira peut-être forcément essayer des eaux de Barèges pour un genou que les fatigues et les froidures ont rendu un peu roide. Il me disait pour me consoler qu'il passerait assurément à Pau. Assis auprès de toi, tes mains dans les siennes, il te raconterait tout ce que tu voudrais, répondant à toutes les questions et pouvant certes y répondre, car depuis dix-huit mois nous avons vécu pas bien loin l'un de l'autre, nous voyant chaque jour ou à peu près. Tu serais heureuse de l'avoir un moment auprès de toi ; sa physionomie est si douce et exprime si bien tout ce qu'il y a de bienveillant et de généreux dans son cœur. Il est parti d'ici le 4 ; voilà sept jours qu'il nous a quittés ; je compte un peu comme les

amoureux séparés ; je ne mêle pas de jalousie dans ce sentiment, assuré de bonne foi qu'il pense à moi comme je pense à lui. La croisade est finie pour lui, et je le plains des tristesses qui lui viendront, quand il se prendra à songer aux remparts de cette Ptolémaïs, autour desquels nous veillons nuit et jour et qui doivent bientôt tomber sous les coups de nos armes.

---

17 août 1855.

Ma bonne mère, bataille hier, bataille sur la Tchernaïa ! Mes deux vieilles divisions, — la 2e et 3e, Camou et Faucheux, — que j'ai prêtées depuis quelques jours, ont supporté à elles seules presque tout l'effort de l'ennemi. Les six mille Sardes, à la droite, se sont bien battus aussi. Les Russes, avec quarante mille hommes, ont essayé de nous trouer par le pont de Traktir ; ils ont deux fois renouvelé leur attaque, et leurs efforts se sont brisés contre les baïonnettes des vieilles divisions du 2e corps. Ils ont été forcés à la retraite, la rage au cœur, abandonnant leurs morts et leurs blessés sur le champ de bataille au nombre de quatre à cinq mille. C'est un échec bien dur pour leur orgueil ; mais ce n'est pas une journée à finir la campagne. Ils se sont réfugiés derrière le camp retranché de Sébastopol. Pendant que je t'écris, après avoir donné mes ordres de nuit en cas d'attaque nouvelle, le canon des deux armées fait un vacarme devant lequel celui des orages des Pyrénées n'est que « de la Saint-Jean ».

J'ai embrassé hier Camou après l'affaire ; il était heureux d'avoir vu ces beaux jeunes gens, si fiers et si braves,

honorer ses cheveux blancs. Ce sont des joies que ces journées ! joies si connues en France autrefois....

Ma santé est bonne, je tiens toujours ; je bénis Dieu et toi, bonne mère, de m'avoir donné des forces pour résister à toutes les fatigues de la guerre.

Souvenirs de cœur aux amis, et mille tendresses pour ce qui t'entoure de plus près.

---

11 septembre 1855.

Ma bonne mère, quoique ma main soit ferme, je ne saurais écrire que quelques lignes ; mais je veux te dire moi-même que, le 8 septembre, il y a eu assaut d'armée contre armée, et qu'enfin Sébastopol est à nous. D'autres te diront la part que le 2e corps y a prise. Je t'envoie ci-joint l'ORDRE que je fis lire à la tête des bataillons au moment d'aller à l'assaut de Malakoff.

Mon épaule droite a été atteinte par un éclat d'obus et fort endolorie, c'est l'affaire de quinze à vingt jours.

Je pense que le télégraphe t'aura donné de mes nouvelles. Crois à la vérité des bulletins de santé ; il n'y a aucun intérêt à tromper.

Amitiés et caresses autour de toi. Comment t'embrasserais-je aujourd'hui, si tu ne t'inclinais, bonne mère, sur mon lit. Tes prières et celles qui se font autour de toi, m'ont conservé. — Ce ne sera qu'un souvenir.

ARMÉE D'ORIENT.
2e corps
N° 65

ORDRE GÉNÉRAL.
Au quartier général du 2e corps,
le 8 septembre 1855.

Soldats du 2e corps et de la réserve !

Le 7 juin, vous avez eu l'honneur de porter fièrement les premiers coups droit au cœur de l'armée russe.

Le 16 août, vous infligiez sur la Tchernaïa la plus honteuse humiliation à ses troupes de secours.

Aujourd'hui, c'est le coup de grâce, le coup mortel que vous allez frapper de cette main ferme, si connue de l'ennemi, en lui enlevant sa ligne de défense de Malakoff, pendant que nos camarades de l'armée anglaise et du 1er corps donneront l'assaut au Grand-Redan et au bastion Central.

C'est un assaut général, armée contre armée ; c'est une immense et mémorable victoire dont il s'agit de couronner les jeunes Aigles de la France.

En avant, donc, enfants ! A nous Malakoff et Sébastopol, et vive l'Empereur !

Le Général commandant le 2e corps de l'armée d'Orient,

BOSQUET.

---

15 septembre 1855.

Ma bonne mère, quand tu recevras cette lettre, je serai à cheval, je l'espère. Aujourd'hui, je t'écris d'un fauteuil encombré de coussins, dont chacun a son emploi à cause du grand nombre de muscles endoloris de ma pauvre carcasse. Mais il me semble que je souffre moins, quand je songe à cette grande victoire, à cet assaut qui nous a livré Sébastopol.

Il me semble probable que l'Europe aura assez d'esprit pour s'arrêter là et finir la guerre. Alors je te rejoindrai avant peu, et nous aviserons avec Darralde à réparer *lous trabatès et las muralhes*.

Des officiers, des généraux partent pour France. Plusieurs te verront, sans doute ; ils te diront que je vais bien ; bonne figure et le cœur joyeux du bon *bruit* qui se fait autour de moi.

J'embrasse toute la « smala » à deux bras.

Le général Canrobert au général Bosquet.

....., septembre 1855.

Mon cher ami,

Sébastopol est pris, la gloire principale vous en appartient, je m'en réjouis à double titre ! Mais vous êtes *blessé*, et mon affliction en est profonde. On me dit que votre blessure n'offre pas de gravité, on l'a même écrit à votre respectable mère ; mais je ne serai tranquille que lorsque vous m'aurez annoncé vous-même que tout danger a disparu.

J'espérais vous saluer *Maréchal*, mais si ce bonheur ne m'est pas accordé aujourd'hui, je ne l'attendrai pas longtemps selon toute apparence.

Un mot de votre main, cher ami, pour me tranquilliser.

Tout à vous de cœur.

Général CANROBERT.

---

18 septembre 1855.

Nous sommes maîtres de Sébastopol depuis dix jours, et le dernier mot de la campagne n'est pas dit. Les Russes occupent encore le nord de la rade et des positions. Il est probable qu'ils manœuvrent derrière des rideaux pour se retirer ; mais cela n'est pas encore bien clair. Pour nous, nous faisons grand mouvement par notre droite et sur notre front de la Tchernaïa, afin de les pousser, d'activer leur retraite, s'ils l'ont entamée, et pour avoir une der-

nière bataille, s'ils la veulent. Hélas! je ne pourrai y être, moulu comme je suis! Camou me remplace pendant que les docteurs me gardent au lit ou sur une chaise longue.

Grâces à Dieu, il n'y a rien de cassé, et c'est un miracle! Mais les muscles sont tous endoloris et je souffre beaucoup. Prie Dieu et les Saints de me donner de la patience, prie pour que quelques jurons qui m'échappent me soient pardonnés! On peut bien pardonner quelque chose à qui souffre tant!

Mes espérances.... ne sont pas belles. Je souffrirai longtemps de l'ébranlement que m'a causé cet énorme éclat d'obus; mais ce sera aussi un repos dont j'avais besoin; si la paix se fait, je te reviendrai vite, bonne mère, et vous me soignerez mieux en quelques jours qu'on ne saurait le faire ici en un mois.

Et, cependant, tu serais touchée des soins empressés qui m'entourent. Tu peux compter que le cœur y est pour tout à peu près; l'adresse et l'habitude n'y sont guère. Celui qui me remue le plus doucement, c'est Bernard, le chef de mon écurie, celui qui panse *Bayard;* juge du reste; mais on rit un peu, et tout s'accommode bien.

Amitiés à nos amis, mille tendresses à vous tous.

Le général de Lamoricière au général Bosquet.

Bruxelles, le 20 septembre 1855.

Mon cher général,

Aussi longtemps qu'il ne s'est agi que d'applaudir à vos succès, comme vous ne pouviez douter de la part que j'y prenais, je ne vous ai point envoyé de banales félicitations qui auraient pu avoir l'inconvénient de nuire à votre carrière.



Parmi les nécessités que nous impose l'ostracisme dont nous sommes frappés, une des plus dures est celle qui nous oblige à nous abstenir bien souvent de témoignages de sympathie que nous devons garder au fond de nos cœurs.

Mais aujourd'hui, vous êtes blessé, on nous dit même grièvement, on a été, hier soir, jusqu'à nous donner des inquiétudes sur les suites de vos blessures ; je ne puis résister à vous envoyer ces quelques lignes dont vous reconnaîtrez l'écriture.

Puissent le cordial souvenir et la vieille amitié de celui qui les trace soulager pour un instant vos glorieuses douleurs.

On annonce aussi que le général de Mac-Mahon est blessé, si cela est vrai, dites-lui un mot de ma part.

Mon compatriote et ancien compagnon d'armes qui est ici avec moi, s'associe à tout ce que je viens de vous dire et vous prie de ne pas l'oublier auprès de Mac-Mahon.

---

22 septembre 1855.

Ma bonne mère, depuis ma dernière lettre, le progrès continue, lentement, il est vrai, mais tous les jours il y a amélioration. Tes prières m'aident, et je sens bien qu'elles me soutiennent à travers les ennuis du repos presque absolu auquel je suis condamné.

Je vais te réjouir le cœur d'une glorieuse nouvelle : la gracieuse reine d'Angleterre vient de m'accorder son grand cordon de l'ordre du Bain.

Il y a eu échange entre les deux gouvernements d'un grand cordon de la Légion d'honneur contre un grand cordon de l'ordre du Bain, le premier pour le général en chef de l'armée anglaise, le second pour le général en chef de l'armée française. En dehors de cet échange, la gracieuse reine d'Angleterre a envoyé le grand cordon du Bain au « gallant general french », comme disait l'ordre

du jour de l'armée anglaise, au mois de novembre de l'année dernière. Ce sera un beau souvenir pour toi et pour nous, bonne mère.

Mes soldats avaient bien songé aussi qu'après l'assaut de Sébastopol il fallait un bâton pour soutenir ceux qui étaient blessés et ils criaient : « Vive le maréchal Bosquet ! » Mais c'eût été de bien mauvais exemple ; nommer des hommes jeunes et dont tous les grades et toutes les décorations ont été gagnées et forcées sur les champs de bataille, ce serait admettre une règle trop rigoureuse, et j'ai été exclu. Il y a aussi, — je me flatte qu'on m'aura fait cet honneur, — il y a, dans ce refus, un peu de souvenir de mes premières et toujours saintes amitiés avec Cavaignac et Lamoricière.

Après la très gracieuse pensée de la reine d'Angleterre, le très gracieux gouvernement français m'a envoyé le grand cordon de la Légion d'honneur, gagné à la bataille d'Inkermann et à celle du 7 juin.

Je garde dans le cœur le cri de mes soldats. Eux sont bons juges, et eux m'ont nommé maréchal.

---

25 septembre 1855.

Ma bonne mère, je suis bien le plus mauvais malade ou blessé de toute l'armée. Je compte les heures et je dis des injures à mes excellents docteurs si dévoués, parce que, en quinze jours, ils n'ont pas su me remettre à cheval. Il paraît, au fond, que ce n'est pas si facile à rapiécer, et qu'il y faudra mettre le temps et la patience, deux choses que je n'ai pas à ma disposition. Que la volonté de Dieu soit faite ! Mais, s'il lui plaisait de me permettre de courir

en plein air, je serais capable d'entreprendre le pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle, qui me ferait traverser d'ailleurs le Béarn.

Dans quatre ou cinq jours, je réunirai deux des médecins en chef et les prierai de décider si je puis passer l'hiver ici, en cas de guerre; ou, si c'est nécessaire, je partirai vers le 15 octobre, je pense.

Les Russes n'ont point encore pris leur détermination, ou, du moins, leur retraite n'est pas dessinée nettement. Le canon se fait entendre d'une rive à l'autre, et l'on va tâcher de manœuvrer par Eupatoria et par la vallée de Baïdar.

Ces Russes se sont bien défendus derrière leurs remparts; mais ils souffrent beaucoup, et c'est une barbarie que cette guerre qu'ils ont provoquée et dont ils sont à la fois les coupables et les victimes.

Il paraît que mon nom est connu chez eux. Une vingtaine d'officiers prisonniers, amenés le 8 à mon quartier général, juste comme j'y arrivais sur un brancard d'ambulance, se sont informés de ma blessure avec grand intérêt, disant que, sans moi, nous n'aurions pas réussi, que l'assaut aurait manqué comme le 18 juin, lorsqu'il était conduit par Pélissier. Et, comme un de mes officiers leur disait: « Puisque les journées où le général Bosquet a chargé contre vous ont toutes été fatales à la Russie, comment parlez-vous de lui avec tant de bienveillance? » Ils répondirent : « Nous avons été vaincus, mais nous ne pouvons refuser notre estime à votre général, et si, à la paix, il était envoyé en Russie, il y serait reçu en triomphe. Nous savons qu'il a su apprécier nos troupes et nos officiers. »

Le beau temps est revenu depuis avant-hier ; c'est un printemps. Je t'écris de l'entrée de ma baraque, les pieds au soleil, assis dans un fauteuil de campagne rembourré de coussins, et, malgré la chaleur, je suis enveloppé de fourrures comme un Czar.

---

29 septembre 1855.

Enfin ! voici une lettre de toi, bonne mère, depuis que les nouvelles de l'assaut de Sébastopol te sont arrivées ; je loue et remercie Dieu qui a permis qu'aucune erreur fâcheuse ne vînt te créer des inquiétudes. A l'heure présente, tu as dû déjà recevoir plus d'une lettre de moi écrite sur mon lit ou dans un fauteuil. Voici où j'en suis, puisque tu demandes des détails. Tous les muscles enveloppant la poitrine à droite, devant et derrière, sont endoloris, meurtris, et demandent du temps pour faire le service d'autrefois. Ils m'ont préservé d'une mort certaine, mais ils n'ont pu empêcher une secousse très violente dans les poumons qui ont eu à souffrir de sang extravasé, de telle sorte que, les premiers jours, après qu'eut été reconnu l'état des muscles et de la poitrine à peu près, je ne risquais qu'une côte cassée sans violence et sans bris fatal au poumon ; aujourd'hui, il n'y a pas de côte cassée, et il n'est plus question que de temps et de patience. Que Dieu m'en accorde ! je n'en ai guère, de patience, et, pour le temps, il ne m'appartient pas.

Demain, j'aurai près de moi les médecins en chef que j'ai convoqués et qui, après m'avoir tourné et retourné, écouté et palpé à leur guise, se prononceront sur la question de savoir si l'état de ma poitrine et de ma blessure

me permet de braver sous la tente les froids d'hiver qui vont arriver dans un petit mois, ou s'il est utile et nécessaire à ma santé que j'aille en Béarn ou à Malte, sur un point où j'aurai des chances de vivre de plus en plus.

Ma prochaine lettre te fixera, sans doute, sur les résolutions que j'aurai prises.

---

2 octobre 1855.

Le beau temps que Dieu nous accorde depuis quatre ou cinq jours me fait un vrai soulagement. Le médecin en chef de l'armée, le médecin en chef du 2e corps et un autre de mes amis, se sont réunis en consultation et ont ausculté ma poitrine meurtrie. Ils ont ordonné à l'unanimité mon départ pour le Béarn de préférence à Nice, — ordre de m'enfermer et de me soigner, — indiquant que, de quatre mois, je ne pourrais me hasarder au froid avec mon poumon droit malade, et que, dans six mois à peine, je pourrai monter à cheval. Je crois tout cela exagéré, mais je vais obéir. La secousse que j'ai reçue par ce gros éclat d'obus a développé des désordres dans le poumon droit et meurtri les muscles qui enveloppent la poitrine et l'épaule. Il n'y a pas eu de peau trouée ; seulement, un bleu général et profond ; je respirais à peine. Aujourd'hui, après vingt-quatre jours, je respire très bien, mais le poumon est imprégné de sang en dessous, et je souffre encore beaucoup des muscles.

L'amiral me promet qu'une frégate à vapeur sera mise à ma disposition pour me rendre en France ; ce sera vers le 10 octobre.

---

6 octobre 1855.

Aurai-je quelques minutes à te donner avant le départ du courrier? Je t'envoie, bonne mère, une lettre parfaite que l'Empereur m'a adressée. Que te dire de la démarche du conseil municipal de Pau auprès de toi ? Elle honore le conseil comme elle honore ta vieillesse, et elle est la plus belle, la plus éclatante, la plus douce des récompenses pour mon cœur, car elle reporte vers toi, bonne mère, tout ce que j'ai pu amasser d'estime et d'honneur. Je lui exprimerai combien je suis profondément sensible et reconnaissant.

Je compte partir vers le 12, si l'amiral peut, à cette époque, me donner une frégate à vapeur.

Ma santé est passable. Il n'y a plus qu'à éviter le froid pour le poumon, et je suis enveloppé de fourrures; les douleurs des muscles tiennent toujours, mais s'en iront peu à peu.

Adieu pour aujourd'hui, je n'ai plus ni temps ni forces au bras et à la main ; j'ai trop écrit depuis ce matin.

Darralde et Léonce Manes vont bientôt avoir affaire avec mon poumon.

L'Empereur au général Bosquet.

Saint-Cloud, 21 septembre 1855.

Mon cher général, la prise de Sébastopol vous est due en grande partie, le maréchal Pélissier le proclame, je n'en ai pas été surpris. Cette dernière et décisive coopération de votre part répond à vos faits d'armes précédents depuis le début de la campagne. Vous avez été là ce que vous avez été en toute occasion, habile et intrépide. J'aime à le reconnaître hautement et à vous en féliciter. Votre

blessure n'aura pas, m'assure-t-on, de suites graves, je l'espère et je m'en réjouis bien sincèrement.

Croyez, mon cher général, à mes sentiments d'estime et d'amitié.

NAPOLÉON.

De Crimée, le 13 octobre 1855.

Bonne mère, mon départ est décidément fixé par les médecins à mercredi prochain, 16 octobre. Ces médecins déclarent que je ne guérirais jamais ici et que j'y courrais trop de mauvaises chances pendant les neiges et les vents terribles du nord. Mes belles divisions, mes braves soldats que j'espérais reconduire en France, je vais les quitter! Je me fais bien difficilement à cette idée; mon cœur est aux regrets ! Et, cependant, en me retournant vers Pau, vers toi, bonne mère, vers vous tous, je me surprends à sourire et je vais vers vous ! Cette lettre qui part aujourd'hui sera à Pau vers le 25, et j'arriverai peut-être à Marseille le 28.

M. l'amiral Bruat a mis le *Christophe-Colomb* à ma disposition; plusieurs de mes camarades blessés pourront en profiter.

Hier, dans l'après-midi, un colonel d'artillerie au service du Bey de Tunis s'est présenté chez moi pour me complimenter de la part de son prince et m'offrir la Grand'Croix de Tunis comme témoignage de ses sentiments d'estime et de joie après la prise de Sébastopol. C'est une charmante plaque couverte de diamants. Encore une qui sera attachée à ton châle, bonne mère, car tout cela est bien à toi et pour toi !

Je ne sais pas bien comment je supporterai le voyage de mer et ce que je pourrai supporter ensuite sur terre.

Je voudrais pouvoir aller par la malle-poste de Montpellier à Toulouse, — quatorze heures, — où je m'arrêterai pour me reposer. Ensuite, de Toulouse à Pau, si je trouvais une chaise de poste, j'irais à petites journées, en cas de fatigue. A me voir sur les coussins, on me croirait guéri ; j'ai bonne mine et c'est un bon indice.

Je vous embrasse tous à deux bras comme je l'espère bien faire très réellement à la fin du mois.

Pau, décembre 1855.

Mon cher Gagneur, voici la première lettre que j'écris à ton adresse depuis notre dernière causerie à l'ambulance du grand quartier général, ce jour même où nous voulions envoyer chercher ce pauvre Rivet, que nous ne devions plus revoir.

Je ne puis me faire à cette idée que ce bon cœur d'ami, qne cette âme si droite, si affectueuse, cette intelligence qui toujours grandissait sans rien ôter aux belles qualités de son cœur chaleureux, que tout cela est perdu pour toujours, que nous ne serons plus réunis, jamais, tous les trois, et que sa place entre nous ne sera plus marquée et occupée que par un long regret ! Ces tristesses rendraient impie.... Car pourquoi a-t-il été choisi, lui qui avait tant d'avenir, qui promettait à son pays tant de dévouement et d'utiles et glorieux services, lui qui était la providence d'une famille entière, lui qui nous était si nécessaire à tous deux ? Bon et excellent Rivet !....

Avais-tu remarqué que ses idées s'étaient un peu assombries dans les derniers temps du siège ? Le dernier jour où je lui ai serré la main, à mon bivouac, nous

avions un rayon de soleil dans ma baraque, et, comme je le trouvais sérieux, il me dit qu'il se sentait préoccupé de la situation générale et qu'il redoutait une mauvaise dernière journée. Il m'écrivit le lendemain, je crois, le jour où nous fûmes réunis, quelques-uns, chez le commandant en chef, et il y avait dans son billet des paroles de prières chaleureuses, d'encouragements, d'espérances d'un glorieux avenir, mais avec une teinte de tristesse. — Je ne retrouve plus ce billet.... Pouvais-je penser qu'il me faudrait si tôt avec lui en venir aux reliques !

Où en es-tu, mon cher ami, de ta blessure? Tu me parles de moi, et ne me dis rien de ce qui te regarde. J'espère bien te serrer la main tout prochainement; mais je voudrais auparavant savoir ce que devient ton bras et comment tu le portes; si tu souffres encore, ou si ce n'est plus qu'une question de patience et de temps; enfin si cette main gauche peut tenir un jeu de whist?

Clara m'a écrit une bonne et très gracieuse lettre, mais sans songer que toutes ces nouvelles me manquent. Je te charge, malgré cet oubli, de lui serrer la main avec tout mon cœur, et je compte bien plus sur elle que sur toi pour quelques lignes qui ne m'apporteront ici, je l'espère, que les meilleures nouvelles.

Les miennes ne sont plus bien merveilleuses. Je ne fais guère plus de progrès, mais je ne recule pas, grâce à une très douce température, qui me permet de me promener un peu au Parc presque chaque jour. Mon épaule ne vaut pas grand'chose, et mon poumon ne *finit* pas; il y a des adhérences que je voudrais voir disparaître, et avec elles toute mauvaise chance. S'il fallait en ce moment remonter à cheval, la nuit et par un temps rude, je pourrais à

peine essayer, et, certainement, je ne pourrais recommencer le lendemain. Mais on me fait espérer qu'avant le printemps je serai débarrassé.

Que sais-tu là-bas de la guerre et du théâtre choisi pour le printemps prochain? Je vis ici de nouvelles de journaux et pas du tout de l'écho des causeries de Paris.

Je vis aussi de bon soleil, de la vue de nos montagnes, et, tant que je peux, de la présence de ma pauvre vieille mère, qui te rend de grand cœur tes bons souvenirs, et qui ne veut plus entendre parler de batailles, aimant mieux une vie toute simple, en famille, que tant de bruit et de mauvaises chances.

Pau, le 21 décembre 1855.

Mon cher Fay [1], ne cherchez pas de nouvelles de France dans cette lettre; les journaux vous en diront autant que j'en sais. Je vis ici en Béarn presque exclusivement de la vie de famille, et puis, je vois bien qu'on n'échange guère ses pensées par lettres confiées à la poste (j'entends les pensées que le Gouvernement pourrait avoir intérêt à surveiller). Je ne suis pas en état de vivre un peu à Paris, et l'Empereur, qui savait mon intention de m'y rendre à la fin de décembre, m'a fait écrire de ne pas me hâter, et de me guérir à mon aise. Donc, je suis resté à Pau. Je continue indéfiniment les bains, les Eaux-Bonnes et les massages; mais je suis bien peu avancé; mon épaule ne

1. Placé provisoirement, sur sa demande, à l'état-major général de l'armée auprès du maréchal Pélissier après le départ du général Bosquet en France.

va pas du tout, et il reste des adhérences de la plèvre au poumon. Le docteur Scrive (auquel je vous prie de faire mes compliments) disait plus vrai que je ne le croyais, quand il éloignait si fort l'époque de la guérison complète. Maurice et Balland vous écrivent sans doute de Paris ; je pense ne les rejoindre que dans le mois de janvier.

Cette lettre, que je vous écris, vous portera toutes mes amitiés à partager avec cet excellent Lallemand, et la prière de vous charger de mes meilleurs souvenirs autour de vous et auprès des camarades, qui s'informeront de moi. Elle va vous apporter aussi deux petites corvées, que vous accepterez par amitié pour moi, et aussi à cause de votre bonne nature, qui vous porte à aider ceux qui commencent, et à adoucir le chagrin de ceux qui souffrent. Deux de mes amis m'ont demandé de les aider en Crimée :

1° L'un, Steward, un Anglais-Béarnais, voudrait faire recommander le nommé Zorsch, sergent au 10e de ligne ; veuillez écrire de ma part à Eupatorie, mon cher Fay, et dire que je m'y intéresse beaucoup ;

2° Un jeune Béarnais, nommé Supervielle, dont le père a été mon camarade de collège, a été tué en Crimée. On ne sait pas la date ; mais il vivait après Inkermann. Il était du 9e bataillon de chasseurs à pied. Son père, qui est présentement sénateur aux États-Unis, se désole de n'avoir rien su de la mort de son unique enfant, et il s'est adressé à moi, après avoir cherché partout ailleurs des nouvelles. Le pauvre homme a besoin de consolations, et je serais heureux de pouvoir lui en apporter. Voyez donc, mon cher Fay, ramassez tout ce qui se pourra trouver de la mémoire de cet infortuné jeune homme et des détails

de sa mort, et écrivez-moi tout cela comme vous feriez une aumône.

Ce serait aussi bien aimable à vous de me dire un peu ce que vous faites tous là-bas, de me donner des détails sur les installations de notre vieil état-major et de la troupe. Qui reste et qui est parti? Que dit-on des Russiens? On parle beaucoup de paix en France, mais évidemment on fera la guerre. Je vous écrirai de Paris quand je saurai quelque lueur de vérité.

Sur quoi, mon cher Fay, je vous serre la main; serrez celle de Camou pour moi, et dites-lui que j'ai vu en bonne santé, assis près de mon feu, sa sœur et ses deux neveux (dont un curé). Je ne lui écris pas parce que j'ai grand'-peine à écrire et à faire face aux exigences de correspondance indispensable. Je lui écrirai de Paris aussi; mes respects à Monsieur le Maréchal[1].

1. Pélissier.

1856

Paris, le 19 mars 1856.

Ma bonne mère, il y a eu hier soir fête de famille aux Tuileries, et tu y manquais. L'Empereur me fit envoyer à cinq heures et demie un ordre pour aller dîner chez S. M., le soir même. C'était comme un indice; mais, selon mon habitude, je ne sus pas entendre, et je compris que le chambellan de service m'avait oublié et cherchait à réparer une erreur.

J'y trouvai Canrobert et pas d'autres que des officiers de service. L'Empereur arriva dans le salon d'attente le plus simplement du monde, et nous emmena dîner, Canrobert à droite, moi à gauche de S. M.

Pendant le dîner l'Empereur parla beaucoup d'acoustique et de phénomènes relatifs à cette branche de la physique. Et puis, il dit : « Messieurs, faites donc remplir vos verres de champagne, je veux porter un toast aujourd'hui à deux bons amis que j'ai près de moi : *au maréchal Canrobert, au maréchal Bosquet.* » Et nous voilà tous deux surpris, à peu près sans voix, cherchant la main de S. M., qui nous l'a tendue avec la plus gracieuse simplicité de manières.

En sortant de table, l'Empereur est allé dans les appartements de l'Impératrice, et nous, nous sommes descendus dans le cabinet des aides de camp de service, où je t'ai écrit deux mots par le télégraphe. J'aurais voulu suivre

le fil comme le fluide ; j'aurais voulu te serrer dans mes bras, bonne mère, en te souhaitant un bon sommeil avec les rêves les plus doux à ton cœur.

Chacun, ici, me parle de toi, chacun salue la mère d'un maréchal de France et sait bien qu'à elle en revient le mérite et aussi la gloire. Béni soit Dieu, qui est juste et bon, puisqu'il a permis au fils d'honorer sa mère et de la rendre l'objet des félicitations de toutes les mères de notre pays de France!

A toi, bonne mère, un de ces moments où l'on ne parle pas, mais où ta tête est sur mon épaule.

Au général de Lamoricière.

Octobre 1856.

Mon Général, mon bien cher Général,

Un ami commun vous remettra cette lettre et vous exprimera, peut-être mieux qu'elle ne le pourra faire, toute la chaleur de mon affection et de ma reconnaissance pour vous, mon Général, qui m'avez mis le pied à l'étrier et les rênes dans la main.

Vous le croirez sans peine, et votre bon cœur le comprendra : pendant cette rude campagne, votre souvenir ne m'a pas quitté ; dans les moments solennels, je l'ai toujours invoqué, et il me semblait que la bonne inspiration me viendrait de vous. Puisque le destin vous tenait loin de nous, votre pensée du moins était présente avec toutes ses ressources de dévouement et de fermeté. Nous avons fait la guerre comme nous l'avions apprise sous vos

ordres, et nos soldats, que vous auriez reconnus, s'inspiraient de la pensée du devoir que vous leur aviez inculquée en Afrique.

Nous avons battu les Russes avec les soldats et les méthodes que vous aviez créés, et, pour ma part, si j'ai été favorisé par la fortune dans quelques rencontres, vous le croirez, mon Général, c'est à vous, comme à mon maître, qu'à la fin de la journée j'en ai fait honneur. Que ne puis-je, en serrant vos deux mains, vous raconter ces combats, où vous applaudiriez à vos élèves, à vos enfants !....

Les quelques lignes que vous m'adressiez en Crimée, ont été pour ma blessure comme un baume, et m'ont mis de douces larmes dans les yeux. C'était pour moi la plus complète des récompenses.

L'ami qui se charge de ma lettre vous parlera de tout ce qui ne peut y trouver place, mais ne vous dira jamais assez la profonde affection et le religieux dévouement que j'ai pour vous du fond du cœur.

Mes hommages les plus respectueux à Madame de Lamoricière, je vous prie ; mes meilleures caresses à vos chers enfants, que je n'ai pas encore embrassés. — Mes souvenirs bien reconnaissants tout auprès de vous.

1858

Paris, le 16 février 1858.

Ma bonne mère, l'Empereur a bien voulu me confier le commandement du Midi ; mon quartier général va être à Toulouse. L'Empereur espère que je ferai quelque bien dans ce pays, au pied des montagnes et près de ma bonne mère dont la sainte affection me protégera et m'inspirera. Conçois-tu ma joie dans l'espoir de me rapprocher, enfin ! de toi, de vous tous !

Les détails de mon commandement ne sont pas arrêtés, ni par conséquent mon départ. Tu seras prévenue en temps opportun. Tu peux recevoir, bonne mère, les compliments de ceux qui se présenteront, et leur dire ma joie et mon grand désir de faire quelque bien à ce pays qui m'a vu naître et qui a élevé mon enfance. Puissé-je lui rendre en services l'air que j'y ai respiré, l'éducation que j'y ai puisée et les bonnes pensées généreuses qu'il m'a toujours inspirées !

Pour aujourd'hui, adieu, ou, pour mieux dire, je te quitte en disant : à bientôt !

Mille tendresses à partager autour de toi.

TABLE DES MATIÈRES

